LA

RHETORIQUE

OV

LES REGLES

DE L'ELOQUENCE.

LES REGLES DE L'ELOQUENCE.

PREMIER DISCOURS,

Où l'on explique le Deſſein & les Motifs de l'Auteur.

ON ſe propoſe de donner, dans cet Ouvrage, un Traité de Rhétorique, qui non-ſeulement contienne à peu près les Regles de l'Eloquence, mais qui les mette dans un degré convenable de certitude; & qui pour cela, les appuye autant qu'il le faut, de Principes, d'Autoritez & d'Exemples, ſans tomber dans des profuſions, qui pour être ſpecieuſes ou amuſantes, ne laiſſeroient pas d'être abſolument inutiles en matiere de Préceptes, où la raiſon veut qu'on cherche bien moins la pompe & l'éclat, que la préciſion & l'exactitude.

On ne s'eſt porté à ce travail, qu'après avoir enſeigné pendant plus de quarante ans les Regles dont il eſt queſtion. Dans le cours d'une ſi longue carriere, on n'a négligé, ni la théorie des Préceptes, ni l'étude des grands Modeles, ni l'Uſage & l'Exercice. Tous ces ſoins étoient neceſſaires pour remplir les devoirs de la Profeſſion; & l'on croit qu'ils ne l'étoient pas moins pour compoſer aujourd'hui avec quelque ſuccès le Traité que l'on préſente au Public.

On ne s'en eſt donc point tenu au goût naturel qu'on pouvoit avoir pour l'Eloquence, comme beaucoup d'autres; parce que le Goût, deſtitué de Principes, eſt ſemblable en quelque façon à un Aveugle ſans guide, qui n'eſt preſque capable que de s'égarer à chaque pas, quand il s'agit de diſcerner ce qu'il faut faire, ou les meſures qu'il faut garder, ou le temps & le lieu qui peuvent convenir à ce qu'on eſt obligé de dire.

C'eſt par la même raiſon, qu'on ne s'eſt point borné non plus aux ſeules idées qu'on pouvoit prendre de cet Art dans la lecture aſſiduë des Orateurs, des Poëtes, & des autres Ecrivains. Car encore que cette étude méne quelquefois aſſez loin ces Hommes qui ſont heureuſement nez pour parvenir à la gloire de l'Eloquence, elle ne ſçauroit néanmoins les mettre ſuffiſamment en état de conduire les autres.

On oſe avancer la même choſe de toutes les lumieres qu'un homme peut acquerir, ou de toutes les découvertes qu'il a lieu de faire par l'uſage de la compoſition, ou par l'exercice de la parole. Celui qui s'exerce de la ſorte, ſans avoir la théorie des Regles, deviendra peut-être aſſez habile pour lui-même, mais non pas pour faire des Eléves; parce qu'il n'a ni maximes generales, ni ordre, ni methode pour les inſtruire, & qu'il peut fort bien n'approuver que ce qui convient à ſon génie particulier; au lieu qu'un Maître doit s'accommoder à toutes ſortes de Génie.

Pour donner donc quelque perfection à ce Traité, on a lu & on a examiné avec ſoin, ce qu'ont écrit de l'Art Oratoire, les Maîtres les plus célebres, depuis Platon juſques à nôtre ſiecle, pour recüeillir en un corps, ce qu'il y a de plus certain, & en même temps, de plus digne d'être propoſé aux Amateurs de cet Art; ſoit qu'ils l'ignorent, & qu'ils veüillent l'apprendre; ſoit qu'ils le ſçachent déja, & qu'ils ne cherchent que le plaiſir d'en voir perpétuer la connoiſſance par quelque Méthode qui ſoit également ſûre & aiſée pour toutes ſortes de Perſonnes.

Cette voye qu'on a ſuivie, fut celle qu'Ariſtote ſuivit autrefois. Il avoit du goût, il avoit lû les Orateurs & les Poëtes, il avoit l'uſage & l'experience; mais non content de cela, il lut avec application tous les Auteurs qui juſques à lui avoient donné quelques Regles touchant l'Art de Perſuader; & il recüeillit leurs Préceptes avec tant d'ordre, de netteté, & d'agrément, qu'on ne les chercha plus que dans ſon Livre, & qu'il paſſe encore aujourd'hui pour le Maître des Maîtres, ſans excepter ni Quintilien, ni Ciceron même; puiſque ce dernier fait gloire, dans ſes Livres de Rhétorique, d'avoir ſuivi la doctrine de ce Philoſophe.

Ne peut-on pas aſſûrer, aprés l'exemple qu'Ariſtote nous a donné, qu'il n'y auroit point eu de prudence à s'engager dans une entrepriſe ſemblable à la ſienne, ſans avoir pris autant qu'on le pouvoit, les mêmes précautions que lui, & ſans s'être muni, comme nous avons tâché de faire, de tous les ſecours dont nous parlons ? Il nous paroît, à dire vrai, qu'un ſeul homme, quel qu'il ſoit, ne ſera jamais capable de tout découvrir par lui-même, parce que bien des choſes lui échapent dans la lecture, & qu'il en eſt de même dans la compoſition, lorſqu'il ne ſuit que ſon génie, ſans regle & ſans préceptes. En un mot, l'Eloquence a tant d'étenduë, qu'il faut s'y prendre de plus d'une maniere pour tout voir, & pour être en état d'expliquer aux autres, ce qu'il y a d'utile ou de neceſſaire.

Il nous a paru même que ces meſures qui nous auroient ſemblé ſuffiſantes pour un autre, ne l'étoient pas pour nous. Ainſi, pour plus de ſureté, nous avons profité des lumieres de pluſieurs Perſonnes qui ont enſeigné les mêmes Regles, ou qui les ont pratiquées avec beaucoup de gloire dans la Chaire ou au Barreau. C'eſt par tous ces ſecours que nous avons tâché de ne rien omettre de tout ce que le Public pouvoit à peu près deſirer dans ce Traité.

Il n'eſt point hors de propos qu'on ſçache que nous avons longtemps réſiſté aux inſtances fréquentes qu'on nous a faites d'entreprendre cette Rhétorique. On nous en a écrit de Hollande, de Toulouſe, de Montpellier, de Lyon, & de pluſieurs autres endroits, à l'occaſion des Ouvrages que nous avons déja imprimez ſur cette matiere ; & nous nous ſommes défendus contre ces inſtances, par différentes raiſons. Nous avons toûjours regardé un pareil Traité comme difficile, & l'experience nous a confirmez dans cette penſée. Il nous paroiſſoit auſſi que les Originaux Grecs & Latins ſuffiſoient pour ceux qui ſçavent ces deux Langues, & nous conſidérions qu'ils ſont traduits pour ceux qui ne ſçavent ni l'une ni l'autre. Il y a auſſi divers Abregez en Latin, qui méritent l'eſtime du Public ; il y a beaucoup de bon dans pluſieurs Traitez qui ont été compoſez en François. Enfin, nous penſions, & nous penſons encore aujourd'hui, que ce que nous en avons écrit autrefois nous-mêmes en notre Langue, mettoit nos Lecteurs en état de profiter de ce qu'il y a d'utile dans les autres Auteurs qui en avoient écrit avant nous, & leur montroit les écüeils qu'ils doivent éviter dans quelques-uns ; parce que nous nous ſommes appliquez à en découvrir le bon & le mauvais ſans aucune partialité, non par notre propre goût ſeulement, mais par les Principes des Maîtres qui ont eu l'approbation de tous les temps. Tellement que dans cette varieté d'Auteurs dont nous avons parlé, nous n'avons pas laiſſé de donner un Syſtême de Rhétorique, qui ſe ſoutient d'un bout à l'autre.

Cependant, malgré toutes ces raiſons, ceux qui nous preſſoient de travailler, nous ont fait entendre que le Public deſiroit en notre Langue une Rhétorique dans les formes, ſur laquelle le Lecteur pût compter, du moins pour la ſûreté des Préceptes; à cette raiſon s'eſt jointe la conſideration même des Perſonnes qui nous ſollicitoient de l'entreprendre; & ce qui nous y a auſſi déterminez, ce ſont divers Ouvrages que nous avons vû imprimer, où les Regles de l'Art Oratoire ont paru toutes renverſées, ou du moins très-mal expliquées, nonobſtant les ſages précautions que des Auteurs du premier ordre avoient priſes avant nous, pour les garantir de cette eſpece de contagion. C'eſt ainſi que nous nous ſommes portez à oppoſer quelques nouveaux obſtacles aux progrès ſurprenans que nous voyions faire à l'erreur.

A la verité, il nous eſt arrivé d'avancer ailleurs *, qu'il n'y avoit plus rien à dire de nouveau ſur cette Matiere: mais le ſens de ce que nous avons avancé, n'eſt point obſcur. Nous n'avons point parlé de la ſorte pour empêcher perſonne d'é-

---

* *Pref. ſur les Jug. des Savans.*

crire encore ſur la Rhétorique. Notre deſſein a été de donner à entendre qu'on ne dira jamais rien ſur ce ſujet qui ſoit vèritablement ſolide, ſi on ne ſuit toûjours les Principes de ces ſavans Hommes de l'Antiquité, qui ont été les Maîtres de tous les ſiecles. Telle a été, & telle eſt encore notre penſée. Mais loin de croire qu'on ne puiſſe plus écrire ſur l'Art Oratoire, nous avons déclaré en propres termes au même endroit, que *ce que nous avions écrit dans nos Livres, qui ont pour Titre*, JUGEMENS DES SAVANS SUR LES MAITRES D'ELOQUENCE, *nous le donnions non-ſeulement comme un Précis de ce qu'on avoit dit avant nous, mais même comme des Mémoires qui ſerviroient à ceux qui voudroient encore en écrire dans la ſuite.*

Ciceron, par le même Principe, fait profeſſion de n'avoir donné que les Préceptes d'Ariſtote & d'Iſocrate, comme on l'a déja remarqué. Quintilien a imité Ciceron; & depuis Quintilien, ceux qui ont réüſſi, n'ont réüſſi, que parce qu'ils avoient étudié ces premiers Maîtres, & qu'ils en donnoient la doctrine.

Ainſi, quoique M. Arnaud ne donnât point de nouvelles Regles dans ſa Lettre à M. Dubois, pour réfuter la Préface de cet Académicien, ſur ſa Traduction des Sermons de Saint Auguſtin, ſon Ouvrage pourtant étoit néceſſaire, pour déciller les yeux du commun des Hommes, qui s'étoient laiſſez ſurprendre aux brillans de cette Préface, où l'on combattoit, à proprement parler, toute l'Eloquence, ſans s'en appercevoir, faute de bien entendre cet Art, un des plus faciles pourtant à entendre, lorſqu'on s'y prend comme il faut & qu'on s'en donne la peine. Et quand le P. Lamy, Benedictin, voulut enſuite ſe ſignaler, dans l'eſperance qu'il avoit conçûë de remettre en honneur les ſentimens que M. Arnaud avoit, pour ainſi dire, foudroyez, malgré toute la prévention du Public, qui eſt-ce qui peut douter qu'il ne fallût repouſſer ce nouvel Adverſaire, & ſoûtenir contre lui les Regles du bon ſens, qu'il attaquoit & qu'il traitoit de *Corruptrices de l'Eſprit & du Cœur* ? C'eſt ce qu'un illuſtre Prélat * ne crut pas être au-deſſous de ſa dignité ni de ſa naiſſance; & nous nous fîmes un honneur de le prendre pour guide, & de marcher au combat ſur ſes traces contre cet ennemi de la Rhétorique ; ce que nous fîmes par nos *Réflexions ſur la Rhétorique, en quatre petites Lettres*, qu'il nous a paru que le Public n'a pas déſaprouvées.

---

* *M. de Sillery Evêque de Soiſſons.*

Ainſi n'eſt-il pas à propos encore aujourd'hui, non de s'amuſer à réfuter des Perſonnes qui ſont prévenuës de leurs idées ; mais de préſenter aux hommes, ſans diſpute & ſans conteſtation, les vrais Préceptes de l'Art Oratoire, que pluſieurs Auteurs ont défigurez ou obſcurcis ; d'en établir la bonté par des preuves naturelles ; de les montrer dans les anciens Maîtres qui les ont ſçûs & enſeignez avant nous ; & d'y joindre des Exemples autant qu'il eſt neceſſaire, pour un Traité de Rhétorique, tel qu'on nous l'a demandé, où il ne s'agit pas de copier des Pieces d'Eloquence, mais de donner le moyen d'en produire ?

Nous ne promettons donc pas de donner ici des Regles que perſonne n'ait encore données : au contraire, nous faiſons gloire de ne ſuivre, en cette matiere, que les traces des Anciens. Auſſi n'en eſt-il pas de la Rhétorique, comme de la Philoſophie. Celle-cy, (à la prendre dans le ſens ordinaire de ce mot) ſe pique avec raiſon de faire de nouvelles découvertes :

la Rhétorique ne s'en pique pas. Il lui ſuffit de mettre ſes Eleves en état de trouver de nouveaux tours d'Eloquence dans les matieres qui ſe préſentent : mais elle les y met, en leur donnant toûjours les mêmes Regles. Elle n'a pas beſoin de les changer, pour produire cette ſeconde varieté, que l'on admire avec tant de raiſon dans les Orateurs. Il en eſt preſque des Préceptes comme des Caracteres de l'Art d'écrire, qui ſuffiſent à tous les Ouvrages qu'on veut faire dans tous les temps.

Gardons-nous donc, ſi nous ſommes équitables, de demander aux Maîtres, d'autres Regles, que celles qu'on a reçûës des Anciens ; cela n'eſt pas en leur pouvoir. Que les Maîtres eux-mêmes ne ſe vantent pas d'en donner d'autres, s'ils veulent ſe faire honneur auprès de ceux qui s'y entendent : mais qu'ils ſe contentent de ſçavoir faire un juſte choix parmi celles que nous avons dans les Auteurs Originaux ; qu'ils ſe contentent de donner dans un ordre naturel celles qu'ils auront choiſies ; qu'ils ſe contentent de les réduire à des Principes generaux, de les renfermer dans de juſtes bornes ; en un mot, de les rendre plus faciles tout à la fois à retenir & à pratiquer.

Il eſt hors de doute qu'un pareil Traité doit toûjours avoir des agrémens : mais quel eſt l'agrément qui approche de celui que portent avec ſoi la verité & la certitude des Principes ? C'eſt ce qui doit faire le prix de cet Ouvrage, s'il vaut quelque choſe. Ce qu'on peut y demander de plus, c'eſt la ſimplicité du ſtyle, la netteté, la préciſion ; nous reconnoiſſons neanmoins qu'il a fallu y répandre des endroits choiſis des Orateurs & des Poëtes, non pas pour la ſatisfaction d'une ſimple & oiſive curioſité ; mais pour inſtruire plus utilement les Lecteurs, ſoit en leur confirmant ainſi les Préceptes, ſoit en leur détaillant par des Principes inconteſtables les beautez de ces grands Modeles.

Nous ne concevons point que des Perſonnes raiſonnables puiſſent dire, qu'elles ne ſe mettent pas en peine de ſçavoir au vrai les Principes de l'Art, pourvû que ce qu'on leur débite, vrai ou faux, les divertiſſe ; en tous cas, ces perſonnes nous permettront de leur repréſenter, que dans un âge mur, elles peuvent ne point ſe ſoucier des Préceptes ; parce que l'eſprit & l'experience qu'elles ont, les mettent en état de s'en paſſer ; mais les jeunes gens n'en ont-ils pas beſoin ? & convient-il que tout le monde ſouffre avec indifférence l'entier renverſement des Regles, qu'on introduit dans pluſieurs Livres, ſous l'appas d'une lecture ſéduiſante? N'eſt-il pas plus à propos de les rétablir, en montrant combien il eſt neceſſaire de les bien entendre, pour y appliquer, comme il faut, les Exemples? On peut aſſurer que c'eſt alors, non-ſeulement, que les Exemples ſont utiles, ainſi que nous venons de le dire, mais qu'ils reçoivent un nouvel agrément par l'éclat que leur donne l'explication du Précepte.

Quelque choſe que nous ayions dit de l'ancienneté des Regles qu'on va donner, il faut s'attendre néanmoins qu'elles paroîtront nouvelles à ceux qui n'ont jamais bien ſçû la Rhétorique, & qui même, dans une étude mal-entenduë, auront pris des préventions erronées, qui leur feront regarder comme fauſſes, les Maximes les mieux autoriſées. Comment cela ne nous arriveroit-il pas, puiſque cela arriva à Ciceron même, & qu'on l'accuſa d'introduire des nouveautez, lorſqu'il ne diſoit rien, (comme il l'aſſure) qui n'eût été dit avant lui. Mais ſi quelqu'un avoit la même idée de nous, nous le prions de ſuſpendre pour un temps l'effet de ſes préjugez: & s'il nous accorde cette grace, nous eſperons qu'il n'ira pas loin dans la lecture de cet Ouvrage, ſans y reconnoître, non-ſeulement les caracteres ſenſibles de l'antiquité, mais la différence de la vraie lumiere d'avec les fauſſes lueurs. Ceux qui en douteroient encore, malgré leur propre experience, pourront ſur cela interroger les perſonnes déſintereſſées & inſtruites, d'ailleurs, des bons principes, qui auront lû cette Rhétorique. Car nous comptons que ces Perſonnes n'auront pas moins de ſatisfaction de les retrouver ici, qu'ils en ont eu de les apprendre dans les Originaux Grecs ou Latins, à qui pourtant on ne prétend comparer ce Traité, que par la conformité de la Doctrine.

Il y a ſeulement un avis, qu'il eſt important de donner ici aux Lecteurs, qui ont beſoin d'être inſtruits, & qui en ont un deſir ſincere. Cet avis eſt, de ne pas borner la Rhétorique à la connoiſſance des Figures. Il eſt hors de doute qu'on a deſſein de leur en apprendre dans cet Ouvrage, autant qu'il eſt neceſſaire d'en ſçavoir: mais on peut mettre en fait, que les Figures ne ſont que la moindre partie de l'Art, & qu'elles naiſſent preſque toutes de choſes plus conſiderables, qu'on ſe propoſe d'expliquer avec ſoin lorſqu'il en ſera temps. Car la Rhétorique étant l'adreſſe de gouverner les Hommes par la parole dans les actions de la vie, les connoiſſances eſſentielles qui procurent ce talent, ſont étroitement liées avec la connoiſſance du cœur humain. Ce ſont ces connoiſſances qui feront en quelque façon, le Corps de tout ce Traité. C'eſt pourquoi, quand même on les donneroit ſans autre agrément, elles ſeroient toûjours agréables à ceux qui ſont curieux de connoître l'homme; & l'on peut dire qu'il n'y a perſonne qui n'ait cette curioſité. Du moins eſt-il certain que ceux qui ſont les plus verſez dans cette connoiſſance, s'en entretiennent toûjours avec plaiſir, parce que c'eſt une des plus nobles parties de la Philoſophie, quoiqu'elle ſoit la moins cultivée, non qu'elle ſoit difficile; mais c'eſt que peu de gens ſe donnent la peine de l'étudier, ou du moins de l'étudier de la maniere qu'il faut l'étudier; c'eſt-à-dire par de ſolides réflexions ſur la vie des hommes, & ſur les veritables Regles de la Rhétorique, qui ſont le fruit & & le réſultat de ces réflexions, & qui contiennent tout ce qu'il faut ſçavoir en ce genre, où il n'eſt pas queſtion, ainſi que nous l'avons dit, de faire de nouvelles découvertes.

C'eſt principalement ſcette ſatisfaction qu'on a tâché de procurer ici à toutes les perſonnes équitables. C'eſt pour cela qu'on a écarté de ce Traité, tout ce qui peut abſolument n'être qu'un amuſement frivole. Mais on avertit par avance, que telles choſes, quand on en donne les Regles, peuvent paroître puériles, qui ne le ſont pourtant pas, lorſqu'elles ſont miſes en œuvre, comme Ciceron même l'a obſervé.

Nous allons commencer par des notions importantes ſur la nature, l'objet, la fin, & les parties de la Rhétorique. On prie le Lecteur de les bien prendre, & d'y faire attention, à cauſe qu'elles contiennent des fondemens ou des principes ſolides, d'un nombre conſiderable de grands Préceptes.

Que s'il ſe trouvoit quelqu'un, qui voulût s'inſtruire des Regles de l'Eloquence, à peu près comme on doit s'inſtruire de l'Hiſtoire, c'eſt-à-dire, en commençant par quelque Abregé propre à lui donner une idée generale de ce qu'il veut ſçavoir avant que de l'apprendre parfaitement dans le détail; nous l'avertiſſons ici, qu'il trouvera cet Abregé à la fin de ce Traité, pour ſervir auſſi à ceux qui ayant lû cette Rhétorique avec ſoin, voudront, pour leur ſoulagement, en avoir un juſte précis qui les en faſſe reſſouvenir.

SECOND

SECOND DISCOURS,

Sur la Nature, l'Objet, la Fin, & les Parties de la Rhétorique, pour ſervir de fondement à ſes Préceptes.

UNE des ſources, non-ſeulement les plus ordinaires, mais encore les plus fécondes, d'un grand nombre de défauts dans les Pieces d'Eloquence, n'eſt autre choſe que l'ignorance, où l'on éſt aſſez communément, de la vraie nature de ce merveilleux Talent, & de l'Art qui en explique tous les myſteres.

Cet Art eſt le plus beau de tous, lorſque les hommes qui l'exercent, ſont aſſez heureux pour en bien prendre le génie dans l'uſage qu'ils font de la parole; mais ce même Art eſt auſſi le plus mépriſable de tous, lorſqu'il tombe entre des mains profanes, qui ne ſont capables que de gâter les meilleures choſes qu'il enſeigne.

Les Lecteurs ſe convaincront aiſément de ce que nous avançons, ſi dans les notions qu'on va leur préſenter, ils veulent bien ſe conſulter eux-mêmes, & écouter intérieurement ce que leur dit le ſens commun, ou la voix de leur propre cœur.

Pour aider les Perſonnes les moins inſtruites d'ailleurs, à ſe conſulter ainſi elles-mêmes, nous accompagnerons ces notions de toutes les explications neceſſaires; mais il faut que ces Perſonnes nous ſuivent avec un peu de patience, & avec un peu d'attention. Il n'y a point d'Art qui ne demande quelque peine à ceux qui veulent s'en inſtruire; mais on peut aſſurer que celui-ci mérite, plus qu'un autre, cette favorable diſpoſition pour ſes Préceptes.

On explique la nature des choſes en les définiſſant; & ſelon une définition aſſez commune, la Rhétorique eſt l'*Art de bien dire*, Il ne paroît aucune raiſon de rejetter cette définition; car outre qu'elle eſt très-commode, parce qu'elle eſt très-courte; elle diſtingue la Rhétorique, premierement de la Grammaire, qui eſt l'*Art de Parler*; & en ſecond lieu, de la Dialectique, qui eſt l'*Art de Diſcourir*. Cette différence eſt fondée ſur ce que la juſteſſe ou l'exactitude que ces deux Arts nous procurent, l'un dans la Diction, & l'autre dans le Raiſonnement, ne ſuffit point pour bien dire. Il faut pour cela des motifs, des reſſorts, des ornemens, des merveilles, une abondance, une varieté, que ces deux Arts ne fourniſſent point. Il n'y a que la Rhétorique qui ſoit capable de nous donner ces avantages dans le Diſcours. Et quand même on les poſſederoit, par le moyen d'un heureux naturel, ſans le ſecours de l'Art, on diſtingueroit neanmoins encore, le Grammairien, l'Orateur, & le Dialecticien.

Ajoûtons, pour mieux faire connoître la Rhétorique, qu'elle eſt *un Art capable de nous conduire dans les Diſcours ordinaires de la vie.* Nous appellons ainſi les Diſcours également communs, tant aux Perſonnes qui ſont verſées dans les Arts & dans les Sciences, qu'à celles qui n'y ſont pas verſées.

Cette notion a ſon uſage ; elle fait concevoir, qu'il n'entre dans un Diſcours Oratoire, que des idées qui ſont à la portée de tous les hommes, & par conſéquent, qu'on n'y traite que des matieres que les gens même ſans étude peuvent entendre, de telle ſorte que ces gens-là ſont auſſi en état d'en parler, & en parlent effectivement.

Pour comprendre cette verité, faiſons deux Obſervations. La premiere eſt, que chaque Art & chaque Science a ſon objet, dans les bornes duquel on ſe renferme, quand on étudie l'Art où la Science qui en parle. Ainſi, par exemple, la Geographie n'eſt pas la connoiſſance des temps, mais des lieux ; & la Chronologie n'eſt point celle des lieux, mais celle des temps. La ſeconde obſervation à faire, eſt que les Diſcours ordinaires de la vie ne roulent ſur l'objet d'aucun Art, où d'aucune Science, mais ſur des choſes communes, tant aux Savans qu'aux Ignorans. Par ces deux conſidérations, nous concevons qu'on a pu faire des Réflexions ſur cette ſorte de Diſcours, & remarquer ce qui les fait réüſſir, ou ce qui met obſtacle à leurs ſuccès, afin d'en faire un Art qui s'appelle *Rhétorique*, & qui s'occupe des diſcours qui n'appartiennent à aucune Science, ni à aucun Art, mais à la ſocieté & au commerce de la vie.

Non-ſeulement on a pû faire ces réflexions, mais on les a faites : afin que, ce que les uns n'executoient que par haſard, ou de genie, ou par habitude ; d'autres, ſans que cela parût, le fiſſent par des Regles certaines, ou du moins par une méthode plus aſſurée, lorſqu'ils ſçauroient tout à la fois la nature & la raiſon de ce qui conduit au but, que l'on ſe propoſe dans ces Diſcours, qui ſont le lien de la ſocieté.

Il a donc été neceſſaire dans les Traitez qu'on en a donnez, de faire connoître ce but, parce qu'il falloit montrer les moyens d'y arriver; & l'on a trouvé ſans peine, que dans les Diſcours dont il eſt queſtion, on ſe propoſe *de perſuader*, comme dans les autres Arts & dans toutes les Sciences, on ſe propoſe de *convaincre*. C'eſt une verité qu'il s'âgit encore de faire entendre. Elle eſt des plus importantes.

Nous remarquons à cet effet, ſelon les idées communes, qu'il y a deux facultez dans notre ame: l'une eſt l'entendement; & l'autre, la volonté. La premiere cherche le vrai, la ſeconde veut le bien: mais l'un & l'autre fort ſouvent ont de la peine à ſe déterminer dans le parti qu'ils doivent prendre. L'entendement héſite en bien des rencontres, parce que la verité eſt obſcure, & il faut la lui démontrer, pour la lui faire reconnoître, de maniere qu'il ne puiſſe la déſavoüer. C'eſt-là proprement, ce qu'on appelle *convaincre*, & ce qu'entreprennent les Arts & les Sciences, chacun dans ſa Sphére, ſur des veritez de pure ſpeculation, ou du moins dont la pratique n'intereſſe nos paſſions en aucune ſorte, ni ne gêne nos inclinations. La volonté eſt auſſi indeterminée quelquefois ; elle chancelle par conſéquent dans le choix qu'elle doit faire, ou dans le parti qu'elle doit prendre ; & l'on ſçait que ſon doute ne vient pas toûjours de ce que nous ignorons la verité qu'il nous faut ſuivre (quoiqu'on l'ignore quelquefois, & qu'il ſoit neceſſaire alors de la prouver) mais il vient plûtôt de ce que connoiſſant cette verité, nous ſentons neanmoins en nous mêmes quelque paſſion qui nous arrête, & même qui nous porte ailleurs, comme une eſpece de poids dont l'activité eſt difficile à retenir.

Que ne peuvent point en effet, contre la verité, ou bien contre la juſtice, les conſiderations qu'on a pour certaines perſonnes, les vûës de prudence, de timidité, d'ambition, de parenté, d'amitié ? Quand nous ſommes ſenſibles à de pareils motifs, c'eſt alors que toutes ſortes de raiſons, capables de nous éclairer, ne ſont pas propres pour nous porter au bien ; parce qu'il y a des raiſons qui n'agiſſent que ſur l'eſprit ; au lieu qu'il en faut, qui éclairant l'eſprit ; ayent en même temps la force de déterminer la volonté. Il faut comme des contrepoids, pour corriger la violence du penchant qui nous entraîne, afin de nous faire embraſſer ce qu'on nous propoſe. Nous expliquons ainſi ce qu'on appelle *Perſuader par le Diſcours*, & c'eſt en cela que conſiſte la fin de la Rhétorique.

Pour peu que l'on réflechiſſe ſur les mouvemens de ſon propre cœur, il eſt impoſſible de ſe refuſer à la verité de ces obſervations. Ce n'eſt pas ſeulement le Chrétien qui éprouve en lui-même des combats & des contrarietez, ou qui a lieu de dire comme S. Paul, *Je ſens dans mes membres une loi qui répugne à la loi de mon eſprit : Je ne fais pas le bien que je veux faire, & le mal que je ne voudrois pas faire, je le fais* ; tout homme éprouve ſouvent la même choſe, & voit ſon portrait dans celui qu'Ovide fait de Médée & de ſes agitations, lorſque la raiſon la conduit d'un côté, & que la paſſion la pouſſe d'un autre. Elle voit le bon parti, elle le juge tel & l'approuve, & néanmoins elle ſuit le pire, ſelon le ſens de ces Vers,

Aliúdque cupido,
Mens aliud ſuadet. Video meliora, probóque,
Deteriora ſequor.

En pareilles occaſions, la volonté étant ainſi déterminée à des objets pernicieux, ou étant comme ſuſpenduë entre le bien

& le mal, il eſt neceſſaire de la remuer; & non-ſeulement il convient de lui faire connoître tout le danger du parti qu'elle a pris, ou qu'elle eſt ſur le point de prendre; il faut le lui rendre ſenſible, & lui faire goûter le bien dont elle ſe prive. C'eſt en cela que ſe montre la Rhétorique, voilà ſa nature, & ſon véritable emploi.

Comme on prend ainſi une juſte idée de cet Art, on en voit auſſi l'uſage, pour ne pas dire la neceſſité, puiſqu'il arrive tant d'affaires, où il ne paroit pas que l'on puiſſe ſe paſſer des ſecours qu'il nous fournit dans les veritez qui ſont de ſon reſſort. S'il ne s'agiſſoit que de ſoûtenir quelques converſations, ou d'écrire quelquefois des Lettres, ou de produire quelques penſées & quelques expreſſions ingenieuſes, on pourroit avoüer que les perſonnes bien nées, avec un peu d'éducation, ſont en état de s'en tirer avec ſuccès, ſans qu'elles ayent beſoin pour cela de la connoiſſance des Regles de l'Art; mais quand il eſt queſtion de ſoûtenir de grandes cauſes avec honneur, telles que furent celles de Muréna, de Celius, de Ligarius, ou de Démoſthéne contre ſon Rival; ou celles de la République d'Athénes, ou celles de toute la Grece contre

Philippe, & autres ſemblables, Qui ſeroit l'homme aſſez hardi pour ſe flatter d'y ſuffire, ſans avoir appris les Regles, ſans les avoir pratiquées, ſans avoir étudié les grands modeles; en un mot, ſans tous les ſecours, que l'Art nous donne, ou dont il nous avertit de nous munir?

Il y a même des cauſes qui paroiſſent plus aiſées & qui ſont moins importantes, où pourtant il ne faut pas moins d'art & d'habileté, que dans les plus grandes. Telle fut celle du Poëte Archias, où l'Orateur ne montra pas moins d'adreſſe, que dans les cauſes où il s'agiſſoit de la majeſté de l'Empire.

Pour achever de ſe convaincre ſur ce point, le Lecteur peut faire ce raiſonnement de Ciceron, « Si ceux qui ne ſe « ſont occupez toute leur vie, que du ſoin « d'apprendre l'art, & de le pratiquer, ne « laiſſent pas d'y être encore fort emba- « raſſez, comment veut-on qu'un hom- « me qui n'y aura jamais penſé, puiſſe « s'en tirer avec honneur en toute ren- « contre? » Après cela, on n'a qu'à conſidérer l'état de l'Eloquence parmi les Peuples qui ne l'étudioient point autrefois, & qui ont commencé de l'étudier; ou parmi ceux qui l'ayant cultivée, ont ceſſé de la cultiver. Car comme on l'a vû naître chez les uns, on l'a vû s'éclipſer chez les autres. Tant il eſt vrai que la Nature ſeule ne la donne pas!

Qu'on ne s'étonne pas de ce que nous prenons quelque ſoin d'éclaircir cette matiere. Deux choſes ſont neceſſaires, lorſqu'on traite d'un Art: la premiere, eſt de faire bien entendre ſon ſujet; & la ſeconde, conſiſte à montrer comment, & par quel moyen, ce que nous enſeignons ſe peut acquerir. Nous ſatisferons à cette ſeconde, par rapport à la Rhétorique, dans toute la ſuite de cet Ouvrage. Mais nous croyons qu'il n'y a rien de trop dans ce que nous diſons ici de la premiere. Au contraire, le Lecteur verra cy-après, qu'il eſt important de ſçavoir quel eſt l'objet & quelle eſt la fin de cet Art, quand on veut travailler avec ſuccès à l'Eloquence, qui eſt le fruit qu'on ſe propoſe de remporter de cette Etude.

En effet, ces connoiſſances nous apprennent déja que l'Eloquence eſt toute populaire, que ſe conduiſant par art, elle ne doit pas le trop laiſſer entrevoir; puiſque voulant aller au cœur, & agir ſur la volonté, elle n'y réüſſiroit pas, ſi elle n'imitoit pas la Nature. De maniere, que tout ce qui ſort & s'écarte de ces caracteres, ſort auſſi & s'écarte du caractere de l'Orateur.

De-là, nous conclurons encore, par une ſuite neceſſaire, qu'il n'y a pas de ſoin qu'on ne doive apporter, pour éviter toutes affectations, tous raffinemens, toutes penſées, toutes expreſſions éloignées de la portée du Peuple, tout ce qui ſent le bel eſprit, ou l'eſprit qui veut briller; tout ce qui ſent les Arts ou les Sciences, que le Vulgaire n'étudie point. Y a-t-il un homme de bon ſens qui donnât dans aucun de ces défauts, lorſqu'il eſt queſtion de ſe montrer Orateur, s'il ſçavoit qu'ils ſont tous oppoſez directement au Génie de l'Eloquence, qu'ils détruiſent ſa nature, & empêchent l'effet de la perſuaſion?

Voilà un échantillon de la maniere dont nous voulons executer ce Traité. On s'y propoſe, non pas d'amuſer ou de ſurprendre, mais d'inſtruire le Lecteur, par des raiſonnemens aiſez & convenables à cet Art, & non pas par des maximes étrangeres, ainſi qu'ont voulu faire quelques perſonnes habiles en autres choſes, peu habiles dans cette matiere. Elles n'ont pas pris garde qu'on ne traite point la Morale par des Principes de Phyſique, ni la Phyſique par des Principes de Morale, ni la Rhétorique par des Principes des autres Arts ou des Sciences, chaque

Art & chaque Science ayant les ſiens, ſans avoir gueres beſoin de ceux des autres.

Il réſulte de la doctrine que nous venons d'expoſer, qu'on peut définir la Rhétorique, l'*Art de perſuader par le Diſcours*, à prendre le mot de *Perſuader*, pour les efforts que l'on fait pour vaincre la volonté, mais non pas pour le ſuccès ou la réüſſite de ces efforts. La raiſon eſt, que la victoire ne dépend point de l'Orateur, la force des préjugez, la violence des paſſions, les caprices de l'Auditeur, ou une juſte fermeté, pouvant la lui rendre comme impoſſible. Il ſuffit en cette occaſion, à un homme, pour être un grand Maître, qu'il ſçache employer ce qui peut le faire triompher; de même qu'il ſuffit, pour être Medecin, qu'on ſçache employer ce qui peut guérir un malade; & pour être Pilote, qu'on ſçache conduire un Vaiſſeau. Car ni l'un ni l'autre ne répond de l'évenement, non plus que l'Orateur.

Auſſi, a-t-on raiſon de dire, que la Rhétorique eſt l'*Art de trouver ſur un ſujet, tout ce qui eſt capable de perſuader*; ou *l'Art de faire un Diſcours qui ſoit propre à perſuader*.

On ſuppoſe dans ces définitions, que le ſujet que l'on traite, ſoit ſuſceptible de ce qui ſert à ſa perſuaſion. Car tout ſujet n'en eſt pas ſuſceptible, mais ſeulement ceux qui préſentent quelque choſe de *Juſte* ou d'*Injuſte*, d'*Utile* ou de *Nuiſible*, d'*Honnête* ou de *Honteux*, d'*Agreable* ou de *Déſagréable*; en un mot, quelque choſe qui touche le cœur. Telle eſt la Sphére de l'Orateur; parce que ce ſont choſes que tout le monde peut entendre, les Ignorans comme les Savans, & même dont tout le monde peut parler; à cauſe que tout cela regarde les actions de la vie, ou ſert de motif pour agir ou ne pas agir. C'eſt ainſi que ſe dévelope & s'établit l'idée qu'il faut avoir de l'Art de bien dire. Ce qui n'empêche pas que quand l'Orateur veut s'inſtruire des choſes qui ſont hors de ſa Sphére, & que s'en étant inſtruit, il veut en parler, il n'y réüſſiſſe mieux qu'un autre. Il eſt cependant vrai de dire, que ces choſes ne ſont point du reſſort de l'Eloquence, parce qu'elle n'a pour objet que la vie civile, & les Diſcours ordinaires; c'eſt pour regler les Diſcours de ce genre, qu'on l'a trouvée & étudiée.

Quand on définit la Rhétorique l'*Art de trouver* tout ce qui eſt capable de perſuader, il ne faut pas croire qu'on la borne à une de ſes Parties, qu'on appelle l'*Invention*: on embraſſe l'*Ordre* & l'*Elocution*.

On eſt bien fondé à les y embraſſer, parce qu'il ne faut pas moins trouver l'*arrangement* & *les expreſſions*, qui conſtituent la ſeconde & la troiſiéme partie de l'Art, qu'on eſt obligé de trouver les Argumens & les autres moyens de perſuader qu'on regarde communément comme l'objet de la premiere partie, qui eſt l'*Invention*. Auſſi peut-on dire que ces termes *de l'Invention Oratoire*, pourroient ſervir de titre à une Rhétorique complette, comme on le voit par celle que Ciceron avoit compoſée dans ſa jeuneſſe. Cela n'empêcheroit pas qu'on n'y diſtinguât pluſieurs parties ; on ne pourroit même s'en diſpenſer, afin de donner les Regles avec plus d'ordre, plus de méthode, & plus d'utilité pour les Etudians.

C'eſt donc pour cela que nous poſons ici, comme une choſe certaine, qu'il y a trois parties dans l'Art de perſuader : l'*Invention*, la *Diſpoſition*, & l'*Elocution*. On peut établir cette diviſion d'une maniere claire & facile, pourvu que l'on réduiſe d'abord toutes les Matieres Oratoires à certains chefs.

Pour les y réduire, il faut conſidérer que tout homme, dans un Diſcours, propoſe de faire quelque choſe qui l'intereſſe lui-même, ou quelque choſe qui intereſſe

’Auditeur ; ou bien qu'il ne propoſe rien faire, mais à connoître ſeulement, comme digne de loüange ou de blâme. Cela ait trois genres de cauſes, qu'on nomme uſſi *Hypotheſes*, & qu'on diſtingue de ce qu'on appelle *Theſes*.

La Theſe eſt une queſtion generale, dépoüillée de toutes circonſtances ; comme quand on demande, *Si les Hommes de Guerre valent mieux que les Gens de Robe ?* ou bien, *Si l'Homme Prudent eſt plus utile à l'Etat, qu'un Homme de Courage.* L'Hy*potheſe* eſt une queſtion ſur un fait particulier, accompagné de toutes ſes circonſtances de temps, de lieu, des perſonnes, & autres ſemblables. Par exemple, *lequel eſt le plus glorieux, de Salomon ſur ſon Trône, ou de Job ſur ſon fumier ?*

On admet donc trois ſortes d'Hypotheſes ; 1°. *La Judiciaire*, où il s'agit de la Juſtice ou de l'Injuſtice d'une choſe faite, qui intereſſe celui qui parle. 2°. *La Déliberative*, où il s'agit de conſeiller ou de diſſuader l'Auditeur de faire une choſe, comme bonne ou mauvaiſe, utile ou nuiſible, agreable ou déſagréable ; c'eſt donc une Hypotheſe qui intereſſe celui à qui on parle. Il y a encore la *Théorique*, autrement appellée *Démonſtrative*, où l'on donne à connoître les bonnes ou les mauvaiſes qualitez du ſujet que l'on traite, pour le loüer ou le blâmer. Ce ſont par conſéquent trois genres de Cauſes, ou trois diverſes Hypotheſes, qui comprennent directement ou indirectement toutes les Matieres & tous les Diſcours Oratoires. Car, par exemple, l'*Invective* ſe rapporte au genre Judiciaire; les *Exhortations*, les *Conſolations*, & autres, ſe rapportent au Délibératif. Les Complimens ſe rapportent au Théorique. On peut aſſurer que les Hypotheſes ſont proprement la matiere de l'Orateur, & pour ainſi dire, ſon partage; puiſque c'eſt un Citoyen qui parle à d'autres Citoyens, ſur quelque fait dont il eſt queſtion de juger par les Regles établies dans la République.

Il y a des Auteurs qui donnent le nom d'*Hypotheſes generales* à ces queſtions qui ne ſont pas circonſtanciées, parce qu'ils veulent donner le nom d'Hypotheſe à toutes ſortes de ſujets, que l'Orateur peut traiter. L'uſage neanmoins le plus commun, eſt de diſtinguer le *Fait*, qui s'appelle Hypotheſe ou Cauſe; & la *Queſtion*, qui s'appelle Theſe ou Lieu commun, ainſi que nous venons de faire.

Mais nous obſervons outre cela, qu'il y a des Theſes plus convenables les unes que les autres à chaque eſpece d'Hypotheſe. Elles y ſervent, dans le beſoin, ou d'amplification, ou d'ornement, ou même de Principe. Ainſi, cette idée, *Que la Patience fait plus d'honneur que la Fortune*; ou celle-ci, *Qu'il eſt plus glorieux de porter la mauvaiſe fortune avec conſtance, que de porter la plus belle Conronne*, ſerviroit à décider la queſtion propoſée dans la comparaiſon de Job & de Salomon. Voilà de quelle maniere on réduit les Matieres Oratoires à certains chefs, ou à certains genres de Cauſes, qu'on appelle Hypotheſes, ſans y comprendre les Theſes, ſinon indirectement, parce que l'Orateur ne les traite gueres qu'en faveur des Hypotheſes.

A l'égard des parties de la Rhétorique, il eſt aiſé préſentement de les déterminer. Car quelque ſujet que l'Orateur ait à traiter, ſoit general, ſoit particulier, il faut d'abord qu'il cherche les moyens de perſuader ce qu'il avance. Il faut enſuite qu'il donne un ordre aux moyens qu'il a jugez convenables à ſon ſujet; il faut, enfin, qu'il ſçache énoncer chaque choſe ſelon ſon importance ou ſa dignité. On a fait ſur tout cela des obſervations, & de ces obſervations on a fait des Regles qui ſont le fruit du travail, non d'un ſeul homme, mais de pluſieurs, qui, dès les premiers temps, ont perfectionné ces Réflexions les uns après les autres. C'eſt de-là que nous eſt venu l'Art dont eſt queſtion, & où nous diſtinguons trois Parties que nous avons déja marquées; l'*Invention*, l'*Ordre*, l'*Elocution*, ſur ce fondement que nous venons de dire, que l'Orateur doit *trouver*, *ranger*, & *énoncer* ſes moyens de perſuader.

On nous oppoſera peut-être, que cette diviſion n'eſt pas exacte, & que la *Voix*, la *Mémoire*, le *Geſte*, ſont encore neceſſaires à l'Orateur. Nous n'aurons pas de peine à avoüer la neceſſité de ces avantages: mais nous prions de prendre garde que les *Forces* ne lui ſont pas moins néceſſaires que la *Voix*, pour ſoutenir la gloire de l'Homme éloquent. Cependant, comme on ne donne point de Regles, dans un Traité, tel que celui-ci, ſoit pour les Forces, ſoit pour la Voix, la Mémoire, & le Geſte, tout ce qu'on peut dire, c'eſt que ce ſont des parties de l'Orateur, & non pas de la Rhétorique, qui étant un Art, ou un Recüeil de Préceptes, ne reconnoît pour ſes parties, que celles dont on peut donner des Regles. Il ne paroît pas qu'on puiſſe en donner ſur la Mémoire, du moins, qui ſoient effectivement utiles à quelque choſe. C'eſt un talent qui dépend d'un autre Principe. C'eſt la nature qui le donne, c'eſt l'exercice qui l'entretient & le fortifie. *Il faut apprendre par cœur*, dit Quintilien, *& beaucoup, & ſouvent, & tous les jours, s'il ſe peut, mais ſans excès.* Voilà tout le ſecret de la Mémoire, qui d'ailleurs n'appartient pas plus à la Rhétorique, qu'à la Juriſprudence ou à la Grammaire; elle eſt commune à tous les Arts. Elle n'eſt donc pas une partie de la Rhétorique.

A l'égard de l'*Action*, on peut en donner des Regles, de vive voix, & inſtruire ceux qui l'apprennent, en leur donnant des avis, ou en déclamant devant eux; mais il n'eſt pas poſſible de leur rien apprendre comme il faut ſur le papier. Concluons que la Memoire & l'Action ne ſont point des parties de la Rhétorique, encore que ce ſoient de très-grandes parties de l'Orateur. Elles ſont ſi grandes & ſi importantes, que l'action l'emporte ſur tout ce qui entre dans l'Eloquence, au ſentiment de Ciceron & de Démoſthene. Ils ont reconnu l'un & l'autre, que par le moyen de l'Action, un Orateur médiocre paſſe pour excellent, & que ſans l'Action un Orateur excellent paſſe pour médiocre.

On prie ici le Lecteur d'obſerver, que pour ne pas admettre certaines choſes en certain rang, ou en certaine claſſe, comme la Mémoire, la Voix & l'Action, au nombre des parties de notre Art, non plus que les Arts, les Sciences, & autres choſes ſemblables, dans l'étenduë de ſon objet, nous ne laiſſons pas d'en reconnoître en temps & lieu, le mérite & l'excellence, autant que ceux qui les eſtiment le plus. Nous ne mépriſons rien de tout ce qui eſt eſtimable; mais nous tâchons ſeulement de contribuer à le faire eſtimer, en le mettant en ſon lieu; parce qu'on l'expoſe au mépris, quand on le déplace. Ce qu'on peut dire, avec verité, même de ce qu'il y a de meilleur dans l'Eloquence.

Ainſi nous traiterons de l'*Invention Oratoire*, c'eſt-dire, de la maniere de trouver les moyens de perſuader, nous dirons leur nombre, quels ils ſont, le choix qu'il convient d'en faire, ou abſolument parlant, ou ſelon l'hypotheſe & le genre de cauſe qui peut ſe préſenter à traiter, ou ſelon le ſtyle que l'Orateur ſe propoſe de donner à ſon diſcours. Nous dirons auſſi la maniere de les employer.

Nous traiterons de la *Diſpoſition*, qui range entre elles les parties du Diſcours ; nous parlerons de leur nombre, de leur nature, des caracteres qu'elles doivent avoir, de ce qu'elles doivent faire, de leur force, de leur beauté, des défauts qu'il eſt à propos d'y éviter. Outre cet arrangement, il y en a un autre, qui conſiſte à ordonner entre eux les moyens de perſuader ; c'eſt un point de Doctrine, comme on verra, qui entre plus naturellement dans la premiere partie de la Rhétorique, où il s'agit de l'invention de ces moyens, de leur nombre, & de leur nature.

Nous traiterons enfin de l'*Elocution*, & de ſes parties ; des caracteres dont elle eſt ſuſceptible, de ce qui en augmente la force ou la beauté, de ce qui lui donne de l'agrément ou de la douceur, de ce qui en fait l'adreſſe ou le merveilleux ; en un mot, tout ce qui la rend triomphante, traits d'eſprits ſolides & naturels, varieté, richeſſe, nouveauté louable, figures ſurprenantes & non triviales ou pueriles. Le tout ſera ſoutenu par des Exemples d'une juſte étenduë, capables d'inſtruire ſans ennuyer ; de plaire, ſans amuſer inutilement ; d'éclairer l'eſprit, & non pas de le tromper ; parce qu'ils ſeront propres aux Regles qu'il ſera queſtion d'expliquer.

Sur cela, une difficulté ſe préſente : 1°. *Ces Preceptes peuvent-ils rendre un homme éloquent ?* 2°. *Le ſera-t-on, quand on aura appris ces Préceptes ?* Pour la premiere partie de cette objection, nous croyons avoir dit ailleurs *, tout ce qui ſe peut dire en faveur de la Nature ; nous avons établi que ſans elle, il n'y a point à ſe flatter, on ne ſçauroit, avec tous les Préceptes du monde, parvenir jamais à la gloire de l'Eloquence ; au lieu que le génie peut beacoup, même ſans Préceptes ; mais qu'avec un heureux naturel, il eſt hors de doute que les Regles ſervent infiniment. Il en eſt comme de la Poëſie, où il faut neceſſairement que pour les grands Ouvrages, & pour la perfection, le génie, & l'art concourent enſemble. Il en eſt comme d'une terre, quelle que ſoit la bonté du fond, ſa fecondité ne vient pas moins du ſoin qu'on prend de la cultiver. Le Génie eſt capable de tout, lorſqu'on fait attention à ce qu'il eſt à propos de faire dans un Diſcours : mais on n'a pas toûjours l'eſprit préſent. Ce ſont les Regles qui nous rendent attentifs dans l'occaſion ; ou ſi l'Orateur deſtitué de ce ſecours, penſe quelquefois par haſard à ce qu'il faut faire, il arrive qu'il ne le place pas aux lieux convenables, ou qu'il ne va pas aſſez loin, ou bien qu'il charge les endroits plus qu'il ne convient. En un mot, il y a mille vûës qui ne lui viendroient pas ſans l'étude des Préceptes, ou ſans la lecture aſſiduë qu'il fait enſuite des Ouvrages éloquens, ou ſans les ſoins & les peines continuelles qu'il ſe donne auſſi dans la compoſition, lorſqu'il s'eſt formé l'eſprit & le cœur par les leçons des grands Maîtres. Que s'il eſt vrai que tout cela donne à l'eſprit une étenduë & une profondeur qu'il ne peut avoir ou acquerir autrement, il n'eſt pas poſſible de diſconvenir, on ne dit pas de l'utilité, mais même de la neceſſité de l'Art, ſur-tout, comme nous avons dit, quand il s'agit de ſoutenir la Profeſſion d'Orateur en toutes ſortes d'occaſions, & dans les plus grandes cauſes.

---

* *Jugement des Savans ſur les Maîtres d'Eloquence, tome premier, dans la Préface.*

A l'égard de la ſeconde queſtion que l'on fait, *Si on ſera éloquent, quand on* *aura appris les Regles que nous allons donner*, Nous répondons ſans héſiter, qu'on ne le ſera pas, ſi à la connoiſſance des Regles, on ne joint pas de juſtes réflexions ſur les Exemples; ſi aux avantages que ce travail nous procure, on ne joint pas encore l'uſage & l'exercice de la parole par de fréquentes compoſitions, parce que l'uſage eſt dans cet Art le plus grand, ou le meilleur de tous les Maîtres. Il faut de plus, lire avec ſoin les Ouvrages des Orateurs, les Poëtes, les Hiſtoriens, tous les bons Auteurs; il faut ſuivre & entendre les bons Avocats, & les excellens Prédicateurs; il faut étudier les Matieres, la Religion, la Morale, les Loix & les Coûtumes, les Inclinations & les Paſſions des Hommes; il faut ſe munir d'une bonne Dialectique; il faut nourrir ſon eſprit au Grand, à la Politeſſe & aux Bienſéances; il faut ſe remplir de ſentimens & de Principes de Juſtice, de Bonté, de Droiture & de Modération. N'en doutons point, c'eſt-là ce qui fait l'Orateur, & ce qui donne l'Eloquence; c'eſt-là par conſéquent l'ébauche de l'un & de l'autre. Ce n'eſt pas une affaire aiſée, c'eſt une étude longue & pénible. Il ne faut point ſe flatter ſoi-même, ni flatter les jeunes

eunes gens qui ne ſont que trop portez à
out préſumer de leurs propres forces, ſans
e ſoucier des Regles ni des belles con-
oiſſances. Concluons de tout ceci, que
es Regles ſeules ne ſuffiſent point pour
aire un parfait Orateur, mais que ſans
eurs ſecours il eſt ordinairement impoſſi-
le de le devenir.

Une choſe que nous avons dite ci-de-
ant, demande ici que nous expliquions
otre penſée ; nous avons dit, *Qu'en fait*
d'Eloquence, ce que les uns n'executent que
ar haſard, de genie ou par habitude, d'au-
res le font par Regles, ſans que cela paroiſſe,
& en prenant grand ſoin de cacher l'Art.
Ne peut-on pas nous dire ſur cela, au-
ourd'hui, ce qu'on nous a dit autrefois ;
« Quel peut-être le deſſein d'enſeigner «
ou d'étudier un art qu'on eſt obligé de «
acher dans la pratique, pour ne laiſſer «
voir que la Nature ? Quel deſſein pour «
étudier la Nature, de paſſer par un Art ? «
Y a-t-il un chemin plus court, que de «
bannir tout ce qui ſent l'Art ? N'eſt- «
il pas infiniment plus droit, & plus «
ſenſé, de s'en tenir tout d'un coup à la «
Nature, que de s'en écarter pour avoir «
la peine d'y revenir ? Ce retour n'eſt pas «
ſi aiſé que l'on penſe. L'Art ne peut «

» atteindre à la Nature, qu'en ceſſant » d'être ce qu'il eſt ; c'eſt un Art qui n'eſt point Art. »

Ce ſont-là des objections qui ne furent jamais bien difficiles à réſoudre, quelque ſubtiles qu'elles paroiſſent. On paſſe par un Art pour étudier la Nature, parce que l'étude même de la Nature s'appelle un Art. Et il s'agit de bannir non-ſeulement tout ce qui ſent l'Art, mais auſſi la Nature groſſiere & informe. C'eſt à cette Nature toute brute qu'on s'en tient, lorſqu'on ne paſſe point par un Art ; mais c'eſt par-là qu'il faut paſſer, pour arriver à la Nature polie & cultivée. Peut-on ſe flatter d'avoir reçu du Ciel ces grands avantages, ce génie heureux, & cet eſprit qui n'a beſoin que de lui-même, pour réüſſir en tout ? D'ailleurs, l'on ne bannit tout ce qui ſent l'Art, que par des traits inimitables de l'Art même. Cela paroît dans les Ouvrages des Peintres & des Sculpteurs. Leurs Chef-d'œuvres ſont d'autant plus parfaits, qu'ils attrapent de plus près la Nature ; ils l'attrapent d'autant plus, que l'Art y diſparoît davantage ; mais ce ſont les plus grands coups de Maîtres qui le font diſparoître & qui le cachent. Il ne faut donc pas dire que l'Art n'eſt plus Art, lorſqu'il diſparoît; c'eſt au contraire, dit Quintilien, lorſqu'il ſe montre qu'il n'eſt plus Art. Et ce n'eſt que faute d'Art, que beaucoup de Sculpteurs, de Peintres, d'Orateurs & de Poëtes, ne ſont point aſſez naturels; parce que l'on ne ſe rend naturel que par le moyen de l'Art même; & que l'Art n'eſt jamais dans un plus haut point de perfection, que lorſqu'il reſſemble ſi fort à la Nature, qu'on le prendroit pour la Nature même. Cela étant ainſi expliqué, réſumons en peu de mots, pour la facilité des Lecteurs, les points principaux que nous avons traitez dans ce Chapitre.

En premier lieu, nous avons donné quatre Définitions de la Rhétorique, toutes également bonnes. Elle eſt l'Art de bien dire. Elle eſt l'Art de nous conduire dans les Diſcours ordinaires de la vie. Elle eſt l'Art de perſuader par le Diſcours, ou de compoſer des Diſcours capables de perſuader. Enfin, elle eſt l'Art de trouver ſur un ſujet tout ce qui eſt capable de perſuader, ſi c'eſt un ſujet ſuſceptible de ce qui ſert à la perſuaſion; c'eſt-à-dire, qui puiſſe être conſidéré comme juſte, utile, glorieux, agreable, ou comme ayant des qualitez oppoſées à celles-là.

En ſecond lieu, nous avons établi que la fin de la Rhétorique eſt, non pas de *convaincre*, ce qui conſiſte à éclairer & à déterminer l'eſprit ; mais de *perſuader*, ce qui conſiſte à mouvoir & à déterminer la volonté, pour lui faire faire ce que nous voulons ; ou du moins, pour la retenir par le plaiſir de nous-entendre, lorſque nous loüons ou que nous blâmons quoy que ce puiſſe être.

En troiſiéme lieu, nous avons montré que l'objet de la Rhétorique ſont les Diſcours ordinaires de la vie, qui roulent ſur les Actions des hommes, bonnes ou mauvaiſes, & ſur ce qui peut y avoir rapport pour parvenir à la perſuaſion ; & nous avons fait connoître, que ces Diſcours ſont de trois ſortes que l'on appelle *Hypotheſes* ou *Genres de Cauſes*, qui ſont *le Judiciaire*, *le Deliberatif* & *le Théorique* ; Que ces trois Genres ne contiennent que des queſtions déterminées par des circonſtances, & que c'eſt par rapport à ces queſtions particulieres, que l'Orateur touche ou traite les queſtions generales, que l'on nomme *Theſe*.

En quatriéme lieu, nous avons enſeigné, que dans tout genre de cauſe, ou plûtôt dans toute ſorte de ſujet, ſoit particulier, ſoit general, l'Orateur a neceſſairement trois choſes à faire, qui ſont, premierement de trouver les moyens de perſuader ce qu'il propoſe à ſes Auditeurs ; ſecondement de ranger ces moyens ; & enfin de les énoncer. Nous avons montré que cela conſtituë trois parties de la Rhétorique, l'*Invention*, la *Diſpoſition* & l'*Elocution*, ſans qu'on puiſſe mettre de ce nombre ni la Memoire, ni l'Action, parce qu'on ne peut, par écrit, en donner des regles, du moins qui ſervent à quelque choſe.

Enfin nous avons prouvé, non-ſeulement que la Rhétorique eſt utile, mais encore qu'elle eſt neceſſaire pour ſoutenir avec honneur en toute occaſion, & ſur-tout dans de grandes Cauſes, la profeſſion d'Orateur, quoique les Regles toutes ſeules ne donnent pas l'Eloquence.

On a connu par ce moyen la difference de la Rhétorique d'avec la Dialectique, la Grammaire & les autres Arts, & en même-temps d'avec les Sciences, parce qu'elle eſt la ſeule qui s'occupe des Diſcours ordinaires de la vie, dont le but eſt de perſuader par des moyens populaires qui ſont à la portée de tout le monde. Et l'on a vû clairement qu'elle doit ſa naiſſance aux reflexions que l'on a faites ſur cette ſorte de Diſcours. Venons maintenant aux preceptes que l'Art nous donne ſur chacune de ſes trois parties.

LA RHETORIQUE OU LES REGLES DE L'ELOQUENCE.

LIVRE PREMIER.

De l'Invention Oratoire.

CHAPITRE PREMIER.

Des Matieres qu'on traitera dans ce premier Livre.

ON doit définir diverſement l'Invention, ſelon qu'on la conſidere dans la Rhétorique, ou qu'on la regarde dans l'Orateur. Dans la Rhétorique, c'eſt la partie de cet Art qui donne des préceptes pour aider à trouver les choſes ou les penſées qui doivent compoſer le Diſcours. Dans l'Orateur, c'eſt le talent ou la faculté qu'il a de trouver ces choſes ou ces penſées, ſoit que ce talent lui vienne de la nature & du genie, ſoit que ce ſoit un effet de l'art & des préceptes, ou bien de l'uſage & de l'experience, ou enfin de tous les trois enſemble.

Dans l'un & dans l'autre de ces deux ſens, l'Invention, ainſi qu'on le voit, a une ſignification limitée, qui ne comprend, comme nous l'avons déja dit, ni la Diſpoſition, ni l'Elocution.

Cela ſuppoſé, on a d'abord raiſon de dire que l'Orateur doit être fécond & abondant en penſées qui ſoient propres à lui ſervir de *preuves*, lorſqu'il a *à établir des choſes qui paroiſſent douteuſes.*

C'eſt cela ſeul que nous appellons *Prouver*, & les penſées qui y ſervent, auront ici le nom de *Preuves* ou *d'Argumens.*

L'Orateur ne doit pas être moins fécond pour trouver des penſées qui ſoient propres *à montrer la grandeur de ſon ſujet*, lorſque cela convient. Nous appellons cette partie du nom d'*Amplification*, & non pas du nom de *Preuves.* Ainſi quand Dieu dit dans l'Ecriture, *ſoyez Saint*, *parce*

parce que je ſuis Saint ; il prouve que nous devons nous ſanctifier pour être agréable à ſes yeux. Que ſi, cela étant établi, je montre combien eſt grande la ſainteté de Dieu, qu'elle ne ſouffre pas la moindre tache, qu'elle eſt infinie, que c'eſt la ſainteté par eſſence, la ſource de toute ſainteté, ce ſera une Amplification. Il en ſera de même, ſi on montre juſqu'à quel point doit aller la pureté qu'il nous demande.

Au milieu de cette abondance & de cette fécondité, il faut que l'Orateur ſoit judicieux, non-ſeulement pour n'être point trop diffus, ce qui ſeroit un grand défaut ; quand même tout ce qu'il dit, ſeroit ſolide, à moins que cela ne fût en même-temps neceſſaire : mais encore & principalement, pour ne prendre dans ce qui ſe preſente à lui, que ce qui convient à la profeſſion qu'il fait, qui eſt celle d'Orateur ; parce que tout ce qui établit une propoſition, ne convient point à un Diſcours Oratoire, non plus que tout ce qui pourroit montrer la grandeur d'un ſujet. Car qu'on diſe, que *le peché eſt haïſſable, à cauſe que ſa malice ne conſiſte que dans une pure privation, ou dans l'abſence d'une perfection qu'une action doit avoir, & qu'elle n'a pas*, ainſi que l'enſeignent les Philoſophes ; ce ſera-là une preuve que perſonne ne pourra approuver dans un Sermon ; mais qu'on diſe qu'*il faut haïr le peché, parce que c'eſt une Action, une Parole, un Deſir, une Omiſſion contraire à la Loi de Dieu* ; Tout le monde approuvera cette raiſon. Il faut donc du choix pour rejetter tout ce qui ſeroit ſuperflu, ou contraire au but ou au devoir de l'Orateur.

Communément on ne croit guéres que, pour vaincre par le Diſcours, il y ait d'autres armes que les preuves ; & neanmoins l'Art fait encore diſtinguer deux ſortes de penſées, qui ne ſervent pas moins à la perſuaſion. Ce ſont premierement celles qui ne font que marquer les mœurs ou le caractere, ſoit de l'Orateur qui parle, ſoit de ceux pour qui il parle, ſoit de ceux qu'il attaque, ou contre qui il ſe défend. En ſecond lieu, ce ſont celles qui agiſſent ſur le cœur, ſoit pour l'émouvoir, ſoit pour le calmer. On peut placer dans la premiere claſſe la réponſe d'Alexandre à Parmenion, ſur les conditions de paix que Darius lui faiſoit propoſer : *J'accepterois ces offres*, lui diſoit ce Capitaine, *ſi j'étois Alexandre*, ! *Et moi auſſi*, lui répondit ce Prince, *ſi j'étois Parmenion* ! car que fait autre choſe cette réponſe, que de marquer la grandeur d'ame d'Alexandre? On peut placer dans la ſeconde claſſe, cette penſée-ci, *Un homme de votre naiſſance & de votre rang, ſouffre-t-il qu'on l'offenſe de la ſorte?* On voit que ce Diſcours tend à émouvoir.

Il ſe trouve des Maîtres qui donnent aux unes & aux autres le nom de *Preuves*; appellant les premieres, *Preuves qui ſe tirent des mœurs*, & les ſecondes, *Preuves qui touchent le cœur*. Pour nous, nous ne donnerons le nom de *Preuves*, ni aux unes ni aux autres; nous le réſervons aux penſées qui ſervent à établir les choſes douteuſes, & nous les appellons auſſi *Argumens*; mais nous donnerons le nom de *Mœurs* ou celui d'*Expreſſions de Mœurs*, aux penſées qui marquent les caracteres, & nous appellerons *Paſſions* ou *Mouvemens*, celles qui touchent le cœur.

Au reſte, nous appellerons en commun ces trois ſortes de penſées, *Moyens de Perſuader*. Ariſtote les comprend toutes ſous ce terme. De ſorte qu'on eſt bien-fondé à dire qu'il y a trois Moyens de perſuader: *Les Preuves* ou *les Argumens*, *les Mœurs*, & *les Paſſions*.

La raiſon que nous avons de parler comme nous faiſons, ſur les moyens de perſuader, c'eſt que l'homme ne raiſonne plus, lorſqu'il ſe livre aux mouvemens; ne raiſonnant plus, il ne lui faut point de preuves en ce moment; puiſque les Preuves, ſelon l'idée commune, ſont les Principes du Raiſonnement.

A l'égard des Mœurs, Quintilien a crû qu'Ariſtote n'en parloit dans ſa Rhétorique, qu'à cauſe des argumens que l'Orateur en tire quelquefois, pour établir ce qu'il a à prouver, comme quand on prouve qu'*un homme eſt plûtôt l'aggreſſeur qu'un autre, parce qu'il eſt plus turbulent*; ou *qu'il eſt bien capable d'avoir fait un vol, parce qu'il eſt avare*; c'eſt ſur ce fondement que Quintilien témoigne ne pas faire beaucoup de cas de la doctrine d'Ariſtote ſur les Mœurs.

Le Pere Malebranche d'un autre côté, a cru que le Philoſophe Grec n'avoit parlé de cette matiere, que pour les portraits des Mœurs, qui entrent quelquefois dans l'Eloquence; auſſi voit-on que ce fameux Philoſophe moderne, n'a pas marqué plus d'eſtime que Quintilien, pour les détails où l'ancien Philoſophe eſt entré ſur cet article.

Mais le ſavant Voſſius a réfuté le ſentiment de Quintilien, & nous avons réfuté celui du Pere Malebranche *,

---

* *Jugemens des Sav. tom.* 1. *Art. d'Ariſt.*

Un ſeul paſſage d'Ariſtote ſuffit pour l'un & pour l'autre. C'eſt quand il dit, que *les Mœurs ſont un puiſſant moyen de perſuader, lors même qu'on manque de preuves, & en même temps de moyens pour exciter les paſſions*, Il eſt viſible qu'il ne parleroit point de la ſorte, ſi par les mœurs il entendoit les preuves & les argumens qu'elles fourniſſent. Il eſt viſible auſſi que ce qu'il dit-là, ne peut s'entendre des portraits, puiſqu'il dit que les Mœurs conſiſtent en ce que l'Orateur donne en parlant une bonne opinion de lui-même, de ſa ſageſſe, de ſon habileté, de ſa droiture, ſans paroître ſeulement y penſer. Il doit donc demeurer pour indubitable, dès-à-préſent, que ni les mœurs, ni les paſſions, ne ſont des preuves, mais que les preuves, les paſſions & les mœurs, ſont ici trois choſes différentes, qui contribuent toutes à la perſuaſion, parce que l'homme ſe laiſſe déterminer, par la raiſon, par la paſſion, ou par la confiance qu'il prend en celui qui lui parle, ce qui eſt un effet de l'expreſſion des mœurs.

Que s'il faut un exemple de ce que nous avançons pour s'en convaincre davantage, rappellons ici le fameux Jugement de Salomon. C'eſt un fait ſingulier, & il n'y en a point où toute cette doctrine ſe montre d'une maniere plus ſenſible. Il s'y agit, comme l'on ſçait, d'un enfant revendiqué par deux femmes, ſans preuves, ſans titre ni témoins. Comment décider une affaire auſſi obſcure ? On apporte une épée, comme Salomon l'avoit ordonné. *Coupez en deux*, dit ce Prince, *cet enfant qui eſt vivant ; & donnez-en la moitié à l'une de ces femmes, & la moitié à l'autre.* Auſſi-tôt l'une des deux s'écrie, *Seigneur, donnez, je vous prie, l'enfant vivant à mon adverſaire, & ne le tuez point.* L'autre diſoit au contraire, *qu'il ne ſoit ni à moi ni à vous, mais qu'on le partage.* Ce ſont, en très-peu de mots, trois expreſſions de mœurs ; la premiere, d'une veritable Mere, qui pour ſuivre le penchant de ſon cœur, conſentant à perdre ſa cauſe, en démontre la juſtice ſans y penſer ; la ſeconde, d'une ennemie jalouſe & cruelle, qui ſe couvrant du voile d'une fauſſe équité, ſe trahit elle-même, & fait connoître ſa méchanceté & ſon injuſtice. La troiſiéme, eſt l'action du Roy, qu'on prendroit d'abord pour une grande inhumanité, ſi l'on ne ſçavoit ſon deſſein ; au lieu que, quand on le ſçait, on y reconſoît le caractere d'une ſageſſe parfaite, qui attire à ce Prince l'admiration & l'amour de tout le monde.

Voilà comment ce trait d'Hiſtoire fait entendre d'une maniere aiſée, non-ſeulement ce que c'eſt que les mœurs, mais combien elles ont de pouvoir pour perſuader, lors même que l'on manque de preuves pour établir ſa cauſe, & de moyens pour exciter les paſſions.

Juſqu'ici, le détail que nous avons fait, fournit beaucoup de matiere pour ce premier Livre. Ce ſont les Argumens dont il faudra expliquer la nature & les eſpeces; ce ſont les ſources où l'on doit les chercher; c'eſt le choix qu'il en faut faire; c'eſt la maniere d'amplifier ou de montrer la grandeur de ſon ſujet, choſe aſſez aiſée à comprendre d'abord, & neceſſaire à ſçavoir dès le commencement pour s'y exercer; c'eſt enſuite l'expreſſion des mœurs; enfin ce ſont les reſſorts des paſſions ou des mouvemens du cœur. Mais ce n'eſt pas tout, & il reſte encore beaucoup de choſes très-importantes, qui ſont auſſi l'objet de l'Invention.

En effet, quoiqu'il ſuffiſe quelquefois de trouver les preuves, & de les choiſir pour les propoſer, il y a pourtant des occaſions, où il faut plus d'art pour les mettre en œuvre ; c'eſt pour cela qu'on montre différentes manieres, non ſeulement de les traiter, mais auſſi de les conclure. Ce ſont deux points de doctrine qu'il ne faut pas oublier. Ajoûtons qu'outre cette maniere d'amplifier, dont nous venons de parler, qu'on peut & qu'on doit même apprendre d'abord ; on diſtingue un autre genre d'amplification, qu'on ne peut gueres bien concevoir, à moins qu'on ne ſçache auparavant tout ce que nous avons à dire des preuves & de l'art de les traiter. On l'appelle par excellence, *Amplification Oratoire*, à cauſe que la force de l'Orateur s'y fait particulierement remarquer. Nous ne pouvons donc nous diſpenſer d'en parler. En attendant même qu'on l'explique davantage, on peut dire ici qu'elle conſiſte en ce que l'Orateur fait plus dans ſon Diſcours, qu'on n'a droit de lui demander. Par exemple, lorſque Ciceron plaide pour Archias, il eſt dans l'obligation d'établir que ce Poëte eſt Citoyen Romain, & il le prouve ; mais il ajoûte que quand même il ne le ſeroit pas, il mériteroit de l'être. C'eſt ce qu'on n'avoit pas droit d'exiger de l'Orateur. Il fournit donc un trait du ſecond genre d'amplification.

Enfin, on donne au Diſcours, tantôt

un caractere de *Simplicité*, tantôt un caractere de *Grandeur*, & de *Force*, tantôt un *Eclat*, un *Brillant*, un *Agrément*, qui lui fait tenir le milieu entre le Simple & le Sublime. L'Orateur ne doit point ignorer la ſource de ces divers caracteres, parce qu'il eſt à propos de s'en ſervir, de les mêler & de les varier, ſelon la matiere que l'on traite; & quoi qu'ils dépendent beaucoup de l'élocution, ils dépendent pourtant encore plus de l'invention & du fond des choſes, comme on le verra; outre que le Simple a lieu, ſur tout dans les preuves, & le Sublime dans les paſſions. Ainſi, comme nous traitons ici des paſſions & des preuves, il y faut parler des divers genres d'Eloquence qui leur conviennent. C'eſt ce qui nous oblige à en parler dans ce premier Livre; d'autant plus qu'il nous reſte bien des matieres pour le troiſiéme.

Ces divers caracteres du Diſcours, ſont ce qu'Hermogene appelle *Idées* ou *Formes de l'Oraiſon*; d'autres les appellent *Styles* ou *Genres d'Eloquence*. Tous ces noms ſont bons, pourvû qu'on s'explique, ainſi que nous tâchons de faire.

Il ne paroît point à propos de rapporter ici des Modeles ou des Exemples, ni des Preuves traitées avec art, ni des divers genres d'Amplification, ni des trois genres d'Eloquence, ni des autres points que nous venons de toucher, parce que ce ſeroit prévenir ce que nous en devons dire dans les endroits que l'ordre nous oblige de leur deſtiner. On voit donc ſuffiſamment l'étenduë qu'aura ce premier Livre. L'invention qui en eſt le ſujet, exige que nous y parlions du premier, du ſecond, du troiſiéme moyen de perſuader, & des trois genres d'Eloquence.

En traitant du premier, qui ſont les Preuves, il nous faudra faire connoître la nature & les eſpeces des Argumens; en montrer les ſources, & le choix qu'il en faut faire; parler du premier genre d'amplification; expliquer les diverſes manieres, premierement de traiter les preuves, & en ſecond lieu de les conclure; enfin mettre dans ſon jour ce qui regarde l'amplification oratoire.

Sur le ſecond moyen de perſuader, qui eſt l'expreſſion des mœurs, il nous faudra expliquer la nature des mœurs oratoires, en montrer la force & la délicateſſe; donner les moyens d'y réüſſir, lorſqu'il eſt queſtion de les exprimer, parler des portraits qu'on fait des mœurs, & des regles qu'il y faut garder.

Par rapport au troiſiéme moyen de peruader qui ſont les Paſſions, nous ſerons bligez d'en faire connoître la nature & es eſpeces, pour l'uſage de l'Orateur. Nous examinerons ſi c'eſt un moyen legiime de perſuader; & après avoir montré que rien n'eſt plus legitime, nous expliquerons l'art de les exciter & de les calmer, & nous en marquerons la place dans le Diſcours.

Enfin, pour ce qui eſt des trois genres d'Eloquence, nous les expliquerons l'un après l'autre ſéparément, commençant par le Simple, allant de-là au Sublime, & finiſſant par le Temperé, qui tient de l'un & de l'autre. C'eſt en traitant cette matiere que nous dirons quelque choſe des penſées ingénieuſes & brillantes, qui entrent ſur-tout dans le ſtyle orné ou temperé; mais nous en parlerons plus amplement dans la troiſiéme partie, & nous ne manquerons pas de faire connoître celles qui ſont veritablement ſimples; & celles qui ne le ſont pas, quoi qu'on les prenne quelquefois pour telles; & nous expliquerons auſſi tout ce qui entre dans le genre ſublime. Tel eſt, ſelon nous, l'objet de l'Invention Oratoire.

CHAPITRE II.

Du premier Moyen de perſuader, qui conſiſte dans les Argumens.

ARTICLE PREMIER.

De la Nature des Argumens Oratoires.

L'ARGUMENT eſt une penſée qui en établit une autre, par la verité qu'elle contient, & par la liaiſon que toutes les deux ont enſemble. Ainſi j'établis que *Dieu punira les méchans*, ou qu'*il recompenſera les bons, parce qu'il eſt juſte*.

Il n'importe pas que cette penſée ſe préſente à nous comme une ſimple idée, ou bien comme une propoſition. Si on la conçoit comme une ſimple idée, telle qu'eſt celle qui répond au mot de *Juſte*; en Philoſophie on l'appelle *Moyen terme*, étant comme un milieu qui unit les deux termes de la Concluſion, qui ſont *Dieu* & *Vengeur des Crimes*. Si c'eſt une propoſition, on l'appelle *Principe*, telle eſt celle-ci, *Un Etre ſouverainement juſte ne laiſſe point le crime impuni*; parce qu'on donne le nom de Principe aux connoiſſances qui conduiſent à d'autres, & les étaiſſent. A l'égard de l'uſage qu'on fait une connoiſſance pour en établir une ıtre, c'eſt ce qu'on appelle un *Raiſon- ment.*

Le Raiſonnement n'eſt donc qu'un Diſ- ours, dans lequel poſant un Principe omme vrai, on l'applique à ſon ſujet, on en tire une Concluſion qui étoit outeuſe. La *Concluſion* eſt ce qu'on avoit prouver; le *Principe* eſt ce qui la prou- e; de ſorte que *chercher ou trouver des* *rgumens*, c'eſt *chercher ou trouver des* *rincipes.*

On confond pourtant quelquefois le aiſonnement & l'Argument, en prenant ndifféremment l'un pour l'autre : Souvent uſſi on les diſtingue, & l'on entend par *aiſonnement*, (en Latin *Argumentatio*) 'Argument mis dans un plus grand jour ar une plus grande étenduë qu'on lui donne. Mais encore qu'il ſoit très-important de ſçavoir l'étendre, lorſque cela eſt à propos, il eſt bon neamoins d'obſerver, que toute ſorte d'Argument n'a pas beſoin de la pompe que peut lui donner une plus grande étenduë. Il y en a dont il faut ramaſſer toute la force en peu de mots, pour les lancer comme des traits. Horace en fournit des Exemples : *Fuyez*, dit-il, *les perſonnes qui ſont ſi curieuſes, elles ne gardent pas le ſecret*; ou bien, *Rendez-vous maître de vos paſſions, autrement elles vous maîtriſeront.*

Il eſt aiſé de voir que l'eſſence du Raiſonnement, eſt qu'on y paſſe d'une connoiſſance qui paroît vraye, à une autre qui ne le paroiſſoit pas, & qui commence à le paroître par ſa liaiſon avec la premiere. Cela demande ordinairement de la réflexion, à cauſe qu'il faut revenir de la ſeconde connoiſſance à la premiere, pour les comparer & en obſerver la liaiſon; alors on conſidere ſeparément la Concluſion & le Principe. Et c'eſt à cette operation de l'eſprit qu'il convient d'approprier le nom de Raiſonnement, afin de la diſtinguer d'une autre opération, où l'on voit en même temps le Principe & la Concluſion; ſous un même point de vûë; de maniere qu'on ſaiſit l'un & l'autre comme d'un coup d'œil, & qu'il ne faut non plus de réflexion pour les ſaiſir, qu'il n'en faut pour fermer les yeux, lorſqu'on nous y préſente de près quelque choſe qui paroît pouvoir les bleſſer. Ces paroles en ſont des Exemples: *Aux armes, c'eſt l'ennemi.* Et celles-ci de même, *A moi, l'on me tuë*, ou *Sauvez-nous, nous periſſons*; On bien ces autres diverſes penſées ; *Brutus ſouffre un Tyran à Rome ? Un mortel nourrit-il une haine immortelle ? Quoi donc, ſera-t-il dit qu'une femme me dompte ?* La forme de ces penſées eſt bien différente de celle d'un Raiſonnement, où l'on dit, par exemple, » Il n'y a point d'homme « plus malheureux que celui qui a commis « quelque grand crime, parce qu'il a un « boureau ſecret qui le tourmente jour & « nuit, c'eſt-à-dire ſa conſcience ».

On donne divers noms à ces penſées, que nous diſtinguons du Raiſonnement. Les uns les nomment *Penſées enthymématiques*, comme l'Auteur de l'Art de Penſer, à cauſe que les preuves s'appellent quelquefois *Enthymêmes*, & que ces ſortes de penſées portent leurs preuves avec elles. D'autres les appellent *Synacoluthes*, à cauſe que la Concluſion y marche avec le Principe, le ſuit d'un pas égal, & ſe préſente en même temps. C'eſt la force de ce mot.

Qu'il nous ſoit donc permis de dire que l'Argument Oratoire eſt une raiſon qui perſuade quelque choſe dont on doutoit : mais qu'on la propoſe, ou ſéparément de la Concluſion, ce qui fait le vrai Raiſonnement ; ou conjointement avec la Concluſion, ce qui fait le Synacoluthe ; & diſtinguons l'un d'avec l'autre par cette conſidération, que le premier a lieu dans la preuve, lorſqu'il eſt queſtion d'examiner & d'approfondir les matieres : & que le ſecond a lieu dans les paſſions & dans les mœurs, qui ne s'excitent ou ne s'expriment que par de ſimples vûës que l'on fournit à l'Auditeur, ſans l'obliger à ſe gêner, comme il fait dans le Raiſonnement, parce qu'il eſt déja inſtruit. Voyons ces veritez dans des Exemples qui ne laiſſent aucune difficulté.

Canuleïus, Tribun du Peuple, veut prouver qu'*Il eſt juſte que le Peuple Romain puiſſe élever les Plebeiens au Conſulat* * :
» Pourquoi ne veut-on point, dit-il, qu'on
» choiſiſſe un Conſul parmi le Peuple ?
» Seroit-ce que le Peuple ne pût pas produire
» un homme qui ait du mérite, un homme
» de cœur & de courage, un homme
» ſage & prudent, capable de gouverner
» la République en temps de Paix,
» & de commander nos Armées en temps
» de Guerre ? Seroit-ce que, quand même
» un homme du peuple auroit tout le mérite
» poſſible, il valût mieux neanmoins
» remettre l'Autorité & la premiere
» Charge entre les mains d'un ſcélérat
» qui ſeroit Patricien, comme l'étoient les
» Decemvirs, que de les donner à un

---

* Tome 1. de Tite-Live. Liv. 4. C. 3.

Plebeien qui ſeroit honnête homme, & « capable de gouverner, comme le furent Numa, le premier des Tarquins, « Servius Tullius, qu'on éleva ſur le Trône, « quoique le premier ne fût point « de Rome, que le ſecond ne fût pas « même d'Italie, mais de Corinthe, & « quoique le troiſiéme fût le fils d'une « femme eſclave, ſans qu'on ſçût qui étoit « ſon pere ? Comment peut-on refuſer « d'admettre un Conſul Plebeien, après « que nos Ancêtres ont déferé la Couronne, « non-ſeulement à des Etrangers, mais « aux Fils mêmes des Eſclaves ? »

Ce Diſcours de Canuleïus fournit des Raiſonnemens bien ſenſibles, celui-ci ſurtout ; *Il doit être permis de faire un Conſul Plebeien, parce qu'un homme du Peuple peut avoir toutes les qualitez requiſes pour le Conſulat.* Et cet autre, *On ne doit pas refuſer à des Citoyens, ce qu'on a déferé à des Etrangers, & même à des Eſclaves.* Sa réponſe à l'objection qu'on lui faiſoit, en fournit d'autres. On lui oppoſoit que ſa demande étoit une nouveauté ! » Eh quoi ; dit-il, n'a-t-il pas été un temps, où les « Pontifes, les Augures, le Dénombrement, « la Diviſion du Peuple par Centuries, « les Conſuls, les Dictateurs, les « Tribuns, les Ediles, les Queſteurs, les «

» Decemvirs enfin ont été des choſes nou-
» velles ! Eh ! qui peut douter que dans
» une Ville dont la deſtinée eſt d'être éter-
» nelle, & qui doit étendre ſa domina-
» tion par tout, on ne ſoit dans la neceſſité
» d'admettre de temps en temps de nou-
» veaux Uſages, de nouvelles Loix, de
» nouveaux Droits, pour les Particuliers
» auſſi-bien que pour les divers Ordres de
» la République ? »

Le premier Raiſonnement eſt beau, parce qu'on y montre ce qu'on doit à des Citoyens, en rapportant ce qu'on a accordé à des Etrangers, & même à des Eſclaves ; deſorte que l'Orateur fait ſentir qu'il pourroit encore prouver plus qu'il n'avance. Le même Raiſonnement eſt beau, par un grand Principe qu'on y ſuppoſe, qui eſt que les Charges ſont dûës au mérite. Le ſecond Raiſonnement n'eſt pas moins beau, à cauſe du Principe general qui le termine fort à propos, après l'énumeration des Exemples qui le compoſent. » Qui peut douter que dans une » Ville qui doit être éternelle, on ne ſoit » forcé d'introduire des nouveautez » ? On peut peſer toutes ces Réflexions comme autant de grands Préceptes.

Mais quelle différence n'y a-til point entre le tour qu'on donne à ces Raiſonnemens, quand on s'en ſert pour prouver la juſtice d'une demande, & la maniere dont on les propoſe pour les faire ſervir aux paſſions ? » Vous accordez les hon- « neurs (dit-il en cette occaſion) à des in- « dignes ! Vous les refuſez à des perſonnes « qui les méritent ! On a donné le ſouve- « rain Pouvoir à des Etrangers ! On en « éloigne les Citoyens ! On y a admis « des Eſclaves ! On n'y admettra point « des hommes auſſi libres que vous ! Le « Conſulat a-t-il quelque choſe de plus « grand grand que la Royauté. Que peut- « on concevoir de plus injurieux que ce « refus ? Quelle inſulte n'eſt-ce pas encore « de refuſer de vous allier avec nous, & « de défendre les Mariages des Patriciens « avec les Plebeiens ? Ne nous défendrez- « vous point d'habiter à Rome dans vôtre « voiſinage ? d'aller dans les mêmes ruës ? « de nous trouver à quelque feſtin avec « vous ? de paroître avec les Patriciens « aux promenades ou dans les Places « Publiques ? Ne nous défendrez - vous « point enfin de reſpirer le même air que « vous ? »

Rien n'eſt plus à propos que de demander ici au Lecteur, de ne jamais perdre de vûë ces deux morceaux differens d'un même Diſcours, dont l'un donne ſi bien à connoître la nature des Preuves, & l'autre marque ſi diſtinctement les Paſſions.

Pour ce qui eſt des Mœurs, les dernieres paroles de Canuleïus, que nous venons de rapporter, expriment parfaitement le caractere des Patriciens; c'eſt-à-dire, leur orgueil & la diſpoſition où ils ſont pour les Plebeiens; c'eſt même, ſur-tout, par cette conſideration, que l'Orateur excite contre eux la haine & la colere du Peuple. Il le fait encore par la même voye, dès le commencement de ſa Harangue. » Où eſt donc le ſujet, dit-il, de faire tant » de bruit dans ce que nous propoſons? » Quel ſujet a-t-on de renverſer le Ciel » & la Terre pour cela? Quelle raiſon de » fondre ſur moi, comme ils ont voulu » faire tout-à-l'heure dans le Senat? Ils » me menacent encore? ils diſent qu'ils ne » reſpecteront point le ſacré caractere de » Tribun dont je ſuis revêtu? Quoy donc! » Rome eſt-elle perduë, & tout l'Empire » eſt-il renverſé, ſi l'on n'ôte pas au Peu» ple toute eſperance de parvenir à ce qu'il » demande? Ne diroit-on pas qu'on leur » parle de donner le Conſulat à des Eſcla» ves, ou du moins à des Affranchis? Ils » vous empêcheroient de voir le jour avec » eux, s'ils le pouvoient. Ils ſont fâchez » que vous reſpiriez comme eux; ils s'indignent que vous parliez, & que vous « ayiez la forme humaine ». On reconnoît dans ces paroles de Canuleïus une expreſſion parfaite de l'orgueil des Patriciens, ſans qu'il y employe autre choſe que la ſimple vûë du mépris qu'ils font du Peuple.

Notre deſſein, dans cet Ouvrage, eſt de tirer les Exemples que nous y donnerons, auſſi-bien des Livres ſacrez que des Auteurs Payens. Saint Auguſtin lui-même, & un grand nombre d'autres Maîtres Chrétiens, en ayant uſé de la ſorte, perſonne ne doit s'en formaliſer; mais il faut toûjours ſuppoſer que nous mettons, entre les uns & les autres, toute la différence qu'on y doit mettre.

Ainſi, nous obſervons ce que Jéſus-Chriſt dit à ſes Diſciples, pour leur perſuader d'avoir confiance en Dieu pour les choſes neceſſaires à la vie. C'eſt un Raiſonnement digne de l'Homme-Dieu. » Ne vous inquiettez point, leur dit-il, pour « trouver dequoi manger ou vous vêtir; « mais conſiderez les Corbeaux. Ils ne « ſément ni ne moiſſonnent; ils n'ont ni « cellier ni grenier. Cependant Dieu ne « laiſſe pas de les nourrir. Et combien « êtes-vous plus excellens qu'eux? Mais « qui eſt celui d'entre vous, qui par tous «

» ſes ſoins peut ajouter à ſa taille la hauteur d'une coudée ? Si donc les moindres choſes ſont au-deſſus de votre pouvoir, pourquoi vous inquietez-vous des autres ? »

La premiere choſe qui ſe préſente à nous dans ces paroles, c'eſt l'inſtruction que Jeſus-Chriſt y donne; mais enſuite on peut y obſerver en même tems, 1°. La force du Raiſonnement, fondé ſur la Providence. 2°. L'exemple qu'il en donne. 3°. Les obſtacles qui s'y trouvent, & que la Providence léve. 4°. L'amour ou la charité que le Fils de Dieu y marque pour les hommes; enfin la maniere de le conclure. *Dieu prend ce ſoin des Corbeaux, n'êtes-vous pas plus excellens ?*

Un autre exemple de Raiſonnement, eſt celui de Saint Auguſtin, contre ceux qui ne croyent point la Réſurrection du Fils de Dieu. Il les prend juſques dans leur fort, qui eſt, *Que cette Réſurrection eſt un fait incroyable.* » Je l'avouë, dit-il; mais n'y a-t-il point quelque autre fait incroyable, que ces incrédules ſoient forcez de croire, ſans pouvoir le nier ? Il y en a un d'abord; ſçavoir, que le Monde entier a cru la Réſurrection, quelqu'incroyable qu'elle fût. Voilà ce qu'ils ne peuvent nier, puiſquils le voyent de leurs yeux. Il y a encore un fait pareil; c'eſt que tout le monde a cru la Réſurrection ſur la Foi d'un petit nombre de perſonnes de nulle conſideration; nieront-ils ce fait? Ils ſeroient alors hors d'état de dire comment la Foi s'eſt établie. Eh! comment donc, forcez d'avoüer ces deux derniers faits, tout incroyables qu'ils ſont, peuvent-ils nier le premier, ſous prétexte qu'il eſt incroyable; puiſque jamais les Apôtres n'auroient établi cette Foi, ſi Dieu ne les avoit autoriſez par des Miracles, ce qu'il n'auroit point fait, ſi la Réſurrection de Jeſus-Chriſt n'eût point été veritable ». A quoi l'on peut ajouter, que ſi la Foi s'eſt établie ſans le ſecours des Miracles, cet établiſſement eſt le plus grand de tous les Miracles. On doit, ſur ce qu'on vient de voir, ſe faire une juſte idée des vrais Raiſonnemens.

A l'égard des Synacoluthes, ajoûtons encore aux Exemples que nous en avons donnés, ce que Saint Paul dit aux Juifs dans ſon Epître aux Romains. » Vous qui inſtruiſez les autres, vous ne vous inſtruiſez pas vous-mêmes? Vous qui dites qu'il ne faut pas voler, vous volez? Vous dites qu'il ne faut point commettre d'adulteres, & vous en commettez?

„ Vous vous glorifiez d'avoir reçu la Loi ; „ & vous la violez ? „ Telles ſont les paroles de l'Apôtre. N'a-t-on pas dit de même contre les Tribuns du Peuple : *Ces Magiſtrats veulent qu'on les reſpecte, eux qui ne veulent rien reſpecter ?*

C'eſt ainſi qu'on établit, par des Exemples, la nature des Argumens, & qu'on diſtingue le Raiſonnement du Synacoluthe. C'eſt auſſi par ce moyen qu'on établit également le vrai uſage de l'un & de l'autre. Il faut voir maintenant les diviſions du Raiſonnement qui ont rapport à notre Sujet. Nous allons les expliquer dans le ſecond Article, que nous partagerons en pluſieurs Paragraphes pour la commodité du Lecteur.

ARTICLE II.

Des eſpeces du Raiſonnement Oratoire.

§. I.

Du Syllogiſme & de l'Enthymême.

Par une diviſion auſſi neceſſaire que celle que nous venons d'expliquer, le Raiſonnement eſt de deux ſortes, l'*Enthymême* & l'*Exemple*. Ce ſont les deux eſpeces de Raiſonnemens Oratoires, dont Ariſtote parle communément, non qu'il n'ait pas vû que l'Orateur en employe d'autres ; mais parce que ce ſont ceux dont les Orateurs ſe ſervent plus ſouvent.

Pour bien donner à entendre ce que c'eſt que l'un & l'autre, rappellons ce que nous avons dit, qu'ayant une Propoſition à prouver, on prend un Principe dont la Verité puiſſe l'établir, par la liaiſon qu'il a avec elle. Ce Principe fait une premiere Propoſition ; ſon application au ſujet dont on parle dans la Concluſion, fait une ſeconde Propoſition ; & la Concluſion en fait une troiſiéme. Un Raiſonnement ainſi composé de trois Propoſitions, s'appelle *Syllogiſme*, tel eſt celui-ci : » Quand on «
va choiſir un Conſul, c'eſt un General «
d'Armée que l'on cherche, & non pas «
un Juriſconſulte. Or Muréna eſt capable «
de commander les Armées ; & Sulpicius «
, tout habile qu'il eſt, ne l'eſt «
que dans la Juriſprudence ; le Peuple a «
donc dû préferer Muréna à Sulpiciu . «
Ou bien celui-ci : » Il n'eſt pas poſſible «
qu'un homme ſe livre à la débauche, «
lorſqu'il ſe donne à l'étude pénible de «
l'Eloquence. Or Célius s'eſt toûjours «
addonné à l'étude pénible de l'Eloquence «
: donc il n'eſt pas poſſible qu'il ſe ſoit «
livré à la débauche. »

Il ne faut point douter que l'Orateur

ne faſſe uſage aſſez ſouvent de cete ſorte de Raiſonnement. Il l'employe même avec plus de pompe, lorſqu'il ajoûte quelque preuve à ce qui lui ſert de principe, auſſi bien qu'à l'application qu'il fait de ſon principe à ſon ſujet, d'où il tire enſuite ſa concluſion d'une maniere qui convient à l'Orateur, & non au Philoſophe; parce qu'en tirant ſa concluſion, il y joint en abregé ſon principe en même temps, & l'application qu'il en a faite à ſon ſujet. Ce qui fait une eſpece de Syllogiſme à cinq Propoſitions, & non de trois ſeulement. Les Grecs l'appellent *Epichéreme*; les Latins ont pris d'eux le même nom; nous l'appellerons *Grand Syllogiſme.* Il eſt facile d'en faire un pour Célius, premierement en établiſſant bien le principe par cette conſideration, que l'*Etude de l'Eloquence ne laiſſe pas le temps de quitter le Cabinet.* Secondement, en montrant que Célius l'a étudiée, *par ce qu'elle paroît par ſes Diſcours.* Car de-là on tire cette concluſion, » Si donc cette étude eſt ſi pénible, & s'il eſt viſible que Célius s'y eſt » addonné, comment peut-on croire qu'il » ſe ſoit derangé? » On pourroit très-aiſément faire la même choſe pour Muréna.

Mais comme toutes les matieres que l'Orateur entreprend de traiter, ſont ordinairement fort intelligibles, & à la portée de tout le monde, il arrive qu'on ne ſe ſert pas ſi ſouvent du grand Syllogiſme, ni même du Syllogiſme commun, parce qu'en y ſupprimant le principe, ou l'application, il en réſulte ce qu'on appelle *Enthymeme* ou *Syllogiſme imparfait*, qui n'eſt composé dans le Diſcours, que de deux Propoſitions, quoique dans l'eſprit, il y en ait toûjours trois. Cette ſuppreſſion rend le Diſcours plus concis, plus agréable, plus vif, comme lorſqu'on dit : » Pourquoi n'auroit-on pas choiſi Muréna, préferablement à Sulpicius ? Il a commandé les Armées avec beaucoup de ſuccès, Sulpicius n'a vu que ſes Livres. *On*, Comment Célius s'eſt-il dérangé, puiſqu'il s'eſt ſi fort addonné à l'étude de l'Eloquence ? » Tel eſt le premier Argument de Canuleïus que nous avons rapporté.

Il y en a qui ne ſont fondez que ſur quelques fictions, & qui ſont d'une grande beauté, comme celui-ci : « Si je faiſois revivre Clodius, vous en ſeriez tous fâchez : vous devez donc être bien aiſes de ſa mort. »

Telle eſt l'idée que tout le monde a de l'Enthyméme, qu'Ariſtote appelle ſouvent *Syllogiſme Oratoire* ; & neanmoins nous ne diſſimulons pas, que des gens très-habiles ont cru que ce Philoſophe appelle auſſi *Enthymémes*, les Syllogiſmes compoſez de trois Propoſitions, pourvu que le Principe ne ſoit qu'une Propoſition vrai-ſemblable, & non pas neceſſairement vraye. Nous pourrions ici rapporter divers paſſages d'Ariſtote, qui leur paroiſſent établir leur ſentiment A notre tour, nous ne manquerions pas de paſſages pour leur répondre. Mais à quoi ſerviroit cette diſcuſſion ? Il doit ſuffire à ces Perſonnes, que nous reconnoiſſions que l'Orateur employe le Syllogiſme à trois Propoſitions, & même à cinq, auſſi-bien que l'Enthymême. Nous ajoûtons qu'il eſt vrai que les uns & les autres ne ſont, pour l'ordinaire, que des Raiſonnemens vrai-ſemblables; mais comme Ariſtote reconnoît auſſi dans les Orateurs, des Enthymémes & des Syllogiſmes, dont les Principes ſont certains; cela ſeul eſt plus que ſuffiſant pour nous autoriſer à dire, qu'il n'entend point par Enthymémes les Syllogiſmes parfaits qui ont trois ou cinq Propoſitions, mais ceux qui n'en ont que deux. C'eſt pourquoi nous définiſſons l'*Enthymême*, un Syllogiſme imparfait, qui dans les Orateurs, pour l'ordinaire, n'eſt fondé que ſur un Principe vrai-ſemblable, ou ſur des Signes. Il nous faut expliquer ces termes de *Signe* & de *Vrai-ſemblable*.

On entend par Vrai-ſemblable, ce que que les hommes ſçavent *être ordinairement ou n'être pas*, ou bien, ce qu'ils ſçavent *arriver ou n'arriver pas communément*. Ainſi il eſt vrai-ſemblable qu'une Mere aime ſon Fils, qu'un homme qui ſe porte bien aujourd'hui vivra juſqu'à demain, qu'un meurtre ou un vól commis dans une maiſon, a été fait par les gens qui y étoient. Il eſt donc vrai-ſemblable, comme Tacite le remarque, que ce ne fut pas Auguſte qui donna ordre de tuer le jeune Agrippa ſon petit-Fils; mais que ce fut Tibere, de peur qu'il ne prétendît à l'Empire.

Le Signe eſt une choſe qui tombe ſous les ſens, & qui nous conduit à la connoiſſance d'une autre, ſoit à cauſe qu'il la précede, ou parce qu'il l'accompagne, ou parce qu'il la ſuit. Ainſi du ſang répandu eſt le ſigne de quelque bleſſure, ou de quelque meurtre; la fuite d'un homme eſt un ſigne qu'il eſt coupable; la pâleur marque la crainte ou la maladie; un air entrepris, marque le trouble de l'eſprit; la fumée marque le feu; & la cendre fait connoître qu'il y en a eu.

Il y a deux ſortes de Signes, les uns concluent infailliblement, comme les deux que nous venons de nommer les derniers; car la cendre eſt un ſigne certain qu'il y a eu du feu, & la fumée eſt un ſigne certain qu'il y en a. La reſpiration eſt un ſigne certain que l'animal eſt encore en vie. Les autres ne concluent pas neceſſairement; par exemple, qu'un homme ait à la main une épée nuë, & même ſanglante, auprès d'un corps mort, cela ne conclut pas neceſſairement qu'il ſoit l'Auteur du meurtre. Car le mort peut fort bien être un homme qui ſe ſoit tué lui-même, comme avoit fait Ajax, lorſqu'Ulyſſe fut trouvé auprès de lui, tenant en ſa main l'épée qu'il venoit de lui retirer du corps. Cette derniere eſpece s'appelle ſimplement *Signe*; quant à la premiere, nous l'appellerons *Signe infaillible*. Les Grecs l'appellent *Tecmerion*, & les Latins ſe ſervent auſſi de ce mot, qui ſignifie *un Terme* après quoi il n'y a plus rien, parce qu'on ne peut y répliquer.

Il y a donc deux eſpeces d'Enthymémes ou de Syllogiſmes. Les uns ſont des Raiſonnemens où l'on prouve une Propoſition particuliere par un Principe general, comme quand on dit que Milon a eu raiſon de tuer Clodius, parce qu'il eſt permis de tuer un homme qui nous attaque. Les autres ſont des Raiſonnemens, où l'on établit une Concluſion ſur quelque Signe ou quelque marque qui tombe ſous les ſens. Comme quand on conclut qu'un homme eſt malade, parce qu'il eſt pâle; ou quand on prouve que Clodius a eu deſſein d'attaquer Milon, parce qu'il étoit bien monté, bien armé, & bien accompagné, ce qu'on ne peut pas dire de Milon.

On regarde auſſi comme un Signe une choſe particuliere, d'où l'on tire une Propoſition generale; par exemple, » Une « marque que les Philoſophes ſont ſages « & juſtes, c'eſt que Socrate étoit l'un & « l'autre. Et une preuve que les Grecs ſont « gens à tout entreprendre, capables mê- « me de monter au Ciel, ſi vous le leur « dites, c'eſt que Dédale l'entreprit; & il « n'étoit ni du Païs des Sarmates, ni de « Thrace, il étoit d'Athénes. » *Juvenal, Satire 2. verſ. 79.*

Cette ſorte de Raiſonnement n'eſt point ſans défaut; mais ce défaut ne fait rien, pourvû qu'on ne s'en ſerve point pour établir quelque choſe de faux ou de mauvais. Car c'eſt ainſi que les hommes raiſonnent & ſe conduiſent dans le train ordinaire de la vie. Que ſi quelqu'un en faiſoit un mauvais uſage, la Rhétorique, ainſi que la Dialectique, nous donne le moyen de nous défendre contre lui, en nous faiſant obſerver que le Signe montre quelquefois ce que l'on veut prouver, & que le défaut conſiſte à s'en ſervir, comme s'il le montroit toûjours.

Mais une preuve, qu'on ne peut pas blâmer pour cela ces raiſonnemens, pourvû qu'on n'en abuſe pas; c'eſt que perſonne ne s'aviſera de blâmer celui qu'on vient de citer de Juvenal; au contraire, il convient parfaitement à celui que ce Poëte fait parler.

§. II.

Du Dilemme, de la Gradation, du Syllogiſme conditionnel, des Argumens perſonnels, & de l'Exemple.

On diſtingue encore quelques eſpeces de Raiſonnemens, dont l'Orateur peut faire uſage. Ce ſont le Dilemme, la Gradation, le Syllogiſme conditionnel, les Argumens perſonnels, & l'Exemple. Nous réſervons l'Exemple pour le dernier, parce que les autres ſe rapportent tous au Syllogiſme, ou à l'Enthyméme, dont nous avons commencé de parler, & qu'il faut achever d'abord ce qui le regarde.

Le Dilemme eſt un Raiſonnement où l'on fait une diviſion des diverſes raiſons que l'adverſaire peut avoir pour ſe défendre, & l'on oppoſe à chacune de ſes raiſons, une réponſe qui doit paroître ſans réplique. De ſorte que ce ne ſont proprement, que pluſieurs Enthymémes joints enſemble. Il s'en trouve pluſieurs dans la Harangue contre Cécilius, celui-ci entre autres : » Que ferez-vous ſur ce crime de « Verrés, dit Ciceron à Cécilius ; l'oppo« ſerez-vous à cet indigne Préteur, ou ſi « vous le paſſerez ſous ſilence ? Si vous le « lui oppoſez, il faut vous faire votre pro« cès, parce que c'eſt un crime dont vous « êtes auſſi coupable ; ſi vous le paſſez ſous « ſilence, que ſera-ce que votre accuſa« tion, où de peur de vous perdre vous« même, vous ſerez forcé de ménager le « criminel ſur un chef de cette impor« tance ? »

La Gradation n'eſt qu'un tour qu'on donne à pluſieurs Raiſonnemens, dont on fait une eſpece d'enchaînement, en les liant enſemble, de maniere que le dernier mot de l'un eſt le premier du ſuivant, & ſert comme de paſſage pour y aller.

Nous citerons, à ce propos, cet endroit de l'Epître aux Romains, (ch. 10. ℣. 14.) » Comment invoqueront-ils le « nom du Seigneur, s'ils ne croyent point « en lui ? Comment croiront-ils en lui, «

» s'ils n'en ont point entendu parler ? Et
» comment en entendront-ils parler, ſi on
» ne leur prêche ? Et comment les Pré-
» dicateurs les prêcheront-ils, s'ils ne ſont
» envoyez ? Ce raiſonnement prouve,
» qu'afin que nous aillions à Dieu, il faut
» que ce ſoit lui qui nous appelle. »

Le Syllogiſme conditionnel eſt d'une grande beauté, & d'un grand uſage dans les Auteurs. C'eſt un Raiſonnement où nous convenons d'abord, que ſi notre principe étoit faux, notre concluſion ſeroit pareillement fauſſe ; mais nous aſſurons enſuite, que ſi notre principe eſt vrai, notre concluſion l'eſt auſſi. Comme quand on dit : Si vous n'aviez point été averti, vous pourriez dire que vous êtes excuſable ; mais ſi vous avez reçu ſur cela tous les avis neceſſaires, que pouvez-vous alléguer pour vous juſtifier ? Nous ne faiſons qu'expliquer en peu de mots préſentement la nature de tous ces Raiſonnemens, nous en dirons davantage lorſque nous parlerons de la maniere de les traiter.

On obſerve encore deux eſpeces d'Enthymêmes, l'une, qui par des notions communes & reconnuës de tout le monde, établit une concluſion, & la fait partout paſſer pour vraye. L'autre reprend l'Adverſaire, & renverſe ſa prétention,

r ſes propres faits, & par ſes propres
roles. La premiere eſpece s'appelle *En-*
ymême poſitif; & la ſeconde s'appelle *En-*
ymême perſonnel. C'eſt ſur cela que nous
pouvons ceſſer d'admirer la Sageſſe
ernelle, qui confond en l'une & en l'au-
e maniere la calomnie de ſes ennemis.
ar lorſque Jeſus-Chriſt dit, *Si je chaſſe*
s Démons par le Prince des Démons, vos en-
ns par qui les chaſſent-ils? Cela eſt per-
nnel aux Juifs, & ne conviendroit point
ux Payens. Il en eſt de même de ce qu'il
it ailleurs : » Qui de vous laiſſe périr «
bête, ſi elle tombe dans un foſſé, «
ne la releve pas à cauſe que c'eſt un «
ur de Fête ? Comment donc n'eſt-il «
as permis de guérir un malade un jour «
e Fête ? »

Au contraire, c'eſt un Argument poſi-
f, & non perſonnel, lorſque le Fils de
ieu dit encore pour ſe juſtifier : » Tout «
oyaume diviſé en lui-même, périt in- «
ailliblement; ſi donc je chaſſe les Dé- «
ons par le Prince des Démons, il tra- «
aille lui-même à ſe détruire. » On ſous-
ntend là, qu'il n'eſt pas poſſible, que
qui que ce ſoit, de deſſein formé, travaille
à ſe détruire lui-même.

Nous croyons qu'il n'y a perſonne qui
ne ſoit bien aiſe de faire avec nous les

réflexions que nous venons de voir, ſu la force invincible & ſur la beauté de l réponſe de Jeſus-Chriſt. C'eſt pour cel que nous l'avons rapportée.

Mais pour donner en même temp quelques Exemples moins relevez, nou obſervons que c'eſt un Argument perſonnel que Ciceron employe, lorſque défendant la cauſe de Roſcius d'Amerie, il réfute l'accuſateur par ſes propres paroles Car cet accuſateur avoit dit d'abord que Roſcius le Pere avoit de très-belles terres, d'un fort gros revenu; & enſuite pour prouver que ce Pere haïſſoit ſon Fils, il avoit avancé qu'il le faiſoit réſider à ſes terres pour les adminiſtrer. » Expliquez » votre penſée, lui dit ſur cela Ciceron, » Vous croyez que c'étoit par inimitié que » Roſcius mettoit tous ſes revenus entre » les mains de ſon Fils, en ſe repoſant ſur » lui de la régie de tant de terres, ſi belles, » & d'un ſi gros revenu?

Un Argument perſonnel encore plus beau que le précédent, eſt celui que nous liſons dans la Harangue pour Ligarius, accuſé par Tuberon d'avoir été en Afrique contre Céſar. Ciceron le juſtifie par la conduite de l'accuſateur. » Car, dit » Ciceron, qui eſt-ce qui accuſe Ligarius » comme d'un crime, d'avoir été en Afri-

ue ? C'eſt un homme qui a voulu auſſi «
aller, qui ſe plaint que Ligarius l'en «
empêché, & qui dans la Bataille de «
harſale a tiré l'épée contre Céſar ! En «
fet, Tuberon, à qui en vouliez-vous «
ors, dans l'ardeur qui vous animoit «
cette journée ? Ligarius n'en a ja- «
ais tant fait ! »

C'eſt au contraire un raiſonnement po-
tif, que l'on fait quand on dit que les
échans ſont malheureux, à cauſe des
quiétudes & des remords qui les em-
êchent jour & nuit de repoſer.

Enfin l'exemple eſt un raiſonnement où
on établit un fait particulier par un ou
luſieurs faits ſemblables, qui ſe rap-
ortent à la même idée generale. Car
le fait que l'on employe pour preuve,
'eſt pas du même genre, c'eſt plutôt une
militude qu'un exemple.

Ainſi quand j'explique une ſédition par
ne autre, ou par pluſieurs autres, on
oit dire que je m'explique par un ou
luſieurs exemples : mais quand j'expli-
ue la même ſédition par les tempêtes
ui arrivent ſur Mer, ou ſur Terre, c'eſt
ne ſimilitude.

Quoique nous diſions, que l'Exemple
ſt un Raiſonnement où l'on établit un
ait particulier ſur un ou pluſieurs autres

faits de même eſpéce, cela n'empêche p qu'on ne ſe ſerve d'un ou pluſieurs exemples, pour établir auſſi des propoſitio generales : mais alors, comme nous l'avons obſervé, un Exemple s'appelle u Signe plûtôt qu'un Exemple. Tel eſt l'endroit où Juvenal montre par l'exemple d Dédale que les Grecs ſont capables d tout. Et quand on établit une propoſitio generale ſur pluſieurs exemples, cela s'apſelle plûtôt *Induction*; car l'induction e un raiſonnement, qui prouve une Propoſition generale par l'énumeration des particuliers. On exige en Philoſophie qu l'énumeration ſoit exacte & entiere : e matiere d'Eloquence on n'y prend pa garde de ſi près. Ainſi l'énumeration d Canuleïus eſt ſuffiſante, quand il allégu ce qu'on avoit fait pour Numa, pour l premier des Tarquins, & pour Serviu Tullius. Il en eſt de même quand il allégue l'inſtitution des Pontifes, des Augures, des Centuries, du dénombrement, du Conſulat, des Charges d'Edile, d Queſteur, & enfin des Decemvirs, pou montrer qu'il n'eſt point inouï qu'on introduiſe à Rome des nouveautez. Pe importe au reſte, dans ces occaſions don nous parlons, qu'on ſe ſerve du mot d *ſigne*, de celui d'*Induction*, ou de celu

'Exemple. Il ſuffit que nous ayions diſtinué le vrai Raiſonnement & le Synacouthe, le grand & le petit Syllogiſme, Enthymême fondé ſur un principe, u ſur quelque ſigne, le Dilemme, la Gradation, le Syllogiſme conditionnel, es Argumens perſonnels, & l'Exemple. Ce ſont les principales eſpeces d'Argunents Oratoires. Il faut voir maintenant a maniere de les trouver.

ARTICLE III.

Des ſources des Argumens, ou *de la maniere de trouver les Preuves.*

Comme les Raiſonnemens ſont une choſe ſi importante dans le Diſcours, qu'ils en font, pour ainſi dire, le corps, l eſt aiſé de concevoir combien l'Orateur a beſoin de ſavoir trouver les Argumens pour établir ce qu'il avance. Il ne lui importe pas moins de voir, dans l'occaſion, ce qui lui convient d'avancer, pour bien poſer en temps & lieu l'état de la queſtion; il lui importe auſſi de pénétrer quelles ſont les conſéquences qu'il doit tirer de ſes principes. Ce ſont deux autres points de Doctrine à traiter: mais il faut ſe borner ici à celui qui fait la matiere de cet article.

Les jeunes gens s'inquiettent au commencement dans la recherche de leurs preuves. Cependant pour peu qu'ils ſoient conduits, il arrive bientôt qu'ils trouvent plus de matiere qu'ils n'en peuvent deſirer. En ſorte que l'embarras n'eſt point proprement à trouver les argumens, mais à les choiſir & à les traiter.

Comment douter de cette verité, ſi l'on fait réflexion à ce que nous avons dit, que l'Orateur ne traite que des queſtions communes, c'eſt-à-dire, qui ſont à la portée de tout le monde? C'eſt une conſéquence, qu'il ne lui faut que des preuves & des penſées de ſens commun; & on ne peut nier que les jeunes gens lorſqu'ils étudient la Rhétorique, ne ſoient en état d'en fournir un très-grand nombre.

Il eſt vrai qu'ils n'ont pas tous les avantages qu'ils auront dans la ſuite; mais ayant au moins une quinzaine d'années, ils ont quelque eſprit & quelque éducation; ils ont des principes de Religion & de Morale; ils ont quelque lecture, ils ont quelque connoiſſance & quelque uſage de la vie; ils ont enfin quelques ſentimens. Il ne leur en faut pas davantage pour les mettre en état de traiter une infinité de ſujets qui ſont déja à leur portée. Un Maître prudent ne leur en donne point d'autres, d'autres ; ou s'il voit dans une matiere quelque choſe de difficile, il l'applanit, fourniſſant lui-même quelquefois les Argumens, & ne laiſſant à ſes Diſciples que le ſoin de leur donner quelque étenduë, & de les tourner d'une maniere convenable.

Il ne faut donc pas s'abandonner à des imaginations vagues pour chercher des preuves : mais ſe bien perſuader, 1°. Que rien n'eſt plus fécond que le génie & le bon ſens. 2°. Que la lecture & la compoſition augmentent cette fecondité ; que c'eſt enfin le commerce de la vie, & l'éducation, que ce ſont les mœurs & les ſentimens, qui inſpirent & fourniſſent les principes, & qui, pour ainſi dire, en créent ſouvent de nouveaux qui ſont d'une très-grande beauté.

Car d'où nous vient par exemple cette penſée : *Le ſalut des vaincus eſt de n'en point attendre !* ou celle-ci : *Le ſang des Martyrs eſt une ſemence qui produit des Chrétiens !* Ou cette autre ſortie de la bouche d'un jeune Prince, qui demandoit des Gens qui pûſſent manger avec lui : *Voilà*, lui dit-on, *de jeunes Etudians ; mais ils ne ſont pas Gentilshommes.* Et lui, *Dès qu'ils ſont gens de Lettres*, dit-il, *ils ſont Princes !* Nous tenons cette réponſe d'une perſonne qui l'entendit. Elle revient à l'idée de nos Rois, qui honorent l'Univerſité de Paris du nom de leur *Fille aînée*.

» Vous n'avez rien, dit Ciceron à » Céſar, ni de plus grand dans votre » fortune, que le pouvoir de ſauver tant » de Citoyens ; ni de plus digne de votre » bonté, que la volonté de le faire. Il a fallu que ce ſentiment fût dans le fond du cœur de Ciceron, pour ſe produire.

Ajoûtons à ces exemples ce qu'Andromaque dit à Hector dans Homere : » J'avois mon Pere, dit-elle, qui m'aimoit » & que j'aimois auſſi tendrement. Il en » étoit de même de ma Mere. Je puis » en dire autant de tous mes Freres. Le » cruel Achille m'a tout enlevé. Il m'a » ravi des têtes ſi cheres. Mais je trouve » de quoi me conſoler, parce que, ô » mon cher Hector, vous me tenez lieu » de tout !

Cette autre penſée d'une autre perſonne eſt à peu près ſemblable : » Je croyois » dans mon exil être chez moi & au milieu de ma famille, à cauſe que j'étois » chez vous & au milieu de la vôtre.

On ſent en ſoi-même la ſource de ces principes ; ce ſont les ſentimens, c'eſt l'uſage de la vie, c'eſt un eſprit qui ſait penſer. Cet eſprit eſt dans les jeunes gens ; il n'y eſt pas auſſi formé, qu'il le ſera dans la ſuite ; mais il commence à ſe former ; & l'exercice le perfectionne, en l'accoutumant non-ſeulement à produire quelque choſe de ſon fond & à faire uſage de ce qu'il produit, mais encore à ſe ſervir des faits & des principes que lui preſente le commerce du monde, ou la lecture tant de l'Hiſtoire que des autres bons Livres. Quelle abondance & quelle fecondité tout cela ne fournit-il pas à un homme qui a le génie Oratoire, & qui muni d'une bonne Dialectique, de quelque part qu'elle lui vienne, ſait tirer de juſtes conſequences de ſes principes, & appliquer ſes principes aux conſequences qu'il veut prouver ?

De tout ce que nous avons dit, nous concluons que l'Orateur chargé d'une affaire, ſe borne à examiner naturellement dans ſon ſujet, le fait dont eſt queſtion & ſes circonſtances, qui ſont le temps, le lieu ; la perſonne, la cauſe ou la fin, & la maniere. Ce ſont ces idées qui ſervent à prouver qu'une choſe eſt ou n'eſt pas ; qu'elle eſt poſſible ou impoſſible, facile ou difficile ; & pour réüſſir dans l'uſage qu'on en fait, il faut trouver, comme de génie, les argumens qu'on en tire, il faut les traiter de même, ſans jamais paroitre les trouver ou les traiter par art. Rendons cela ſenſible par l'hiſtoire de Periclés.

Ce fut un des plus grands hommes que la ville d'Athenes eût portez. Il eſt accusé d'intelligence avec l'ennemi! Que fait-on pour le juſtifier? On examine & on fait ces queſtions. Un tel homme eſt-il capable d'une action ſi horrible? Dans la ſituation où il eſt, pourroit-il l'executer, ou du moins, croiroit-il le pouvoir? Comblé d'honneurs & de biens, le voudroit il, quand même il le pourroit? Peut-on avoir cette idée de lui, après qu'il a donné tant de marques d'attachement pour ſa patrie? Commettroit-il cet attentat en faveur des Lacédémoniens & pour Archidamus ſes ennemis particuliers? Manque-t-il de bien pour rechercher de nouvelles richeſſes? A-t-il eu quelque mécontentement de l'Etat? A-t-il commis d'autres crimes qui l'ayent conduit par degrez au plus grand de tous les crimes? Quels moyens ou quelles facultez avoit-il d'exécuter ſa trahiſon, dans le temps où l'on eſt, étant actuellement à Athenes, toutes ſes démarches étant éclairées? Où ſont les témoins? Enfin, quels indices, ou quelle preuve de ſon entrepriſe?

On voit-là ce qui fournit les preuves. 1°. La nature du fait. 2°. La conſideration de la perſonne. 3°. Celle du lieu. 4°. Le defaut de témoins, d'indices ou d'autres preuves. 5°. Les vûës, enfin les moyens & le temps.

Les mêmes raiſonnemens paroiſſent avec force, dans l'affaire de Scipion l'Africain, lorſqu'il eſt appellé pour rendre compte des deniers publics qu'on prétendoit qu'il avoit détournez. On alléguoit, qu'il ne falloit point ſouffrir, qu'aucun mérite diſpensât perſonne de rendre compte ſelon les Loix : Que le meilleur moyen de maintenir la liberté, étoit de ſoûmettre les plus puiſſans à cette regle; autrement, diſoit-on, quelle ſûreté pour la République, dans un temps où les Magiſtrats s'oublioient preſque par-tout? On ajoûtoit, que s'ils ne s'y ſoûmettoient pas de bonne grace, il falloit les y forcer.

D'autres diſoient, que de le traiter ainſi, c'étoit, non le déshonorer lui-même, mais déshonnorer la République : Que par-là, Rome & Carthage diſputoient à qui ſeroit la plus ingrate; celle-ci ayant chaſſé Annibal, & celle-là cherchant à perdre Scipion; Et que Rome l'emportoit ſur ſa rivale, ſe défaiſant d'un Capitaine qui l'avoit rendu Victorieuſe de ſes ennemis, au lieu que Carthage avoit été vaincuë ſous la conduite d'Annibal. Quelle infamie ne ſeroit-ce pas de mettre un auſſi grand homme que Scipion, aux pieds des Tribuns du Peuple, expoſé aux inſultes de la populace, après toutes les victoires qu'il a remportées, après toutes les charges dont il a eſté honoré, après toute la gloire dont les Dieux & les hommes l'avoient comblé comme de concert?

Eſt-ce pour avoir un pareil ſort, qu'il avoit taillé en pieces quatre armées ennemies; qu'il avoit battu les quatre plus grands Generaux des Carthaginois; qu'il avoit fait priſonnier le Roy Syphax, leur allié; qu'il avoit défait Annibal; qu'il avoit partagé avec ſon Frere la gloire de repouſſer le Roy Antiochus, au-delà du Mont-Taurus en Aſie! N'a-t-il fait toutes ces grandes choſes, qu'afin que deux Tribuns du Peuple triomphaſſent de lui & le foulaſſent aux pieds? Quoi donc, Meſſieurs, n'y a-t-il aucun degré de gloire, qui puiſſe, ſi-non vous rendre les Grands hommes reſpectables, du moins les mettre à couvert de vos inſultes?

Et après la mort de Scipion l'Africain, que dit ſon frere, Scipion l'Aſiatique, pour ſe défendre, parce qu'on l'attaquoit encore? Nos ennemis, dit-il, ne ſont pas contents qu'on n'ait rendu aucun honneur au Conquerant de l'Afrique après ſa mort. Loin de l'honorer d'une Oraiſon Funebre, on fait le procès à ſa mémoire. Il eſt vrai que les Carthaginois ſe ſont contentez de chaſſer Annibal : Mais Rome ne ſe contente pas de la mort même de Scipion ! Elle veut encore que l'on noirciſſe ſa réputation, & que pour mettre le comble à ce mauvais traitement, on immole ſon frere à la haine de ſes ennemis !

La fureur qui éclattoit contre ſon frere étoit ſi grande, qu'un de ſes ennemis mêmes, nommé Gracchus, Tribun du Peuple, en fut indigné, & prenant ſa défenſe, tandis que les autres Tribuns l'abandonnoient ; » Non, dit-il, je ne permettrai jamais que l'on jette aujourd'huy Scipion dans les priſons, où nous avons vû ſon frere conduire en triomphe les Generaux de nos ennemis, & les Rois mêmes qui nous ont fait la guerre. »

Il n'y a perſonne qui, dans ces exemples, ne voye des preuves & des argumens tirez de la conſideration *des perſonnes*, *du lieu*, *du fait*, *du temps*, *de la maniere*, *& de la fin*. Nous ne les propoſons pourtant, que comme trouvez par le ſens commun ; parce que c'eſt ainſi qu'il en faut toûjours uſer ; c'eſt-à-dire, comme ſi on les cherchoit naturellement.

Les exemples d'argumens que nous avons apportez, ſont dans le genre Judiciaire. Il n'y a point d'autre methode pour en trouver dans le Déliberatif, ou dans le Théorique. Ainſi, quand on conſeille à Eleazar de faire ſemblant de manger des viandes défenduës par la Loy, pour ſe garantir de la mort ; ce ſaint homme rejette un ſi lâche conſeil, comme indigne de ſon âge, de ſon état, de la conduite qu'il avoit gardée, des exemples & des leçons qu'il avoit donnez toute ſa vie aux jeunes-gens. Il montre combien la récompenſe qu'on lui promettoit, étoit peu de choſe ; combien celle qu'il eſperoit après la mort, étoit grande ; quelles ſeroient les ſuites du mauvais exemple qu'il donneroit, s'il commettoit une ſi grande faute, combien ſa conduite ſeroit contraire à celle des ſaints Perſonnages qui l'avoient devancé, & qui s'étoient genereuſement livrez à la mort, plûtôt que de trahir leur foy, ou d'abandonner la loy de leurs peres. Enfin, il joint à tous ces motifs une expreſſion merveilleuſe d'un courage invincible, qui aime mieux qu'on le mette en piece, ou qu'on le brûle, plûtôt que de conſentir même en apparence ſeulement,

ment, à ce que le Tyran lui demande contre ſa conſcience.

A l'égard du genre Théorique, on peut icy rappeller le fait d'une femme innocente & pourtant condamnée à mort, dont parle ſaint Jerôme, à qui, comme il le raconte, le Bourreau donna ſept ou huit coups, ſans pouvoir lui trancher la tête. Car il reléve cet évenement, avec toute l'éloquence poſſible, ſur-tout lorſqu'il compare cette femme à Suſanne, à Daniel dans la foſſe aux Lions, aux trois Enfans qui furent jettez dans la Fournaiſe. On ne voit rien dans cet exemple ni dans les précédens, que ce que le ſens commun eſt capable de fournir, lorſqu'il eſt inſtruit des faits & de toutes leurs circonſtances.

Que ſi quelqu'un deſiroit encore quelque exemple dans le Théorique, il eſt aiſé de le ſatisfaire en un mot; parce qu'il n'y a qu'à faire réflexion, que tout ce que nous avons expoſé dans la défenſe de Scipion, ſeroit la matiere d'un grand éloge, s'il étoit queſtion de le loüer.

Il eſt bon d'obſerver icy, que ſi la matiere fournit beaucoup d'argumens, l'Orateur trouve moyen de les reſſerrer; & que, ſi elle en fournit peu, il trouve moyen de les multiplier, en les propoſant ſous diverſes formes. Quelquefois, pourtant il les répete ſans les déguiſer, comme Demoſthene l'a fait en quelques occaſions.

Il faut auſſi remarquer deux manieres de réfuter l'Adverſaire. La premiere ſe fait par ſimple négation de ce qu'il dit, ou par ſimple affirmation de ce qu'il nie. Par exemple, ſi Milon dit, *Clodius m'a attaqué*, & que l'Accuſateur réponde, *il ne vous a point attaqué*, c'eſt une ſimple négation. La ſeconde conſiſte dans une conceſſion ſimulée de ce qu'a dit l'Adverſaire, pour montrer que même cela poſé, nous avons encore raiſon d'ailleurs. Ainſi, lorſque l'Adverſaire avance, *que la choſe eſt difficile à faire*, & que vous répondez au contraire, *qu'elle ne l'eſt pas*; mais, *que, quand même elle le ſeroit, il faudroit encore l'exécuter*; C'eſt ce qu'on appelle une conceſſion ſimulée.

Ces deux manieres, quand elles ont lieu, procurent une grande abondance, chacune fourniſſant des argumens, & chaque argument donnant lieu à quelque amplification ou à d'autres ornemens. Au reſte, de ces deux manieres de refuter, il faut placer la derniere celle qui doit ou celle qui peut paroître la plus ſurprenante.

Il y a une troiſiéme maniere de réfuter l'Adverſaire, & qui eſt d'une grande force.

Elle conſiſte à ſe ſervir contre lui de ſes raiſons mêmes pour le battre. C'eſt ce que nous apprenons de Ciceron dans ſa Harangue pour la Loy Manilia, où il travaille à faire donner à Pompée le Commandement des Armées. Car, comme Catulus s'y oppoſoit, en alleguant, qu'il ne convenoit pas de mettre ainſi toutes les eſperances de l'Etat dans un ſeul homme, parce que la vie d'un homme eſt fort courte & fort incertaine; Ciceron répond, que c'eſt juſtement la raiſon pourquoi il faut ſe ſervir de lui, tandis qu'on l'a, & tandis que le Ciel permet qu'on tire de ſes talens tous les avantages qu'ils ſont capables de produire. On apprendra, ſi l'on veut, la même choſe de Demoſthene. Car, Eſchine ayant allegué, que ſi l'on n'accepte pas la paix qu'il apporte à la République, de la part de Philippe; ce Prince en concevra de l'indignation;
Voilà, dit Démoſthene, où vous en «
êtes réduits, par les bons offices d'Eſchi- «
ne! Il faut que vous faſſiez tout ce que «
Philippe ſouhaite, ou que vous le redou- »
tiez. Quel ſupplice ne mérite point «
l'Auteur d'une choſe ſi honteuſe & ſi «
funeſte à la République?

Et ailleurs, le même Orateur dit «
encore; Comment Eſchine oſe-t-il avan- «

» cer, que la perte des Thermopyles & de la Phocide vous a ſauvé la Cherſonneſe ; puiſque quatre mois auparavant, vous l'aviez ſauvée des mains de Philippe ? Jamais la Cherſonneſe ne fut dans un plus grand danger, puiſque vous n'êtes plus en état de réprimer les entrepriſes que Philippe y fera. C'étoit par les Thermopyles que vous les réprimiez.

Ce genre de réfutation ne rejette pas ſimplement ce que dit l'Adverſaire, comme fait la négation ſimple ; Elle n'oppoſe pas non plus ſimplement quelque choſe de nouveau, comme la conceſſion ſimulée ; mais elle bat l'ennemi par ſes propres armes, ce qui produit un grand effet, & a beaucoup de rapport avec l'argument perſonnel dont nous avons déja parlé.

ARTICLE IV.

Où l'on confirme la maniere précedente de trouver les preuves, en l'oppoſant à une autre qu'on rejette par l'autorité même des Auteurs qui la propoſent.

Juſqu'ici, nous avons expoſé ce que nous croyons de plus aiſé, & en même temps de plus utile ſur la maniere de trouver les argumens. Au reſte, nous n'ignorons pas qu'Ariſtote en a donné une méthode beaucoup plus longue : mais nous croyons qu'elle eſt auſſi plus embarraſſante, & que non ſeulement elle eſt inutile, ou ne ſert pas de grand' choſe ; mais qu'elle a même d'aſſez grands inconveniens. Il ne faut qu'en donner une idée pour en juger.

Cette Methode conſiſte à donner premierement, ce qu'on appelle *Formes des Enthymêmes*, & enſuite ce qu'on appelle *Lieux de Rhétorique.*

Les formes des Enthymêmes ſont des propoſitions generales qui ſervent de principes, les unes dans le genre Judiciaire, pour prouver qu'une choſe eſt juſte ou injuſte ; les autres, dans le Déliberatif, pour prouver qu'une choſe eſt utile ou nuiſible ; les autres enfin, dans le Théorique, pour prouver qu'une choſe eſt glorieuſe ou honteuſe : Et c'eſt-là la raiſon pourquoi on appelle ces principes generaux *Lieux propres à chaque hypotheſe.* Or, on conçoit que le nombre de ces principes eſt infini ; & par conſéquent, que cette methode eſt embarraſſante. Car, comment les ramaſſer tous ? Et quand même on les ramaſſeroit, comment les retenir ?

A l'égard de ce qu'on appelle *Lieux de*

BIBLIOTHEQUE ROYALE

Rhétorique, ce ſont environ ſeize termes qui peuvent nous faire ſouvenir de ce qu'il faut chercher pour établir ce qu'on veut prouver. On les appelle *lieux qui ſont communs également à toutes les hypotheſes*. Ces termes ſont à peu-près ceux-ci: *Définition*, *Etymologie*, *Termes dérivez*, *Genre*, *Forme*, *Similitude*, *Contraires*, *Circonſtances*, *Cauſe*, *Effet*, *Répugnance*, *Parallele du plus grand*, *du moindre*, *de choſes égales*, *&c.* Ainſi, quand Démoſthene demande qu'on l'excuſe de ce qu'il parlera ſouvent de lui-même, parce que c'eſt Eſchine qui le met dans cette néceſſité; c'eſt un argument tiré de la cauſe. Ce mot de *Cauſe*, eſt le lieu, & ce que dit Demoſthene, eſt l'argument qui en eſt tiré.

Il n'y a pas de doute qu'on ne puiſſe rapporter à quelqu'un de ces Lieux tous les argumens qu'un Orateur employe: mais pourtant il n'eſt pas vrai qu'on les trouve en ſe ſervant de ces mots, pour ſe ſouvenir de ce qu'il faut chercher. Car, premierement, quoique ces mots ne ſoient qu'au nombre de ſeize ou environ, quel temps ne faudroit-il pas pour les ſonder tous l'un après l'autre? Y a-t-il rien qui fût plus ennuyeux, ou plus languiſſant? Et quoi de plus capable de rallentir le feu de la compoſition, de gêner l'eſprit, & de le faire raiſonner d'une maniere forcée qui ſentiroit, non-ſeulement l'Art & l'Ecole, mais la petiteſſe de génie?

Auſſi, ne voit-on perſonne qui ſe ſerve de cette methode, ſoit pour parler ſur le champ, ſoit pour écrire ou pour compoſer. Par exemple, Milon a tué Clodius, & je travaille à le défendre, je ne m'aviſe de parcourir ni les formes des Enthymêmes, ni les lieux de Rhétorique, je m'informe comment la choſe s'eſt paſſée, qui a été l'aggreſſeur, ce qui a précedé cet évenement, quelle a été la vie de l'un & de l'autre, leurs génies, leurs mœurs, leurs vûës & leurs interêts, le temps, le lieu où l'action s'eſt paſſée, les moyens enfin, & les témoins. Ce n'eſt que par cette voye que je trouverai des argumens pour le défendre, ou ſi je veux, pour l'accuſer.

Qu'on propoſe de même la cauſe de Ligarius, celle de Déjotarus, ou de Roſcius d'Amerie, ou de Muréna. Un Orateur ſenſé s'y prendra, comme on vient de dire ſur celle de Milon.

Quelqu'un alléguera peut-être, que cette maniere même renferme les lieux de Rhétorique, & nous voulons bien l'avoüer: Mais nous croyons qu'il faut chercher les argumens, ainſi que nous venons de faire, comme ſi on n'avoit d'autres regles que le bon ſens. L'eſprit en eſt plus vif, & le diſcours bien plus animé.

C'eſt le ſentiment d'Antoine & de Craſſus, dans les Livres de l'Orateur. Ils diſent, que, pour ſe mettre en état de plaider les cauſes, ils ſe font inſtruire de tout par les Parties, & que c'eſt la connoiſſance des choſes qui doit produire le diſcours.

Ciceron reconnoit encore que ces lieux ne ſervent de rien à un homme qui n'a point d'uſage; & que quand on a quelque uſage, on n'en a plus que faire : De la même maniere qu'on n'a plus beſoin de rien qui nous ſoutienne dans l'eau, lorſque nous ſavons nager.

Ariſtote dit auſſi, que la ſeule & veritable ſource des argumens, qui ſoit utile, c'eſt la connoiſſance que l'on a de ſon ſujet, & le ſoin qu'on prend de le méditer dans toutes ſes circonſtances. Ciceron a eu la même penſée, & Quintilien y revient auſſi. » Il ne faut pas, dit-il, ſe rappeller dans » l'eſprit chaque forme ou chaque lieu » commun, pour voir à tout hazard, s'il » ſe prête à notre ſujet. Ce ſeroit languir, » comme un homme qui, ne ſachant où eſt » une perſonne dont il eſt en peine, frap» peroit à toutes les portes pour la trouver. » Ce que nous cherchons pour un Diſcours

Oratoire, eſt dans le ſujet, & dans les « choſes qui peuvent y avoir rapport: C'eſt « dans le ſujet qu'il faut le chercher, en le « tournant & retournant en ſon eſprit de « tous les ſens. «

Pourquoi donc les Maîtres les plus fameux ſe ſont-ils arrêtez ſi fort à cette methode des lieux de Rhétorique, que nous rejettons? Pourquoi l'ont-ils expliquée avec tant de ſoin, en lui donnant de très-grands éloges? Sur cette queſtion il eſt aiſé de répondre; Premierement, qu'ils ont voulu montrer qu'ils n'ignoroient rien de tout ce qui pouvoit entrer dans un Traité de Rhétorique. Secondement, les premiers Auteurs de cette methode crurent avoir trouvé merveille; ou s'ils ne crurent pas cela eux-mêmes, ils voulurent que les autres le cruſſent, pour ſe donner du relief, par l'apparence d'une habileté fort étenduë, quoique la connoiſſance des lieux de Rhétorique au fond ne ſoit pas grand' choſe. Il y a dans cette Methode, quelque adreſſe tout au plus, & quelque eſprit à rapporter à certains chefs, toutes les preuves qu'on peut employer. Mais, ce n'eſt pas par ce moyen qu'on les trouve, ni qu'on doit les chercher. Enfin, on vient de voir ce que les Maîtres habiles en penſent eux-mêmes.

Ils la vantent beaucoup d'abord, & ils en reconnoiſſent enſuite l'inutilité.

Et combien n'y a-t-il pas de choſes ſuperfluës dans tous les Arts ? Combien n'eſt-il pas à ſouhaiter qu'on les retranche pour abreger ? » Ciceron ne dit-il pas
» qu'on n'apprend jamais bien la Rhétorique,
» ſi on ne l'apprend en peu de
» temps ? & qu'on l'apprend bientôt, ſi
» on l'étudie de la maniere qu'il le faut,
» & pourvû qu'on ait un Maître qui ne
» nous trompe point, & par conſéquent
» qui ne ſe trompe pas lui-même ?

C'eſt des lieux de Rhétorique, ſurtout, qu'il faut ~~entendre ce que~~ dit Saint Auguſtin » Qu'on n'eſt point Eloquent en
» ſongeant à exécuter les Préceptes ; mais
» qu'on les execute, parce qu'on eſt
» Eloquent.

Ainſi depuis le temps, que paroît cette Logique qui a pour titre *l'Art de penſer*, il n'y a preſque point de Philoſophe qui n'employe ce bel endroit de Virgile qui y eſt rapporté : *Tuez-moi ; tuez-moi ; c'eſt moi qui ſuis l'auteur &c.* Ils conviennent tous que c'eſt un Argument tiré de la cauſe, *à cauſâ*. Mais ils avouënt pourtant que la réflexion ſur ce lieu de Rhétorique ne l'a point ~~produit.~~ Et nous ajoûtons qu'on doit auſſi reconnoître que cet argument étant un fait particulier, n'eſt pas tiré non plus de la Philoſophie, mais du ſens commun.

Afin qu'il ne manque rien à l'évidence de cette Doctrine, jettons encore les yeux ſur la cauſe de Muréna, accuſé par Sulpicius de n'être parvenu au Conſulat, que par des largeſſes & par des brigues défenduës. On examine ſur quoi ſe fonde cet Accuſateur. L'on trouve qu'il allegue premierement que Muréna n'a pû reüſſir que par brigue, parce qu'il avoit mené une vie ſcandaleuſe. Et Ciceron, conſidérant la conduite de ſon Client, y trouve de quoi montrer qu'il a mené une vie très-innocente. En ſecond lieu, Sulpicius prétend avoir plus de merite, parce qu'il rendoit ſervice à plus de monde comme Avocat Conſultant; mais Ciceron montre que la Profeſſion des Armes, que ſon Client ſoutient avec éclat, eſt bien autrement importante & d'une plus grande étenduë, que celle d'un Juriſconſulte, parce que Muréna étoit General d'Armée; Ciceron rapporte même ſes actions, & fait un parallele de ces deux genres de vie. Enfin Sulpicius prétend que Muréna a fait des largeſſes & des brigues; ſur cela Ciceron demande des Preuves & des Témoins. Par qui a-t-il fait ſes largeſtes, à qui, en quel temps, & en quel lieu? Telle eſt la maniere dont Ciceron s'y prend, non-ſeulement en cette occaſion, mais en toute autre. C'eſt ainſi que le ſens commun agit ſans Art en pareil cas: c'eſt donc ainſi qu'il faut agir.

Voilà tout ce que nous croyons devoir dire ſur la maniere dont l'Orateur établit par des Preuves ce qu'il a avancé, & ſur la maniere dont il trouve ces Preuves, excepté qu'on peut ajoûter que les Similitudes, les Paralleles du plus ou du moins, les choſes contraires que l'on oppoſe au ſujet que l'on traite, & autres choſes ſemblables, ſont plûtôt regardées comme des ornemens des Preuves; que comme des Preuves. Il eſt temps de voir la maniere d'amplifier ou de montrer la grandeur d'un Sujet.

ARTICLE V.

Du premier genre d'Amplification.

§. I.

Maniere generale & naturelle de montrer la grandeur d'une choſe.

Si quelque choſe merite dans ce Traité une attention particuliere, c'eſt l'Amplification, puiſque, au ſentiment d'Iſocrate;

tout l'Art de la Rhétorique ne conſiſte, qu'à montrer la grandeur de ce qu'on regarde comme petit, ou la petiteſſe de ce qu'on croit être conſiderable. Ou ſi nous aimons mieux nous en tenir au ſentiment de Ciceron, nous dirons qu'il n'y a rien dont l'Orateur ne puiſſe venir à bout par le moyen de l'Amplification. Ce qui doit également s'entendre de celle dont nous parlons ici, & de celle dont nous devons parler dans la ſuite.

On ne peut déſavoüer que l'Amplification ne ſoit une choſe qui a ſes difficultez; mais pour les applanir, il faut d'abord avertir les Eléves de l'Eloquence, que la grandeur & la petiteſſe qu'il s'y agit de montrer, n'étant que la grandeur & la petiteſſe qui ſont à la portée du ſens commun, c'eſt le même ſens commun qui doit trouver le moyen de les montrer, ou de les faire diſparoître, & qu'il en vient à bout de la même maniere préciſément, que nous avons dit qu'il réüſſit à trouver les Preuves. C'eſt une verité inconteſtable; puiſque l'Amplification, de même que la Preuve, ſe fait par des Argumens, c'eſt la raiſon pourquoi on ne la regarde pas comme un moyen de perſuader qui ſoit different de la Preuve, puiſque tout conſiſte en Raiſonnemens; dont les uns conſtatent le Fait, & les autres en démontrent l'importance. On la regarde neanmoins comme une choſe, qui dans une Rhétorique doit être traitée en particulier, parce qu'il y a une grande difference entre *prouver qu'une choſe exiſte*, & *prouver qu'elle eſt grande.* C'eſt auſſi ce qu'il eſt à propos de bien diſtinguer, pour placer en leur ordre ces deux eſpéces de veritez dans une Cauſe.

Ce que nous liſons dans Tite-Live, appuye ce que nous diſons. La Ville de Capouë, en ſe rendant volontairement aux Carthaginois, s'étoit flattée de joüir d'une plus grande liberté que ſous les Romains; mais un des Citoyens, enlevé de force par l'ordre d'Annibal, les déſabuſe tous en peu de mots de leur erreur. » La voilà,
» leur dit-il, cette Liberté que vous avez
» cherchée! On enleve par le milieu de la
» Place publique, en plein jour, & à vos
» yeux, un de vos Citoyens, qui ne le céde
» à aucun autre. On l'entraîne à la mort
» chargé de chaînes. Que feroit-on de pis,
» ſi Capouë eût été priſe d'aſſaut? Allez
» au-devant d'Annibal, faites-lui une
» Entrée magnifique, ornez & décorez
» votre Ville pour le recevoir. Faites un
» jour de fête du jour de ſon arrivée, afin
» de voir un de vos Citoyens comme lié

à ſon Char de Triomphe, & traîné à la mort ainſi qu'un Eſclave !

On trouve en abregé tout l'Art de l'Amlification dans l'atrocité de ce Fait, & ans ſes circonſtances. On ne voit point à, que celui qui parle, établiſſe le Fait ui étoit certain de lui-même, mais qu'il 'amplifie. On voit l'eſperance trompée, e lieu, le temps, les témoins, celui qui ouffre, ſes chaînes, le ſupplice, le traiement d'une Ville priſe de force, oppoſé à tant d'honneurs qu'on a rendus à Annibal. Le tout eſt ici ramaſſé, & dans une autre occaſion, on lui donneroit plus d'étenduë, en traitant préciſément les mêmes points.

Que ſi nonobſtant ce que nous venons d'établir en général ſur la maniere de réüſſir dans l'Amplification, on deſire encore ſur cela quelques éclairciſſemens en détail & quelques exemples, nous ne refuſons point de donner cette ſatisfaction au Lecteur, mais c'eſt en l'avertiſſant bien expreſſément, qu'après qu'on aura pris une idée de ce que nous allons dire, & après qu'on ſe le ſera rendu un peu familier par l'attention qu'on y aura faite, il faudra dans la compoſition travailler, non par art ou machinalement en ſongeant aux Préceptes, mais de génie, & en ſuivant d'une maniere raiſonnable le feu de l'imagination.

Cela poſé, nous obſervons qu'un Orateur montre la grandeur ou la petiteſſe d'une choſe, en cinq manieres, qu'on peut rappeller toutes à une, lorſqu'on les a expliquées. Ces manieres ſont, 1°. De conſiderer la nature de la choſe en elle-même, ou par comparaiſon avec d'autres. 2°. D'en conſiderer l'origine ou la naiſſance. 3°. D'en conſiderer l'uſage, c'eſt-à-dire, les bons ou les mauvais effets. 4°. De conſiderer les témoignages qu'on lui rend, ou les loüanges qu'on lui donne. 5°. De conſiderer ſes parties & ſes eſpeces; ou, ſi elle a quelque durée, de la prendre & conſiderer depuis ſon commencement juſques à ſa fin. Voilà effectivement cinq manieres différentes; mais, après qu'on les a expliquées, on peut, pour la commodité du Lecteur, les réduire toutes à une, & dire qu'on amplifie une choſe par ſes circonſtances, ce qui comprend tout. Nous expliquerons cette matiere en trois Paragraphes qui vont ſuivre ce premier. Dans le ſecond, nous traiterons des quatre premieres manieres. Dans le troiſiéme, nous traiterons de la cinquiéme comme demandant une plus grande explication, & des Exemples un peu plus étendus.

ûs. Dans le quatriéme, nous montrerons
omment, aprés cette explication, on peut
éduire, pour la commodité, ces cinq ma-
ieres à une ſeule. Nous eſperons que cette
xplication, ſoutenuë par des Exemples
hoiſis, ſera quelque plaiſir aux Lecteurs
ui ſeront curieux de s'inſtruire d'une ma-
ere ſi importante.

§. II.

Maniere particuliere, dont on montre la grandeur d'une choſe:

1°. Par ſa Nature en elle-même, ou par Comparaiſon.
2°. Par ſon Origine ou par ſa Naiſſance.
3°. Par ſon Uſage ou par ſes Effets.
4°. Par les Témoignages qu'on lui rend.

Un Orateur montre la grandeur d'une choſe, ou au contraire ſa petiteſſe, en la conſiderant en elle-même, par ſa nature & par ſes proprietez, en découvrant juſqu'à quel point elle a les bonnes ou les mauvaiſes qualitez qu'elle doit ou qu'elle peut avoir. Par exemple, il fera voir la beauté d'une action de vertu, ou la noirceur d'un crime, par la connoiſſance qu'en avoit celui qui l'a faite; par la maniere dont il s'y eſt porté, par les motifs qui l'ont fait agir, par les vûës qu'il y a eûës, & par autres choſes ſemblables.

C'eſt ainſi que Ciceron amplifie le crime que Verrés commit, lorſqu'il enleva les Statuës dont Scipion l'Africain avoit fait préſent aux Habitans de la ville de Thermes en Sicile. C'eſt par la licence effrenée de cet homme à tout prendre, même les choſes les plus ſaintes & les plus reſpectables, ſans craindre ni les Dieux, ni les Hommes, ſans garder aucunes meſures, & ſans que rien fût capable de l'arrêter. On peut voir l'endroit.

La choſe ainſi amplifiée par elle-même, ſe met en paralléle avec d'autres de même eſpece; & dans les proprietez qu'elles peuvent ou qu'elles doivent avoir, on montre que celle-ci les ſurpaſſe. On compare, par exemple, un Orateur avec un Orateur, comme Ciceron avec Démoſthéne; un Poëte avec un Poëte, comme Virgile avec Homere, ou Racine avec Corneille; un General d'Armée avec un autre, comme Scipion avec Annibal, avec Pyrrhus, avec Alexandre; ou le Grand Condé avec le Vicomte de Turenne. On compare un homme avec un autre homme; car tous les hommes excellent ſur les autres animaux, par le talent de la parole: mais l'Orateur s'éleve par ce talent même au-deſſus des autres hommes. Et nous avons vû ci-devant quelle fut l'ingratitude de Carthage envers Annibal ; mais que celle de Rome fut plus grande envers Scipion.

C'eſt ainſi que Longin compare Ciceron & Démoſthéne : le premier eſt un incendie ou un torrent qui envelope tout ; le ſecond ramaſſe toutes ſes forces comme le foudre. C'eſt ainſi que le même Auteur compare Démoſthéne avec Hyperide ; & qu'aprés avoir élevé celui-ci au-deſſus du premier, il trouve encore neanmoins dequoi élever le premier au-deſſus du dernier. Il compare de même Platon & Lyſias, & c'eſt dans cette comparaiſon qu'il dit, » Que Platon n'eſt pas tant au-deſſus » de Lyſias, par un plus grand nombre « de beautez, que Lyſias eſt au-deſſous de « Platon par un plus grand nombre de « fautes. »

Mais on fait quelquefois la comparaiſon d'une choſe avec une autre d'un ordre ſupérieur, ou qu'on regarde comme ſupérieur. Par exemple, d'un Orateur ou d'un Juriſconſulte, avec un General d'Armée ; d'une action de clemence avec une action de valeur ; de l'homme patient avec l'homme courageux. Cette comparaiſon ſe fait pour montrer que le ſujet, dont nous parlons, ſurpaſſe l'autre, ou en approche, ou l'égale.

Ainſi, nous rendant attentifs à l'Eloquence des Livres Saints, nous y voyons que par le bienfait de la Rédemption, l'Homme eſt élevé à la qualité d'Enfant de Dieu, devient Heritier de Dieu le Pere, Coheritier de Jeſus-Chriſt. L'Homme encore, par lui-même, étoit quelque choſe de grand, dès le moment de ſa création, puiſqu'il étoit alors ſi peu inférieur aux Anges. Ainſi les Rois ſur la Terre ſont des eſpeces de Divinitez. Ainſi il eſt beau d'être Roy, mais ſur-tout de l'être du Peuple de Dieu. Et quelle admiration ne doit point cauſer la beauté des lys dans les Jardins, puiſque Salomon dans toute ſa gloire, n'étoit pas revêtu d'un plus grand éclat ? Quelle eſt la noirceur de l'avarice, puiſque c'eſt une idolâtrie ? Et de quel prix eſt la douleur d'un cœur contrit, puiſqu'elle vaut aux yeux de Dieu un ſacrifice ? Il n'y a preſque point de penſée en tout cela, dont un Prédicateur ne pût faire uſage dans un Sermon.

Un Orateur Profane, de ſon côté, dira, ſi cela vient à ſon ſujet, que les deux Scipions ſont les foudres de la Guerre ; & l'on dit aſſez communément qu'un Orateur parle comme un Ange, ou qu'il s'exprime divinement bien. Et Virgile montre de la dignité dans les Abeilles, toutes petites qu'elles ſont, parce qu'elles font entre elles une République, qu'elles ont un Roy, des Capitaines, une Police comme les Hommes !

On compare auſſi ſon ſujet avec des choſes d'un ordre inférieur, cette oppoſition étant fort propre à relever l'éclat de ſon mérite. On met donc en paralléle le bonheur ou la vertu du Juſte, avec le malheur ou avec la méchanceté de l'Impie : ou la proſperité préſente d'une perſonne, avec ſon adverſité paſſée : ou ſon malheur préſent, avec ſon ancien bonheur : ou la dignité & les avantages de la ſcience, avec la honte & les inconveniens de l'ignorance. Et pour prendre le plus grand de tous les Exemples, c'eſt ainſi que Saint Paul montre la grandeur de Jeſus-Chriſt dans l'Epître aux Hebreux, en l'oppoſant à celle de Moïſe & à celle des Anges.

Au reſte, on ſçait ce que nous concevons de grand dans le monde. Dieu premierement, les Anges après Dieu, l'Univers, la Nature, le Ciel, la Terre, la Mer, la Lumiere, les Foudres, les Tempêtes, les Déluges, les Inondations, les Incendies, la Mort, la Priſon, la Peſte, l'Ame immortelle, la Royauté, le Sacerdoce, les Loix, la Guerre, la Paix. Au contraire, on regarde avec mépris les

Ténébres, les Bagatelles, la Boüe, la Pouſſiere, le Chaume, l'Ombre, le Songe, la Fumée, les Inſectes, les Vers de terre. On voit donc l'abaiſſement de Jeſus-Chriſt dans ces paroles: *Je ſuis un Ver de terre, & non un Homme.* On voit le néant de l'Impie, parce qu'il reſſemble à *la Pouſſiere qui eſt le joüet du Vent.* On voit le bonheur du Juſte, parce qu'il reſſemble à *un Arbre planté au bord de l'eau, & qui eſt toûjours vert.* Les Hommes ne ſont rien, parce que leurs jours reſſemblent à l'ombre, leur vie paſſe comme un ſonge, ou ſe diſſipe comme la fumée. Ceux qui enſeignent dans l'Egliſe ſont grands, parce qu'ils ſont comme des Aſtres qui brilleront éternellement.

Voilà comme, pour amplifier, on conſidere les choſes en elles-mêmes, & qu'on les compare avec d'autres.

Mais ce n'eſt pas le ſeul moyen de montrer leur grandeur; on la montre auſſi par leur Naiſſance, par leurs Principes, & par leur Origine. Cela ſe voit par l'eſtime qu'on fait des Hommes à cauſe de leur nobleſſe. La Création, de même, eſt quelque choſe de grand, tous les Etres y ſortent du néant. La facilité de la Création en releve la grandeur, parce qu'elle ne coûte à Dieu qu'une ſeule parole; Il fait, pour ainſi dire, le Monde en ſe joüant. C'eſt ainſi qu'on peut conſiderer combien eſt grande la bonté de Dieu, d'avoir attaché l'adoption des Hommes à un moyen auſſi aiſé que le Sacrement du Baptême, & d'accorder le ſalut aux bonnes œuvres de cette vie, qui ne ſont rien en comparaiſon du bonheur qu'il nous prépare.

D'un autre côté, la Rédemption des Hommes eſt quelque choſe de bien grand, puiſqu'elle a coûté ſi cher au Fils de Dieu. Il a fallu qu'il mourût, & d'une mort ignominieuſe, ſur l'Arbre de la Croix. Deſorte qu'on réléve également la gloire d'une Perſonne, par la facilité qu'elle a à faire de grandes choſes, & par ſes peines & ſes travaux, ou par les dépenſes qu'elle a faites pour y réüſſir. Et cela paroit dans les choſes civiles, comme dans celles de la Religion, quelle qu'en ſoit la différence.

On verra donc de la même maniere, que l'Eloquence eſt quelque choſe de grand, parce qu'elle eſt le fruit d'une étenduë, d'une élevation, d'une force de génie qu'il n'eſt pas aiſé de trouver, & qu'avec cela elle demande un ſoin & un travail infini.

Comme l'origine reléve la dignité d'un

Sujet, l'uſage qu'on en peut faire & les utilitez qu'on en retire, ne la relévent pas moins, lorſque c'eſt une choſe qui produit de grands avantages, particulierement ſi elle les produit en grand nombre; ſi cela arrive ſouvent, & qu'ils intéreſſent beaucoup de perſonnes; ou des perſonnes d'une grande conſideration. Ainſi le fait du Roi Codrus qui ſe dévouë pour ſes Etats; celui d'un Conſul, comme Decius qui ſauve de même ſa Patrie; & generalement toutes les actions qui procurent la gloire ou le bonheur des Peuples, ſont grandes & dignes de louanges. Par une raiſon contraire, la mauvaiſe éducation qu'on donne aux Enfans, eſt un grand mal dans un Etat, puiſque c'eſt de-là que viennent enſuite tous les déſordres publics. On dira la même choſe de l'habitude de mentir, parce qu'elle eſt la ſource de la fourberie, du parjure, des fauſſetez. Mais on montrera la dignité de la Philoſophie, de la Poëſie, ou en general des belles Lettres, parce qu'elles ſont la plus noble occupation de la Jeuneſſe, la gloire de l'âge mur, le plaiſir de la vieilleſſe. Elles nous conſolent dans l'adverſité, elles donnent un nouvel éclat à la proſperité; elles nous font compagnie jour & nuit. Elles nous ſuivent dans nos

voyages,

voyages, & ſi nous demeurons à la Campagne, elles ne nous quittent point.

La quatriéme maniere de relever un Sujet, conſiſte à le relever par les témoignages qu'on lui a rendus, ou par les loüanges qu'on lui a données & qu'on lui donne encore, par l'eſtime qu'on en fait communément dans le monde, ſur-tout parmi les Grands, ou parmi d'autres perſonnes conſiderables par quelque endroit. C'eſt alors que les éloges qui viennent de la part des adverſaires ſont d'un grand poids, parce qu'on ne peut les ſoupçonner de flatterie. Auſſi lorſqu'Homere veut relever le merite d'un Capitaine Grec, il le fait loüer par les Troyens; & pour relever celui d'un Capitaine Troyen, il le fait loüer par les Grecs. On voit de même dans Virgile, que ce Poëte fait loüer Enée par Diomede; & dans Tite-Live, que cet Hiſtorien fait loüer quelquefois les Romains par les Carthaginois. Il n'eſt pourtant pas neceſſaire que ce ſoit un ennemi qui louë pour relever l'éclat de la loüange; il ſuffit que l'homme qui louë, ſoit grand & loüable lui-même.

En effet quelle gloire pour Achille, qu'Alexandre le Grand l'ait admiré? Et quelle gloire pour Alexandre lui-même qu'il ait été l'admiration de Céſar? Quelle gloire pour Iſocrate, que Platon même & Ciceron l'ayent regardé comme le Pere de l'Eloquence ?

Ce que nous diſons eſt d'uſage dans l'Eloquence la plus ſainte, comme dans l'Eloquence profane, puiſque nous voyons dans Saint Paul qu'une des choſes qui reléve la gloire des Colloſſiens, eſt que leur Foy fait parler d'eux dans l'Achaïe & dans toute la Macedoine. Elle ſert d'exemple & de modéle à tous les Fidéles: Et ce qui nous paroît un exemple auſſi beau, qu'il eſt ſingulier, Dieu lui-même dans le Livre de Job ſelon la Verſion des Septantes, reléve la création de la Lumiere, parce que, lorſqu'elle parut, les Anges la celébrerent par des Cantiques à la gloire du Createur. *Où étiez-vous*, Dieu dit à Job, *lorſque je fis les Aſtres, & que mes Anges chanterent mes loüanges ?*

Il n'y a donc pas de doute que les témoignages ne ſoient un moyen d'amplifier.

§. III.

Comment on montre la grandeur d'un Sujet,

5° Par ſes Parties, par ſes Eſpeces, par ſa Durée & par ſon Etenduë.

Une cinquiéme maniere d'amplifier un

Sujet, & qui eſt toute des plus faciles & en même temps des plus fécondes, eſt celle qui conſiſte à développer ce que ce Sujet contient de Parties, ou les Eſpeces qui le diviſent, ou l'Etenduë, ou la ſuite qu'il a, ou le temps qu'il peut durer, ou les lieux qu'il occupe.

C'eſt ainſi qu'on étale toutes les vertus, ou tous les differens vices qu'on peut diſtinguer dans une action, l'Irreligion, l'Avarice, l'Ingratitude, la Cruauté, la Perfidie, & autres ſemblables.

De même Ovide & Horace ont fondé leur gloire ſur la durée de leurs Ouvrages, ou ſur ce qu'ils enrichiſſent leurs Libraires, ou ſur ce qu'on les lit chez toutes les Nations.

L'Eloquence ne peut manquer auſſi de paroître quelque choſe de grand, ſi l'on a ſoin de montrer tous les talens qu'elle renferme, l'Invention, la Diſpoſition, l'Elocution. Elle veut le choix & l'arrangement des mots, la connoiſſance de l'Homme; l'art d'exciter les Paſſions ou de les calmer; le ſecret de répandre les mœurs & les caracteres, les traits d'eſprit & les penſées ingénieuſes, une érudition accompagnée de politeſſe, un eſprit toujours prêt à répondre, ou à attaquer à propos; la ſcience des temps, l'habileté à faire uſage des exemples de l'Antiquit'. Elle demande encore la connoiſſance des Loix & des Coutumes ; elle demande la beauté de l'Action, c'eſt-à-dire, de la Déclamation, une memoire fidele, la varieté du ſtyle, & une infinité d'autres choſes qui dépendent de la nature, ou de la connoiſſance de l'Art, ou du travail & de l'exercice, ou de l'uſage du monde.

Cette grande maniere d'amplifier, dont nous parlons ici, produit deux choſes qui ſont *l'Analyſe* & *la Syntheſe* ; la premiere eſt la diviſion du ſujet que l'on traite, ſoit en ſes parties, ſoit en ſes eſpeces. La ſeconde eſt la déduction d'un fait depuis le commencement juſqu'à la fin, pâr ſes circonſtances ſelon l'ordre des temps. L'Analyſe ne garde point cet ordre.

En effet, pour montrer la déſolation generale que Verrés a cauſée dans la Grece, Ciceron fait l'énumeration des Provinces qu'il a ravagées. Dans cette énumeration-même il répand une autre richeſſe, qui eſt, qu'à chaque Province qu'il nomme, il varie l'expreſſion qui marque le ravage que Verrés y a fait ; ce qui produit une grande beauté dans cette énumeration.

Mais pour parler ici de ce qu'il y a de

plus auguſte ; par où Saint Paul montre-t-il mieux la grandeur du Fils de Dieu, que par l'énumeration des choſes qui ſont l'ouvrage de ſes mains ? Il le conſidere d'abord en lui-même, & il établit qu'il eſt l'image de Dieu, qu'il eſt né avant toutes les creatures, Eternel ainſi que ſon Pere. Mais enſuite, » Tout, dit-il, a été « créé par lui dans le Ciel & dans la Terre, « les choſes viſibles & les inviſibles, ſoit « les Thrones, ſoit les Dominations, ſoit « les Principautez, ſoit les Puiſſances ; « tout a été créé par lui & pour lui. A « quoi l'Apôtre ajoûte encore, Il eſt avant « toutes choſes, & toutes choſes ſubſiſtent « en lui. Il eſt le Chef & la Tête de toute « l'Egliſe, &c. (*Coloſſ.* 1. ℣. 16.) »

Faiſons ici deux reflexions : la premiere eſt, qu'il ſert de peu à un homme de ſavoir que la grandeur d'un objet paroît dans l'énumeration de ſes effets ou de ſes parties, à moins qu'il ne ſache quelles ſont ces parties, ou bien quels ſont ces effets. On peut donc demander dans quelles ſources il doit puiſer pour s'en inſtruire : & nous diſons que ce n'eſt point dans une Rhétorique, ſi ce n'eſt par haſard, à cauſe qu'on les y auroit données pour exemple : il faut donc qu'il s'en inſtruiſe ailleurs. Ainſi c'eſt dans la

Religion qu'il apprendra les ouvrages du Fils de Dieu. C'eſt dans les Orateurs, dans les Hiſtoriens, ou dans d'autres Ecrivains qu'il apprendra les effets de pluſieurs cauſes. L'uſage & l'attention lui en apprendront beaucoup. Lorſqu'il eſt inſtruit & qu'il eſt dans l'obligation de compoſer ou de parler, alors il les cherche & il les trouve, plus ou moins aiſément, ſelon qu'il a plus ou moins de génie, plus ou moins d'exercice, plus ou moins d'attention à ce qu'il fait, plus ou moins de patience à le perfectionner.

C'eſt la premiere obſervation que l'on propoſe ici au Lecteur.

La ſeconde eſt que cette énumeration que nous rapportons de Saint Paul, commence par une propoſition generale qui comprend tout, ſçavoir, *Tout a été créé par lui.* Aprés cela vient ce détail, *Les choſes viſibles & les inviſibles, ſoit les Thrônes*, & le reſte. Et aprés le détail revient la propoſition generale, *Tout a été créé par lui.* Nous l'obſervons, parce que c'eſt une des belles manieres de faire les énumerations, dans les matieres ſoit ſaintes ſoit profanes. Dans les matieres ſaintes, comme on vient de l'obſerver, & comme on peut le voir encore dans Saint Paul, lorſqu'il montre la grandeur du Précepte de la Charité au ch. 12 de l'Epître aux Romains. Dans les matieres profanes, on en uſe de même; ainſi Horace commence par dire en general que *Tout eſt ſujet à perir* : il le montre par le détail de ce qu'il y a de plus durable, Villes, Ports, Citadelles, Ponts, Digues & Chauſſées; & il ferme ce détail par la même propoſition generale, en d'autres termes, *Ce ſont*, dit-il, *des ouvrages des hommes qui periront comme les hommes.* De même en traitant cette penſée, *Que lorſqu'on écrit, l'envie d'éviter un mal, nous fait ſouvent tomber dans un autre.* Il l'avance d'abord en general, il la montre enſuite par le détail & il conclut en general que *cela arrive faute de ſçavoir les Regles de l'Art.*

Aprés ce que nous venons de dire, il nous faut venir à la *Syntheſe*, puiſque nous avons ſuffiſamment expliqué ce qui regarde l'Analyſe.

La Syntheſe ſe remarque dans les Narrations, où l'on entaſſe, ſelon l'ordre des temps, diverſes circonſtances les unes ſur les autres. Ne prenons d'abord pour exemple, que le récit que fait Virgile pour dire de quelle maniere deux ſerpens, partis de l'Iſle de Tenedos, vinrent ſur le rivage de Troye, ſe jetter ſur

Laocoon. Les circonſtances s'y ſuivent les unes les autres, ſelon l'ordre des temps. Obſervons neanmoins qu'au milieu de cette narration il y a auſſi une analyſe qui fait la peinture des deux ſerpens ; & dans cette peinture n'y ayant point d'ordre à garder, le Poëte la commence par le milieu du corps, d'où il paſſe à la tête, & de-là il vient à la queuë. Toutes les Narrations ſont des Syntheſes.

Mais pour ne pas quitter encore cet article qui eſt d'un ſi grand uſage ; le croiroit-on, que dans une Ode aſſez courte, on pût trouver toutes ces diverſes ſortes d'Amplifications employées d'une maniere parfaitement naturelle. Nous pouvons aſſurer qu'elles y ſont, le Lecteur va les y voir, & il verra en même temps par cet exemple, ce qu'on a dit ci-devant, que ce n'eſt point en penſant aux Regles de l'Art, qu'il les faut chercher ; mais qu'il eſt à propos de le faire comme naturellement & de génie, & quelquefois même comme par ſaillie.

L'Ode en queſtion eſt la 14e du premier Livre. Horace y exagére la force ou la violence de la colére, pour montrer que ce qu'il a fait, étant animé par cette paſſion, n'a point été volontaire, » La » Déeſſe Cybele, dit-il, Apollon, Bacchus & les Corybantes avec les ſons « aigus de leurs inſtrumens d'airain, ne « renverſent point l'eſprit avec plus de « force que fait la colére ; les épées, les « naufrages & les tempêtes, le tonnerre « même n'eſt point capable de l'arrêter ! ».

On voit aiſément en cet endroit la colére comparée avec tout ce qu'il y a de plus violent, & preferée ou miſe au-deſſus pour ſa force. Soyons attentifs à ce qui ſuit.

On dit, ajoûte le Poëte, on dit que « Promethée en formant l'homme, vou- « lut qu'il tint quelque choſe de chaque « eſpéce d'animal. Pour cet effet il lui « mit dans le cœur une partie de la fu- « reur du Lion. » Voilà ſans difficulté l'origine de la colére noblement imaginée ; & ce qu'on en penſe, ou ce qu'on en dit, n'eſt pas moins bien expoſé. Le Poëte continuë par les effets qu'elle produit, les perfidies, les trahiſons, le ravage, la ruine des plus grandes Villes, &c.

Cette Ode eſt très-propre à donner une juſte idée de l'amplification qui ſe fait par divers moyens, & principalement par les détails, ou par les énumerations. Ajoûtons à cet exemple celui que Tite Live nous fournit dans l'affaire du Préteur Lucius Furius qui demandoit l'honneur du triomphe, pour avoir heureuſement te miné la guerre contre les Gaulois. Ma comme les Anciens du Senat, & ſur-tout ceux qui avoient paſſé par le Conſulat, n'étoient pas d'avis de lui accorder ſa demande, il eſt bon avant toute choſes, de connoître leurs raiſons. C'étoit premierement, que Furius n'avoi eu que l'armée du Conſul lorſqu'il avoi combattu, & non la ſienne. C'étoit, en ſecond lieu, qu'il avoit préven l'arrivée du Conſul à l'armée, pour livrer bataille; c'étoit, que pour obteni l'honneur du triomphe, il étoit reven bruſquement à Rome, ſans attendre l Conſul, ſans y ramener l'armée victorieuſe, pour avoir part à ſa gloire; enfin, ſans avoir achevé ſon temps dans ſa Province. Malgré tout cela, ſes amis l'emporterent par ces trois conſiderations, 1°. qu'étant Préteur, il commandoit e Chef; 2°. qu'il agiſſoit ſous ſes propres auſpices, & non ſous les auſpices d'un autre; 3°. que rien n'étoit plus important que ce qu'il avoit fait, & ce troiſiéme article eſt l'objet d'une amplification magnifique.

Ce qui fait d'abord la grandeur de ſa victoire, c'eſt le péril où ſe trouvoit la République; puiſque, de deux Colonies u'on avoit établies, comme deux barieres contre les débordemens des Gauois, l'une ayant été pillée & brûlée, il voit ſauvé l'autre, que la même calamité alloit accabler, à peu près, ainſi qu'un incendie s'étend & ſe communique ux maiſons voiſines. Qu'il avoit eu raiſon de combattre lorſqu'il en avoit trouvé l'occaſion, ſans attendre le Conſul, parce que l'occaſion paſſe ſans attendre la commodité de perſonne, & que l'ennemi ſſez ſouvent oblige à combattre, quand même on ne le voudroit pas. *Reſte*, diſoient-ils, *à examiner l'action & le ſuccès*. Il a mis l'ennemi en déroute, il l'a taillé en pieces : Il s'eſt emparé de ſon camp, il l'a pillé & brûlé : Il a fait lever le ſiege de devant la Colonie, qui ſubſiſtoit & qui ſubſiſte encore par ſon moyen. Il a repris les priſonniers qu'on avoit faits ſur l'autre, & les a rétablis dans leur Pays ; enfin, il a fini la guerre. On voit dans ces paroles une belle énumération. Qu'ajoutent encore les amis de Furius ? » On a fait, diſent-ils, des réjoüiſſances publiques « à cauſe de la grandeur de la « Victoire ; & ce n'eſt pas tout, mais on « a rendu des actions de graces aux Dieux « immortels. Les a t-on remerciez de la « témérité & de la mauvaiſe conduite de «

» Furius ? C'eſt, ſans doute, de ſa ſageſſe
» & du grand ſervice qu'il a heureuſement
» rendu à la République. Et ne ſçait-on
» pas que c'eſt à la famille des Furius, que
» les Deſtins ont attaché les Victoires que
» nous avons à remporter ſur les Gaulois ? »

Cet exemple nous préſente deux choſes : La premiere eſt une belle & grande énumeration ; La ſeconde eſt le Jugement que les Dieux, les Deſtins & les Hommes paroiſſent porter de cette Victoire. Ajoûtez, que cette Victoire fait rappeller encore le ſouvenir de celles que les Generaux de la même famille avoient déja remportées. En ſorte, qu'elle en reçoit un nouvel éclat, & que, par cet éclat, elle triomphe de l'oppoſition des Conſulaires & de la conſideration que l'on devoit au Conſul, quoiqu'il fut abſent. Telle eſt la force de l'amplification. Quand elle eſt bien faite, & qu'elle eſt en ſa place. Il n'y a preſque rien dont elle ne vienne à bout.

§. IV.

6°. Comment on Amplifie par les Circonſtances.

On ne peut pas douter de l'uſage des obſervations précedentes ; ou elles expliquent ſeulement les operations du ſens ommun dans l'Amplification, ou elles i donnent auſſi les ſecours qui lui ſont éceſſaires pour l'aider dans ces operaions. Que ſi, néanmoins, quelqu'un troue que ce ſoit trop d'admettre les cinq ources que nous avons expliquées, parce que peut-être elles chargeroient la mémoire : N'en admettons qu'une qui renferme toutes les autres, & diſons, qu'on montre la grandeur d'un ſujet par *ſes circonſtances*, ſoit qu'elles précedent, ſoit qu'elles accompagnent, ſoit qu'elles ſuivent. Cela comprend le ſujet même, ſon origine, ſes parties ou ſes eſpeces, es effets, le bien ou le mal qu'on en dit, & autres choſes ſemblables.

Nous aurions ſur cela un grand ſujet à déduire, mais nous laiſſons aux Prédicateurs le ſoin de le montrer tel qu'il eſt. C'eſt le Jugement dernier, terrible par les grands évenemens qui doivent le devancer, par l'appareil qui l'accompagnera, par les ſuites qu'il doit avoir. On peut, ſi l'on veut, voir le tout dans l'Ecriture. En Saint Matthieu Chap. 24. v. 29, &c. Et en Saint Luc Chap. 21. verſet 25. Contentons-nous d'un exemple que nous trouvons dans un Orateur profane.

On peut voir en effet, comment Ciceron montre la grandeur du Parricide. Il

avoit interêt de la montrer, pour établir,
qu'on ne peut accuſer un homme d'un crime
ſi déteſtable, *ſans apporter contre lui d*
grandes preuves. »Ce crime eſt tel, dit-il,
» qu'encore que l'on allegue bien des raiſons,
» qui ont pu porter à le commettre,
» les Juges pourtant ont de la peine
» à croire qu'on l'ait commis. Ils ne ſe
» contentent pas de quelques conjectures;
» Ils n'écoutent pas toutes ſortes de témoins;
» Ils veulent qu'on montre dans
» l'Accuſé d'autres crimes énormes qui
» ayent précedé. Ils veulent y voir un
» homme féroce, de la démence, & même
» de la fureur: On veut enfin, que le délit
» ſoit comme palbable, pour le croire;
» parce qu'il faut avoir dépoüillé l'humanité
» pour le commettre. Ainſi, un Pere
» ſe trouvant aſſaſſiné dans ſon lit, au
» milieu de ſes deux fils, perſonne ne crut
» qu'ils fuſſent coupables, à cauſe qu'on
» les trouva endormis. La ville d'Athénes
» n'avoit point établi de ſupplice contre
» ce crime, ne le croyant pas poſſible.
» La ville de Rome plus ſage a établi une
» punition exemplaire. On enferme le
» coupable tout vivant dans un ſac de
» cuir, & on le jette dans la Mer. Quelle
» ſageſſe, & quelle juſtice n'eſt-ce pas,
» de priver ainſi, tout d'un coup, de toute

a nature, un homme ſi dénaturé ? Qu'y «
-t-il de plus commun pour les vivans, «
que l'air que nous reſpirons ? ou que la «
erre, pour les morts ? ou que la mer, «
pour ceux qui flottent ſur les eaux ? ou «
que les rochers & le rivage, pour ceux «
que le vent y rejette ? Et néanmoins, «
ant que ce coupable vit encore, il ne «
peut reſpirer l'air. Ses os ne touchent «
point la terre, lorſqu'il eſt mort. Il «
flotte ſur la Mer de même ſans la tou- «
cher ; Et ſi le vent le rejette, il ne trouve «
point encore un lieu de repos ſur les «
rochers où il s'arrête. Cela étant ainſi, «
dit Ciceron à l'Accuſateur, quelle preu- «
ve nous donnez-vous pour convaincre «
l'Accuſé ? «

Le Lecteur a lieu de conſiderer à loiſir dans cet exemple, la magnificence d'un excellent Orateur, qui déploye toutes les richeſſes de l'Eloquence, pour montrer la grandeur du ſujet dont il parle ; Puiſqu'on y voit que tout ce qui eſt dans la nature, ou lui ſert ou lui obéit.

Ciceron, néanmoins, nous avertit, qu'il y a dans cet endroit magnifique, quelque choſe qui n'eſt pas encore d'un eſprit bien mûr ; parce qu'en effet, il étoit encore jeune. On demande ce que c'eſt que ce défaut, dans cet exemple, ou en quoi il conſiſte, à cauſe que Ciceron ne l'a pa dit. Il y a des perſonnes qui ne le ſauroient dire; D'autres croyent même contre Ciceron, qu'il n'y en a point. Il y e a qui penſent que cet Orateur s'eſt trop étendu ſur la rigueur du ſupplice. D'autres conſiderant qu'il ne s'y étend pas ſi fort, croyent que le défaut eſt, en ce qu'il exagére trop de petites choſes, comme ſont, *ne point toucher la Terre, ne point auſſi toucher la Mer, ne point s'arrêter ſur les Rochers.* Comme il nous eſt permis de prendre parti, nous nous déclarons pour le dernier ſentiment, & nous ajoutons que c'eſt par de pareilles refléxions, & non par des exemples ſeuls, que le goût ſe forme pour l'Eloquence.

Il eſt bon de remarquer encore, qu'on place parmi les circonſtances, les *Paſſions* qui font agir; la *Fin* ou la *vûë* qu'on ſe propoſe; les *Arts* ou les talens qui peuvent aider; les *Loix*, la *Police*, la *Religion*, qui anime; les *Préparatifs* qu'on a faits; les *Inſtrumens* dont on s'eſt ſervi; Ceux qui ont vû l'action, ou qui en ont jugé; On y joint la matiere, le temps & ſa durée, le lieu & ſon étenduë, la maniere, les forces, les avantages, les obſtacles, les effets, l'uſage, les récompenſes, les monumens qu'on a dreſſez. Et il importe peu que ces circonſtances n'exiſtent pas, ou ne puiſſent pas exiſter. On fait ſuppoſer à l'Auditeur, qu'elles exiſtent, ou qu'elles puiſſent exiſter, en diſant, *Suppoſons, Imaginons-nous, &c. S'il arrivoit, ou s'il étoit arrivé, &c.*

Tout cela ſe trouve pratiqué dans la maniere dont Ciceron traite le vol commis par Verres dans la ville de Thermes en Sicile. C'étoient des Statuës qui faiſoient partie du butin que Scipion avoit pris ſur les ennemis. Il les avoit données à cette Ville, pour l'avoir aidé dans ſes Conquêtes. Tout devoit empêcher Verrés de les enlever; la Religion, parce qu'on les avoit conſacrées; le droit d'Hoſpitalité, qui lioit cette Ville au Peuple Romain; la gloire de l'Empire, puiſque c'étoit un monument de ſes Victoires; les avis de ſes amis, & les lettres de ſon Pere, qui l'en détournoient. Enfin, les repréſentations du Sénat de Thermes, & la certitude que Verrés ſeroit puni, s'il paſſoit outre.

A ce que nous avons dit des diverſes cirſtances, ajoûtons encore cette réflexion, que le mérite d'une perſonne paroit grand, ſi elle eſt la ſeule qui ait fait une ſi belle action, ou qui l'ait faite d'une maniere ſi noble, ou s'il y a peu de gens qui l'ayent faite ; ſi cela lui eſt arrivé ſouvent , ſi elle s'y eſt portée avec ardeur , ſi elle eſt la premiere à qui pour cela on ait décerné des honneurs. Ainſi Démoſthéne fut le premier , qui par ſa bonne conduite dans les affaires , procura à la République des Couronnes & des Eloges de la part des autres Villes de la Grece. Et Ciceron fut le premier à qui on crut être redevable du ſalut de l'Etat.

ARTICLE VI.

Du choix des Argumens, autrement, des Preuves.

Comme on ne prend pas ſoin de recueillir tout ce que la Terre produit de ſon ſein, parce que tout ce qu'elle produit n'eſt pas d'uſage pour la vie , de même un ſage Orateur ne s'accommode point de tout ce qui ſe préſente. Rien n'eſt plus fécond que l'eſprit , pour peu qu'un homme ſe ſoit exercé à la compoſition, ou qu'il ait quelque lecture , ou quelqu'experience du monde. Il n'y a, comme nous l'avons dit, que les Commençans qui ſoient embaraſſez à trouver des moyens pour établir ce qu'ils veulent établir. Les perſonnes avancées n'héſitent gueres que dans le choix. Le bon ſens ſuffit à quelques-uns pour s'y bien conduire ; d'autres ont beſoin de Regles ; & ceux qui n'en ont pas beſoin, ne ſeront pas fâchez de voir ici celles qu'ils ſuivent ſans y penſer. Il nous faut donc expliquer les caracteres des Preuves qui conviennent dans un Diſcours Oratoire.

Le premier & le principal eſt qu'elles ſoient à la portée du ſimple Peuple ; & par conſéquent, qu'elles ne ſoient point tirées des Arts & des Sciences, parce qu'elles ne ſeroient intelligibles qu'aux Savans. Ainſi, pour perſuader à un malade de ſe purger, l'explication de la méchanique du corps & du principe de la maladie ne conviendroit pas, elle convient dans un Traité ou dans les Ecoles. Il ſuffit de dire au malade, que dans tel état, pour une telle indiſpoſition, on doit ſe purger par précaution, ou bien, afin que le reſte du mal ne ſoit pas comme une étincelle qui exciteroit un incendie. On peut ſe ſouvenir de ce que nous avons dit dès le commencement de cet Ouvrage, qu'il ne convient pas de dire en Chaire, qu'il faut fuir le peché, parce que ſa malice ne conſiſte que dans une privation, mais qu'il faut dire qu'il offenſe Dieu, comme étant contraire à ſa Loi, & qu'il le punit en ce monde ou en l'autre.

On peut nous oppoſer que les Arts & les Sciences ont quelquefois des Principes intelligibles, même pour ceux qui n'ont point d'étude, enſorte que rien ne peut empêcher que les Orateurs ne les employent dans leurs Diſcours. Nous en convenons; mais il faut prendre garde que ce ne ſont pas les Orateurs qui empruntent ces Principes des Arts & des Sciences, ce ſont les Arts & les Sciences qui les ont empruntez du ſens commun. Et pour ce qui eſt des Argumens que l'on tire proprement des Arts & des Sciences, nous obſervons qu'ils déplaiſent même aux Savans dans un Diſcours Oratoire. Il ſemble en effet, lorſqu'on s'en ſert, qu'on veüille leur apprendre ce qu'ils ſavent déja par eux-mêmes. Et il eſt bien vrai que ces ſortes de Preuves ſont propres à convaincre l'eſprit; mais elles ne le ſont pas pour perſuader, c'eſt-à-dire, pour toucher le cœur, & pour fléchir la volonté. En un mot, ce ne ſont point ces Argumens qui font plaiſir dans une Harangue; mais ce ſont ceux qui ſe préſentent à tout le monde, parce qu'ils n'ont rien d'embaraſſé, & qu'il n'y a ni affectation, ni raffinement, ni vanité.

Un ſecond caractere, qu'on ſouhaite dans les Preuves, ſi cela ſe peut, eſt qu'-

lles ſoient nouvelles, & que paroiſſant
e préſenter à tout le monde, perſonne
ourtant ne les ait encore remarquées.

La réponſe que Démoſthéne fait à Lep-
ine paroît être de ce caractere. Leptine
iſoit qu'il falloit révoquer toutes les
xemptions malgré la foi publique, parce
ue l'Etat manquoit d'argent; c'eſt-à-dire,
épond Démoſthéne, que nous devons
manquer d'honneur à cauſe que nous manquons d'argent !

Ciceron eſt des plus heureux ſur cet
rticle, & il atteſte que Craſſus l'étoit
uſſi. Pour lui, ayant à montrer que l'amour de la gloire eſt naturel à tous les
Hommes, il le prouve par cette conſideration, qu'*aucun Homme n'en eſt exempt,*
pas même les Philoſophes qui écrivent pour
en inſpirer le mépris. Ce qu'il montre,
parce qu'ils mettent leurs noms à leurs Livres.
Cette remarque de Ciceron étoit nouvelle, car encore qu'on ſçût & qu'on eût vû que les Philoſophes mettoient leurs noms aux Traitez qu'ils compoſoient ſur le mépris de la gloire, perſonne pourtant n'avoit fait attention, que c'eſt une preuve qu'ils ſont eux-mêmes avides de gloire.

Iſocrate a auſſi de ces penſées, que nous appellons nouvelles. Tel eſt l'Argument dont il ſe ſert pour juſtifier Pâris d'avoir choiſi la Beauté préférablement à tout. » Pourquoi l'en blâmer, dit l'Orateur, » puiſqu'il voyoit que c'étoit dequoi les » Déeſſes diſputoient entre elles ? C'eſt une des jolies choſes, qui ayent été dites. Il eſt vrai qu'un Homme Sage dit un jour, que c'étoit une pitié, qu'Iſocrate eût pris pour Regle, le Jugement de trois Folles: mais cet Homme ſage ne faiſoit point attention, qu'on ne les ſuppoſe point folles, dès qu'on les ſuppoſe Déeſſes.

Ce qui rend agréables les Preuves dont nous parlons, c'eſt que lorſqu'il n'y a point à ſe gêner, on aime toûjours à apprendre quelque choſe de nouveau. Or, on trouve cette ſatisfaction, non pas dans les preuves qui ſont trop communes, mais dans celles que perſonne n'a encore miſes en œuvre. L'Orateur évite donc également les Preuves trop recherchées, & celles qui ſont trop triviales.

Un troiſiéme caractere des bonnes preuves, eſt qu'elles ſoient non-ſeulement propres & convenables au ſujet; mais qu'elles lui ſoient particulieres, & ne conviennent point à d'autres. C'eſt auſſi ce que ſignifie quelquefois le mot de *Propre*; car on voit qu'il a double ſens.

Ce caractere paroit avec éclat dans les Eloges qui ſont bien faits. Ils roulent ſur les actions qui ne conviennent qu'à ceux qu'on louë. Car, ce qui fait la gloire d'Achille, c'eſt d'avoir tué Hector, & non pas d'être Fils d'une Déeſſe, ou d'être allé à la Guerre de Troye, ſi ce n'eſt qu'il y alla, lorſque les Dieux lui offroient de le favoriſer d'une longue vie, s'il n'y alloit point; & lui annonçoient une mort prochaine, s'il y alloit. Et c'eſt ce qui lui donne lieu de dire dans Homere, ce que Racine lui fait dire dans ſon Iphigenie,

Les Dieux m'avoient promis ou beaucoup d'ans ſans gloire,
Ou peu de jours ſuivis d'une longue Mémoire.

Les Argumens *Perſonnels* valent mieux auſſi, que ceux qu'on peut employer contre tout le monde, & que par cette raiſon on peut appeller *Communs*.

Nous appellons ici Argumens communs, ceux qui établiſſent ou détruiſent une Propoſition par quelque Principe qui paſſe pour vrai par tout. Et les Argumens perſonnels ſont ceux qui établiſſent ou détruiſent ce qu'on veut, par les actions ou par les paroles mêmes de l'adverſaire, à cauſe que par ſa conduite, il donne lieu de le prendre en contradiction.

Ce que Junon dit à Venus, dans Virgile, eſt de ce genre : » Vous ſauvez Enée, » lui dit-elle, & il ne me ſera pas perm » de ſauver Turnus ! » Et ce que Quintius Cincinnatus dit aux Tribuns du Peuple, revient à la même idée : » Vous voulez, » dit-il, qu'on vous reſpecte comme des » Perſonnes ſacrées, & vous ne reſpectez » pas vous-mêmes ce qu'il y a de plus ſacré.

Ces Argumens ſont fondez, comme on le voit, ſur ce que l'adverſaire a pu dire ou ſur ce qu'il a pu faire ; il faut donc les chercher dans ſes paroles ou dans ſes actions, afin de les lui oppoſer, s'il eſt poſſible, pour lui ôter toute croyance dans l'eſprit de ſes Auditeurs, en montrant qu'il n'agit ou qu'il ne penſe pas toûjours de même. Cette ſorte de preuve eſt fort puiſſante & plait beaucoup, à cauſe qu'on poſe comme un Principe évident, *qu'un homme ne doit point ſe contredire.*

Une cinquiéme obſervation ſur le caractere des Preuves, nous apprend que devant des gens du commun ; c'eſt-à-dire, devant des gens ſans étude ; ou bien quand il eſt queſtion de l'avenir, comme dans l'Hypothéſe Déliberative, les exemples ſont plus d'effet que les Enthymémes ou autres Raiſonnemens ; au lieu que devant des Perſonnes éclairées, ou lorſqu'il eſt queſtion d'une choſe faite, les Raiſonne-

mens

iens plaiſent davantage, & ont plus de orce. De-là vient qu'on s'en ſert plûtôt ans le Genre Judiciaire. A quoi il faut joûter que les choſes une fois faites ne ouvant plus changer, fourniſſent des aiſonnemens plus ſolides. Il n'en eſt pas e même de l'avenir. Car, comme il eſt ncertain & inconnu, il faut s'en rapporer aux Gens ſages qui ont de l'experience, & qui étant en état d'en juger par le paſſé, réſentent à leurs Auditeurs des Exemles convenables.

Cependant comme un Auditoire eſt ordinairement compoſé de toutes ſortes de gens, il eſt bon de mêler les exemples & les raiſonnemens, afin que tout le monde y trouve de quoi ſe ſatisfaire.

Mais un grand principe qu'il ne faut point omettre ſur le caractere des Preuves, c'eſt qu'on juge de leur merite ou de leur force en Rhétorique, non pas par elles-mêmes & par leur propre nature, mais par la portée & par la diſpoſition de ceux à qui on parle. De ſorte que telle Preuve qui paroît foible en ſoi, eſt neanmoins triomphante, parce qu'elle fait plus d'impreſſion ſur l'Auditeur, & le prend par ce qui le touche. D'où il arrive qu'on la placera juſtement à l'endroit où l'on doit placer les plus fortes, à cauſe qu'elle eſt très-forte en effet par la conſideration que nous venons de toucher.

Ces reflexions ſur les Preuves Oratoires ſont palpables & toutes tirées du ſens commun. Elles ſont très-propres à former le goût & à le fixer; puiſqu'elles ſont ſi contraires à toutes ſortes de raffinemens, d'affectations, & de puerilitez dans le Diſcours. Elles retiennent les hommes dans les bornes dont tout le monde s'accommode, ou du moins paroit devoir s'accommoder. Elles ſe confirment par deux grands moyens: l'un eſt, qu'on approuve dans les Auteurs & qu'on y goûte généralement ce qui ſe trouve conforme à ces Régles: l'autre eſt, que l'on déſaprouve tout ce qui s'en écarte; qu'on réüſſit en s'y conformant, & qu'on ne réüſſit point lorſqu'on les neglige.

Comme nous remarquons les caracteres qui font eſtimer les Preuves, nous devons remarquer auſſi un très-grand défaut dont elles ſont ſuſceptibles.

Diſons donc que, comme Horace demande que les Poëtes gardent la vraiſemblance dans leurs fictions, & les avertit de ne pas prétendre qu'on les croye indifféremment ſur tout ce qu'il leur prend fantaiſie de dire dans leurs Fables; de même un homme qui parle ou qui écrit, ne doit pas s'imaginer qu'il puiſſe faire paſſer toutes ſes viſions à la faveur de toutes ſortes de raiſons, en préſumant que tout ſera reçu ſur ſa parole.

Il eſt vrai qu'un homme qui parle, peut éblouïr ceux qui l'écoutent, par de mauvaiſes raiſons qui n'ont que de l'apparence; & emporter ainſi leur jugement en ſa faveur. On voit par exemple des Avocats qui réüſſiſſent quelquefois dans des Cauſes aſſez douteuſes, parce que leurs paroles & leurs raiſonnemens s'envolent, mais le Juge les arrête quelquefois, & celui qui défend l'adverſaire eſt en état & en droit de les relever. Il eſt donc de la prudence d'un Orateur, qui a ſa gloire en recommandation, de n'avancer aucune preuve qui ne ſoit plauſible, & qui n'ait au moins un juſte degré de probabilité & de vraiſemblance. Le Predicateur ne doit pas non plus ſe contenter des premieres raiſons qui ſe preſentent, ni d'un amas informe de penſées, qu'on entaſſe ſelon qu'elles viennent par hazard, ſans qu'elles ayent proprement aucune liaiſon enſemble. Mais c'eſt à quoi doivent ſur-tout prendre garde ceux qui impriment, parce que leur ouvrage demeure, on le lit plus d'une fois, on le péſe, on l'examine, il n'eſt pas poſſible qu'à la fin on n'en découvre les défauts.

Au reſte tout ce que nous venons d'avancer doit s'entendre, ſans contredire ce que nous avons dit auparavant, dans ce même article, touchant la nature des Preuves Oratoires, ſavoir, *qu'on juge de leur bonté, non par elles-mêmes, mais par le rapport qu'elles ont avec ceux à qui on parle.*

Ce que nous devons ajoûter ici, c'eſt qu'on demande à l'Orateur qu'il ſache la Philoſophie ; & on prouve qu'il doit la ſavoir, par l'exemple & par l'autorité de Ciceron, qui fut plus redevable de ſon éloquence aux diſputes des Academiciens, qu'aux Préceptes qu'il avoit reçus des Maitres de Rhétorique. C'eſt lui-même qui l'aſſure.

Sur cette propoſition nous convenons, qu'encore que l'Orateur ait des preuves qui lui ſont particulieres, & qu'il les traite d'une maniere bien differente des Philoſophes, il doit néanmoins être parfaitement au fait de la bonne Dialectique ; puiſque c'eſt elle qui trouve des Principes, quand on a des Propoſitions à prouver ; & qui, lorſqu'on a des Principes, en découvre les Conſéquences. C'eſt en quoi conſiſte une bonne partie de la force de Demoſthene, auſſi-bien que de Ciceron. Car ſi leurs adverſaires avancent quelque choſe, ils ont l'adreſſe de tourner contre eux ce qu'ils ont avancé, lorſque cela eſt poſſible ; & ſi leurs adverſaires leur nient leurs principes, ils trouvent de quoi les rétablir avec ſuccès, lorſqu'on les nie mal-à-propos. Il eſt donc hors de doute, qu'en ce ſens il faut que l'Orateur ſache la Philoſophie, pourvû qu'on ſe ſouvienne que ſes preuves ſe tirent du ſens commun, & qu'il les traite diverſement.

Nous devons encore ajoûter, que très-ſouvent les Anciens par la *Philoſophie*, entendent la Rhétorique & l'Eloquence, à cauſe que les grands Orateurs ſont comme les Maitres des autres hommes, & que l'Eloquence ne roule preſque que ſur les devoirs & ſur les actions de la vie. Rien n'eſt ſi commun dans Iſocrate que cette idée du mot de *Philoſophie*.

Et comme en troiſiéme lieu, le même mot, dans Ciceron, dans Iſocrate, & dans beaucoup d'autres Auteurs, ne ſe prend que pour la *Morale*, on avoue ſans difficulté, non-ſeulement qu'elle eſt utile, mais qu'elle eſt neceſſaire à l'Orateur, en tout ce qu'elle a de proportionné à la portée de tout le monde.

A l'égard de ce que dit Ciceron, *qu'il devint Orateur plûtôt dans les Diſputes des Philoſophes, que dans les Ecoles des Rhétoriciens*, il a très-grande raiſon. Ces Maitres ne donnoient que les Préceptes, qui ne ſervent pas de grand' choſe ſans l'uſage, au lieu que les Academiciens traitoient de belles queſtions de Morale avec éloquence. C'étoit donc chez eux, que l'on trouvoit la pratique des Préceptes, qui vaut mieux que les Préceptes mêmes. C'eſt pour cela qu'Ariſtote éxerçoit auſſi ſes Eléves à faire & à prononcer des Piéces d'Eloquence. Or c'eſt ce que les Philoſophes ne font point aujourd'huy, mais c'eſt au contraire ce que font les Rhétoriciens. Que conclut donc l'exemple ou l'autorité de Ciceron? 1° *Qu'il faut à l'Orateur de grands principes de Morale & de Dialectique*; 2°. *Qu'il lui faut la connoiſſance des Régles*; 3° *Qu'il lui faut la pratique*. Mais ſi on concluoit de-là qu'il faut ſçavoir *la Philoſophie nouvelle*, qu'aſſurément Ciceron n'apprit jamais, ce ne ſeroit raiſonner, ni en bon Philoſophe Moderne, qui ſait que ſa Philoſophie n'eſt point ancienne; ni en bon Philoſophe Academicien, qui, à l'exemple de Socrate, ne s'occupe que de la Morale; ni enfin en bon Maitre de Rhétorique , qui ſait que ſon Art ſe renferme dans les bornes du ſens commun. Nous avoüons neanmoins que c'eſt une choſe digne d'un homme d'eſprit de ſavoir *la Phyſique* ; mais l'Orateur qui la ſait , ceſſeroit d'eſtre homme d'eſprit , s'il la faiſoit entrer dans une Harangue.

Il n'y a rien de ſi fréquent ni de ſi bien établi que toutes ces veritez, non-ſeulement dans Ariſtote , mais encore dans Ciceron ; on peut le démontrer par une infinité de paſſages plus formels les uns que les autres , qu'il eſt inutile de rapporter à preſent. Les Diſcours Oratoires fourniſſent une nouvelle Démonſtration, parce que s'ils ſont tels qu'ils doivent être , il n'y a rien qui approche de la Phyſique. Deſorte qu'ayant ainſi établi le choix qu'il faut faire des Argumens , nous avons à parler maintenant de la maniere de les traiter.

ARTICLE VII.

Maniere de Traiter les Argumens.

Il y a une maniere toute ſimple de propoſer les Argumens , qui eſt quelquefois parfaitement bonne. C'eſt lorſqu'ils ſont courts & très-faciles , n'ayant aucun beſoin qu'on les étende , pour leur donner de la force. Cela ſe voit dans ce raiſonnement ; *Comment doutez-vous que vous ſoyiez obligez de payer le tribut à Céſar, puiſque c'eſt ſon image que vous faites mettre ſur votre monnoye ?* Et celui-ci encore : *Comment le regne du Démon ſubſiſtera-t-il, s'il travaille lui-même, comme vous le dites, à le détruire par mon miniſtere ?* Ou bien, *Comment prétendez-vous que c'eſt un blaſphême à celui que le Pere Céleſte a ſanctifié, de dire, qu'il eſt Fils de Dieu, puiſque l'Ecriture donne même le nom de Dieu, à ceux dont Dieu ſe ſert pour porter ſes Ordres ?*

Il paroit que les petits Diſcours n'étant guéres ſuſceptibles de grands Argumens, toutes les preuves s'y propoſent d'ordinaire de cette maniere, & qu'au contraire dans les grands Diſcours, il y a ſouvent des preuves qui demandent plus d'art.

En effet, il eſt quelquefois néceſſaire de les préparer par des notions ou des penſées qui diſpoſent l'Auditeur à les bien prendre, après quoi on les énonce ſimplement & comme en un ſeul mot, pour les étendre enſuite & les mettre dans leur jour. Il y a maniere de les traiter & de les fortifier, à quoi nous ajoûtons qu'il y a auſſi maniere de les conclure.

Il eſt rare qu'on donne une forme ſyllogiſtique aux Argumens oratoires ; c'eſt-

-dire, que communément on ne leur donne pas trois Propoſitions ; mais, quand on les leur donne, & qu'on les range dans leur ordre naturel, la premiere eſt un Principe general, la ſeconde applique ce Principe au ſujet qui fait la queſtion, & la troiſiéme eſt la Concluſion qu'il falloit prouver. C'eſt ainſi qu'ayant à montrer, *Que les Enfans ſont coupables dès leur naiſſance*, on le feroit de cette ſorte : *Il eſt impoſſible, que ſous un Dieu juſte, les Hommes ſoient malheureux ſans être coupables. Or Dieu eſt juſte, & les Enfans ſont malheureux dès leur naiſſance. Il faut donc que les Enfans dès leur naiſſance ſoient coupables.*

La premiere Propoſition, ainſi que nous l'avons déja dit, s'appelle *Majeure* ; la ſeconde ſe nomme *Mineure*, la troiſiéme s'appelle *Concluſion*, c'eſt dequoi l'on traite à fond dans la Logique.

La raiſon pourquoi on ne donne pas d'ordinaire ces trois Propoſitions aux Argumens Oratoires, comme on fait aux Argumens Philoſophiques, c'eſt que la Philoſophie s'occupe de choſes difficiles, au lieu que l'Eloquence ne s'occupe que de choſes aiſées ; car cela fait qu'on ſupprime une des deux premieres Propoſitions, à cauſe qu'on la ſupplée ſans peine,

& le Diſcours en eſt plus vif. On peut voir par le même Argument énoncé cette façon ; *Comment concevoir que Enfans ſoient malheureux ſous un Di juſte, s'ils ne ſont point coupables en vena au monde* ? On voit que cette forme d Raiſonnement eſt celle du commun des Hommes ; au lieu que la premiere ſe reſſent plus de l'Ecole, & des Préceptes de l'Art ; ce qui ne convient gueres l'Orateur.

On voit aiſément encore par les obſervations précédentes, que l'Enthyméme eſt la veritable forme de Raiſonnement, que les Orateurs doivent employer d'ordinaire, parce que les Enthymémes ſont dépoüillez de cette forme ſyllogiſtique, & n'ont que deux Propoſitions.

Nous ne nions pourtant pas qu'il ne leur convienne d'employer auſſi quelquefois le Syllogiſme ; mais nous diſons que lorſqu'ils s'en ſervent, alors même ils ſe diſtinguent encore du Philoſophe, en plus d'une maniere.

La premiere différence, eſt que l'Orateur ne donne pas le même ordre aux trois Propoſitions qui compoſent le Syllogiſme. Car il commence, ou par la Concluſion qu'il veut prouver, & il lui donne plus d'étenduë & plus de ompe, pour enſuite venir à la Mineure, u'il étale auſſi avec magnificence, & il finit ar la Majeure qu'il ne manque pas non lus d'amplifier, pour lui donner plus de orce. Ou bien il commence par la Mieure, en l'étendant comme nous avons it; il continuë par la Majeure, qu'il forfie d'une maniere convenable, & il conlut ce qu'il avoit à prouver, non pas ſimlement comme feroit un Philoſophe, nais en rappellant dans ſa concluſion mêne, en peu de mots, le principe qui la rouve, enſorte que tout le raiſonnement eſt renfermé. C'eſt la raiſon pourquoi ette ſorte de Concluſion s'appelle *Comlexion*, à cauſe qu'elle embraſſe tout.

Nous allons en donner un Exemple; nais pour le faire plus utilement, il faut ncore obſerver, qu'au lieu de trois Prooſitions qu'on donne au Syllogiſme, on ui en donne quelquefois cinq. Cela arrive, (ſoit que l'on commence par la Majeure ou par la Mineure) lorſqu'à chacune de ces Propoſitions on ajoûte quelque preuve qui l'établit. Comme ſi commençant par dire, *Que les Enfans ſont malheureux dès leur naiſſance*, je le prouvois par le détail *de leurs miſeres*; & ſi venant enſuite à avancer *que ſous un Dieu juſte l'innocent ne peut point être malheureux*, je prouvois auſſi cette Propoſition par quelque choſe qui pût l'établir. Après quoi je conclurois, que *Dieu étant ſi juſte, & les Enfans ſi malheureux, il faut neceſſairement qu'ils ſoient coupables.* Voilà déja un Exemple de la maniere dont l'Orateur ramaſſe dans ſa Concluſion toutes le parties de ſon Argument. Il eſt bon neanmoins qu'on voye encore ici deux Raiſonnemens ſemblables.

Premierement donc, Ajax s'étant tué lui-même de ſon épée, on trouve Ulyſſe ſur le lieu, tenant en la main cette épée toute ſanglante, parce qu'il venoit de la lui arracher du corps, &, ſur cette apparence, on l'accuſe lui-même de l'avoir tué. » Je ſoutiens, dit l'accuſateur, qu'
» Ulyſſe n'a eu que trop de motifs qui l'ont
» porté à commettre un ſi grand crime.
Voilà d'abord la propoſition qu'il doit prouver; & il commence ainſi par la Mineure. » Car enfin peut-on douter qu'il
» n'ait eu toujours dans l'eſprit le deſſein
» de ſe défaire d'un ennemi ſi redoutable?
Il fortifie cette Mineure par ce qui ſuit:
» N'avoit-il pas toute ſorte de raiſon d'ap-
» prehender les effets de ſa vengeance?
» Il pouvoit s'attendre certainement, qu'il
» mourroit de la main d'Ajax, ſi ce grand
» homme vivoit encore quelque temps. Au

ieu qu'il aſſuroit ſes jours en ſe défaiſant «
le ſon ennemi. Et l'on ſait qu'il eſt «
omme à qui le crime ne coute rien «
pour ſe venger de ceux qui lui ſont «
odieux, lorſque par les Loix il ne peut «
parvenir à ſe ſatisfaire.» Telle eſt la preuve de la Mineure; l'accuſateur la confirme encore par un exemple, »Souvenez-vous, dit-il, de la mort de Pa- «
lamede; c'eſt un grand exemple qui «
montre ce que j'avance. De ſorte que «
la crainte, l'eſperance, l'habitude du «
crime, tout paroit l'avoir déterminé à «
cette action déteſtable.» Voilà la Mineure & ſa preuve, après quoi venant à la Majeure: »Y a-til en effet, dit-il,
quelqu'un qui ignore que les méchans, «
dès qu'ils ont des raiſons de mal faire, «
ſe portent ſans peine, je ne dis pas à «
de petits crimes, mais aux plus grands?»
Cette Majeure eſt ſuivie de ſa Confirmation. »Que ſi les uns, dit-il, s'y por- «
tent, par l'envie de s'enrichir, ſi les «
autres le font pour contenter leur am- «
bition, peut-on douter qu'un homme «
lâche, qui ſe ſent coupable, un traître «
enfin & un perfide, n'ait pas cherché «
l'occaſion de ſe défaire d'un ennemi «
qu'il devoit craindre, d'un homme «
d'honneur & courageux, à qui il avoit «

» fait un ſanglant outrage, & que pa
» toutes ces raiſons il ſavoit être extré-
» mement en colere ? » Pour donner plus
d'ornement à cette Confirmation, il y
ajoûte une ſimilitude. « Comment héſi-
» ter, dit-il, ſur ce point, lorſque nous
» voyons les bêtes feroces courir à la ven-
» geance contre d'autres bêtes qui les ont
» bleſſées ? Paroit-il incroyable qu'un
» cruel, un barbare, un cœur inhumain,
» ait paſſionnément deſiré la perte de ſon
» ennemi ? Sur-tout ſachant tous, comme
» nous le ſavons, que l'intelligence rend
» les hommes plus ſenſibles infiniment à
» l'injure dont ils connoiſſent l'étenduë,
« que les bêtes ne le ſont, à cauſe que
» leur inſtinct ne s'éléve point juſqu'à
» connoitre ce qu'un affront a de piquant.»
Après toutes ces parties, vient la Conclu-
ſion qui ramaſſe tout l'argument. »Con-
» cluons, Meſſieurs, dit-il, concluons,
» que n'étant queſtion que de vous mon-
» trer ce qui a pû aveugler Ulyſſe & le
» porter à tremper ſes mains dans le ſang
» d'Ajax, & vous faiſant voir des motifs
» ſi vifs & ſi puiſſans qui l'animent, l'eſ-
» perance, la crainte, la haine, l'ini-
» mitié, enfin la méchanceté de ſon cœur,
» il ne reſte aucun lieu de douter, qu'il
» ne ſoit coupable de cet indigne aſſaſ-

nat , qui vous enléve le plus brave «
apitaine de toute votre armée ! »

Après la maniere dont nous avons
arqué les parties du raiſonnement pré-
edant, le Lecteur ſera aiſément les mê-
es reflexions ſur l'autre exemple que
ous jugeons à propos de donner encore.

Car en ſecond lieu Ciceron voulant
rouver que Célius ne s'eſt jamais livré
une vie voluptueuſe & déreglée, pro-
oſe d'abord cette concluſion en ces ter-
nes : » Mais pour ma partie, vous ne
errez dans ſa vie aucun veſtige de luxe, «
oint de dépenſes exceſſives, point de «
ettes contractées pour fournir à ſes plai- «
irs, point de rendez-vous en des lieux «
uſpects, point de libertinage, vices «
omme vous ſavez, qui ne ſe corrigent «
oint avec l'âge, mais au contraire, «
que le temps fortifie de plus en plus. «
A l'égard de la galanterie qui amuſe un «
temps la Jeuneſſe, mais dont on ſe dé- «
goute bien vite, vous ne trouverez point «
que Célius s'y ſoit jamais abandonné. «
La preuve en eſt bien facile. Vous ve- «
nez de l'entendre lui-même plaider ſa «
cauſe, dans ſa défenſe ; vous l'aviez déja «
entendu lorſqu'il a accuſé des hommes «
qu'il croyoit coupables. Vous avez vû «
la nature de ſon ſtyle, ſon talent, ſon «

» abondance dans les expreſſions & dans
» les penſées. Vous avez pû reconnoître
» dans ſon diſcours non-ſeulement qu'il eſt
» homme d'eſprit, mais qu'il a de l'acquis,
» qu'il ſait les beaux Arts, enfin que ſes diſcours
» ſont polis & très-travaillez. Or
» vous devez tenir pour certain que les
» paſſions & la licence des mœurs que l'on
» veut reprocher à Célius ne ſe concilient
» point avec l'étude pénible & laborieuſe
» de l'Eloquence. Non, il n'eſt pas poſſible
» qu'un cœur eſclave de ces paſſions indignes,
» qu'un eſprit aſſervi à ſes deſirs
» dereglez, & qui ſe trouve tantôt plongé
» dans l'abondance, tantôt preſſé par la
» diſette, puiſſe, je ne dis pas réüſſir dans
» la Profeſſion d'Orateur quelle qu'elle
» ſoit, mais je dis même y prendre aucun
» goût. Hé! par quelle raiſon, Meſſieurs,
» penſez-vous qu'il y ait ſi peu de
» bons Orateurs, malgré les grandes récompenſes,
» la gloire, le plaiſir de l'eſprit,
» les honneurs auxquels ils peuvent
» s'attendre? C'eſt que pour y faire quelque
» progrès, il faut être homme de
» Cabinet, ſe priver des agrémens de la
» vie, des converſations, du commerce
» des hommes. Voilà les vrais obſtacles
» qui empêchent parmi nous la perfection
» de l'Eloquence, ſans qu'on puiſſe en
» accuſer

accuſer ni le peu de génie ni le peu « d'éducation que nos Romains pour- « roient avoir, puiſque de l'un & de « l'autre côté, du côté de l'éducation, « & du côté du génie, ils ſont très- « avantageuſement partagez. »

On a droit de préſumer qu'il n'y a point de Lecteur qui ne voye clairement la nature, & en même temps la beauté du grand Syllogiſme, composé particulierement de cinq propoſitions. Mais une autre eſpéce d'argument très-familier à toutes ſortes d'Auteurs, Poëtes, Orateurs, *Hiſtoriens*, ce ſont, comme nous l'avons dit, les Argumens *Conditionnels*, par exemple, on diroit ſimplement, *Quoique nous ayions perdu une Bataille, il ne s'enſuit pas que nous devions perdre courage & nous rendre à diſcretion, parce que nous pouvons dans un ſecond combat avoir un meilleur ſuccès.* Mais Virgile a donné plus de pompe & plus de force à cet argument en le rendant *Conditionnel*, dans la bouche de Turnus. » Grand Roi, dit-il à Latinus, ſi vous n'eſperez plus « rien de nous, ſi vous croyez que tout « ſoit perdu, & que pour avoir eu du « déſavantage dans une rencontre, il n'y « ait plus de retour, & que nous ſoyions « détruits ſans reſſource, demandons hum- «

» blement la Paix, & rendons-nous à diſcretion. (Quoique, ſi nous voulions ne pas nous démentir, nous choiſirions même en cet état, de mourir mille fois, plûtôt que de commettre une telle lâcheté.) Mais s'il nous reſte encore des forces, ſi nous avons de nos propres troupes qui n'ont pas combattu, ſi les Villes & les Peuples d'Italie nous preſentent de puiſſans ſecours; ſi d'un autre côté la victoire a couté cher aux Troyens, s'ils ont perdu autant de monde que nous; pourquoi nous rebutter & perdre courage avec honte & infamie dès le commencement de la guerre? Ignore-t-on que des gens d'abord vaincus remportent à leur tour la victoire; qu'ils rétabliſſent leurs affaires par de meilleurs ſuccès, & que c'eſt ainſi que la fortune ſe jouë des choſes humaines?

L'Art de ce Raiſonnement conſiſte en ce qu'ayant une concluſion & une raiſon qui la prouve, on commence par ſuppoſer conditionnellement le contraire de cette raiſon même, pour accorder qu'alors la concluſion ſeroit fauſſe. *Vous ne devez pas vous décourager*, c'eſt une concluſion: *parce qu'il y a des reſſources*, c'eſt ma raiſon. Je commence donc par ſuppoſer *qu'il n'y a plus de reſſource*, &

j'accorde qu'*en ce cas il faut ſe décourager.* Mais je reviens, & je ſuppoſe qu'*il y a des reſſources*, d'où je conclus qu'*il ne faut déſeſperer de rien.*

On fait ainſi paſſer deux fois en revûë la raiſon & la concluſion ; on exprime l'une & l'autre diverſement chaque fois, & on étale une grande varieté tant d'expreſſions que de penſées. Au reſte cet Art paroit plaire, non-ſeulement à cauſe de cette richeſſe & de cette varieté, mais encore à cauſe que l'Orateur s'y montre moins déciſif, que s'il propoſoit ſa preuve dans une forme ordinaire, en diſant que ſon principe eſt vrai, & ſa concluſion pareillement par une ſuite neceſſaire. Il ſemble davantage s'en rapporter à l'Auditeur, & ſe ſoumettre à ſa déciſion, ce qui eſt très-flatteur pour l'amour propre de ceux qui l'écoutent.

Il n'eſt pas poſſible de paſſer ici le Dilemme ſous ſilence. C'eſt une eſpece d'argument qui preſſe l'Adverſaire de tous les côtez qu'il voudroit prendre pour s'échapper, en l'arrêtant de tous les côtez, par des raiſons differentes. *Pourquoi ne prêchez-vous point*, peut-on dire à un Beneficier qui a charge d'ames ? *Ou vous le pouvez, & vous êtes inexcuſable de ne pas* *exercer & mettre en œuvre vos talens ; ou vous ne le pouvez pas, & vous êtes inexcuſable d'avoir accepté votre Benefice.*

Voilà cette eſpéce de preuve que le Pere Rapin, ſi celebre d'ailleurs par la beauté de ſon ſtyle, a traité de *Sophiſme*, par une erreur, qui n'eſt pas concevable dans un homme qui a la moindre teinture de Logique. Et par une ſeconde erreur auſſi inconcevable que cette premiere, le même Pere ajoûte que c'eſt le Dilemme qui fait la force de l'Eloquence de Demoſthéne. Quelle idée ce Pere avoit-il alors de l'Eloquence? Ou àquoi ſongeoit-il lorſqu'il mettoit de pareilles idées par écrit ? C'eſt un endroit d'Hermogéne qui l'a trompé, faute d'entendre une expreſſion de cet Auteur.

Originairement le Verbe Grec d'où vient le mot de *Sophiſme*, ſignifioit *cultiver & employer avec eſprit*, & alors *Sophiſme* ſignifioit *une invention ingenieuſe*. De ſorte qu'Hermogéne diſant quelque part, que Demoſthéne cultive & employe le Dilemme avec eſprit, le Pere Rapin a cru lire que cet Orateur faiſoit des Sophiſmes en ſe ſervant du Dilemme. Et voilà l'Auteur qu'on veut nous donner pour un excellent guide dans l'étude de l'Eloquence ! Cela ſeroit ſupprortable, s'il n'y avoit point d'autres erreurs. Qu'on donne ce Pere pour un Homme d'eſprit, pour un Orateur, pour un Poëte, pour un Auteur qui écrit bien, c'eſt ce qu'on ne peut lui conteſter. Mais on ne peut compter ni ſur ſes principes, ni ſur les faits qu'il rapporte, ni ſur ſes citations.

Quoi qu'il en ſoit, Demoſthéne fait ce Dilemme contre Eſchine. » A quelle fin, Meſſieurs, euſſiez-vous demandé alors « des Ambaſſadeurs aux autres Villes de « la Grece ? Auroit-ce été, afin que, « comme vous, ils fiſſent leur paix avec « Philippe ? Et ils étoient en paix avec « lui ! Auroit-ce été pour les porter à lui « declarer la guerre ? Et vous faiſiez votre « paix avec ce Prince ? »

Ce ſecond Dilemme joint au premier, montre que cette forme de raiſonnement ſe propoſe, plus ou moins à découvert ; elle eſt moins ſenſible dans ce dernier exemple, que ſi l'Orateur l'eût ainſi propoſé : » Ou vous euſſiez demandé ces Ambaſſadeurs, afin que leurs Maîtres « fiſſent leur paix avec Philippe, ou afin « qu'ils lui fiſſent la guerre. Ce ne pouvoit « être afin qu'ils fiſſent leur paix, « puiſqu'ils n'étoient point en guerre. Ce « ne pouvoit être pour les porter à la « guerre, puiſque vous faiſiez la paix. »

Ciceron le propoſe ainſi ouvertem quelquefois, auſſi-bien que Demoſthén: & quelquefois auſſi il le déguiſe.

Pour la bonté du Dilemme, il faut qu'il n'y ait point d'autre parti à prendre que l'un des deux qu'on y propoſe; autrement on le fait tomber, en aſſignant un troiſiéme parti. Il ne faut pas non plus qu'on puiſſe le tourner contre l'Orateur qui l'employe.

Un grand Seigneur demandoit qu'on plaidât ſa cauſe à huis-clos, afin qu'il en eût moins de honte s'il perdoit; & afin que ſa cauſe fût mieux examinée. Mais on lui dit: Si votre cauſe eſt bonne, vous aurez plus de gloire en la faiſant plaider publiquement: ſi elle eſt mauvaiſe; pourquoi plaidez-vous?

Il nous reſte à dire un mot d'une forme d'Argument qu'on nomme Gradation, qui a une grande beauté & un grand éclat, mais qui par cette raiſon-même ſe trouve plus rarement dans les grands Orateurs, par la crainte qu'ils ont ſans doute qu'il n'y paroiſſe de l'affectation. En voici une. *Les avares ſont pleins de deſirs: ceux qui ſont pleins de deſirs, manquent de beaucoup de choſes; ceux qui manquent de ce qu'ils deſirent, ſont miſerables: donc les avares ſont miſerables.*

Quand on conclut ainſi quelque choſe à la fin d'une Gradation, c'eſt un Argument : ſi l'on n'y conclut rien, ce n'eſt alors qu'une Figure, comme il paroit dans celle-ci : » Ce fut par ſon application au travail que Scipion fit de ſi grands progrès dans la vertu ; ce fut par ſa vertu qu'il parvint à un ſi haut degré de gloire ; ce fut ſa gloire qui lui attira des envieux. » Monſieur Gillet en fournit une de même eſpece dans ſon douziéme Plaidoyer. Après avoir paſſé de l'amour à l'indifference, dit-il, il s'eſt fait dans les ſentimens de ſon cœur, une malheureuſe Gradation de la froideur au mépris, du mépris à la haine, & de la haine aux derniers outrages.

On ne trouve qu'un exemple ou deux de Gradations dans tout Démoſthéne. Nous nous bornons à celui qui eſt dans ſa Harangue pour Ctéſiphon, lorſqu'il a rapporté mots pour mots l'avis qu'il avoit donné aux Atheniens, quand ils eurent ſçû la priſe d'Elatée par Philippe. Il dit qu'il leur conſeilla d'oublier leurs vieilles querelles avec les Thebains, & de leur envoyer une Ambaſſade pour leur offrir du ſecours, afin d'arrêter les conquêtes de ce Prince, qui pouvoit ſe les

attacher de gré ou de force, pour ve
avec eux fondre enſuite ſur Athénes.
après cet expoſé, » Voilà, dit-il, ce qu
» je crus devoir vous conſeiller en ce
» occaſion, & tout le monde y applau
» diſſant ſans aucune contradiction, o
» ne peut pas dire que je propoſai cet av
» de vive voix, mais que je ne le pro
» poſai pas par écrit; ni que je le propoſa
» par écrit, mais que je ne me chargea
» point de l'Ambaſſade; ni que je me
» chargeai de l'Ambaſſade, ſans venir
» bout de perſuader les Thebains: mai
» je fis d'un bout à l'autre tout ce qu'il y
» avoit à faire, & je m'expoſai de moi-
» même à tous les dangers qui mena-
» çoient la République.

Puiſque nous ſommes ici tombez ſur cet endroit de Demoſthéne, nous prions le Lecteur de nous permettre une petite digreſſion qui ne lui ſera pas deſagreable, & dont on pourra tirer quelque fruit. Nous remarquons qu'il y a des Auteurs célébres qui n'ont pas entendu l'endroit que nous venons de rapporter. Wolfius qui a traduit tous les Ouvrages de Demoſthéne, l'a très-bien rendu; il en eſt de même de Mr Duvair Garde des Sceaux, qui n'a traduit que la Harangue ſur la Couronne; il en eſt de même auſſi de Mr de Tourreil

qui

ui a traduit celle-là avec pluſieurs autres.
et endroit eſt encore bien traduit dans
Rhétorique à Herennius parmi les Ou-
rages de Ciceron, à un changement
rès qui ne gâte point le ſens. Mais Gaſ-
ard Laurent dans ſa traduction d'Her-
nogéne & dans ſon Commentaire ſur
et Auteur, n'a pas bien rendu la penſée
e Démoſthéne, non plus que Sturmius
ans ſa Rhétorique, ni Woſſius dans la
enne in 4°. Il y a plus : car ces Auteurs
ont dire à Démoſthéne le contraire de ce
u'il dit. Woſſius par exemple (L. 5. p.
97.) a traduit, *Hæc non dixi, ac ne ſcripſi*
uidem &c. ce qui ſignifie, *Je n'ai point*
lit ces choſes; & je ne les ai pas même
crites, &c. au lieu que Démoſthéne dit,
Non ſeulement je les propoſai de vive voix,
ais encore par écrit, comme il étoit ne-
eſſaire pour en faire déliberer. Wolfius
lit très-bien, *Non hæc ita dixi, ut non*
criberem &c. c'eſt-à-dire, *Je ne me con-*
entai pas de le dire, je le propoſai par
crit &c. Ce qu'il y a de plus ſingulier,
'eſt que Quintilien a traduit (L. 9. c. 3.)
Nec hæc dixi quidem, ſed nec ſcripſi. Nec
cripſi quidem, ſed nec obii legationem, &c.
Que le Lecteur juge lui-même ſi cette
raduction eſt juſte.

Aprés cela flattons-nous de ne jamais

faire de fautes dans ce que nous écrivons, tandis que nous voyons que les Auteurs les plus célébres & les plus habiles n'en ſont pas exempts !

Pour revenir à notre ſujet, il y a trois Gradations magnifiques dans la ſeule Epitre de Saint Paul aux Romains, ſans qu'on puiſſe le ſoupçonner d'affectation, parce qu'il ſaute aux yeux qu'elles ſe preſentent à lui, & l'éclat du fond ſurmonte l'éclat de la diction. Dans l'une il traite l'économie ou les degrez de la Prédeſtination; dans l'autre, les dégrez de l'épreuve dans les maux; & dans la troiſiéme, les degrez de la prédication de l'Evangile chez les Peuples qui ne connoiſſent point Dieu.

Ciceron en a une fort belle dans ſa Harangue pour Roſcius d'Amerie. » Ce n'eſt » point, dit il, dans l'innocence de la vie » ruſtique que ſe commettent les grands » crimes. Ce ſont les Villes qui les en» fantent, & qui y portent les hommes » par degrez. C'eſt la Ville qui produit » le Luxe, c'eſt le Luxe qui produit l'A» varice, c'eſt l'Avarice qui produit l'Au» dace, & c'eſt l'Audace qui eſt la Mere » de tous les crimes.

Il y a ici à faire encore une remarque importante. C'eſt que ſelon Ciceron, il y a *des Diſcours qui laiſſent comme des pointes & des aiguillons dans le cœur.* Ce ſont des Diſcours pleins de véhémence & de vivacité. Hermogéne les caractériſe autrement ; car on ne doute point que ce ne ſoit dequoi il parle, lorſqu'il dit qu'*Il y a des Diſcours qui contiennent en eux-mêmes, comme une eſpece de combat entre l'Orateur & l'Adverſaire*, en ſorte qu'on s'imagine les voir aux priſes ; tâchant l'un l'autre de ſe renverſer, en ſe pouſſant l'un à l'autre des coups à bout portant, & ſe garantiſſant de ceux qu'on leur porte.

C'eſt ainſi que l'Orateur Romain prouve avec force, que ce n'eſt point Sextus Roſcius le fils qui a tué ſon Pere, mais que c'eſt plûtôt T. Roſcius ſon parent. Il fait dans ſa preuve le détail de quatre ou cinq raiſons qui ont pû porter le dernier à ce crime. Ces raiſons étoient, que Titus avoit une grande paſſion de s'enrichir, qu'il étoit dans l'indigence, qu'il étoit homme à tout faire, qu'il étoit l'ennemi déclaré de celui qu'on avoit aſſaſſiné. Il faut ſe rendre attentif à la maniere dont Ciceron déduit ces grandes conſidérations, & à l'occaſion où il les déduit. C'eſt à la ſuite de quelques autres preuves, & avec la vivacité que l'on va voir. Car voici à peu près comme il parle.

„ Et que me répondrez-vous, dit-il,
„ je vous montre encore votre paſſion dé
„ meſurée pour les richeſſes ? Que direz-
„ vous, ſi je ſais voir que vous étiez dan
„ l'indigence avant ce meurtre, au lie
„ que vous êtes dans l'opulence aujour-
„ d'hui ? Que repliquerez-vous, ſi je fai
„ voir que vous avez toûjours été un dé-
„ terminé, homme à tout faire & à tou
„ entreprendre ? Que direz-vous enfin,
„ ſi je démontre la haine que vous avie
„ pour le mort, que vous étiez ſon enne-
„ mi, que vous avez toûjours cherché
„ lui nuire ? Si, dis-je, je montre tout cela,
„ faudra-t-il encore chercher quelles rai-
„ ſons ont pû vous porter à ce parricide?
„ Eh ! qu'y a-t-il dans tout ce que je pro-
„ poſe, que vous puiſſiez nier ? Votr
„ avarice n'a-t-elle pas éclaté, &c ? L'O-
rateur prouve ainſi de ſuite chaque parti
de ce Principe qui embraſſe tant de cir-
conſtances.

Nous trouvons la même vivacité dan
la maniere dont il défend Muréna. Ca
en apoſtrophant Caton qui l'accuſoit ; „ A
„ quoi en voulez-vous, lui dit-il, & quel
„ eſt l'objet de votre plainte ou de votre
„ accuſation ? Eſt-ce la brigue que vous
„ accuſez ? Mais moi, je ne la défens pas.
„ Vous alleguez que je veux aujourd'hui

uſtifier ce que j'ai moi-même fait con- «
amner par un Arrêt ! J'ai fait condam- «
er les brigues, mais je n'ai pas prétendu «
aire condamner l'innocence. Vous accu- «
ez Muréna ? Prouvez qu'il eſt coupa- «
le. On eſt allé en foule au-devant de «
ui, lorſqu'il eſt revenu de l'Armée ? «
C'eſt l'uſage. Peut-on s'étonner qu'on «
ait fait pour lui, ce qu'on a toûjours fait «
our tous les autres, &c ? »

L'Auteur de la Rhétorique à Herennius, parmi les Ouvrages de Ciceron, obſerve une choſe qu'il ne faut pas ici negliger. Sçavoir, que le grand ornement des Preuves conſiſte dans les Similitudes, dans les Exemples, dans les Amplifications, dans tout ce qui peut donner de la grandeur & de la richeſſe à la Preuve.

Le même Auteur montre les défauts que toutes ces choſes peuvent avoir. C'en eſt un, entre autres, de s'amuſer à prouver ce que l'adverſaire nous avouë ; car dès qu'il l'avouë, il ne faut que l'*amplifier* ; ce qui établit, comme nous l'avons dit ailleurs, que l'*Amplification & la Preuve ſont deux choſes différentes*. C'eſt encore, dit-il, un autre défaut d'amplifier ce qui n'eſt pas prouvé : par exemple, d'exagerer le meurtre, lorſqu'il n'eſt pas conſtant.

Enfin, le même Auteur de la Rhétorique à Herennius obſerve, que trois choſes entrent dans la Péroraiſon, qui ſont l'*Amplification*, les *Paſſions*, & la *Récapitulation*. Mais il ajoûte que ces trois choſes ont lieu auſſi quelquefois en quatre endroits; 1°. Dans l'Exorde. 2°. Après la Narration. 3°. Après certaines Preuves éclatantes. 4°. Enfin, dans la Péroraiſon. Il faut donc ſe ſouvenir de cet avis, pour faire entrer quelquefois dans la Preuve & dans la Réfutation, quelqu'une, ou pluſieurs de ces trois choſes. Car comme cela entre dans la maniere de traiter les Argumens, il a été neceſſaire d'en avertir en paſſant.

Pour en donner au moins un Exemple avant que d'aller plus loin, rappellons ce que nous avons rapporté ci-devant ſur la cauſe des deux Scipions. Le Lecteur peut bien ſe donner la peine, s'il veut, de le relire. Tout y eſt propre & particulier, à très-peu de choſe près, en ſorte qu'il n'y a preſque rien de general. On peut feindre telle occaſion, & imaginer tel lieu où l'on pourroit y ajoûter l'amplification que nous allons rapporter. Elle ne conviendroit pas dans une République: mais hors de-là, dans un Diſcours que l'on feroit ſur les diverſes formes de Gouvernement,

rès ce que nous avons rapporté tou-
hant les deux Scipions, on pourroit faire
n general une Invective contre la forme
e l'Etat Républicain, en cette maniere.
Eſt-ce ainſi qu'on nous vante cette for- «
ne de Gouvernement au-deſſus du Mo- «
archique, tandis que toutes les Hiſtoires «
ous y montrent la Vertu & le Merite «
erſecutez ? » L'exemple du grand Scipion
e ſuffit-il pas pour nous convaincre ?
Aprés tant d'exploits & de victoires, on
e voit attaqué par des gens de néant,
mépriſé, inſulté ſans reſpect ni conſidéra-
tion pour ſes ſervices qui avoient ſauvé ſa
Patrie & l'Italie de leur ruine. Il trouve à Rome des monſtres plus terribles que ceux qu'il pouvoit avoir vûs en Afrique, l'ingratitude, l'injuſtice, l'impudence, l'audace, l'envie, oüi l'envie, qui pour être plus forte & plus puiſſante contre lui, emprunte la bouche de Caton même, qui auroit dû plûtôt employer tout pour le défendre. Mais non, & afin qu'il ne manquât rien à ſon humiliation, c'eſt un ancien ennemi qui prend ſa défenſe ! La fortune ne lui donna-t-elle pas cette triſte conſolation pour l'accabler davantage, en montrant qu'elle l'avoit abbaiſſé à un point, où ceux mêmes qui le haïſſoient, avoient compaſſion de lui ?

Ce que nous venons de dire, donne moins une idée imparfaite de l'Amplification qui vient après la Preuve. On voit auſſi quelque eſpece & de Récapitulation & de Paſſions. Il n'y a perſonne qui par-là ne puiſſe voir combien ces choſes ſont importantes dans la maniere de traiter les Argumens. Faiſons maintenant quelques réflexions ſur la maniere dont on s'y prend quelquefois, pour les conclure avec plus d'éclat ou plus de force.

Et néanmoins obſervons en finiſſant, qu'outre ces manieres de traiter les Preuves, l'Orateur en invente quelquefois de nouvelles. Démoſthéne en fournit un bel Exemple. Car n'ayant autre choſe pour juſtifier les Athéniens d'avoir riſqué la Bataille de Cheronée, que la conduite de leurs Ancêtres qui avoient riſqué celle de Marathon & pluſieurs autres, ne s'aviſe pas de ſe ſervir de ces Exemples, comme auroit fait un Orateur ordinaire, mais il tourne ſa Preuve d'une maniere toute nouvelle ; il lui donne la forme de ſerment, faiſant regarder comme des Dieux ceux dont il veut propoſer l'Exemple, & donnant à concevoir qu'on ne peut ſe tromper, lorſqu'on imite leur conduite. Ce qui produit la figure la plus brillante qu'on puiſſe s'imaginer. » Non Meſſieurs,

on ; vous n'avez point failli en livrant «
Bataille de Cheronée. J'en jure par «
es grands Hommes qui combattirent «
la Bataille de Marathon, de Platée, «
& tant d'autres, &c. »

ARTICLE VIII.

Des Concluſions Oratoires.

Les Concluſions ſimples qui ne diſent que ce qu'on avoit à prouver, & qui ſont une ſuitte des preuves que l'on en donne, ne ſont pas ce qu'on appelle proprement *Concluſions Oratoires*. Mais on appelle de ce nom, premierement les Concluſions des grands Syllogiſmes, c'eſt-à-dire, de ceux qui ſont compoſez de cinq Propoſitions, lorſque ces Concluſions ne contiennent pas ſeulement ce qui eſt à prouver, mais qu'elles embraſſent tout à la fois en abregé les principes qui les établiſſent. Nous en avons fourni des exemples, entre autres celui où il eſt queſtion de convaincre Ulyſſe d'avoir tué Ajax. En voici un autre. Je veux prouver qu'*il y a une Sageſſe qui gouverne le Monde, &c.* J'avance d'abord pour cela, Que par tout où il paroit de l'ordre & de la conduite, on conçoit infailliblement une Sageſſe qui y préſide, & je l'établis par l'énumeration des choſes qui ſont à notre portée, & que nous voyons être un effe non du hazard, mais d'une prudence qu les fait & qui les gouverne. J'avance enſuite qu'il n'y a rien où il paroiſſe plu d'ordre ou de conduite, que dans les mouvemens des parties du Monde, ce que je démontre par la révolution des jours & des nuits; par la viciſſitude des quatre Saiſons de l'année, du lever & du coucher des Aſtres, & je conclus, Que s'il eſt vrai que l'ordre nous marque une Sageſſe qui y préſide, & qu'il y ait un ſi grand ordre en tout ce qui ſe fait dans le Monde, on ne peut douter qu'il n'y ait une Sageſſe qui le regle & qui le gouverne.

En ſecond lieu, quand à la fin d'un Raiſonnement, on ne ſe contente pas de conclure ce qui eſt à prouver, & qu'allant plus loin, on en conclut quelque choſe qui n'étoit point en queſtion, mais qui ſert comme de comble ou comme de couronnement à ce que l'on a prouvé, cela peut encore s'appeller une Concluſion Oratoire; parce qu'il faut être Orateur pour y réüſſir. Ainſi un General d'Armée eſt mis en juſtice pour quelques vexations qu'il a exercées, & ſon Avocat travaille à le défendre par la conſideration de ſes ſervices. Il expoſe ſes exploits, montre les dangers qu'il a courus, il le fait voir couvert de bleſſures, & il conclut, » Pouvez-vous, Meſſieurs, « vous réſoudre à priver la République, « d'un homme qui lui eſt ſi utile & ſi neceſſaire « encore dans les guerres que nous « avons ou qui nous menacent ? » Voilà ſa Concluſion naturelle : mais au lieu de s'y arrêter, » Et ne craignez-vous point, « ajoûte-t-il, qu'on ne diſe que la fortune « l'ayant épargné tant de fois dans le péril, « lorſqu'il ne s'épargnoit pas lui-même, « ſa deſtinée ne l'a point garenti de la « mort pour la gloire du Peuple Romain, « mais pour ſervir de victime à la cruauté « de ſes Juges ? » C'eſt une maniere de finir digne d'un homme éloquent.

De même Sulpicius dans ſa cauſe contre Muréna, mépriſant les victoires que ce General avoit remportées, parce que c'étoient les Peuples d'Aſie qu'il avoit eu à combattre : » Mépriſez donc, lui dit « Ciceron, mépriſez le triomphe de Curius, « celui de Flaminius, celui de Fulvius ; « ce n'étoient que des Grecs qu'ils « avoient vaincus, ou bien des Peuples « d'Aſie. Mépriſez de même le triomphe « de Scipion, & ne tenez aucun compte de « toute ſa gloire qui n'a point d'autre fondement. « Sachez neanmoins que ſelon nous, «

» ſachez que ſelon tout le Peuple Romain, la gloire de ce grand Homm
» eſt égale à celle de ſon frere, puiſqu
» acquit le ſurnom d'*Aſiatique* pour avoi
» dompté l'Aſie, ainſi que ſon frere eu
» le ſurnom d'*Africain* pour avoir vainc
» tous nos ennemis en Afrique.

Cette maniere de conclure eſt ſemblable à la précedente, en ce que cet Eloge de Scipion eſt ajoûté comme de ſurcroi à la défenſe de Muréna. L'Orateur aſſez ſouvent ſe porte à cette eſpéce de Concluſion, & y arrive par le moyen de cette particule *De ſorte que*, ou autre ſemblable Par exemple, un homme de merite n'ayant point été fait Conſul en ſon temps, & ayant enſuite été élevé à cette Charge d'une maniere fort éclatante, l'Orateur étale l'éclat de ſon élection, & conclut ainſi ; » De telle ſorte qu'on peut dire que
» ce n'eſt point l'injuſtice des hommes
» qui vous priva du Conſulat lorſque vous
» deviez y être élevé, mais que c'étoit la
» Providence qui ſe reſervoit le ſoin de
» vous y élever avec plus de gloire.

Mais la troiſiéme & principale eſpece de Concluſion Oratoire, eſt ce que l'on fait après une Preuve ou après un Raiſonnement que l'on a traité comme il faut, & qu'on a auſſi appuyé de ſimilitudes ou

exemples, ou d'autres choſes pareilles.
ar ſi nous montrons que ce que nous
utenons eſt encore plus vrai dans le ſujet
ue nous traitons, qu'il ne l'eſt dans l'e-
emple ou dans la ſimilitude que nous en
onnons, c'eſt une Concluſion Oratoire.
ous l'avons donné à connoitre dans ce
ue dit Jeſus-Chriſt; Qu'il faut compter
r la Providence, par cette raiſon, qu'-
lle nourrit les oiſeaux, & qu'elle orne
fort & embellit les lys dans les jardins:
e que l'on conclut ainſi: *Quel ſoin n'au-*
a-t elle pas des hommes à plus forte raiſon,
uiſqu'elle les regarde comme ſes enfans?

C'eſt de cette façon que conclut l'Apôtre Saint Paul, lorſqu'il exhorte au travail & à la patience par l'exemple des Athletes. » Tous les Athletes, dit-il, « gardent en toutes choſes une exacte temperance; & cependant ce n'eſt que pour gagner une couronne corruptible, au lieu que nous en attendons une qui ſera incorruptible; » Et pour prouver que le Miniſtre qui ſert à l'Autel, doit vivre de l'Autel, lorſqu'il a rapporté la Loi qui défend de lier la bouche du bœuf qui foule le blé, il ajoûte, *Eſt ce que Dieu ſe met en peine des bœufs?* Ce que l'Apôtre ne dit, qu'à cauſe que Dieu a pour les Hommes & pour ſes Miniſtres une Providence plus particuliere.

Comme il eſt ſi naturel de tirer ce ſorte d'avantage d'un Raiſonnement , n'eſt pas ſurprenant que les Orateu fourniſſent auſſi des exemples de ces Conclusions Oratoires. Il y en a une dans Démoſthéne qui eſt entre autres d'une trè grande beauté. » Je voyois , dit-il , qu » dans tous les temps notre Républiqu » avoit été jalouſe de la primauté parmi » les Villes de la Grece , & que pour ſe » conſerver cette gloire , elle avoit toujours employé plus de troupes & plus » d'argent , lorſqu'il étoit queſtion de leur » commune utilité , que chacune des autres n'en employoit en particulier pour » ſa propre conſervation. D'autre côté , » Philippe , à qui nous avions à faire , » n'épargnoit rien pour s'aggrandir ; & » il perdoit ſans chagrin un œil , un bras , » une jambe , toute autre partie du corps , » pourvû qu'il ſe ſignalât. Dira-t-on que » cette grandeur d'ame convenoit à un auſſi » petit Prince : mais que les Atheniens , » tout pleins de la gloire de leurs Ancê» tres , devoient volontairement lui laiſſer » opprimer la liberté de tous les Grecs , » & le voir s'emparer de leurs Républi» ques , ſans s'oppoſer à ſes entrepriſes ?

Ce que nous voyons là dans Démoſthéne, nous le trouvons pareillement dans deux droits remarquables : l'un de Ciceron ns ſa Harangue pour ſa Loi Manilia, l'autre de Tite-Live en ſon troiſiéme ome, Livre 4. ch.

Dans le premier l'Orateur Romain ontre au Peuple que la gloire de l'Empire l'engage à pourſuivre la guerre contre Mithridate, pour ſe vanger de la cruauté e ce Prince, qui par une Lettre circulaire envoyée de tous côtez dans l'Aſie, voit fait égorger en un jour quarante mille Citoyens Romains. Il leur prouve ombien ils doivent être ſenſibles à cette ruelle offenſe, par l'exemple de leurs Peres & de leurs Ancêtres qui avoient ris les armes pour des ſujets infiniment moins conſiderables, & il le fait en ces ermes : »Vos Ancêtres, pour des Mar- « chands & des Matelots maltraitez, ont « ſouvent entrepris la guerre ; & vous de- « meureriez ſans reſſentiment, après un « maſſacre ſi épouventable de vos Citoyens? «

A ce parallele Ciceron en joint encore trois ou quatre que nous laiſſons pour abreger ; mais il les finit tous par un trait qui eſt auſſi fort Oratoire : » Prenez « garde, Meſſieurs, leur dit-il, que com- « me il eſt très-glorieux à vos Ancêtres, « de vous avoir laiſſé un Empire dans « une ſi haute ſplendeur, il ne vous ſoit «

» très-honteux de le laiſſer ſoüillé d'une
» ſi noire infamie. » Voilà pour Ciceron.

A l'égard de Tite-Live, on voit dans l'endroit, que nous avons cité, un Tribun du Peuple qui répond à Caton le Cenſeur. Ce rigide obſervateur de tous les devoirs de la vie, trouvoit fort étrange que les Dames Romaines quittant leurs maiſons, paruſſent attroupées en public, pour prier & ſolliciter les Romains de lever les défenſes qu'on leur avoit faites par la Loi *Oppia* pendant la Guerre, de porter de l'or & d'autres parures, dont elles avoient uſé dans les temps heureux de la République; elles demandoient qu'on les laiſſât dans leur ancienne liberté, à cauſe que la paix paroiſſoit avoir ramené ces heureux temps. Caton prétendoit que jamais les Dames Romaines ne s'étoient ainſi montrées en foule hors de leurs maiſons; mais le Tribun lui ſoûtient que cela n'eſt point nouveau; qu'on les avoit vûës, du temps de Romulus, venir ſe jetter entre deux armées, pour les porter à faire la paix; qu'on les avoit vûës, du temps de Coriolan, ſe rendre dans l'Armée ennemie qu'il commandoit, pour lui perſuader de lever le ſiege; & que quand on fit venir de Phrygie la Statuë de la Déeſſe Cybele, on les vit aller

en foule, à ſa rencontre, pour honorer cette Déeſſe. Un Orateur médiore s'en ſeroit tenu là; le Tribun, que Tite-Live fait parler, pourſuit en ces termes: » On ne
s'étonne pas, dit-il, que dans des affaires «
également communes aux hommes «
& aux femmes, les Dames ſe ſoient «
montrées en public; & l'on s'étonne «
qu'elles y paroiſſent pour une affaire qui «
leur eſt propre, & qui les intereſſe toutes «
! » Ce raiſonnement eſt bon, en ce qu'il répond à un homme qui avoit avancé *que les Dames ne s'étoient jamais ainſi aſſemblées.*

Obſervons donc, que dès qu'il y a quelque Similitude, quelque Exemple; enfin, quelque Paralléle dans un Argument, il peut y avoir une pareille concluſion, & même pluſieurs, dont l'une viendra de la différence du temps, l'autre de celle du lieu, ou de la choſe: ou de la perſonne, ou de la maniere, ou de la cauſe. Par exemple, on dit aux Athéniens; » Le Roy
de Perſe vint à bout de rompre le Mont «
Athos, tout heriſſé de rochers; & nous «
ne viendrions point à bout de rompre «
l'Iſthme de Corinthe, qui n'eſt que de «
la terre? Ce Prince vint à bout de ſon «
entrepriſe, n'étant animé que par l'envie «
de s'aggrandir; & nous ne vien- «

» drions point à bout de la nôtre, étant » ſoûtenus par la vûë de ſauver la vie de » nos Citoyens & notre liberté! Il exe» cuta ſon deſſein dans un temps de guer» re; & nous ne pourrions pas, comme » lui, executer le nôtre, dans un temps où » nous ſommes encore en paix!

Ces Concluſions ainſi multipliées paroiſſent diverſes Preuves, elles en ont l'air, & néanmoins ce n'eſt que la même, qui eſt déduite par ſes circonſtances.

Il y a une belle maniere de traiter ces diverſes circonſtances qui précedent un fait, qui l'accompagnent ou qui le ſuivent. Elle conſiſte tantôt à ſuppoſer le moins, pour dire qu'alors même notre cauſe ſeroit encore bonne; tantôt à ſuppoſer le plus, pour montrer que même en ce cas, l'adverſaire n'auroit pas raiſon. C'eſt ainſi qu'on diroit à Philippe: »Vous » offrez cent Talens, afin qu'on vous livre » Démoſthéne. On ne le livreroit pas; » quand même vous en offririez mille, ou » quand même vous offririez pluſieurs » Villes ou pluſieurs Provinces. Que dis» je? On ne vous écouteroit pas, quand » même vous demanderiez tout autre » Athenien, bien inférieur à Démoſthéne.

On peut réduire à cette forme, ce que Ciceron dit pour prouver que Quintius ne doit rien à Névius. » Si ma Partie, diſoit-il, vous avoit dû quelque choſe, « vous le lui euſſiez demandé ſur le champ: « Si vous euſſiez manqué de le faire ſur « le champ, du moins vous l'euſſiez fait « quelques jours après; Si vous ne l'euſſiez « pas fait quelques jours après, du « moins vous y auriez penſé après un « temps plus long, comme dans les ſix « mois, ou enfin dans l'année. Mais vous « laiſſez paſſer deux années entieres, ſans « faire la moindre démarche, ſans lui rien « demander, ſans lui faire parler de rien; « comment voulez-vous perſuader à quelqu'un « qu'il vous doit? »

Cette maniere dont Ciceron a tourné la choſe; eſt fort belle: on pourroit la tourner auſſi de la maniere que nous propoſons, & en ce cas l'on diroit: » Vous prétendez que ma Partie vous doit depuis « deux ans! De l'humeur dont on « vous connoît, on ne vous croiroit point « ſi vous aviez ſeulement été quelques « jours ſans lui rien demander; encore « moins ſi vous aviez attendu pluſieurs « mois, ou une année. Comment voulez- « vous qu'on vous croye après deux ans? »

Il faut rapporter aux Concluſions Oratoires ces Exclamations qu'on nomme *Epiphonêmes*, à la fin d'une Phraſe, ou d'une Penſée, pour lui ſervir en quelque façon de couronnement. Telles ſont ces deux exclamations de Virgile; l'une après avoir expoſé en gros les divers travaux d'Enée, lorſqu'il s'écrie, *Tant il étoit difficile de donner naiſſance à l'Empire Romain?* L'autre, après avoir expoſé l'attachement de Junon à perſécuter ce Prince, lorſqu'il s'écrie, *les Dieux ſe livrent-ils à de tels reſſentimens?* Ce que Boileau a imité dans ſon Lutrin, lorſqu'il a dit:

Tant de fiel entre-t-il dans l'ame des
Dévots?

Une autre exclamation du même Poëte n'eſt pas de même nature; c'eſt celle que Racine a traduite par ce Vers:

Eſt ce un ſi grand malheur, que de ceſſer
de vivre?

Car elle ne finit point la Phraſe, & c'eſt plûtôt un Principe qu'une Concluſion.

Enfin, il n'y a point de Preuve Oratoire qui faſſe plus de plaiſir, que celle où l'on peut diſtinguer trois choſes, qui ne ſe trouvent point dans toutes ſortes de Preuves. La premiere eſt l'*Argument* ou la *Raiſon* qui établit notre Propoſition. La ſeconde, que l'on peut appeller *Induction*, eſt l'*Exemple*, la *Similitude*, une *Parabole*, une *Fable*, un *Témoignage*; une *Loi*; ou autre *Titre* qui confirme & appuye la raiſon; la troiſiéme eſt cette *Concluſion*, ou nous marquons la force de ce que nous avançons, en concluant *du plus au moins*, *ou du moins au plus*. Ajoûtons, pour le comprendre, l'Exemple du Diſcours des Machabées, aux autres Exemples que nous avons rapportez. Ils refuſent d'obéïr à Antiochus; l'honneur, la Religion les en empêchent; ils aiment mieux mourir. Mais ce ſera dans les ſupplices les plus cruels? Eleazar, caduque, chargé d'années, leur a réſiſté. Que ſi un vieillard foible & caſſé a pû les vaincre, que ne feront point de jeunes gens, pleins de vigueur, animez par ſes inſtructions, & ſoutenus par ſon exemple? On peut voir ce Diſcours plus au long dans ce que Joſeph a écrit de ces illuſtres Martyrs.

Il arrive quelquefois qu'après les deux premieres parties, la Concluſion n'eſt pas telle que nous venons de la propoſer; mais elle n'eſt que notre Propoſition même & notre Preuve, répetée en termes plus magnifiques & plus pompeux; en voici un modele, ſur cette Propoſition, *Il ne faut pas s'indigner de ce que les gens de bien ſouffrent en ce monde.* Je l'établis de cette ſorte.

1°. Il ne convient point de s'indigne de ce que les gens de bien ſouffrent beaucoup en cette vie, parce que nous devons ſçavoir que c'eſt Dieu qui les exerce & qui les éprouve, qu'il les prépare à de grandes choſes par les ſouffrances, qu'il les purifie; qu'il les fait combattre pour les couronner; qu'il les conduit enfin à une gloire immortelle. Ils ſouffrent & ils ſont dans la douleur; mais c'eſt par-là qu'ils vont à une joye éternelle. Il n'en eſt pas ainſi du ſort des méchans, qui ſont à préſent dans la joye, mais qui ſouffriront éternellement.

2°. Vous demandez pourquoi l'on voit ſouffrir les gens de bien! Demande-t-on dans une Armée, pourquoi le General, qui la commande, détache ce qu'il a de plus brave dans ſes troupes pour les expeditions les plus périlleuſes, pour aller de nuit ſurprendre les ennemis, pour reconnoitre les lieux, pour donner l'aſſaut, pour forcer un poſte. Ceux qui vont en détachement, ne diſent point que leur General les maltraite; au contraire, ils s'applaudiſſent plûtôt de l'eſtime qu'il leur témoigne, & de la préference qu'il leur donne. S'ils reviennent bleſſez, ils ne s'indignent point de leurs bleſſures, ils s'en vantent eux-mêmes, ils ſe font un plaiſir de les montrer, ils en parlent ſans ceſſe & avec joye, parce qu'en effet elles ſont glorieuſes, quoique bien ſouvent ce ne puiſſe être qu'aux yeux des Hommes.

3°. Comment donc trouver étrange, qu'un homme de bien ſoit dans les ſouffrances par l'ordre de la Providence? Puiſqu'un tel homme qui ſouffre avec fermeté, eſt digne de l'attention, non-ſeulement des Hommes, mais des Anges & de Dieu même. Non, rien n'eſt plus glorieux qu'un homme innocent & conſtant, qui eſt aux priſes avec la douleur, & qui la ſurmonte.

Ce dernier Exemple retombe dans le même genre que les précédens, par la réflexion ajoûtée à la fin de la ſeconde partie, *que les bleſſures à la guerre ne ſont glorieuſes, aſſez ſouvent, qu'aux yeux des Hommes*, & par l'oppoſition de la conſtance d'un homme de bien dans les maux, qui eſt glorieuſe aux yeux de Dieu même. Mais comme on peut retrancher l'une & l'autre, on peut en faire un genre different, qui auroit encore ſa beauté.

ARTICLE IX.

De l'Amplification Oratoire.

Il faut bien diſtinguer, dans une Cauſe, ce qui établit le Fait, d'avec ce qui en montre l'Importance. L'une eſt la Preuve que le Juge attend de l'Orateur, & qu'il a droit de lui demander; l'autre eſt l'Amplification, qu'on n'a droit, ni de demander, ni d'attendre, puiſque ce n'eſt pas ſur quoi le Juge doit prononcer. C'eſt une choſe ſurajoûtée à la Preuve, qui contribuë au gain du Procès; & on l'appelle *Amplification Oratoire*, tant parce que l'Orateur y paſſe en quelque maniere les bornes de ſa Cauſe, que parce que c'eſt où éclatte ſon habileté. Cette matiere va devenir intelligible par l'explication des diverſes additions qu'un Orateur peut faire à ſa Preuve, & par les exemples que nous donnerons de chacune.

Ces additions ſont de trois ſortes: car ou il ajoûte quelque choſe, qui n'eſt point dans ſon ſujet, mais qui pourroit y être; ou il ajoûte ce qui eſt réellement dans ſon ſujet, mais que les Juges ne doivent point conſiderer; ou enfin ce qu'il ajoûte, n'eſt qu'une Elocution plus pompeuſe & plus magnifique, qui ne fait que répeter ce qu'il a déja dit d'une maniere plus ſimple.

Premierement, ce que l'Orateur ajoûte à ſa Preuve, n'eſt pas réellement dans ſon ſujet; mais il pourroit y être; ou

même

même a penſé arriver, ou ſeroit arrivé, ſi quelque obſtacle, ou quelque hazard ne l'eût empêché. Nous le voyons dans Démoſthéne, lorſqu'il plaide contre ſes Tuteurs. Car tant qu'il prouve les injuſtices que ſes Tuteurs lui ont faites, il remplit ſes obligations; il établit ce dont il s'agit; & alors on ne dit point qu'il amplifie. Mais il amplifie, lorſqu'ayant achevé cette Preuve, il montre qu'il étoit menacé de la ruine totale de ſa fortune, ſi des gens de ſi mauvaiſe foi avoient continué d'être ſes Tuteurs. C'eſt-là viſiblement une choſe qui n'eſt pas dans ſon ſujet, parce qu'il ne s'agit point des excès que ſes Tuteurs ont pû commettre, mais de ceux qu'ils ont commis; & neanmoins cette conſideration d'une choſe qui n'eſt pas, rend attentif à celle qui eſt. Nous en avons un exemple dans l'Eneïde.

En effet nous voyons dans Virgile que Laocoon venant de la Citadelle à l'endroit où étoit le Cheval-de-bois, s'emporte contre les Troyens qui regardent cette machine comme une offrande innocente, que les Grecs avoient faite aux Dieux; & leur montrant par ſon exemple, qu'il falloit la briſer, il lui lance avec beaucoup de force un trait, qui fait connoître qu'il y a de la fraude, par la maniere dont la machine retentit. Juſques-là c'eſt l'expoſition de ce qui s'eſt fait : mais enſuite Enée ajoûte ; » Et ſi » les Dieux ne nous euſſent point été con» traires , ſi nous n'euſſions point été » aveuglez , cela nous eût ſuffi pour nous » porter à la rompre ; & par ce moyen nos » murs , nos tours , la ville de Troye ſub» ſiſteroient encore. » Voilà un effet qui, pour n'être pas arrivé , rend neanmoins plus conſiderable l'action de Laocoon , parce qu'elle a pû le produire ; il n'y a perſonne qui en liſant cet endroit de Virgile , ne ſe préte aux regrets qu'il excite. C'eſt donc là une premiere eſpece d'Amplification Oratoire.

La ſeconde eſpece conſiſte , comme nous l'avons dit , en ce que l'Orateur ajoûte à ſa cauſe quelque choſe qui ſe trouve effectivement dans ſon ſujet , mais que les Juges ne devroient point conſiderer , du moins pour lui accorder ce qu'il demande ; & neanmoins , ſoit prudence raiſonnable , ſoit foibleſſe & trop grande facilité , cela ne laiſſe pas de les entrainer , ou du moins d'y aider. Ciceron en fournit des exemples. En effet , lorſqu'il prouve que le Poëte Archias eſt Citoyen Romain , il établit ce qui eſt en queſtion , comme nous l'avons déja obſervé : mais lorſqu'il ajoûte, que quand même il ne le ſeroit pas encore, il meriteroit de l'être ; & lorſque pour cela, il fait ſon éloge, qui peut douter que cet éloge ne faſſe fermer les yeux des Juges ſur ce qu'il pouvoit y avoir de défectueux dans ſes moyens, quoiqu'il ne fût point queſtion du merite du Poëte ?

Et lorſque plaidant la cauſe de Milon, il montre les grands avantages qui reviennent à la République de la mort de Clodius ; quand il étale les crimes & les attentats que Clodius avoit commis, ou qu'il ſongeoit encore à commettre, lorſqu'il montre que ce meurtre n'eſt arrivé que par un effet particulier de la providence des Dieux ſur la République, ou par un effet de la vengeance qu'ils ont voulu prendre de tant de ſacrileges & d'impietez ; on voit en tout cela, qu'il ne plaide point ſa cauſe ; ce qui ſe voit, parce que, ſuppoſant que tout cela fût vrai, il ne s'enſuit pas que Milon eût eu raiſon de tuer Clodius, ou que les Juges duſſent l'abſoudre. Il lui falloit prouver que Clodius avoit été l'agreſſeur. Cependant, ſoit que ſur cet article ſes moyens fuſſent ſuffiſans, ſoit qu'ils ne le fuſſent pas, on ſent que ces grandes vuës de *crimes énormes* & d'*attentats* commis par Clodius, ces *vuës de bien public*, de *vengeance Divine* & de *Providence*, ajoûtent à ſes moyens, quels qu'ils ſoient, une force toute victorieuſe. C'eſt donc ce que nous regardons comme la ſeconde eſpece d'Amplification Oratoire.

La troiſiéme eſpece conſiſte en ce que l'Orateur, ſans rien ajoûter de nouveau, répete ce qu'il a déja dit, non pas en mêmes termes, mais avec des expreſſions plus nobles & plus énergiques, qui donnent à ſon ſujet une nouvelle dignité. Seneque a pratiqué ce précepte, mais en le pratiquant il a commis une grand faute, contre la raiſon & la Religion, & par conſequent contre la bonne Rhétorique.

Ce Philoſophe prouve d'abord, qu'il n'arrive jamais aucun mal à l'homme vertueux, parce qu'il jouït d'une tranquillité d'ame, d'une paix d'eſprit & de cœur, qu'aucun évenement de la vie ne peut ni troubler ni même altérer. Juſques-là, il n'amplifie pas, & on peut lui paſſer ce qu'il avance. Mais il amplifie, lorſqu'il vient à dire : *Auſſi rien n'eſt plus grand, qu'un homme juſte & conſtant dans l'adverſité. Rien n'eſt plus beau que de voir un tel homme aux priſes avec la mauvaiſe fortune, qui lui réſiſte, qui la combat & la ſurmonte ; c'eſt un ſpectacle* *qui eſt digne de l'attention de Dieu.* On peut encore paſſer tout cela ſans y trouver à redire : mais que penſer de ce qu'il ajoûte ? *Armez-vous de patience*, dit-il, *c'eſt le moyen, je ne dis pas de vous égaler à la Divinité, mais de vous élever au-deſſus. Son excellence empêche qu'elle ne ſoit ſujette à aucun mal, & votre vertu vous éléve au-deſſus de tous les maux !*

Quelle inſolence ! de concevoir qu'un Mortel, puiſſe par ſa fermeté être plus grand que Dieu ! Seneque outre l'amplification, & cet exemple ſervira à trois fins. L'une eſt de montrer une choſe répetée avec plus d'emphaſe, ce qui étoit notre premier but ; l'autre, d'avertir l'Orateur de ſe contenir dans de juſtes bornes lorſqu'il amplifie, & de ne jamais rien outrer ; la troiſiéme, eſt d'être ſur nos gardes en liſant Seneque.

L'Amplification, qu'il fait ſur la mort du Philoſophe Calliſthene, eſt auſſi de la troiſiéme eſpece, c'eſt-à-dire, qu'elle ne conſiſte que dans l'Elocution, car comme ce fut Alexandre le Grand qui le fit mourir, Seneque ſur cela s'explique en ces termes ; » Voilà, dit-il, la honte éternelle d'Alexandre, que rien ne ſera ja- « mais capable d'effacer. Il n'y a point de « merite, il n'y a point de vertu, il n'y a «

» ni victoires, ni exploits, ni conquêtes, » qui puiſſent laver cette tache. Qu'on » me diſe pour le vanter, qu'il a paſſé au » fil de l'épée des Troupes innombrables » du Roi de Perſe, je répondrai pour le » noircir, qu'il a auſſi tué Calliſthene! » Quand on dira qu'il a défait Darius & » détruit ſon vaſte Empire, je répondrai » qu'il a auſſi tué Calliſthene. » Et après d'autres pareilles oppoſitions & réponſes, *Enfin*, dit-il, *qu'il ait effacé la gloire de tous les Rois, je ſoutiendrai que ce crime efface la ſienne, &c.*

Comme il eſt important de connoître la nature de l'Amplification, il eſt auſſi à propos de ſavoir quelle eſt ſa place. C'eſt quelquefois dans l'Exorde, pour des faits déja connus; c'eſt aſſez ſouvent après la Narration des faits, comme dans les Panégyriques, & même dans le genre Judiciaire, c'eſt après la preuve de certains faits, enfin c'eſt dans la Péroraiſon, avec cette différence remarquable, que dans la Peroraiſon, l'Amplification regarde toute la cauſe, au lieu qu'après la preuve de certains faits, elle ne regarde que ces faits particuliers.

Sur quoi il faut ſe reſſouvenir de ce que dit Ariſtote, que la Preuve établit la réalité du Fait, que l'Amplification en montre la grandeur, & que la nature ne ſouffre pas qu'on l'amplifie, avant qu'il ait été conſtaté. C'eſt ſans doute ce qui a auſſi fait dire à Ciceron, qu'il ne faut employer les lieux communs, les mouvemens, les amplifications, qu'après avoir établi l'accuſation, & qu'autrement ce ſont de vaines Déclamations. Hermogene enſeigne la même choſe, & ſon Commentateur ajoûte, *qu'Il n'y a que les Sophiſtes & ceux qui broüillent tout, qui en uſent autrement.*

Cette verité ſe confirme par l'exemple que nous avons indiqué dans la Harangue pour Milon; car Ciceron ayant eu à prouver, que Milon n'a point été l'aggreſſeur, ce n'eſt qu'après l'avoir montré, qu'il ajoûte: *Suppoſons neanmoins qu'il le fût, & qu'il vînt vous dire: Oui, Meſſieurs, je l'ai attaqué, cet ennemi de Dieu & des hommes; pourriez-vous, même alors, le condamner d'avoir eu cette attention pour le bien de la République?* Ce n'eſt qu'après cela, que l'Orateur dit encore: *Mais non, Meſſieurs, ce n'eſt pas Milon qui s'eſt ainſi porté à vous délivrer de Clodius; ce ſont les Dieux eux-mêmes qui ont porté ce monſtre à attaquer Milon, afin que Milon en ſe défendant les vengeât de cet impie. Je vous atteſte, Montagnes d'Albes, Bois Sacrez &c.*

La même choſe ſe voit dans la Harangue pour Quintius. L'Orateur y établit premierement, que ſon Client n'a point manqué à l'aſſignation, & par conſequent, qu'on n'a pas dû ſaiſir ſes biens & les vendre. Ce fait étant prouvé, il amplifie la cruauté de Névius, de les avoir vendus, quand même on ſuppoſeroit que Quintius n'eût point comparu.
» Car, dit-il, Meſſieurs, qu'y a-t-il de
» plus cruel, que de perdre un Parent,
» un Aſſocié, un Ami, de le perdre, dis-je,
» d'honneur & de réputation, & de le
» dépoüiller en même temps de tous ſes
» biens? Un homme qui perd ſon bien,
» ſe conſole, ſi ſa réputation eſt entiere;
» un homme perdu d'honneur, trouve
» quelque ſoulagement, s'il a encore
» du revenu; mais que peut faire
» celui qui perd tout à la fois ſa fortune
» & ſa réputation? qui a vû vendre juſqu'à
» ſes meubles & ſes habits en plein
» Marché? Il ſe voit réduit à une condition
» non-ſeulement indigne des vivans,
» mais au-deſſous même de la fortune des
» morts.... Il ſe voit faire des funerailles,
» où aſſiſtent, non pas ſes amis pour honorer
» ſa memoire; mais des creanciers
» qui la déshonorent, & des enchériſſeurs
» qui la déchirent.

Obſervons premierement dans cette derniere Amplification, qu'à ne la prendre que dans les dernieres lignes, elle eſt du genre de celles qui conſiſtent à répéter d'une maniere plus forte, ce qu'on a déja dit d'une maniere plus ſimple. Car *être comme ôté du nombre des vivans*, *être rangé au-deſſous des morts*, *ſe voir faire ſes funerailles*, tout cela n'eſt ici qu'une expreſſion plus pompeuſe pour dire, *être perdu d'honneur*, *& dépoüillé de ſes biens.*

Obſervons en ſecond lieu, que toutes ces Amplifications, que nous venons de rapporter, ne paroiſſent qu'après la preuve, parce que les faits étoient douteux. Quelquefois il ſuffit d'expoſer le fait ſans le prouver, parce qu'on ne le révoque point en doute. Ainſi Valere Maxime rapporte de quelle maniere une femme qu'on vouloit faire mourir de faim dans la Priſon pour crime capital, y fut nourrie aſſez long-temps par ſa fille, à qui par pitié l'on permettoit de la voir, ſans lui permettre de lui porter aucune nourriture. Il rapporte comment on s'apperçut que cette fille donnoit du lait à ſa mere pour la faire vivre; ce qui lui obtint la grace de ſa mere, avec le privilege d'être toutes deux nourries aux dépens du Public, & avec cette ſatisfaction ho-

norable, de voir la Priſon changée en un Temple, qui ſut conſacré à la Pieté. Après quoi le même Auteur, entrant dans l'Amplification du fait qu'il vient de faire connoître ; » Juſqu'où ne pénétre point,
» dit-il, la Pieté ? Quelle clôture & quelle
» barriere ne franchit-elle pas ? Capable
» de tout inventer, elle trouve une ma-
» niere ſans exemple, de nourrir une
» mere dans la Priſon ? Qu'y a-t-il de
» plus inouï, de plus nouveau, ou de
» plus extraordinaire, qu'une mere allai-
» tée par ſa fille ? Ne ſeroit-on pas tenté
» de dire que cette action renverſe les
» loix de la Nature, ſi l'on n'étoit pré-
» venu que la premiere de toutes ces loix,
» eſt la pieté que nous devons à nos Pa-
» rens ?

Valere-Maxime ne va pas plus loin, parce qu'il vouloit être court. Mais il auroit pû s'étendre encore ſur la clemence du Gouvernement, ſur la nourriture accordée tant à la mere qu'à la fille aux dépens de la République, & plus encore, ſur la Priſon changée en un Temple conſacré à la Pieté.

Ce que fait Valere-Maxime, les Orateurs le font, non-ſeulement dans le genre Théorique, mais encore dans le Judiciaire, c'eſt-à-dire, qu'ils ne s'arrêtent s à prouver les faits, lorſqu'on ne peut s revoquer en doute, mais ils ſe conntent de les expoſer, ou de les énoncer, our enſuite les amplifier. Ciceron en ſe de la ſorte, en plaidant pour Rabius Poſthumus.

Car il fait en cet endroit par occaſion éloge de la bonté de Céſar, qui, dans a plus haute élevation, lorſqu'il commandoit dans les Gaules les Armées de a République, avoit toujours honoré Poſthumus de ſon amitié, & ne l'avoit amais ni oublié ni mépriſé dans le débris de ſa fortune, mais l'avoit puiſſamment ſecouru & aſſiſté dans ſon malheur. Voici la conduite de l'Orateur dans cet Eloge. Il expoſe premierement avec ſon éloquence ordinaire ce que nous venons de dire, mais ſans le prouver; parce que la ſimple expoſition du fait ſuffit dans ces occaſions; après quoi il vient à l'amplification qui eſt magnifique. » J'avouë, «
dit-il, que Céſar a d'ailleurs de grandes «
vertus. Je ſai qu'elles ſont en très- «
grand nombre, & qu'on ne peut guéres «
les concevoir telles qu'elles ſont. Ce- «
pendant je ne parle point de ſes autres «
qualitez, qui ſont dignes, pour ainſi «
dire, d'être expoſées ſur les plus grands «
Théatres. Il faut des Aſſemblées gene- «

» rales du Peuple Romain pour les y me
» tre dans leur jour, & les montrer da
» tout leur éclat. Cette habileté à bie
» camper, à bien ranger une Armée,
» forcer les Villes, à mettre en dérou
» les Troupes des Ennemis ; ce courag
» de s'expoſer aux froids, aux glaces &
» aux frimats qui nous ſemblent inſup-
» portables, lors même, que nous ſom-
» mes clos & couverts dans nos maiſons,
» cette ardeur à pourſuivre les Ennemis
» dans les Saiſons les plus incommodes,
» lors même que les bêtes ſauvages ſe
» retirent dans leurs cavernes, & en un
» temps qui ſemble forcer toutes les Na-
» tions à une ceſſation de toute hoſtilité.
» Il faut l'avoüer, ce ſont là de très-
» grandes choſes. Mais enfin, on s'y porte
» par la vuë de la récompenſe la plus
» douce & la plus précieuſe, qui eſt la
» gloire & l'immortalité dans la memoire
» des hommes. Il ne faut donc pas s'é-
» tonner que Céſar, ſi ſenſible à la ré-
» putation, ne ſe rebutte de rien dans
» ſes conquêtes. Qu'y a-t-il donc en lui
» de ſurprenant & de merveilleux ? Ce
» ſont ces actions de vertu, que les Poëtes
» ne célébrent point, & dont on ne parle
» point dans les Annales, mais dont le
» prix n'eſt bien connu que des gens ſages

éclairez. Ce ſont ces ſecours, cette «
otection, cette aſſiſtance données à un «
hevalier Romain, plein d'un amour «
ciproque pour lui, attaché à ſa per- «
nne, aſſidu à lui rendre ſes devoirs. «
üi, Meſſieurs, Céſar lui a toujours «
nſervé la même affection. Céſar l'a «
utenu dans ſon déſaſtre, parce qu'il «
n a connu la ſource; qui n'a été ni «
débauche, ni le luxe, ni aucune «
épenſe pour ſatisfaire ſes paſſions, «
ais de juſtes efforts que Rabirius fai- «
it pour augmenter ſon patrimoine. «
oilà, Meſſieurs, ce qui a touché Cé- «
r, & l'a porté à empêcher la ruine «
tale de ſon ami, à l'aſſiſter de ſon «
ien, de ſon autorité, de ſon credit, «
omme il le ſoutient encore; ne vou- «
nt ni ſouffrir qu'il periſſe, ni même «
ue ſa gloire, ſa puiſſance, ſa haute «
rtune, l'empêchent de l'approcher à «
ordinaire, avec toute ſorte de confiance. «
Que d'autres donc vantent ſes exploits, «
ſes conquêtes, & qu'ils jugent de mes «
ntimens comme il leur plaira; pour «
oi je préfére cette bonté de Céſar au «
ilieu de ſa plus haute élévation, à tou- «
s ſes autres vertus. »

Voilà un grand exemple d'Amplifica-
on, & de la maniere dont il faut s'y

prendre dans les Panégyriques. Nous ajo tons cette réflexion, en finiſſant cét Ar ticle, qu'il y a ſans doute bien des pré ceptes de Rhétorique qu'on execute quel quefois, non-ſeulement ſans y penſer, mais même ſans les ſavoir. Voilà ce qu nous avoüons ; mais nous diſons en mêm temps, que les préceptes qui regarden la matiere que nous traitons ici, nou paroiſſent bien difficiles à executer comm il faut, & aux endroits qu'il le faut, non-ſeulement ſi on ne les a pas appris, mais ſi on on n'y penſe pas dans le temp même que l'on compoſe. Car bien-loin que l'attention à ces ſortes de précepte ralentiſſe le feu de l'eſprit, qu'y a-t-il au contraire qui puiſſe l'animer davantage, que de ſavoir ce qu'il fait, & d'être ſûr qu'il traite ce qu'il faut, de la maniere & aux endroits qu'il le faut? Ciceron témoigne dans ſon Livre des Orateurs illuſtres, que les Orateurs à Rome, avant lui, ne ſavoient preſque ce que c'étoit que l'Amplification. Et comme on ne dira point que ce fût faute d'eſprit, que peut-on dire autre choſe, ſinon que la Nature peut conduire à ces grandes & ſolides beautez ; mais qu'elle y conduit rarement ; & qu'il faut apprendre les Préceptes qui les expliquent, & les avoi devant les yeux, pour les bien mettre en pratique ?

Nous n'avons plus rien à dire ſur l'Amplification, excepté que, ſi par ce terme on vouloit entendre certains mots jettez en paſſant pour marquer la dignité d'une choſe, ou ſi on vouloit entendre quelque abondance de paroles, il faudroit reconnoitre qu'à prendre l'Amplification en ce ſens, elle a lieu preſque par-tout. Nous allons préſentement traiter des Mœurs, enſuite des Paſſions, & enfin des trois genres d'Eloquence.

CHAPITRE III.

Des Mœurs, qui ſont le ſecond Moyen de Perſuader.

ARTICLE PREMIER.

Ce que c'eſt que les Mœurs Oratoires.

IL eſt important de connoître les Mœurs Oratoires, puiſque c'eſt un des trois Moyens de perſuader ; & pour parvenir à cette connoiſſance, qui n'eſt pas auſſi aiſée que celle des Argumens, & que celle des Paſſions, il eſt à propos de les diſtinguer de pluſieurs choſes, avec quoi on pourroit les confondre par une erreur très-grande, où ſont tombez des Auteurs Anciens & Modernes, qui étoient d'ailleurs fort habiles.

Premierement, nous diſtinguons les Mœurs Oratoires d'avec les *Mœurs Réelles*. Cela eſt aiſé. Car qu'on ſoit effectivement honnête-homme, que l'on aït de la Pieté, de la Religion, de la Modeſtie, de la Juſtice, de la facilité à vivre avec le monde, ou que, au contraire, on ſoit vicieux, & qu'on ait des qualitez oppoſées à celles que nous venons de dire, c'eſt-là ce qu'on appelle *Mœurs Réelles*. Mais qu'un homme paroiſſe tel ou tel par le Diſcours, cela s'appelle *Mœurs Oratoires*, ſoit qu'effectivement il ſoit tel qu'il le paroit, ſoit qu'il ne le ſoit pas. Car on peut ſe montrer tel, ſans l'être; & l'on peut ne point paroître tel, quoiqu'on le ſoit; parce que cela dépend de la maniere dont on parle. Lorſqu'un jeune homme, qu'on faiſoit lever de ſon lit pour travailler, diſoit: *Je voudrois bien, que d'être dans ſon lit, ce fût travailler!* il exprimoit une averſion qu'il avoit pour le travail. Et lorſque Néron, dans ſes premieres années, prêt de ſigner un Arrêt de mort, diſoit: *Que je ſuis fâché de ſavoir écrire!* il exprimoit un fond de bonté qu'il n'avoit pas, ou qu'il étouffa dans la ſuite.

Ces

Ces deux Exemples donnent à connoître, que les Mœurs Oratoires ne ſont point proprement une Morale, qu'il arrive quelquefois à l'Orateur de débiter dans ſon Diſcours; ce ne ſont pas non plus les Portraits qu'il y peut faire. Tel qu'eſt celui d'Annibal, dans Tite-Live; ou celui de Catilina, dans la Harangue pour Célius; ou ceux du General d'Armée, du Juriſconſulte & de l'Orateur, dans la Harange pour Muréna.

On voit encore par ces deux Exemples, que les Mœurs Oratoires ne conſiſtent point à ſe ſervir des actions d'un homme, pour prouver qu'il eſt d'un tel caractere; ni à ſe ſervir des Mœurs que nous lui connoiſſons, pour prouver qu'il a fait une action qu'on lui impute. Le jeune homme dont nous rapportons les paroles, dit ſeulement, *Je voudrois bien, que d'être mollement dans ſon lit, ce fût ce qu'on appelle travailler!* Et Néron ne dit autre choſe, ſinon, *Qu'il eſt très-fâché de ſavoir écrire!* Il n'y a là, ni Morale, ni Portrait, ni Argument pour rien prouver, ni Paſſion; mais l'un donne une parfaite idée de ſa pareſſe ſans en parler, & l'autre donne à connoître ſa bonté; & ces caracteres ſe peignent dans leurs Diſcours, ſans qu'ils paroiſſent y penſer.

Les Mœurs du Diſcours, priſes en ce ſens, peuvent entrer en paralléle avec le ſang qui eſt dans nos corps, en ce que comme le ſang coule dans les veines, & donne imperceptiblement à toutes les parties du corps, cette vie qui les anime, & ce coloris qui en fait la principale beauté; de même les Mœurs, ainſi marquées & répanduës dans la maniere dont on parle, font que le Diſcours eſt comme un miroir qui repréſente l'Orateur, & les perſonnes dont il parle, puiſque nous y découvrons leurs bonnes ou leurs mauvaiſes qualitez, lors même, comme nous l'avons dit, qu'il n'y en eſt pas parlé. C'eſt donc là ce qu'on appelle *Expreſſion* ou *Imitation des Mœurs*, différente des *Portraits*, différente des *Preuves*, différente des *Paſſions*. C'eſt ſur quoi il eſt à propos de multiplier les Exemples, à cauſe de la délicateſſe de la matiere.

Rien n'eſt plus propre à notre deſſein, que le Jugement de Salomon. Mais comme nous l'avons déja rapporté, il ſuffit qu'on ſe ſouvienne que ce fut la ſeule expreſſion des Mœurs de deux femmes, ou plûtôt que ce fut la voix ou le cri de la Nature, qui fit toute la déciſion du Procès. Tant ce Moyen de perſuader eſt quelquefois efficace, quoiqu'il ne ſoit preſque rien en apparence ! Voici par conſéquent pluſieurs autres Traits, où les Mœurs ſont bien marquées.

Nous liſons premierement dans l'Evangile, que Marie-Magdeleine, dans le Jardin où Jeſus-Chriſt avoit été mis au Tombeau, ayant parlé aux Anges, ſans ſavoir qui ils étoient, ſe retourna, & vit le Sauveur lui-même, ſans ſavoir auſſi que ce fût lui. Nous voyons que Jeſus-Chriſt lui dit, *Femme, pourquoi pleurez-vous ?* & qu'elle penſant que ce fût le Jardinier, *Seigneur*, dit-elle, *ſi c'eſt vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, & je l'emporterai.* Conſiderons de qui elle parle ; c'eſt de Jeſus-Chriſt ; mais à qui croit-elle parler ? à un inconnu. Comment déſigne-t-elle le Sauveur dont elle lui parle ? Trois fois elle le déſigne par le Pronom *Le*, ſans l'avoir déſigné par ſon nom. Comment peut-on employer, contre l'ordinaire, cette maniere de s'exprimer ? C'eſt qu'occupée de l'objet de ſon amour, elle croit que tout le monde s'en occupe auſſi. Ce ſeul Pronom, ce Monoſyllabe *Le*, ainſi placé, eſt une expreſſion merveilleuſe de ſa Paſſion, ſans qu'elle y penſe. Car les Paſſions s'expriment auſſi-bien que les Mœurs.

Si de l'Hiſtoire Sainte nous paſſons aux

Auteurs Profanes, nous aurons un ſecond exemple de ceci dans ce que dit le jeune Iule au 9ᵉ Livre de l'Eneïde. Ce Prince eſt charmé de ce que dans l'extremité où il ſe trouve, étant aſſiegé & preſſé par les Rutulois, Niſus s'offre d'aller tout au travers des ennemis, avertir Enée de venir délivrer ſon fils. Que dit-il dans les tranſports de ſa joye pour animer de plus en plus ce jeune Capitaine par l'eſpoir de la recompenſe ? *Vous avez vû*, lui dit-il, *le cheval, les armes, tout l'attirail de Turnus, le chef de nos ennemis ; je vous les promets pour le prix de votre valeur* : il promet ce qu'il n'a pas encore, & ce qu'il n'eſt pas ſûr d'avoir jamais. C'eſt un trait & un caractere de jeuneſſe, dont l'expreſſion fait un fort grand plaiſir.

Pour troiſiéme exemple voyons ce que nous liſons dans Homere. On tire au ſort entre neuf Princes Grecs ; tous des plus braves, à qui ira combattre Hector qui provoque le plus vaillant à un combat ſingulier. Le ſort tombe ſur Ajax. Ce Capitaine ſe prend à rire. *C'eſt mon billet*, dit-il, *& marche d'un pas ferme & altier vers l'ennemi.* C'eſt là une expreſſion de valeur.

Cela paroît encore mieux, ſi on veut comparer cet endroit d'Homere, avec celui de Virgile où il eſt queſtion de Turnus. Ce Prince doit aller combattre Enée auſſi dans un combat d'homme à homme. Il s'avance vers les Autels, la vuë baiſſée, la pâleur ſur le viſage, d'un pas lent! Il montre ſa peur.

Quels que ſoient ces exemples, ils n'approchent pourtant pas d'un autre que nous remarquons de nouveau dans les Livres Saints. Une fille, dans les Actes des Apôtres, reconnoit la voix de Saint Pierre qui frappe à la porte: & au lieu de lui ouvrir, elle court dire à ceux qui ſont avec elle dans la maiſon, que *Pierre eſt à la Porte*. Qu'eſt-ce que cette émotion qui ſaiſit ſon ame, qui éclatte, & qui l'empêhe de faire même ce qu'elle devoit faire avant toutes choſes? On le voit; dans un évenement qui arrive contre toute eſperance, elle eſt tranſportée d'un excès de joye, & on ſait que la joye, ſans y penſer, cherche toujours à s'épancher & à ſe répandre. Mais pourquoi l'Hiſtorien a-t-il remarqué cette circonſtance, qui peut paroitre petite dans le récit d'une choſe auſſi grave que l'étoit la délivrance miraculeuſe du Chef de l'Egliſe! c'eſt que cette circonſtance, ainſi remarquée, eſt un caractere ſenſible de vrai-ſemblance, ou pour mieux dire, de verité. C'eſt pourquoi ceux qui s'entendent en narration, ſont curieux de ces circonſtances.

Il n'eſt guéres poſſible que le Lecteur ne voye à preſent ce que c'eſt que les Mœurs répanduës dans le diſcours, il en ſent l'effet, il en pénétre la délicateſſe. Et comme les Mœurs, le Caractere, la Nature ſont la même choſe, Boileau n'a-t-il pas eu raiſon de dire,

Un geſte la découvre, un rien la fait
paroitre,
Mais tout eſprit n'a pas des yeux pour la
connoitre.

Et Ciceron n'a-t-il pas eu raiſon de dire que *Deux choſes bien maniées par l'Orateur font admirer ſon Eloquence; les Paſſions*, dont nous parlerons, *& les Mœurs*, dont eſt preſentement queſtion. » *Les* » *Mœurs*, dit-il, *ſont une image du na-* » *turel & de la vie des hommes, les Paſ-* » *ſions ſont ce qui jette le trouble dan le* » *cœur & le remue. Les premieres ſont pour* » *la douceur, pour l'agrément, pour s'at-* » *tirer & ſe concilier les eſprits. Les ſecon-* » *des, ſont la vehemence, le feu de l'Orai-* » *ſon; c'eſt ce qui arrache, pour ainſi dire,* » *le conſentement de l'Auditeur, ſans que* » *l'Auditeur ſoit en état de s'en défendre.*

Ciceron tenoit cette doctrine d'Ariſtote, qui aſſure que l'Orateur perſuade à l'occaſion de ſes Mœurs, lorſqu'il parle de maniere qu'il ſe rend digne de foi, (c'eſt à dire, quand il parle en homme ſage & vertueux.) Car la vertu a un tel credit, que nous ajoûtons plus de foi aux gens de bien, qu'aux autres, ſur-tout dans les matieres douteuſes, & où l'eſprit, de part & d'autre, ne voit point de raiſon qu'il puiſſe ſuivre avec ſureté. Il eſt certain qu'en cette occaſion nous nous abandonnons à eux entierement, & que nous croyons tout ce qu'ils diſent. Mais il faut remarquer que ce crédit doit venir de l'adreſſe de notre diſcours, & non ſimplement de ce que l'Auditeur avoit cette bonne opinion de nous avant que de nous écouter. Et il ne faut point s'arrêter à ce que diſent quelques-uns de ceux qui ont traité de la Rhétorique, qui, à propos de ces bonnes Mœurs & de cette probité, qui doit éclater dans le diſcours, ſoutiennent abſolument qu'elle eſt inutile; au lieu que c'eſt même un des plus forts moyens qu'il y ait pour perſuader. Il eſt donc neceſſaire que l'Orateur ait ſoin, non-ſeulement de rapporter de bonnes raiſons & de prouver ce qu'il dit, mais auſſi de donner une bonne opinion de lui en parlant, c'eſt-à-dire, de paroître tout enſemble & habile homme, & homme d'honneur & porté pour le bien de ceux qui l'écoutent.

Ainſi nous voyons qu'au lieu qu'Ajax dans Ovide, ſe montre emporté & violent, Ulyſſe ſe montre doux & moderé. Au lieu qu'Ajax paroît auſſi faire des reproches à ſes Juges, Ulyſſe au contraire ſe concilie leur bien-veillance.

Nous voyons de même dans le ſecond Livre de l'Eneïde, que ce Diſcours de Sinon, qui eſt un chef-d'œuvre, tire ſa force de l'expreſſion des Mœurs; parce que l'Orateur n'y montre que de la haine pour ceux qui ſont odieux aux Troyens, comme il a ſoin de ne marquer de l'amour, que pour ceux qui étoient agreables aux mêmes Troyens qui l'écoutent.

Demoſthéne exprime par-tout ſa haine contre Philippe, au lieu qu'il ne repréſente jamais Eſchine que comme vendu à ce Prince.

Nous venons de dire les Caracteres que l'Orateur doit ſe donner, particulierement la ſincerité, la probité, le zéle pour ſes Auditeurs, ajoûtons-y la modeſtie, la douceur, la moderation, le déſintereſſement, une humeur aiſée à vivre, de grands égards pour le merite,

la

la conſidération pour les perſonnes reſpectables, pour les perſonnes foibles, ou qui doivent nous être cheres, lors même qu'elles ont tort, tels que ſont nos Parens, nos amis, les Perſonnes conſtituées en Dignité.

C'eſt ainſi que Ciceron ſe fait honneur, ſelon Quintilien, (dans ſa Harangue pour Célius) parce que en réfutant le jeune Orateur nommé Atratinus, qui avoit été trop libre dans ſon Plaidoyé, il l'en avertit avec amitié, comme un pere auroit fait ſon fils.

Cela paroit encore mieux dans ſa Harangue pour Muréna, à l'égard de Sulpicius qui ſe plaignoit qu'on lui eût préferé Muréna dans l'élection des Conſuls. Car Ciceron ne diminuë point le merite de Sulpicius, au contraire il lui donne de fort grands éloges ; mais il montre que Sulpicius avec tout ſon merite, ne ſçavoit pas demander le Conſulat ; ce qui n'étoit point offenſant.

On ne peut point non plus aſſez admirer l'adreſſe avec laquelle il ſe débaraſſe de l'autorité de Caton qui lui étoit ſi contraire. Ce n'eſt pas ſans raiſon que Quintilien en eſt touché. C'eſt un grand modele des ménagemens qu'il faut garder quelquefois.

L'Orateur Romain reconnoit d'abord l'autorité de Caton. En la reconnoiſſant neanmoins, il dit qu'*elle ne doit pas entrer en conſideration dans cette cauſe.* Pour adoucir cette propoſition, premierement il ne l'avance pas avec aſſurance, ni d'un ton affirmatif, mais il lui donne une forme de priere qu'il adreſſe à ſes Juges, & qui eſt fort glorieuſe à Caton. *Meſſieurs*, dit-il, *je vous demande en grace, que la haute eſtime qu'on a pour lui, ne paſſe point dans votre eſprit, pour une raiſon de nous condamner; n'étant pas juſte que ſes grandes qualitez, qui le rendent utile à tout le monde, ne ſoient funeſtes qu'à Muréna.* En ſecond lieu, il ne lui ôte toute conſideration en cette cauſe où il s'agit de nuire à un honnête homme, qu'en la lui accordant toute entiere lorſqu'il s'agira d'être utile & bienfaiſant; ajoûtant que c'eſt la fin que Caton s'eſt propoſée lui-même dans toute ſa conduite.

Sur cela une objection ſe préſente, Caton eſt un homme ſage; il a examiné l'affaire, il ne s'eſt déterminé à accuſer Muréna, que parce qu'il l'a trouvé coupable! Ciceron ſe tire de-là avec habileté. Il ne nie point que Caton n'ait examiné l'affaire, *Mais*, dit-il, *tout accuſé ſeroit bien malheureux, s'il falloit* *que le ſentiment de ſon accuſateur fût regardé comme un préjugé.*

A l'égard du parti qu'a pris Caton, d'entreprendre cette accuſation, l'Orateur avouë qu'il ne le blâme pas, par reſpect pour lui ; il ajoûte pourtant, que n'ayant garde de dire que Caton ſoit capable de faire jamais aucune faute, il croit neanmoins découvrir en lui quelque choſe qu'on pourroit encore perfectionner, ce ſont les vertus mêmes qu'il louë en lui, qui ſeroient, dit-il, plus convenables, s'il vouloit, avec toutes ces vertus, être quelquefois un peu plus accommodant & plus fléxible.

Et pour mettre le comble à cela ; *Caton*, dit-il, *eſt né pour montrer en lui un aſſemblage de toutes les vertus* ; ce qu'il y auroit à ſouhaiter, c'eſt qu'à cet heureux naturel & à tant de grandes qualitez, il n'eût pas joint la doctrine d'une Secte qui n'eſt pas aſſez mitigée ni aſſez douce, mais un peu trop ſévére & un peu trop rude, qui eſt la doctrine des Stoïciens.

Cette différence étant établie entre Caton & cette Secte, il frappe librement ſur celle-ci comme abſurde, impertinente, ridicule, & contraire au naturel excellent de ſon adverſaire. Auſſi lui conſeille-t-il de la quitter ; l'avertiſſant en ami, que s'il ne change pas ſur ſes conſeils, l'expérience & le temps le feront changer. Ce qu'il confirme par l'exemple de Scipion, de Lélius, & de Caton le Cenſeur, qui pour s'être occupez de cette doctrine n'en prirent jamais les manieres toutes ridicules & toutes outrées.

Comment l'Orateur entre-t-il dans cette doctrine, & comment s'y prend-il pour la renverſer? Premierement pour y entrer, il uſe de précaution à l'égard de ſes Juges, en diſant qu'*il n'y entre que parce qu'il a l'avantage de parler devant des perſonnes qui ſont toutes fort éclairées.* Et voilà un exemple de la maniere dont il faut quelquefois préparer ce qu'on va dire.

En ſecond lieu, pour la renverſer, il ne s'aviſe pas d'uſer d'argumens, ni de prouver qu'elle eſt ridicule & impertinente. Cela eût été ennuyeux & déſagreable. Il employe un moyen plus puiſſant & en même temps plus capable de plaire. C'eſt *l'imitation des Mœurs*; & *le Dramatique*, c'eſt-à-dire, qu'il fait parler ces Philoſophes, débitant eux-mêmes leurs Paradoxes, qui ſont, *Que tous les hommes ſont fous, que tous les pechez ſont égaux, qu'il y a autant de mal à tuer un poulet ſans neceſſité, qu'à commettre un par-*

ricide ; qu'il faut être inflexible, ne rien pardonner, n'avoir compaſſion de perſonne, & autres choſes non-ſeulement folles, mais quelquefois affreuſes.

C'eſt ainſi qu'on fait voir ſur le Théatre le ridicule de certains caracteres : on fait parler les perſonnes pour les donner à connoître. Ciceron oppoſe à cela la doctrine de Platon & celle d'Ariſtote ; pour faire un contraſte, ce qui ſe pratique auſſi dans les piéces de Théatre. Enfin comme il a fait parler les Stoïciens, il fait auſſi parler Caton, il montre par ce moyen, ſans l'offenſer, que cette Secte l'a gâté. Il finit par des conſeils qu'il lui donne, & ces conſeils font croire que c'eſt plûtôt entre eux une converſation de gens d'étude, qu'une conteſtation Juridique, ou un Procès.

Nous voyons par ce grand détail, non-ſeulement l'habileté de Ciceron à ſe donner un caractere de prudence & de modération, mais l'uſage de la *Proſopopée*, la choſe la plus propre pour exprimer toutes ſortes de caracteres, ſans les nommer, & ſans offenſer les perſonnes. C'eſt de-là que l'expreſſion des Mœurs s'appelle *Imitation* & *Dramatique*.

ARTICLE II.

Préceptes pour l'expreſſion des Mœurs.

Ce qu'on a vû des Mœurs juſques ici, applanit ſi bien la difficulté des Preceptes ſur cet Article, que les plus ſimples peuvent les concevoir & les mettre en pratique dans l'occaſion.

Il n'y a qu'à conſiderer que les Mœurs étant les inclinations de l'ame, (de quelque principe que ces inclinations procédent), ce qui marquera ces Inclinations dans le Diſcours, y marquera les Mœurs. Et pour diſtinguer les Inclinations, obſervons que tout ce que nous faiſons, ou ce que nous diſons, procéde du Raiſonnement, ou de l'Inclination; & qu'on ne peut aſſigner d'autres principes de nos paroles & de nos actions, que ces deux-là, excepté le hazard & la violence, dequoi il n'eſt point ici queſtion, deſorte que ſi une action ou une parole ne procéde point du Raiſonnement, ou, ce qui eſt la même choſe, ſi elle ne procéde point de la Réflexion, c'eſt une ſuite neceſſaire, qu'elle vient de l'Inclination; & réciproquement, ſi elle ne vient point de l'Inclination, c'eſt une ſuite qu'elle procéde de la Réflexion & du Raiſonnement.

Ainſi, les actions ſeules que nous pouvons rapporter d'une perſonne, ne marquent point les Mœurs, ſi elles ne paroiſſent proceder du principe que nous diſons. En effet, vous voyez un homme yvre, il ne s'enſuit pas qu'il ſoit un yvrogne. Car peut-être eſt-ce un homme qui n'aime point le vin. C'eſt par hazard que cela eſt arrivé, ou bien mal-à-propos quelqu'un a pris plaiſir à le ſurprendre. Mais un homme, contre toute raiſon, s'épargne tout, vit pauvrement, ſe prive du neceſſaire! D'où croira-t-on que cela vienne? ſinon d'un principe d'avarice, ſur-tout s'il fait cela étant malade, & lorſqu'il ne doit rien épargner, parce qu'il s'agit de ſa ſanté.

Ces obſervations donnent lieu à trois ou quatre Préceptes pour l'expreſſion des Mœurs. Car, premierement, ayant ſoin de faire entendre que ce que nous diſons, ou ce que nous faiſons, ou bien même, que les actions & les paroles de ceux dont nous parlons, procedent de l'inclination, malgré les raiſons & les réflexions qui s'y oppoſent, nous exprimons nos Mœurs & celles des autres.

En ſecond lieu, ſi ces actions & ces paroles procedoient de la réflexion & du raiſonnement, & que neanmoins on ne fit pas connoître qu'elles procedent de ce Principe, alors encore on exprimeroit des Mœurs, parce qu'on laiſſeroit à entendre que ces actions & ces paroles procedent de l'inclination. Ainſi l'empreſſement que les Juifs témoignent à paſſer la Mer de Génézaret pour chercher Jeſus-Chriſt, marque en eux l'amour de la Parole de Dieu, tant qu'on ne ſait point ce qui les fait agir; & on ne commence à voir, qu'ils n'y vont point par un principe de pieté, que lorſque Jeſus-Chriſt, qui voyoit le fond de leur cœur, déclare qu'ils ne le cherchent, qu'à cauſe du Miracle qu'ils lui avoient vû faire dans le Deſert, c'eſt-à-dire, la multiplication des Pains, & qu'ils eſpéroient de le voir recommencer.

Cela nous apprend qu'il faut ſur-tout conſiderer la fin d'une action, & la faire connoître pour faire connoître les Mœurs. Opimius, dans Horace, ſe refuſe tout, pour épargner, il exprime ſon avarice: Ménédéme ſe refuſe tout, dans Terence, c'eſt pour ſe punir lui-même, il exprime ſa colere. Medée tuë ſes enfans, pour faire de la peine à Jaſon; elle exprime donc ſa colere contre ſon Mari, & non ſa cruauté contre ſes enfans. Agamemnon immole Iphigenie, ou par ambition, ou pour obéïr aux Dieux, ou pour ſervir la Patrie; il exprime donc quelqu'un de ces trois caracteres, & non aucune cruauté contre ſa fille. Auſſi, loin d'exciter la colere contre lui, comme feroit un Perſécuteur, il excite la compaſſion.

Démée, dans les Adelphes de Terence, après avoir paru d'un naturel très-difficile pendant toute la Piece, fait à la fin, des actions de douceur & de liberalité, mais il les fait, parce qu'enfin la raiſon ou l'experience lui fait connoître que ſa mauvaiſe humeur eſt trop importune; on ne peut donc pas dire que ce ſoit un changement de caractere, parce qu'il n'agit point encore par inclination. D'autres diſent que ces actions de douceur & de liberalité qu'il fait, ne tendent qu'à rendre ridicules la douceur & la liberalité de ſon Frere. Ainſi loin de marquer de la douceur & de la bonté, il marque ſa dureté & ſa rigueur, n'y ayant qu'un homme de ce caractere, qui puiſſe ſe moquer de la bonté & de la douceur.

Le troiſiéme Précepte ſur cet article, eſt que les ſignes ſenſibles qui accompagnent ordinairement les Mœurs, les font connoître, & les expriment dans le Diſcours. Par exemple, la pâleur, la rougeur ſur le viſage, le begayement, le tremblement des genoux ou de tout le corps, les veines qui s'enflent, les mouvemens des mains, ou de la tête, certains geſtes, le ton de la voix, le feu qui brille dans les yeux, les paroles ou les phraſes, dont on ſe ſert même en parlant d'autre choſe que de ſon inclination, font connoître cette inclination, & l'expriment d'une maniere à faire plaiſir. C'eſt le ſens de ces deux Vers que nous avons déja citez,

Un geſte la découvre, un rien la fait paroître;
Mais tout eſprit n'a pas des yeux pour la connoître.

Ainſi l'on prétend qu'Homere fait connoître qu'il aime le Vin, par les fréquens Eloges qu'il en fait; & Biblis, dans Ovide, fait connoître ſon inclination en loüant le bonheur de ſa Mere: *Felicem conjuge Matrem!*

Enfin, quand on veut qu'une parole ou qu'une action exprime les Mœurs, il ne faut pas énoncer le raiſonnement ou la réflexion qui par hazard l'auroit produite. Car alors, elle ne paroîtroit plus venir de l'inclination; il faut l'attribuer à l'inclination même, & à la vûë que cette inclination a coûtume de ſe propoſer. C'eſt la penſée d'Ariſtote, lorſqu'il dit que dans l'expreſſion des Mœurs, il ne faut point mêler d'Argument. Cela ſignifie qu'il ne faut pas que celui, qu'on veut montrer agir par inclination, paroïſſe agir par réflexion, & par des vûës qui lui ſont ſuggérées par le raiſonnement.

Si neanmoins ce Raiſonnement étoit foible ou abſurde, ou trop recherché, ou enfin ſi ce Raiſonnement même marquoit les Mœurs, on pourroit l'attribuer à la perſonne dont on parle, ſans que cela empêchât l'expreſſion des Mœurs.

Ainſi, quand Horace dit qu'un Homme qui ne ſait pas la Poëſie, veut pourtant s'en mêler, il exprime la folie de cet Homme; & il ne laiſſe pas de l'exprimer, quoiqu'il lui attribuë bien des raiſons pour s'autoriſer, parce que toutes ſes raiſons ſont abſurdes. Car demandez à cet Homme pourquoi il ſe mêle de Poëſie? *C'eſt*, dit-il, *qu'il eſt de condition libre, qu'il eſt riche & honnête Homme.* Ne ſont-ce pas de bonnes raiſons, pour ſe croire propre à la Poëſie?

ARTICLE III.

Quelques Avis ſur les Portraits.

Il nous reſte à parler des Portraits, qui font ſi bien quelquefois dans l'Eloquence.

Ce ne ſont que des deſcriptions qu'on fait des Mœurs, telle eſt la deſcription que Tite-Live nous a laiſſée d'Annibal, & telle eſt auſſi celle que Ciceron a faite de Catilina. Il a été un temps que les Portraits étoient fort à la mode dans les Sermons; mais quelque beaux qu'ils puiſſent être, on croit ne rien hazarder de dire, & de ſoutenir, qu'ils ne doivent point être trop fréquens. Au reſte, en y gardant une juſte moderation, il n'y a point de doute, qu'ils ne puiſſent très-bien avoir lieu dans les Plaidoyers, auſſi-bien que dans les Prédications.

Quels ſont donc les Conſeils que l'on peut principalement donner ſur cette matiere? Le plus important de tous, eſt, ce ſemble, que ce ne ſoient pas comme des Tableaux faits d'imagination ou de fantaiſie, mais comme des Tableaux faits d'après nature; c'eſt-à-dire qu'ils ſoient tels que les Auditeurs s'y reconnoiſſent.

Pour bien entendre le ſens de ce qu'on vient de dire, concevons que les plus gens de bien ſe ſentent un cœur capable d'aimer le mal, & que les plus méchans ſe ſentent auſſi un cœur capable d'aimer le bien. Ainſi il paroit neceſſaire que l'Auditeur, quel qu'il ſoit, ſente par lui-même la poſſibilité des traits, qui entrent dans ces deſcriptions de Mœurs, afin qu'il ne diſe pas ſeulement qu'*il y a de l'eſprit*, mais que ce qu'on lui dit, *eſt effectivement vrai.* Ce qu'il ne dira point, ſi l'Orateur ne fait que ſuivre ſon imagination & ſa fantaiſie, ſans conſulter ſon propre cœur.

Un ſecond avis que l'on croit pouvoir donner ſur les Portraits; c'eſt que les traits qu'on y fait entrer, tout naturels qu'ils ſont ou qu'ils le paroiſſent, paroiſſent neanmoins extraordinaires, qu'ils ſemblent même oppoſez les uns aux autres, quoique pourtant ils ſoient parfaitement compatibles: comme quand on dit, *modeſte dans l'abondance, content dans la diſette, liberal ſans profuſion, menager ſans avarice, grand ſans orgueil, facile ſans baſſeſſe, &c.*

C'eſt ainſi que Tite-Live a fait le Portrait d'Annibal. » Jamais Génie, dit-il, « ne fut plus propre à des choſes bien différentes, à obéir & à commander; jamais le General ne croyoit mieux faire, que de le mettre à la tête des détachemens qu'il faiſoit; & jamais le Soldat ne fut plus content, que de marcher ſous ſa conduite. Il ne ſe diſtinguoit point du ſimple Soldat par la ſomptuoſité de ſes habits, mais il ſe diſtinguoit par la beauté de ſes armes, &c. »

C'eſt ainſi pareillement que Ciceron a

ſait le Portrait de Catilina. » Il avoit, » dit-il, de grands vices, mais il avoit » auſſi des caracteres de vertu ; il avoit des » charmes pour induire à la débauche, il » avoit auſſi des manieres ſurprenantes » pour porter les gens au travail & à la » vertu, &c. »

Et n'eſt-ce pas ainſi que Saint Paul repréſente les Prédicateurs de l'Evangile, & preſque tous les premiers Chrétiens, » comme toûjours mourans, & vivans » neanmoins toûjours ; comme châtiez, » mais non juſques à être tuez ; comme » triſtes, & toûjours dans la joye ; comme » pauvres, & enrichiſſans pluſieurs ; comme n'ayant rien, & poſſedans tout ! » *2. Cor. 6. ℣. 9.*

Enfin, diſtinguons bien deux ſortes de Portraits ; les premiers reſſemblent à ceux d'Annibal & de Catilina. Il s'en trouve de cette premiere ſorte dans les Sermons, ainſi que dans les Diſcours Profanes. La ſeconde ſorte comprend ceux qu'on a ſpecialement nommé Portraits dans les Sermons, très-différens des premiers, puiſque ce ne ſont proprement que *le développement des Paſſions*, qu'on me pardonne ce mot, ou ſi l'on veut, l'anatomie du cœur humain, & certaines réflexions délicates, qui ſéparées d'une Morale vive & ſaine, comme l'eſt celle des excellens Prédicateurs, reſſembleroient plûtôt à des caracteres qui ne ſont faits que pour l'eſprit, qu'à des Peintures ſalutaires, faites pour toucher le cœur & le convertir. C'eſt ſur-tout de la ſeconde ſorte de Portraits qu'il faut entendre ce que nous avons dit, qu'ils ne doivent point être fréquens, ni faits de fantaiſie.

ARTICLE IV.

Des effets que produit l'expreſſion des Mœurs dans le Diſcours.

Il eſt à propos d'aider le Lecteur à ſe faire une idée bien diſtincte des effets que produit dans le Diſcours l'expreſſion des Mœurs.

Elle contribue premierement à la perſuaſion, en ce que donnant aux perſonnes, dont nous parlons, des Mœurs qui conviennent aux paroles ou aux actions que nous en rapportons, les faits paroiſſent vrais, & l'Auditeur ne croit point que ce ſoit à faux, qu'on leur impute ce qu'on leur attribuë.

Ainſi ce que Ciceron inſére dans le récit des actions de Verrés ou de Névius, rend ces actions vrai-ſemblables. Car les faits deviennent vrai-ſemblables, lorſqu'on prend ſoin d'en développer les cauſes,

& il n'y a point de cauſes plus naturelles des actions, que les Mœurs, c'eſt-à-dire, l'Inclination; ou bien le Raiſonnement, c'eſt-à-dire, les Réflexions qui y conduiſent. Et il n'y a rien qui faſſe mieux dans le Diſcours, ni qui montre mieux l'eſprit de l'Orateur, que les raiſons qu'il donne des faits qu'il avance.

Le ſecond avantage de l'expreſſion des Mœurs, eſt que nous avons ſoin, en exprimant les nôtres, de paroitre tels qu'il nous convient de paroitre. C'eſt par ce moyen que l'Orateur ſe montre attaché aux interêts de ceux à qui il parle, incapable de tromper, ſage & prudent, en un mot d'un caractere qui puiſſe plaire à l'Auditeur. C'eſt ainſi que Ciceron ſe montre populaire quelquefois, & quelquefois plus porté pour la Nobleſſe, non pas qu'il ſe faſſe autre qu'il n'eſt, mais c'eſt qu'il pouvoit être l'un & l'autre juſques à un point.

On conçoit que le caractere le plus propre à faire aimer l'Orateur, c'eſt celui de ſes Auditeurs, parce que nous aimons naturellement nos ſemblables. Cela ne dit pas qu'*on doive caracteriſer l'Auditeur pour le perſuader*, mais avoir ou exprimer en ſoi des Mœurs, qui lui conviennent & qui ayent ſon approbation. Il faut ſaut pour cela connoitre ſon génie & ſon goût, ce qui eſt difficile. Cependant l'âge & la condition des perſonnes, leur réputation, l'uſage & l'expérience applaniſſent la difficulté. C'eſt pour cela qu'Ariſtote & Horace ont donné diverſes idées ſur les Mœurs des Hommes.

Ajoûtons que par le même moyen nous ſavons donner de bonnes Mœurs à nos Clients, ou à ceux pour qui nous nous intereſſons; & l'on s'en ſert auſſi pour marquer les mauvaiſes Mœurs des Adverſaires.

Enfin on peut remarquer ce que dit Horace, » Qu'une Piece de Théatre, « quoiqu'elle ſoit ſans agrément dans la « diction, ſans art dans la conduite, ſans « harmonie dans la cadence des Vers, « ne laiſſe pas de plaire infiniment par « l'expreſſion des Mœurs, c'eſt le ſens, « à notre avis de ces Vers-ci, »

Interdum ſpecioſa locis morataque rectè
Fabula, nullius veneris, ſine pondere & arte,
Valdiùs oblectat populum meliúſque moratur,
Quàm verſus inopes rerum, nugæque canoræ.

Nous pourrions nous contenter de ce

que nous ayons dit juſqu'ici, pour faire entendre toute la doctrine des Mœurs, & neanmoins nous allons ajoûter quelque choſe dont nous croyons que le Lecteur nous ſaura gré, non-ſeulement parce que nous jetterons un nouveau jour ſur cette matiere, mais encore parce que nous montrerons que les maximes qu'on vient de voir ne ſont pas choſe de pure ſpeculation, mais d'uſage & de pratique.

Obſervons donc d'abord la différence de ce qu'on fait par Inclination, & de ce qu'on fait par Réflexion & par des vuës particulieres. Elle eſt ſi grande, que les Inclinations ſont quelquefois contraires aux Réflexions. Lorſqu'Annibal, par exemple, traite avec beaucoup de bonté une Ville qu'il avoit priſe en Italie, il ne la traite ainſi que par politique, & pour ſe faire une réputation de clémence, il forçoit ſon naturel qui le portoit à la cruauté. Auſſi ſe portoit-il à celle-ci avec inclination, au lieu qu'il lui falloit réflechir ſur ſes interêts, pour ſe porter à l'autre.

Cela ſe voit clairement par un exemple tiré de la Fable. C'étoit en obéiſſant à ſa Mere, qu'Achille habillé en fille, ſe tenoit caché parmi les Dames de la Cour de Lycomede. Ulyſſe déguiſé en

Marchand expoſe à la Porte du Palais des Bijoux & des Armes. Les Dames s'arrêtent aux Bijoux, Achille ſans regarder les Bijoux s'arrête aux Armes. C'eſt le naturel qui agit ſeul de part & d'autre.

Dans l'Andrienne de Terence, juſques aux funerailles de Chryſis, Pamphile cache l'amour qu'il avoit pour Glycerie. A ces funerailles cette perſonne, ſœur de Chryſis, paroit vouloir ſe jetter dans le feu. Pamphile court la retenir. Il ne faut point d'interprete à ce mouvement. Il marque ſenſiblement la paſſion, parce qu'il eſt indéliberé.

Auſſi Horace l'a-t-il remarqué : *Chaſſez à force la nature*, dit-il, *elle reviendra toujours & ſe montrera ſans y penſer.* On peut en juger par les oiſeaux qu'on tient en cage. Nourriſſez-les avec tout le ſoin poſſible, & laiſſez-leur la cage ouverte, ils s'en iront.

Mais quel eſt l'art de l'Orateur ? une action paroit mauvaiſe comme faite par méchanceté, il l'interprete en bonne part en l'attribuant à bonne intention, ou il l'attribuë à quelque hazard. Une autre action n'eſt point autrement loüable, parce qu'elle part d'une vuë d'interêt, (comme pouvoit être la clemence de Céſar, ſi elle n'étoit qu'une politique pour ſatisfaire ſon ambition.) Ciceron la fait regarder comme un effet de la bonté de ſon cœur. C'étoit peut-être un menſonge ; peut-être étoit-ce une verité. A coup ſûr ce pouvoit être une leçon très-utile. Finiſſons par un exemple où nous mettions ici exprès toute cette doctrine en pratique.

On ſait le parricide qu'Abſalon commit en la perſonne de ſon frere. On ſait qu'un femme de la Ville de Thecua le reconcilia avec le Roi ſon Pere. On ſait enfin que Joab lui rendit le même ſervice. Imaginons, s'il eſt poſſible, comment ce General d'Armée put réüſſir dans cette entrepriſe ! Nous trouverons que l'expreſſion des mœurs lui étoit très-convenable. Il n'y avoit point d'apparence d'employer des preuves pour juſtifier Abſalon, parce qu'encore que ſon frere fût coupable, ce n'étoit point à lui à faire juſtice, ſur-tout d'une maniere ſi indigne & ſi horrible. Les paſſions peuvent être très-utiles à Joab dans ſon deſſein : mais il faut qu'elles naiſſent de quelques idées qui rendent Abſalon digne de pitié & de compaſſion. Il n'y a que l'idée qu'on peut donner de ſes Mœurs, ſi on ſait leur donner une couleur favorable.

En effet malgré ſon crime, ce Prince

peut fort bien avoir une très-grande tendreſſe pour ſon Pere, jointe à un très-grand reſpect; ce ſont deux diſpoſitions qui peuvent produire en lui un grand regret d'avoir cauſé à David une douleur mortelle & d'avoir encouru ſon indignation. Ce ſont déja deux caracteres capables de toucher le Roi & d'exciter ſa compaſſion, parce que procedant d'un principe d'affection & d'amour, elles ſont capables de produire les mêmes ſentimens. Joignons à ces deux ſentimens pour ſon Pere, le chagrin d'être comme il eſt, éloigné de la Cour, dans une ſituation triſte & violente. On peut auſſi rappeller ſa bonne conduite & ſa prudence avant qu'il eût commis ſon crime. Enfin il y a une grande conſideration qui peut le rendre digne de pitié, c'eſt de lui donner de la pieté pour Dieu & du reſpect pour la Religion, par les principes qu'il en avoit reçus avant que de tuer ſon frere, & qui produiſent en lui preſentement un vif repentir d'avoir commis un parricide. Croit-on qu'un Pere qui eſt bon & religieux lui-même, puiſſe réſiſter aux impreſſions de ces motifs? Qu'on ſe ſouvienne des fautes de l'Enfant Prodigue, de ſon diſcours, & du retour de ſon Pere dès qu'il l'eut entendu. Qu'on ſe ſouvienne de ce mot que la Nature elle-même a dicté : *Un Pere pour les plus grandes fautes d'un fils, ſe contente de la moindre peine.*

Cela préſuppoſé, quelle impreſſion ne feroit point ſur David ce diſcours de Joab? Non, Sire, je ne puis retenir mes pleurs, lorſque je ſonge à ce que m'a dit Abſalon au moment que je le quittois. Plût à Dieu, m'a-t-il dit, plût à Dieu que j'euſſe alors conſideré que les piéges que je tendois à mon Frere, c'étoit à mon cher Pere que je les tendois, que c'étoit au Roi même que je m'en prenois, que c'étoit lui que je frappois! Ah! Joab! je le vois, je lui ai cauſé une douleur pire que la mort. C'eſt ce qui me perce aujourd'hui le cœur, plus que cet exil où je ſuis & tous les maux que j'y endure. Infortuné! ſous quel Aſtre ſuis-je né, pour commettre une action ſi honteuſe? Oh que le ſouvenir de cette action me fait de peine! Puiſſe-t-elle être effacée de la memoire des hommes! Maudit ſoit le reſſentiment qui m'aveugla, à cet âge où je devois ſavoir me conduire, où je donnois des conſeils aux autres, lorſque mon Pere commençoit à parler de me remettre ſes Etats! Inſenſé! je jugeois mon frere digne de punition; lui qui n'avoit peché que par foibleſſe ! Eh, quel ſupplice me convient-il, moi qui me ſuis ſouillé d'un parricide de propos deliberé ! Ah ! Sire ! continuë Joab à David, ſi vous voyiez comme il fond en pleurs en diſant cela ! Non, dit-il, non, je ne merite point l'amour que les Peuples avoient pour moi, je ne merite pas même de vivre ou de voir le jour. Tout ce que j'ai fait de bon ci-devant n'eſt rien, le ſoin de vivre ſelon Dieu, de plaire à mon Pere, de gagner l'amitié des grands & des petits, mon crime a tout effacé. Mais, comme ſi tout cela n'en étoit pas aſſez, il faut mon cher Joab, il faut que je penſe encore que j'ai eu le malheur d'offenſer Dieu & de l'irriter contre moi, après tant de graces qu'il m'avoit faites, tant de talens dont il m'avoit rempli, & dont je ne me ſuis pas ſervi pour éviter, comme je le devois, de lui déplaire. Tu me parles de me ramener, Joab ! Oſerois-je lever les yeux devant mon Pere, oſerois-je regarder notre ſaint Temple !

Nous croyons pouvoir dire qu'un exemple en cette occaſion fait exprès pour montrer la pratique des Préceptes, ne peut manquer d'être au Lecteur également utile & agreable.

CHAPITRE IV.

Des Paſſions, qui ſont le troiſiéme Moyen de Perſuader.

ARTICLE PREMIER.

Importance & facilité de la Matiere.

NOUS voici ſur les Paſſions qui ſont une matiere dont tout le monde reconnoît le merite. Il eſt fondé premierement ſur la ſatisfaction qu'on trouve à la bien ſavoir. Il eſt fondé auſſi ſur la force des mouvemens dans le Diſcours. Nous ne nous arrêtons point à dire que la Phyſique & la morale y trouvent de quoi s'exercer, l'une par des recherches curieuſes, & l'autre par des queſtions ou par des leçons ſalutaires. L'Orateur peut être fort aiſe de ſçavoir ce que ces ſciences en diſent, mais ce n'eſt pas de quoi il s'agit dans une Rhétorique.

Contentons-nous donc d'obſerver que les Paſſions ſont le ſecret d'aller au cœur, & que cet Art eſt ce qu'il y a de plus merveilleux dans la veritable Eloquence. C'eſt le trait le mieux marqué qui la diſtingue de la fauſſe. C'eſt l'Art de vaincre & de regner par le Diſcours ; ſans cet Art le Diſcours eſt proprement un corps ſans ame.

Une choſe doit augmenter l'empreſſement de connoitre à fond cette Matiere. C'eſt la facilité des Préceptes qui en contiennent toute l'explication, pourvû qu'on ait un Maître qui les entende. Nous ne craignons point de parler ainſi, ni de nous rendre garants de ce que nous diſons, quoiqu'il y ait eu bien des Auteurs qui les ayent fait fort difficiles, & qui, ſous ce prétexte, ſe ſont diſpenſés de les expliquer, comme s'il eût été queſtion de donner une Morale & une Phyſique preſque entiere. Il ne s'agit point de cela. Ces Auteurs n'y entendoient rien. Ils couvroient leur ignorance du voile de la difficulté. Ils faiſoient pourtant concevoir qu'ils en étoient venus à bout. Ils l'auroient pû, s'ils s'y étoient bien pris, puiſque c'eſt une choſe aiſée, mais toute aiſée qu'elle eſt, ils en étoient fort éloignez, puiſqu'ils en ignoroient même la ſource, nous l'indiquant dans des ſciences où ſûrement elle n'eſt pas. Car elle eſt dans la Rhétorique, & non pas dans la Phyſique ou dans la Morale; tout ce grand Art, ainſi qu'on le verra, ne conſiſtant preſque que dans l'*Amplification.*

ARTICLE II.

Ce que c'eſt que les Paſſions, combien on en diſtingue, & qu'elles ſont indifferentes d'elles-mêmes.

Le ſujet que nous traitons ſeroit peut-être difficile, s'il falloit donner une définition réguliere des Paſſions, & faire un dénombrement exact de leurs eſpéces. On les définit *Les ſentimens de l'ame qui ſont accompagnez de douleur & de plaiſir, & qui apportent un tel changement dans l'eſprit, qu'il juge tout autrement des objets, qu'il ne faiſoit auparavant.* Telle eſt la Colere, telle ſont la Pitié & l'Indignation. Mais ſelon nous, c'eſt dequoi il ne faut point s'embarraſſer, non plus que de leur nombre.

Les Rhétoriciens comptent juſques à dix-ſept ou dix-huit Paſſions; les Philoſophes ne conviennent là-deſſus ni avec les Rhétoriciens, ni entre eux. Ainſi notre cœur eſt un Ocean orageux dont les plus habiles connoiſſeurs ne ſavent non plus toutes les agitations à point nommé, que les Pilotes les plus experimentez ne connoiſſent le nombre des Vents qui agitent les eaux de la Mer. Longin même a penſé comme nous. Les plus communes ſont l'Amour, la Colere, la Cruauté, la Honte, la Compaſſion, l'Emulation, l'Indignation, la Vengeance, & celles qui leur ſont oppoſées. Chacun peut à ſon choix s'arrêter ou ne point s'arrêter à la définition que nous venons de donner des Paſſions : à notre égard, nous croyons qu'il n'y a perſonne qui ne ſente mieux ce que c'eſt, quand on les nomme, que lorſqu'on les définit, & qu'on a lieu de l'éprouver dans la définition-même que nous en avons donnée, & dans les noms que nous avons rapportez de quelques-unes. Ce ſont les mouvemens du cœur. On les appelle *Paſſions*, faute d'autre terme. Ce qu'il faut poſer pour certain, c'eſt qu'il y en a de bonnes & de mauvaiſes, comme il y a de bons & de mauvais mouvemens dans l'ame. Elles ſont bonnes, quand elles portent à quelque choſe d'honnête en ſe tenant dans de juſtes bornes ; elles ſont mauvaiſes, ſi elles portent à quelque choſe de vicieux, ou même à quelque choſe d'honnête d'une maniere vicieuſe. Puiſque le ſage ſe rend fou, & que l'homme juſte ſe rend injuſte, s'ils ne gardent l'un & l'autre les meſures qu'il faut garder dans la pourſuitte même de la ſageſſe & de la juſtice.

Il n'eſt non plus poſſible que l'homme

vive ſans Paſſions, qu'il n'eſt poſſible que le feu ſubſiſte ſans mouvement ou ſans matiere. Il faudroit pour cela détruire l'homme dans l'homme-même. On peut dire plus. Car l'indifférence à l'égard de toutes choſes ſeroit même criminelle. Jeſus-Chriſt ne l'a point prêchée, il n'a point prêché l'extinction totale des paſſions. Les Stoïciens la demandoient dans l'homme ſage, ils l'appelloient *Apathie*, terme qui ſignifie *une exemption totale de Paſſions*; mais c'étoient des hommes vains, & oiſifs qui s'occupoient d'une vertu en idée, qui pouſſoient la raiſon au-delà de la raiſon-même, & qui, pour paroître ſages, ne prenoient pas garde qu'ils ſe rendoient réellement fous.

Auſſi d'autres Philoſophes plus raiſonnables ont reconnu que, ſi les Paſſions même indifférentes ſont quelquefois en nous des ſemences de pluſieurs vices, elles y ſont auſſi une matiere de vertu, ſelon que nous avons la force de les modérer & de les ſoumettre à l'empire de la raiſon, ou la foibleſſe de nous laiſſer emporter à leur impetuoſité & de fléchir ſous le joug de leur tyrannie.

On a comparé ces deux ſortes de Philoſophes à deux Jardiniers, dont l'un brutalement & ſans rien attendre de ſes ſoins, voudroit arracher tous les Arbres qui ne porteroient point de fruit, ou qui n'en porteroient que de ſauvages : & l'autre eſperant beaucoup de ſon induſtrie & du temps, aimeroit mieux les greffer, & corriger ainſi ce que leur nature auroit de mauvais.

Lactance ne veut pas même qu'on modére les Paſſions, mais qu'on faſſe ſervir à la juſtice ce qui auroit ſervi au peché. Il veut que Saint Paul, par exemple, ait pour la gloire de Jeſus-Chriſt le même zéle qu'il avoit pour le Judaïſme, & qu'une femme qui avoit un grand amour pour le monde, ait, lorſqu'elle ſe convertit, le même amour pour ſon Dieu.

Quoi qu'il en ſoit, quand on parle aux hommes, on ne voit rien de blâmable à les picquer de reſſentiment, d'indignation, de honte, de crainte au de pitié. L'idée que nous avons de toutes ces Paſſions, nous les repréſente comme indifférentes d'elles-mêmes, ſelon la doctrine de tous les Sages, & nous concevons qu'elles deviennent excellentes, lorſqu'on nous fait eſperer ce qui doit être l'objet de nos eſperances, craindre les maux que nous devons redouter, haïr les actions que la raiſon condamne, embraſſer celles qu'elle preſcrit. Auſſi voyons-nous que Dieu ſouffre que David & d'autres lui parlent comme s'il étoit ſuſceptible de Paſſions, & qui plus eſt, il veut bien parler ainſi de lui-même, quoiqu'en Dieu il ne s'en trouve pas même l'ombre. Il faut s'alambiquer l'eſprit pour trouver mauvais qu'on ſoit ſenſible à l'oppreſſion ou au triomphe de l'innocence, aux ſouffrances, par exemple, de Jeſus-Chriſt, quand même on ne le regarderoit, que comme un homme immolé à la haine de ſes ennemis ?

Saint Auguſtin entre dans l'Egliſe de Milan, il trouve les Fidéles animez à chanter de concert les louanges du Seigneur; cette union de cœurs & d'eſprits, de voix & de bouches l'attendrit, juſques à lui faire verſer des larmes. Blâmera-t-on cette Paſſion ?

Le zéle du genereux Phinée va plus loin, il le rend homicide ! Il lui fait laver le crime d'un homme de ſon Peuple & d'une infame Madianite dans le ſang des deux coupables. Dieu lui-même le juſtifie; il le récompenſe d'une maniere éclatante, il accorde ſa paix à ſon Peuple, & aſſûre ſon Sacerdoce tant à Phinée, qu'à ſes deſcendans, par une promeſſe particuliere. Il n'eſt pas poſſible que l'on trouve jamais rien qui nous empêche d'admirer un mouvement ſi glorieuſement couronné.

La vertu ne conſiſte donc pas ſeulement à moderer les Paſſions, lorſqu'elles ſont trop violentes, mais encore à les fortifier quand elles ſont trop foibles, ou à les faire naître pour nous tirer d'une vicieuſe indolence.

C'eſt l'Amitié, c'eſt la Pieté, qui nous fait regretter les perſonnes qui nous ſont cheres, lors même que nous les aimons d'un amour legitime, comme S. Auguſtin aimoit ſa Mere. C'eſt la Juſtice qui nous fait plaindre l'innocence dans ſon malheur. C'eſt un Ange parlant aux Bergers, c'eſt l'Apôtre parlant aux fidéles, c'eſt Jeſus-Chriſt parlant à ſes Diſciples qui nous excite à la joye. On a vû cet Homme-Dieu, qui eſt notre modéle, pleurer de regret & de compaſſion; & s'il ne voulut pas que les femmes de Jeruſalem pleuraſſent ſur lui, lorſqu'on le conduiſoit à la mort, il les exhorta à pleurer ſur elles-mêmes, dans la vûë des maux effroyables qui les menaçoient. Etant dans le Temple il s'eſt indigné contre ceux qui trouvoient à redire, qu'il guerît les malades un jour de Sabat, & il redouta la mort, juſqu'à ſuër d'une ſueur de ſang.

Toute l'Ecriture eſt remplie de choſes très-pathétiques. Il n'y a point de cœur qui ne s'attendriſſe à la douceur des avis & des exhortations de Saint Paul. Le diſcours qu'il fait à l'Egliſe d'Ephéſe en la quittant, ſur le point de s'embarquer, fait verſer des pleurs à toute l'aſſemblée. Il fait lui-même profeſſion de vouloir exciter une émulation noble dans ceux de ſa Nation. Que peut-on ajouter à la maniere dont il ſe moque de la vanité des Corinthiens, ou aux inſtances qu'il fait à ceux de Philippe ?

L'eſprit de charité & de douceur a auſſi ſes émotions, juſques à marquer quelquefois de la colere ; &, à dire vrai, ce ſeroit une choſe bien étrange, qu'il fût permis aux ennemis de la verité d'effrayer les hommes par des paroles fortes, ou de les réjouïr par des rencontres d'eſprit, & que la même choſe ne fût pas permiſe à ceux qui défendent cette verité. Ce ſeroit empêcher la verité-même de produire dans le cœur les effets qu'elle doit y produire.

Telle eſt l'idée que nous avons des Paſſions que l'Orateur doit exciter dans le Diſcours. Nous ne prétendons pas qu'il excite des Paſſions folles & criminelles, mais des Paſſions juſtes & raiſonnables ;

& nous appellons un Diſcours paſſionné ſelon les regles de notre Art, un Diſcours où l'on trouve non pas avec une affectation choquante & ridicule, ni avec de vains rafinemens, mais d'une maniere droite & naturelle, des ſentimens d'eſtime pour les belles actions ; de reſpect pour la probité ; d'admiration pour la valeur ; de mépris pour la lâcheté ; d'amour pour les gens de bien ; de haine pour les méchans ; de pitié ou de compaſſion pour le juſte opprimé ; de colere & d'indignation contre l'audace & contre l'injuſtice, non pas pour les faire punir par colere, mais pour les faire punir par raiſon & ſelon les Loix.

Rien n'eſt donc plus loüable, que d'exciter ces Paſſions par le Diſcours. Mais on peut demander ſi elles ſont un fondement legitime de perſuaſion ? Nous avons lieu de répondre ſur cela, qu'en approfondiſſant toute cette matiere, nous n'avons jamais trouvé qu'il y eût lieu d'en douter ; & nous croyons qu'il n'y a perſonne qui n'en demeure convaincuë par la lecture attentive de l'Article ſuivant.

◆

ARTICLE III.

Que les Paſſions excitées par le Diſcours ſont un fondement legitime de perſuaſion.

Pour ſe convaincre de cette verité, *Que les Paſſions dans le Diſcours ſont un fondement legitime de perſuaſion*, il ne faut que diſtinguer deux ordres dans l'homme, l'un de l'eſprit pour les Sciences, l'autre du cœur pour la vie, & obſerver que le premier va par Principes à des Concluſions, mais que l'autre tend par des ſentimens ou par des affections à la fin derniere; que c'eſt par ignorance qu'on peche dans celui-là, & qu'on ne peche gueres dans celui-ci que par ſa faute; que s'il s'agit cependant d'inſtruire auſſi quelquefois dans l'ordre du cœur, toutes les veritez qui entrent dans cette inſtruction, ne ſe propoſent que pour être aimées; au lieu que celles qui ſe propoſent dans l'ordre de l'eſprit, ne ſe propoſent que pour être connuës; que ces dernieres-ci ont très-ſouvent beſoin de preuves, mais de preuves longues & difficiles, au lieu que celles-là n'en ont beſoin, que de courtes & fort aiſées, & encore très-rarement. On prouve bien par Principes qu'une choſe eſt vraye; mais pour la faire aimer, il faut faire ſentir qu'elle eſt aimable, & marquer particulierement de bonne ſorte, que nous l'aimons. Il y auroit, par exemple, du ridicule à prouver methodiquement qu'on doit être aimé, l'on doit montrer par des actions qu'on eſt aimable. Il faut montrer qu'on eſt ſoi-même touché d'amour pour en pouvoir toucher les autres, & il n'y a qu'un beau déſordre qui ſoit capable de le montrer. L'ordre du cœur n'entre point dans les Sciences, comme l'ordre des Sciences n'entre point dans celui du cœur, tout ce qui paroit étudié lui étant formellement contraire. Jeſus-Chriſt, Saint Paul, Saint Auguſtin, l'Auteur de l'Imitation, ayant pour but principal, non pas d'inſtruire; mais d'échauffer, ont ſuivi l'ordre, non de l'eſprit, mais du cœur, qui eſt celui de la Nature, de la Morale, de la Charité même, de la Societé Civile, & par conſequent de l'Eloquence, parce qu'elle ne s'occupe que de ce qu'il faut faire ou éviter, aimer ou haïr dans la vie & dans la ſocieté où la Providence a mis les hommes. Dans cet état, quelle eſt la voye légitime, l'unique voye de la Perſuaſion? C'eſt tellement, en fait de raiſons & d'exemples, tout ce qui touche, que ce qui ne touche pas, eſt contraire à la Perſuaſion.

Ainſi, que fait Saint Paul pour porter les Corinthiens à faire l'aumône ? Il leur propoſe des exemples ſenſibles, les Macédoniens ayant donné pour cela abondamment, plus même qu'ils ne pouvoient donner, s'étant enfin donnez eux-mêmes, & Jeſus-Chriſt s'étant auſſi rendu pauvre pour les enrichir.

Il leur propoſe des eſpérances dans le temps & dans l'éternité. Qui ſéme peu, leur dit-il, moiſſonne peu, & qui ſéme avec abondance, moiſſonne avec abondance, Dieu étant tout-puiſſant pour nous donner, & de quoi ſubſiſter, & de quoi faire encore de nouvelles aumônes pour faire croître de plus en plus les fruits de votre juſtice. Il leur propoſe l'idée d'une grande gloire, leur Charité ne ſupléant pas ſeulement aux beſoins des Saints, mais étant riche auſſi & abondante envers Dieu, par le grand nombre d'actions de graces qu'elle lui fait rendre.

Enfin il les pique d'honneur par des loüanges. Afin, dit-il, que comme vous êtes riches en toutes choſes, en foi, en parole, en ſcience, vous le ſoyiez auſſi en cette grace de liberalité. D'autant plus que les Macédoniens n'ayant fait qu'executer avant vous, ce que vous aviez promis avant eux, ce ſeroit aujourd'hui une honte pour vous, de ne pas ſuivre leur exemple.

Et lorſqu'il s'agit *de la folie & de la foibleſſe* de la *Croix*, ne dit-il pas avec une noble hardieſſe, *Que la folie de Dieu* eſt plus ſage que la ſageſſe des hommes, *& ſa foibleſſe* plus forte que toutes leurs forces? Or qu'eſt-ce que ce Diſcours? Sinon un mouvement vif de ſon cœur pour la verité, mouvement qu'il veut imprimer aux Fidéles, en l'exprimant en lui-même.

Sans ces idées vives & touchantes l'Apôtre n'a plus rien pour perſuader. Auſſi n'a-t-il pas laiſſé de s'en ſervir pour établir la verité, quoique l'on pût en abuſer pour établir le menſonge. On pouvoit ſe ſervir de l'eſpérance des biens de ce monde pour ſéduire les Chrétiens, Saint Paul ne s'en ſert pas moins pour les porter à la pratique des bonnes œuvres & à la perfection. Eh! que fait-il en cela, que d'imiter Jeſus-Chriſt qui nous avoit dit avant lui, de chercher d'abord le Royaume de Dieu, & que le reſte ne nous manqueroit point. Cette perſuaſion n'eſt-elle pas legitime?

Ainſi, diſtinguons bien, comme nous avons déja fait, la *Conviction*, d'avec la *Perſuaſion.* Car ſi on ne veut pas confondre l'une avec l'autre, la Conviction eſt l'aſſujettiſſement de l'eſprit à une verité, ſur la claire connoiſſance du rapport qu'elle a avec les raiſons qui la prouvent. La ſeconde, eſt l'aſſujettiſſement efficace de la volonté à l'amour, où à la haine d'une action. De telle ſorte que l'eſprit peut être déja aſſujetti à une verité par les raiſons les plus claires, ſans qu'il y ait encore une vraye Perſuaſion. Il y en a une, lorſque le cœur eſt vaincu, ſoit qu'il ſe laiſſe vaincre par la vûë de la Juſtice, ou par la vûë de l'Iniquité, par la Honte ou par l'Honneur; par le deſir de faire taire ou de faire parler les Hommes; par la crainte ou par l'eſperance, dans le temps ou dans l'éternité; par les loüanges ou par le blâme, par la joye & la ſatisfaction, ou par la triſteſſe ou la douleur qui peut en revenir, tant à celui à qui on parle, qu'aux perſonnes qui lui ſont cheres, ou à qui il eſt honnête & naturel de vouloir plaire; par le conſeil, l'autorité, la conſideration des Hommes ſages; par leurs prieres, par leurs exhortations, par leurs exemples. Car on a droit en fait d'action, de conſiderer l'utile, l'agréable, l'honnête, qui ſont les vrayes ou les ſeules raiſons d'agir. On a droit d'exiger la docilité des Diſciples, l'obéiſſance des Enfans, l'amour d'un Mari ou d'une Femme, la tendreſſe pour un Fils ou pour une Fille, l'amitié pour un Frere ou pour une Sœur, le reſpect pour les Perſonnes illuſtres, la fidelité pour ſon Roy, le zele pour ſa Patrie. Et c'eſt la raiſon pourquoi ceux qui ſont bien inſtruits de tous ces devoirs, qui en penſent noblement, & les expriment de même, ont un ſi grand avantage pour l'Eloquence.

Voilà donc de vrais fondemens de Perſuaſion, qui font agir les Hommes, & qui doivent les faire agir. C'eſt ſur quoi roule toute la ſocieté civile. C'eſt ce qui l'a formée, & c'eſt ce qui l'entretient. C'eſt ce qui fait mettre des Armées ſur pied, gagner ou perdre des Batailles, prendre des Villes ou lever des Sieges. Car ne ſont-ce pas les mouvemens du cœur, auſſi ſouvent que le nombre ou la force des Soldats, qui font toutes ces choſes? C'eſt donc ce qui cauſe la ruine ou l'établiſſement des Etats; c'eſt ce qui fait la Paix, comme c'eſt ce qui fait la Guerre. Et, à le bien prendre, c'eſt ce qui fait la Religion, puiſqu'après les droits de la Divine Majeſté, conſiderée en elle-même, qui nous obligent à l'honorer, on peut dire que le culte que nous lui rendons n'eſt fondé que ſur les promeſſes que Dieu a bien voulu nous faire, & ſur les eſperances qu'il nous a données.

On ne peut donc plus douter que les Paſſions ne ſoient un moyen très-legitime de Perſuaſion. Il s'agit préſentement d'expliquer l'Art de les remuer ou de les calmer, c'eſt la matiere de l'Article IV.

ARTICLE IV.

L'Art d'exciter & de calmer les Paſſions par le Diſcours.

Tout l'Art de remuer le cœur par le Diſcours, ne conſiſte qu'à expoſer, amplifier ou diminuer par les paroles, les biens ou les maux que l'on peut ou que l'on doit rechercher ou fuir dans la vie.

La ſeule expoſition du bien ou du mal, ſuffit à des perſonnes bien diſpoſées d'elles-mêmes, pour leur faire rechercher l'un, & fuir l'autre. A-t-on affaire à des gens trop prévenus pour certains avantages, pour les biens de ce monde? il faut leur en montrer le néant, la baſſeſſe, l'incertitude. Que ſi l'on a affaire à des perſonnes peu ſenſibles aux vrais biens, à la vertu, à l'honneur, à leurs devoirs; il faut leur en montrer l'importance; & cela s'appelle *Diminuer* ou *Amplifier*. De ſorte que l'Amplification & la Diminution ne ſont autre choſe, que des veritez développées avec force, ou des faits circonſtanciez avec ſoin. La

La pierre de touche pour tous les Principes qu'on donne à l'Orateur ſur les Paſſions, eſt l'Analyſe des Diſcours Pathétiques ; c'eſt le moyen d'y découvrir ce qui leur donne la vie & le mouvement. C'eſt donc par là qu'il faut juger du Principe que nous donnons. On peut connoître auſſi par ce moyen, qu'executant dans nos Diſcours, ce que nous voyons dans le Diſcours des autres, nous réüſſirons de même à exciter ou à calmer les Paſſions.

Le Principe que nous venons de poſer, donne d'abord à connoître les objets des Paſſions. Et le Lecteur eſt prié d'obſerver que ces objets ſont les biens ou les maux que l'on peut ou que l'on doit ſouhaiter ou appréhender dans la vie.

Ainſi le danger eſt l'objet de la crainte ; l'infamie eſt l'objet de la honte ; les bienfaits reçûs ſont l'objet de la reconnoiſſance ; le mépris & l'outrage le ſont du reſſentiment & de la colere ; les qualités bonnes en elles-mêmes, ou bonnes par rapport à nous, le ſont de l'amour ; les mauvaiſes dans l'un & dans l'autre ſens, le ſont de la haine ; les malheurs d'une perſonne vertueuſe, le ſont de l'indignation ou de la pitié ; les avantages poſſedez par d'autres, peuvent l'être, ou de l'indignation encore, ou de l'envie, ou de l'émulation.

Le même Principe nous découvre les Reſſorts des Paſſions, qui ne ſont autres que la ſimple Expoſition, l'Amplification, ou la Diminution; en un mot, la vûë & les idées qu'on peut donner par le Diſcours, des biens & des maux dont nous venons de parler, & qui ſe réduiſent ou aux qualitez des perſonnes, ou aux qualitez des objets.

Nous voyons donc que Mathathias, Pere des Machabées, reléve la gloire, la vertu, la puiſſance de ſes Fils, la ſageſſe de l'un, la valeur de l'autre, les preuves éclatantes qu'ils en ont données. A quel deſſein les reléve-t-il ? Pour les fortifier eux-mêmes dans la réſolution de ſervir la Religion & la Patrie; pour enfler le cœur de ceux qui les ſuivent; pour chaſſer leurs craintes, pour animer leurs courages, & les porter à imiter leurs Ancêtres par une noble émulation.

Qu'ont fait les Payens, que font les Chrétiens en pareil cas? Préciſément la même choſe. Par conſéquent l'Eſprit de l'Evangile, comme celui de la Loi, & l'Eſprit de la Loi comme celui de la Nature, autoriſe la bonté de notre méthode.

Supposons que nous vouluſſions exciter l'indignation de Phinée, fils du Grand-Prêtre Eleazar; nous ne lui dirions que ce qu'il ſe dit ſans doute à lui-même. Dieu vient de faire connoître ſa colere à ſon Peuple, & de condamner au ſupplice les Principaux des douze Tribus, pour avoir peché avec les Madianites. Moïſe ordonne que les coupables ſoient mis à mort par la main même de leurs proches. Le Peuple proſterné, pleure & gémit devant la Porte du Tabernacle, pour flechir la colere Divine; & voilà qu'à la vûë de tout ce monde, du Grand-Prêtre, de Moïſe, un homme de diſtinction, un Iſraëlite entre chez une Madianite! N'eſt-ce point là braver Dieu dans ſa juſte fureur? N'eſt-ce point une Paſſion brutale, qui inſulte à la miſere publique?

Voilà les Reſſorts de l'indignation qui ſaiſit le genereux fils d'Eleazar. Ces Reſſorts feront le même effet, lorſqu'ils ſeront mis en œuvre, d'une maniere convenable, en toute autre occaſion qui pourra ſe préſenter.

Il eſt aiſé de concevoir qu'en expoſant de même aux yeux d'un homme ſa gloire, ſa vertu, ſa puiſſance; on peut le faire rougir d'une choſe honteuſe, ou le porter à la reconnoiſſance & à la liberalité, ou le mettre en colere contre ceux qui l'offenſent; ou lui faire aimer ceux qui l'honorent; ou étouffer ſa haine, quand on lui fait ſatisfaction, ou empêcher qu'il ne ſoit touché de compaſſion & de pitié, parce que ſes avantages l'ont mis au-deſſus des coups & des caprices de la fortune. On peut lui attirer l'envie des jaloux, ſelon le tour qu'on donnera à ce qu'il a d'avantageux, & qu'on en groſſira l'idée; ou faire naitre la compaſſion pour lui, lorſqu'il tombe dans le malheur; ou exciter l'indignation contre celui qui le perſécute.

Qui ne voit donc que le reſſort contraire ne peut manquer de produire des effets opposez? C'eſt-à-dire, qu'en diminuant directement ou indirectement, ſelon qu'il eſt à propos, les forces, la gloire, la puiſſance de quelqu'un, par le Diſcours on le fera mépriſer, comme quand Mathathias fait regarder à ſes fils la gloire du Tyran, & tout l'éclat de ſa puiſſance, comme un vrai néant devant Dieu. Qui peut douter que cette penſée n'eût abatu l'orgueil, le courage, la préſomption de leur ennemi, s'il avoit pû l'admettre dans ſon cœur, quelqu'un prenant ſoin de la lui expoſer comme il faut? C'étoit cette penſée qu'un Ammonite, nommé Achior, propoſa, comme on le ſait, à Holoferne, au Siege de Bethulie. Mais ce General, au lieu de s'y rendre docile, s'en offenſa, ainſi que tous les Officiers de ſon Armée, s'imaginant avec eux, qu'il n'y avoit au monde d'autre Dieu que ſon Roy Nabuchodonoſor. Il ſe crut donc mépriſé ; ce qui ſert à faire connoître comment l'idée du mépris ne manque pas d'irriter la colere.

On reconnoît auſſi, pour peu qu'on s'y rende attentif, qu'en faiſant conſiderer à un homme ſa propre foibleſſe, on lui inſpire des ſentimens de compaſſion par un retour ſur lui-même ; on arrête les effets de ſa reconnoiſſance, parce qu'il eſt hors d'état de rendre les bien-faits reçûs ; on léve la honte, bonne ou mauvaiſe, qui le retient, lui faiſant voir que perſonne ne ſonge à lui, qu'il y a raiſon, & même neceſſité de faire ce qu'on lui propoſe. On lui inſpire de la haine contre ceux qui directement ou indirectement diminuent encore ſa gloire.

On peut vaincre ſa dureté par quelque crainte qu'on a occaſion de lui inſpirer, ſinon pour lui-même, du moins pour quelqu'un qui lui ſoit cher. Car les Paſſions s'excitent les unes par les autres ; le courage par la honte ou par le deſir de la gloire ; & la colere contre un coupable, par la compaſſion des malheureux, qu'il a cruellement maltraitez.

C'eſt à quoi il faut rapporter ce que

Corneille fait dire à l'Infante dans le Cid, par ſa Confidente :

Une grande Princeſſe à ce point s'oublier,
Que d'admettre en ſon cœur un ſimple Cavalier?
Et que diroit le Roy? Que diroit la Caſtille?
Vous ſouvient-il encor de qui vous êtes Fille?

Ce Diſcours réprime une Paſſion par une autre.

En diminuant la gloire d'un homme, ou ſes autres avantages, on peut faire ceſſer l'envie qui l'attaque ; ou bien montrant le bon uſage qu'il en fait, on tournera cette envie en bienveillance & en amitié. On peut refroidir l'ardeur qu'il auroit d'aſpirer aux mêmes honneurs qu'un autre, ſi on lui fait ſentir qu'il n'a pas aſſez de force pour y parvenir.

On conçoit auſſi que plus nous marquerons ou d'attachement pour les perſonnes, ou de zele pour leur interêt, ou de conſideration pour tous ceux qui leur ſont chers, & plus nous les rendrons favorables ; que plus le péril ſera conſiderable & preſſant, & plus on augmentera la crainte ; que plus l'infamie ſera grande, & plus la honte ſe fortifiera ; que plus les bienfaits ſeront importans, & plus la reconnoiſſance ſera ſenſible ; que plus les maux d'un homme de bien ſeront extraordinaires, & plus on en aura de compaſſion; que plus les biens poſſedez par d'autres ſeront ſolides, brillants, avantageux, & plus on attirera de jaloux, d'envieux, de concurrens, ou d'imitateurs à ceux qui les poſſédent; que plus une difformité ſera marquée avec eſprit, & plus elle ſera capable de faire rire; que plus une choſe paroîtra grande, nouvelle, extraordinaire, & plus auſſi on la fera admirer.

Ramaſſons toutes ces diverſes idées, & reduiſons-les à trois Préceptes. Premierement pour exciter la Colere, l'Amour ou la Bienveillance, l'Indignation, la Reconnoiſſance, la Honte, la Confiance ou le Courage, on exalte la Gloire, la Vertu & la Puiſſance de l'Auditeur; & on diminuë en lui par le Diſcours les mêmes avantages, pour réprimer les mêmes Paſſions, ou pour en exciter des contraires.

Pour attendrir un homme & l'exciter à la Compaſſion, s'il eſt très-heureux, il faut le rabaiſſer, afin qu'il conçoive que les mêmes maux peuvent lui arriver, ou à quelqu'un des ſiens; s'il eſt très-malheureux, il faut le relever, afin de lui montrer qu'il peut encore lui arriver du mal; & s'il eſt d'une condition mediocre, il faut plûtôt le rabaiſſer, parce que dès qu'il commence à être heureux, il eſt auſſi-tôt porté à s'en faire accroire. Didon dans Virgile ſe montre compatiſſante, parce qu'elle avoit ſouffert : & un Capitaine dans Tacite ſe montre inſenſible, parce qu'il avoit trop ſouffert.

Il faut prendre garde, quand on rabaiſſe quelqu'un, de le faire avec art pour ne point l'offenſer.

L'égalité de Gloire, de Vertu, de Puiſſance fait naître l'Envie ou l'Emulation contre ceux qui s'avancent plus que les autres. Il faut donc la faire ſentir, cette égalité, pour exciter l'Emulation. Car il ne faut point ſonger à exciter l'Envie. C'eſt un malheur qu'elle ne s'excite que trop par elle-même. Et ainſi, quoique nous ayions dit que les Paſſions ſont d'elles-mêmes indifferentes, il en faut excepter l'Envie.

Secondement pour exciter la Colere, il faut faire ſentir la grandeur du mépris, de l'injure ou d'un mauvais traitement. Pour faire naître la Bienveillance, il faut marquer une grande conformité d'inclinations, & de volontez. Pour exciter la Crainte, il faut groſſir le péril, & le faire voir bien près d'arriver. Pour exciter la

Confuſion, il faut montrer ce qu'il y a de honteux dans une action. Pour exciter la Reconnoiſſance, il faut montrer la grandeur & la multitude des bienfaits. Pour exciter la Compaſſion, il faut amplifier les maux. Pour faire naître l'Indignation ou l'Emulation, il faut montrer la grandeur des avantages que les autres poſſédent; pour la premiere de ces deux Paſſions, on montre auſſi l'indignité de ceux qui poſſédent ces avantages.

Le troiſiéme Précepte eſt qu'on ne travaille proprement à exciter les Paſſions, que ſur des choſes qui ſont ou connuës par elles-mêmes, ou établies par des preuves. La raiſon eſt, qu'on ne peut être touché de ce qu'on ne connoît pas; & que d'ailleurs, quand l'Auditeur ſe rend attentif aux raiſonnemens, il ne ſe prête point aux Paſſions, & lorſqu'il ſe prête aux Paſſions, il ne raiſonne plus. Deſorte que l'Orateur ne doit alors lui préſenter, que des choſes qui n'ont plus beſoin de Preuves, ou s'il préſente la Preuve, ce doit être par ces penſées qu'on nomme *Synacoluthes* ou *penſées Enthymématiques*, c'eſt-à-dire, qui portent leurs preuves avec elles, & les préſentent tout d'une vuë avec la Concluſion comme celle-ci: *Point de foi pour un Perfide.*

Tel eſt le grand Art, tels ſont les reſſorts des Paſſions. Dans la ſpéculation, comme on le voit, il n'y a rien de ſi ſimple. Tout conſiſte à amplifier ou à diminuer les biens ou les maux de la vie. Cela ne laiſſe pas d'être difficile dans la pratique. Car tout l'Art du monde ne ſert de rien dans l'uſage ſans le Génie. Le Génie ſans Regle ne réüſſit que par hazard & dans les Ouvrages qui ne ſont pas de longue haleine. Dans les grands ſujets, le Génie-même & la connoiſſance des Regles ne vont pas loin ſans un pénible exercice.

Il ne reſte plus qu'à rapporter des exemples où les Paſſions ſoient maniées avec habileté. Et ſi nous n'en donnons pas de toutes, pour n'être pas trop longs, du moins, en donnerons-nous ſur pluſieurs. Le Lecteur rencontrera les autres par lui-même dans les Auteurs qu'il prendra la peine de lire. Voici ceux que nous croyons devoir donner. C'eſt la matiere d'un cinquiéme Article.

ARTICLE V.

Divers Exemples ſur la maniere d'exciter ou de calmer les Paſſions.

Pour ſatisfaire à cette obligation, où nous ſommes de donner des Exemples des Paſſions, nous commençons par obſerver qu'au Chap. 2. Art. 1. nous avons rapporté le Diſcours de Canuleïus, qui excite ſi vivement la Colére, la Haine, & l'Indignation contre les Patriciens, par la vuë qu'il donne du mépris qu'ils font du Peuple; & que nous y avons diſtingué très-clairement les Preuves d'avec les Mouvemens, & le Style des Argumens, d'avec le Style des Paſſions.

Nous obſervons encore qu'il n'y a point d'Exemple plus propre ſur cette matiere, que le fait ou le ſupplice de Gavius dans la cinquiéme Verrine au Nombre 157. Il eſt trop long à rapporter. Car il occupe quinze Articles, ou ſi l'on veut, quinze Chiffres, de dix ou douze lignes chacun; ce qui fait environ deux grandes pages & demie *in folio*. Mais en voici l'idée ou l'analyſe & quelques morceaux ſeulement, qui doivent ſuffire.

Ciceron employe les deux premiers Chiffres, qui ſont le 157 & 158, à préparer le fait. Ces préparations plus ou moins longues ſont neceſſaires, quand il eſt queſtion de choſes incroyables ou autrement importantes. Car alors on annonce par avance que l'Auditeur ſera ſurpris de ce qu'on va lui dire, ou qu'il aura de la peine à le croire, mais qu'on lui en donnera de bonnes preuves.

Il met enſuite trois Articles à narrer, comment ſur des prétextes mal-fondez, Verrés étant en Sicile fit attacher Gavius à une croix, à la vuë de l'Italie, pour lui faire plus de peine, parce que ce mal-heureux croyoit s'exempter du ſupplice, en réclamant ſa Patrie & le droit des Citoyens.

Dans les deux Articles qui viennent après, Ciceron commence à donner carriere aux mouvements, parce qu'alors le fait non-ſeulement étoit connu, mais encore aſſez certain par la dépoſition des témoins. Voici comme il s'y prend. » Eſt-ce donc » là, Meſſieurs, à quoi nous devons nous » attendre ! Qu'un Citoyen Romain, » dans une Province de l'Empire & dans » une Ville alliée, ſera chargé de chaînes » & battu de verges, dans une Place Publique, » par l'ordre du Gouverneur qui » tient du Peuple Romain toute ſa puiſſance » & les marques de ſa Dignité ? » Quoi ! Barbare que vous êtes ! quand » on eut apporté ces feux, ces plaques » de fer toutes ardentes, ces autres inſtrumens » pour le tourmenter, ſi ſes cris, ſi » ſes lamentations ne vous arrêtoient pas, » les pleurs du moins, les ſanglots & les » gemiſſemens des Citoyens Romains qui étoient preſents, ne devoient-ils pas « vous toucher ? Non, rien ne vous a « touché ; & vous avez pouſſé l'audace « juſqu'à faire attacher à une Croix un « homme qui ſe diſoit Citoyen Romain ? »

C'eſt là, comme on le voit, une exageration convenable de la cruauté de Verrés pour le rendre haïſſable ; & ce qui ſuit, eſt encore plus propre à produire cet effet, parce que Ciceron y montre que tous les Citoyens ſe trouvent intereſſez dans l'outrage fait à Gavius. Car il continuë en ces termes : » Mais pourquoi parler de cet infortuné, puiſque « ce n'eſt point à lui que Verrés a « voulu inſulter ? C'eſt à vous, Meſſieurs, « c'eſt au Nom Romain, c'eſt à tous « tant que nous ſommes, que l'injure a « été faite ; c'eſt à ce que nous avons de « plus cher, c'eſt enfin à notre Liberté. « En effet, les Mamertins avoient fait « poſer cette Croix du côté de leur Ville « qui regarde la Campagne. Et vous, « Verrés, répondez, à quel deſſein l'avez-vous « fait mettre du côté de la Mer ! « Pourquoi en l'y faiſant mettre, avez-vous « dit que vous vouliez qu'attaché « à la Croix, Gavius vît l'Italie & ſa « maiſon même ? Non, Meſſieurs, jamais « on ne fit aucune execution en cet en- «

» droit-là. De ſorte que Verrés ne le choiſit, qu'afin que cet infortuné vît en mourant, qu'il ne tenoit qu'à un petit trajet de Mer, qu'il ne fût à couvert de la cruauté d'un Barbare; ce ne fut qu'afin que l'Italie vît traiter indignement comme un Eſclave, un de ſes Enfans, qu'elle avoit produit & élevé dans ſon ſein.

Il eſt ſurprenant comment après ce Diſcours, où la Paſſion eſt ſi bien pouſſée, Ciceron n'eſt pas encore épuiſé. Loin de cela, il emploi les Chiffres 154 & les deux ſuivans, à conſtater de plus en plus que Gavius n'avoit ceſſé de crier tout haut, *Je ſuis Citoyen Romain*; il montre que cela ſeul comme un ſauf-conduit devoit arrêter l'execution; après quoi reviennent les Paſſions & l'Amplification qui occupent les quatre derniers Chiffres. C'eſt là qu'on voit particulierement ces grandes idées: *Mettre aux fers un Citoyen Romain, c'eſt un crime! Le faire battre de verges, c'eſt un attentat! Le mettre à mort, peu s'en faut que ce ne ſoit un parricide! Que ſera-ce de l'attacher à une Croix?*

La Dignité d'un Romain, ainſi miſe dans ſon jour avec la cruauté d'un ſi affreux ſupplice, excite l'Indignation. Ciceron termine le tout par ces paroles: » Si je par-

lois à des Rochers, ils ſeroient touchez »
de ce que je dis ; combien plus des «
Chevaliers, ou des Senateurs Romains «
doivent-ils l'être ? »

On peut aſſurer que tout cet endroit, dans Ciceron, eſt un morceau d'Eloquence, dont la ſuite & l'économie montrent la vraye maniere de traiter la Preuve, l'Amplification & les Paſſions tout enſemble, non-ſeulement dans le genre Judiciaire, mais auſſi dans le Théorique ; parce que les faits qui ſont la matiere d'un Eloge, peuvent être traitez ainſi que le ſont ceux qu'on vient de lire.

On voit ce qui excite la Colére. On l'appaiſeroit en niant le fait, ſ'il étoit poſſible de le nier ; ou en montrant qu'un homme qu'on auroit fait executer, avoit merité le ſupplice, ou en diminuant les circonſtances que l'Adverſaire auroit exagerées. En d'autres occaſions, où le fait ne ſeroit pas ſi atroce, on réüſſiroit par des prieres, par des ſupplications & par des abbaiſſemens, par des loüanges, ou par la vuë des maux que notre Client auroit auſſi ſoufferts de ſon côté.

En certains cas on appaiſe un ennemi en ſ'abandonnant à ſa diſcretion, parce que cela le ſatisfait. Et il arrive alors dans le cœur de l'homme ce qui arrive dans la Nature, où un corps qui ſe por avec violence, fait plus d'éclat ſur ce qu lui reſiſte, que ſur un corps qui lui céde. *Otez-moi du monde*, dit dans Virgile, le fameux Sinon ; *vous ferez plaiſir à Ulyſſe, & les Atrides vous en ſauront gr* C'eſt ce Diſcours qui le ſauve. Un Diſcours ſemblable ſauve auſſi Achemenides dans le même Poëme au Livre 3. *Jettez-moi*, dit-il, *dans la Mer, ou faites-moi mourir autrement. J'aurai du moins la conſolation de n'être pas la proye d'un monſtre comme Polypheme.*

C'eſt une choſe très-touchante dans Racine de voir la douleur de tous ceux qui s'intereſſent à empêcher le ſacrifice d'Iphigénie. Ce qui touche pourtant le plus, c'eſt qu'elle conſent à être immolée pour plaire à ſon Pere.

Deux voyes ſe preſentent pour ſauver Milon en excitant la compaſſion de ſes Juges : l'une eſt celle des prieres & des larmes ; l'autre eſt celle de la réſignation au péril, la fermeté & la conſtance : Ciceron les employe toutes deux : en ſe chargeant lui-même de ce premier rôle, qui conſiſte à pleurer, & qui lui pouvoit convenir comme à un ami ; il donne le ſecond à Milon qui ſe ſeroit déshonoré par le premier, comme une marque de

oibleſſe. » Que mes Concitoyens, (lui «
ait dire Ciceron,) que les Romains «
ſoient contents & qu'ils vivent dans l'a- «
bondance. Qu'ils vivent & qu'ils ſoient «
heureux dans Rome. Je le ſouhaite, «
parce que c'eſt ma chere Patrie. Je «
ſerai ravi que cela ſoit, de quelque «
maniere que la République en uſe en- «
vers moi. Qu'ils ayent le plaiſir d'en «
jouïr ſans moi, puiſqu'il ne m'eſt pas «
permis d'en jouïr avec eux. Je m'en «
conſolerai par la ſatisfaction de penſer, «
que c'eſt par moi qu'ils en jouïſſent. «
Oüi, je me retire & je m'en vais. Ne «
pouvant trouver de juſtice dans Rome, «
je n'aurai pas le déſagrément d'y voir «
regner l'injuſtice. Que j'ai perdu de «
peines & de travaux ! Que d'eſperances «
trompées ! Grands Dieux ! Que de vains «
projets ! Qui l'auroit cru que le Senat, «
les Chevaliers, les Gens de bien pour «
qui je me ſuis ſacrifié, m'abandonnaſſent? «
Et vous, Ciceron, où ſont tous les «
honnêtes gens qui vous conſidérent ? «
Où eſt votre Eloquence qui en a ſauvé «
tant d'autres ? J'ai pû vous rétablir dans «
la Patrie ; & vous ne pouvez pas m'y «
conſerver, parce que tout le monde «
nous manque ! Voilà, Meſſieurs, les «
Diſcours que me tient Milon ; & il ne «

» me dit point cela les larmes aux yeux,
» comme je le fais préſentement, mais
» avec cette intrepidité que vous lui voyez
» devant vous.

Ce que l'on vient de lire eſt en abregé le ſens de ce que Milon dit dans Ciceron. Pour profiter de ce qu'il dit, on doit conſiderer d'abord que ſon Diſcours eſt fort propre à exciter la compaſſion, par la vuë même de ſa conſtance dans ſon malheur, & par la vûë de ſes juſtes eſperances qui ſe trouvent trompées; car cette conſidération eſt très-touchante.

Ce même Diſcours eſt propre à exciter la reconnoiſſance par la vuë des ſervices que Milon a rendus à la République. Il eſt propre pareillement à exciter la bienveillance pour lui, par la beauté de ſon caractere, qui eſt l'amour de la Patrie, & le courage dans l'adverſité. Cet endroit excite l'indignation, » Qu'ils jouïſſent ſans » moi de la République, puiſque je ne » puis en jouir avec eux, pourvû que ce » ſoit par moi qu'ils en jouïſſent.... J'ai » pû vous rétablir dans la Patrie, & vous » ne pouvez pas m'y conſerver! » Enfin on ne peut point ne pas ſentir que ce Diſcours eſt encore capable d'exciter la honte d'un côté par la vuë d'une très-grande ingratitude, & de l'autre, le regret de perdre un homme qui a ſi bien ſervi tous les Ordres, & qui peut leur rendre de nouveaux ſervices.

Pour ce que nous avons dit, que *les Paſſions s'excitent les unes par les autres*, comme la Colere & l'Indignation par la Compaſſion, il y en a un grand exemple dans la cinquiéme Verrine, où Ciceron décrit les tourmens de quantité de malheureux qui étoient deſtinez à la mort : » Leurs « Peres, dit Ciceron, que vous voyez ici, « ſe tenoient à la Porte de la Priſon, & « leurs Meres étenduës par terre, y paſſoient « les nuits, ſans avoir la malheureuſe « conſolation de voir leurs enfans. Ou bien « par un commerce effroyable, que le « Geolier ou plûtôt le Bourreau cherchoit « à faire, il diſoit aux uns, Vous, vous « donnerez tant pour entrer ; & vous, diſoit-il « aux autres, Vous donnerez tant, « pour leur paſſer un peu de nourriture, « ce qui étoit payé ſur le champ. Et vous, « combien donnerez-vous afin qu'en l'executant « , je ne le faſſe point ſouffrir, « & que d'un ſeul coup de hache je lui « faſſe ſauter la tête, &c. ? » On voit la force de ce Diſcours.

Mais le grand point pour toucher les autres, c'eſt d'être ſoi-même penetré de la Paſſion qu'on veut exciter. C'étoit le talent de l'Orateur Craſſus. » En verité, » lui dit Antoine, dans le ſecond Livre de l'Orateur de Ciceron, » En verité je » ſuis ſaiſi d'étonnement dans le fort de » votre action, tant il paroît de gran- » deur d'ame, de véhémence, de douleur » dans vos yeux, ſur votre viſage, dans » vos geſtes, dans vos mains! Non-ſeu- » lement vous avez l'art d'enflammer vos » Auditeurs, mais de vous montrer tout » en feu. » Le Lecteur peut lire l'endroit c'eſt au Nombre 188.

Enée au premier Livre de Virgile reléve le courage de ſes Soldats par la vûë de ce qu'ils ont déja ſouffert de plus grands maux, par l'eſperance de voir la fin de ceux qu'ils ſouffrent, & par le plaiſir de rétablir en Italie l'Empire de Troye. Le Roi Aceſte, dans le cinquiéme, ranime l'Emulation d'un vieux Athléte. *Ne diſputerez-vous point ce prix*, lui dit-il? *Eh! que deviendra votre gloire*? Le Soleil dans Ovide excite la crainte de Phaëton par la vûë du danger.

La Harangue de Ciceron pour Ligarius, le Diſcours de Flavien à Theodoſe, ceux de Phenix, d'Ulyſſe, d'Ajax, de Priam à Achille, la Harangue de Demoſthéne pour Cteſiphon, un million d'autres fourniſſent des exemples de Diſcours Pathétiques en tout genre pour toutes ſortes de Paſſions ; le peu que nous avons rapporté, met nos Lecteurs en état d'en découvrir l'Art, & ſur-tout d'en diſtinguer le Style, bien different de celui de la Preuve.

CHAPITRE V.

Des différens Caractéres qu'on peut donner aux Diſcours, & de la maniere de les leur donner ; d'où réſultent les divers Genres d'Eloquence.

ARTICLE PREMIER.

De la Définition & de la Diviſion des Idées, Formes, ou Caracteres du Diſcours.

TOUS les Diſcours ne peuvent pas être également ornez, ni également dépoüillez d'ornemens. Ils ne peuvent pas non plus avoir tous la même élevation. C'eſt une ſeule & même choſe qu'on appelle *Idées*, *Formes* ou *Caractéres*, qui fait leur différence. Le dernier de ces trois Termes paroît en François le plus intelligible. Il eſt ſi clair, qu'il n'eſt aucunement neceſſaire de le définir, étant du nombre de ceux qu'une définition ne fait qu'obſcurcir. Et, à dire vrai, y a-t-il quelqu'un qui ne conçoive ce qu'on veut ſç voir, quand on demande *de quel caracté* *eſt une telle, ou telle Harangue de Cicero* *ou de Démoſthéne*? *La Harangue du premi* *pour Roſcius d'Amerie, ſa ſeconde Philipp* *que, celle qu'il fit pour Quintius, ou po* *le Poëte Archias, ſont-elles toutes d'un mêm* *caractére? en prend-on la même idée, quand* *on les lit*? Ces queſtions font ſentir c qu'on entend par le mot de *Caractére*, o par celui d'*Idée*, & par conſéquent pa celui de *Forme*.

Cette matiere eſt également importante, pour compoſer avec ſuccès, & pour juger des Ouvrages qu'on lit. Elle eſt auſſi aſſez difficile, non-ſeulement à expliquer, mais même à connoître. De grands Maîtres ont obſervé que cette connoiſſance eſt le dernier fruit de l'étude. Notre intention eſt ici, de hâter ce fruit de meurir, autant qu'il nous ſera poſſible; c'eſt-à-dire, de faciliter la matiere pour tout le monde, ne fut-ce que par cette conſidération, que de-là dépend la bienſéance dans le Diſcours auſſi neceſſaire à l'Orateur, que la bienſéance dans les Mœurs eſt neceſſaire à l'honnête homme.

Ce que nous venons de dire, peut devenir ſenſible, par un fait que nous trouvons dans Ciceron. C'eſt quand il raconte qu'un Orateur Grec, nommé Lyſias, touché d'un mouvement de compaſſion pour Socrate, fauſſement accuſé par ſes ennemis, & mis en priſon ſur leurs calomnies, lui compoſa un Diſcours pour ſe défendre, & le lui porta. Mais ce Philoſophe l'ayant lû & trouvé très-éloquent, ne voulut pourtant pas s'en ſervir, parce qu'il n'avoit pas aſſez de dignité. Je vous en ſuis obligé, dit-il, comme ſi vous me préſentiez une de ces chauſſures qu'on apporte de la ville de Sicyon pour les Dames de ce Païs-ci. Je ne m'en ſervirois pas, quand même elle me feroit bien, parce qu'elle ne convient qu'à une Femme. *Cicer. de Orat. Lib.* 1. *N°.* 231.

La même verité peut ſ'expliquer, par un trait de l'Hiſtoire de David. C'eſt lorſqu'il fut ſur le point d'aller combattre Goliath. Le Roy Saül lui donnoit ſes Armes; mais il ne peut s'en accommoder; il ſe contenta de ſa Houlette, de ſa Fronde, & de quelques Pierres. Ces Armes lui convenoient, & elles ne ſeroient pas convenuës à Saül. Il en eſt de même des divers caractéres du Diſcours. Les uns conviennent à certain ſujet ou à certaines perſonnes, qui ne conviendroient point à d'autres.

Ce que nous appellons *Caractéres du*

Diſcours, nous l'appellons auſſi *Genres d'Eloquence*. Or encore qu'on puiſſe en diſtinguer un aſſez grand nombre, cependant il a paru ſuffiſant, & en même temps plus commode, de s'en tenir à trois, auſquels on peut rapporter tous les autres.

Cette diviſion eſt fondée ſur ce que l'on conçoit communément l'une de ces trois qualitez dans le Diſcours, qui ſont la *Simplicité*, l'*Agrément*, & l'*Elevation*. De-là on établit trois Genres d'Eloquence, le Simple, l'Agréable, & le Sublime. C'eſt ainſi que l'on diviſe pareillement les *Styles*, par la raiſon que ce terme ſignifie très-communément la même choſe.

Il y a donc trois ſortes de Styles, ou trois Genres d'Eloquence, à cauſe que le Diſcours peut avoir l'un des trois différens Caractéres que nous venons de dire.

En effet, tous les ſujets que l'on traite, ne ſont pas égaux. Il y en a de petits, qu'il ne conviendroit pas de traiter en ſtyle ſublime; ils ne demandent rien de grand, ni rien d'élevé. La pureté du Diſcours avec la netteté y ſuffit, parce qu'il ſuffit de les expliquer, ſans y employer d'Ornemens.

Il y a plus; car cette ſimplicité ſuffit même dans les grands ſujets, lorſqu'il eſt queſtion ſeulement d'en inſtruire les Auditeurs,

diteurs, & ſur-tout, ſi les Auditeurs ſont en petit nombre. Mais lorſque l'Auditeur eſt inſtruit des grandes matieres, & qu'il eſt queſtion de le remplir d'admiration, ou de l'émouvoir, ou d'enlever en quelque ſorte ſon conſentement, alors on ne peut ſe diſpenſer d'employer la grande Eloquence. Enfin, il y a des ſujets qui ne demandent point ces grandes merveilles, mais qui veulent neanmoins des agrémens, des penſées brillantes & lumineuſes, des penſées capables de plaire, des expreſſions ingénieuſes, des tours qui charment les perſonnes délicates & de bon goût. C'eſt ce qu'on appelle *Style orné*, ou *Genre médiocre*, parce qu'il eſt au-deſſus du ſimple, & que neanmoins il n'atteint pas juſques à ſa grandeur du Style ſublime. Ces conſiderations prouvent qu'il y a trois genres d'Eloquence.

Diſons encore, que l'on diſtingue trois Devoirs de l'Orateur, *Inſtruire*, *Plaire*, & *Emouvoir*. Le premier eſt indiſpenſable; car à moins que les Auditeurs ne ſoient inſtruits d'ailleurs, il faut neceſſairement que l'Orateur les inſtruiſe. Cette inſtruction eſt capable quelquefois de plaire par elle-même; il y a pourtant des agrémens qu'on peut y répandre, ainſi que dans les autres parties du Diſcours. C'eſt à quoi l'on oblige l'Orateur par le ſecond devoir qu'on lui preſcrit, qui eſt de plaire. Il y en a un troiſiéme, qui eſt d'émouvoir; c'eſt en y ſatisfaiſant, que l'Orateur s'éleve au plus haut degré de gloire auquel il puiſſe parvenir. C'eſt ce qui le fait triompher, c'eſt ce qui briſe les cœurs & les entraîne. On rapporte à ces trois Devoirs les trois Genres d'Eloquence. Le Style ſimple eſt donc pour inſtruire; le Style orné eſt pour plaire; & le ſublime eſt pour émouvoir. Nous parlerons en particulier de chacun de ces trois Genres, & premierement du ſimple.

ARTICLE II.

Du Genre ſimple d'Eloquence.

Comment on doit s'y prendre pour donner ce caractére au Diſcours, & combien il eſt utile ou neceſſaire.

Tout le monde parle du Style ſimple, mais tout le monde ne le connoit pas, même parmi ceux qui ſont dans l'obligation de le connoitre, puiſqu'ils devroient le faire connoitre aux autres.

Il y a eu des Orateurs dans tous les temps, qui ont témoigné une eſtime particuliere pour ce genre d'Eloquence, juſques à vouloir paſſer pour gens qui n'en cherchoient point d'autres, & qui non-ſeulement negligeoient, mais qui mépriſoient même les Ornemens & l'Elévation. Lorſque nous examinons le principe qui les faiſoit agir, nous craignons fort que ce ne fût par vanité, c'eſt-à-dire, pour ne pas reſſembler au reſte des hommes, qui tous communément eſtiment les trois genres, comme on doit en effet les eſtimer : ou bien, tout ce que ces Orateurs avoient de talent, ils vouloient paroître le tenir de la bonté de leur génie & non pas de l'Art ! C'eſt pour cela qu'ils faiſoient quelquefois ſemblant d'ignorer les Regles ! Et peut-être les ignoroient-ils effectivement ? Il pouvoit ſe faire auſſi qu'ils confondiſſent les Styles plus élevez avec le ſimple, puiſqu'on apperçoit qu'ils y tendoient dans leurs Ouvrages. Brutus & beaucoup d'autres étoient de ce nombre du temps de Ciceron. Mais, ſoit qu'il y ait eu de la diſſimulation ou de l'ignorance, ou de la vanité dans leur fait, nous declarons ne pouvoir les ſuivre dans leur conduite, parce que nous ne pouvons y démêler ni la droite raiſon, ni la modeſtie, ni un amour ſincere du bien Public, & nous penſons que s'il faut eſtimer la ſimplicité dans le Diſcours, il faut encore plus l'aimer dans la conduite de la vie. Tâchons donc de bien diſtinguer ce premier Style, pour être en état de nous en ſervir, non pas en toute occaſion, mais lorſque cela ſera convenable.

La ſimplicité du Style conſiſte à ne rien mettre dans le Diſcours, que ce dont on ne peut ſe paſſer, lorſqu'on veut ſe faire entendre, ou inſtruire l'Auditeur. C'eſt pourquoi on n'y met rien que la Propoſition, la Narration dépoüillée d'Ornement, & la Preuve que l'on renferme dans les Argumens. Car voilà tout ce qu'il y a de neceſſaire.

Par conſequent, les Amplifications, les Mouvemens, les Digreſſions, les Lieux Communs n'y entrent point. Ce premier genre d'Eloquence eſt d'uſage dans les détails, & diſcute les faits avec eſprit. C'eſt le Style ordinaire des Memoires & des Factums, à moins qu'on ne s'y propoſe autre choſe que d'inſtruire; c'eſt enfin celui des Plaidoyers dans de petites Cauſes. *Car*, comme dit Ciceron, *qu'y a-t-il de moins convenable, lorſque vous ne parlez que devant un ſeul Juge, ſur la décharge, par exemple, d'une goutiere, que d'aller vous ſervir de grands mots, de phraſes pompeuſes, de lieux communs, d'Amplifications?* Martial ſe moque avec eſprit de cette fauſſe Eloquence dans une Epigramme. *Il ne s'agit dans ma cauſe*, dit-il à ſon Avocat, *ni d'aſſaſſinat, ni de poiſon, mais de trois Chévres qu'on m'a enlevées, & c'eſt dequoi j'accuſe mon voiſin! Vous vous jettez ſur Mithridate, ſur Annibal, & ſur les guerres qu'ils nous ont faites? Vous vous étendez ſur la perfidie & ſur la cruauté des Carthaginois! Vous criez à pleine tête avec une déclamation proportionnée à votre voix. Eh! de grace, Avocat! daignez dire un mot de mes trois Chévres!*

Pour mieux approfondir la nature de ce genre d'Eloquence, conſiderons la Parabole des Semences de l'Evangile. A ne la prendre qu'à la lettre, ſans avoir égard au ſens myſtique, le Style en eſt ſimple; ſi vous regardez l'allégorie, ſon ſens n'eſt plus ſimple; il eſt très-figuré, puiſque tout y eſt métaphorique. Par la même raiſon, cette autre penſée priſe à la lettre ſera pareillement ſimple: *L'herbe avoit cru; il eſt venu un ſoleil ardent qui l'a ſéchée, & il en a fait tomber la fleur!* Prenez cette phraſe métaphoriquement, pour ſignifier *l'homme & la gloire de ce monde*, comme a fait le Prophete, elle n'eſt plus ſimple. C'eſt à quoi il faut prendre garde, pour ne pas confondre, comme font aſſez de perſonnes, le ſimple & le naturel. Car ces phraſes dans l'un & l'autre ſens ſont naturelles : mais dans l'un & l'autre ſens elles ne ſont pas également ſimples.

Ainſi le genre ſimple eſt celui dont tout le monde ſe ſert, ou paroit pouvoir ſe ſervir, qui ne dit que des choſes intelligibles d'elles-mêmes, qui n'a rien de profond, ni rien de ſous-entendu. Telle eſt encore cette phraſe. *Si vous vous portez bien, j'en ſuis ravi : je me porte bien auſſi. J'attends de jour en jour de vos nouvelles.* car on ne voit là aucun circuit.

Les Propoſitions qui indiquent ce qu'on va dire, ſont dans le Style ſimple, comme celle-ci de Démoſthéne dans ſa grande & fameuſe Cauſe touchant la Couronne : *Avant toutes choſes, Meſſieurs, il eſt convenable & même neceſſaire de vous expoſer en quel état étoient alors les affaires, afinque vous jugiez de ma conduite par rapport aux circonſtances.* Telle eſt encore celle-ci de Ciceron: *Voyons maintenant en peu de mots, ce qu'a fait Titus Roſcius depuis la mort de Sextus.*

Les Diviſions de tous les Diſcours ſont communément dans ce genre, comme celle-ci de Ciceron : *Nous nions que vous ayiez été bien fondé à demander les biens de Quintius. Nous nions encore, que vous ayiez pû les poſſeder en vertu de l'Edit du* *prêteur ; & nous nions enfin que vous les ayiez poſſedez.*

L'expoſition des trois faits ſuivans eſt dans le même ſtyle : 1°. *Seigneur, mon ſerviteur eſt malade ; mais je vous prie de venir lui impoſer les mains, & il ſera guéri.* 2°. *Il y avoit un homme en la terre de Hus, qui s'appelloit Job. Cet homme étoit ſimple &* « *droit de cœur ; il craignoit Dieu & ſe re-* « *tiroit du mal.* » C'eſt le commencement de l'Hiſtoire de Job. Celle de Tobie commence de même : « *Tobie de la Tribu* « *& de la ville de Nephthali dans la haute* « *Galilée, fut emmené captif du temps de* « *Salmanazar Roi des Aſſyriens, & dans ſa* « *captivité même il n'abandonna point la* « *verité.* » Enfin, *mon adverſaire & moi, Meſſieurs, avons embraſſé l'état du mariage, & nous avons épouſé les deux ſœurs.*

Le commencement de la Narration pour Milon n'eſt pas dans ce genre, & nous avons vû des gens qui la blâmoient en ce point. *Clodius, Meſſieurs, ayant réſolu de déchirer la Republique par toute ſorte de crimes, &c.*

En un mot le Style ſimple doit dire directement les choſes & ſans détour, ſans période, preſque ſans figures, ſans y joindre rien d'étranger, ni le genre, ni la cauſe, ni les parties, ni le jugement qu'on en porte. Il faut auſſi une certain negligence dans l'arrangement des mots.

On rappelle au genre ſimple les penſées & les expreſſions ingenuës des enfans; des niais, des gens de la Campagne, des femmes, des ignorans, où il ne paroit point de fineſſe, ni de diſſimulation; on y rappelle auſſi les choſes que l'on dit quelquefois ſans neceſſité, ou ſans être interrogé, comme on en voit dans les Idylles & dans les entretiens des Bergers.

De toutes ces penſées, les unes conviennent davantage aux Diſcours qui ſont d'uſage dans le monde; d'autres leur conviennent moins, & d'autres ne leur conviennent point du tout.

On range parmi les penſées & les dictions ſimples; celles qui approchent du Style bas, & qui n'entrent point dans les Harangues, ſi on ne les addoucit par quelque moyen.

Les ſermens employez au lieu de Preuves, ſont dans le ſimple, mais non pas quand on jure par autre choſe que par les choſes ſaintes, ou par les Dieux comme les Payens, ou par le Saint Nom de Dieu comme dans la vraye Religion. Ainſi le ſerment que fait Démoſthéne par ceux qui combattirent à Marathon, n'eſt point dans le ſimple. Ciceron de même en fit un ſortant de Charge à la fin de ſon Conſulat, qui eſt très-ſingulier en ſon eſpece, & il eſt ſublime, quoiqu'il jure par les Dieux. Il étoit dans la Tribune aux Harangues, prêt de faire un Diſcours au Peuple. Le Tribun lui défend de parler & lui ordonne de ſe borner au Serment : l'on en faiſoit un, en ſortant de Charge, & on juroit *d'avoir tout fait dans la vuë du bien Public.* Ciceron dans cette contrainte ſe met à dire contre l'attente de tout le monde, *Je jure par tous les Dieux que j'ai ſauvé la République* : Et tout le Peuple s'écria que *Jamais ſerment ne fut plus vrai.* Il y a du grand ; c'eſt un Diſcours converti en un Serment de deux mots.

Il y a des perſonnes qui placent les railleries dans le Style ſimple, auſſi-bien que les penſées ingenieuſes. D'autres les regardent comme appartenant au Style orné. Peut-être y a-t-il à diſtinguer. Ou bien il faut dire que ce caractére de ſimplicité ne conſiſte pas dans un point indiviſible ; & qu'il ne s'écarte pas ſi fort du Style orné, qu'il n'en emprunte quelquefois quelques agrémens, afin de ne paroître pas ſi nû. Saint Auguſtin a obſervé qu'il y a même, dans le ſimple, des penſées quelquefois qui attirent des acclamations. Tel fut le ſuccès de cette penſée de Terence, ſi conforme à la charité Chrétienne, ſelon Saint Auguſtin, *Je ſuis homme : tout ce qui intereſſe les hommes, m'intereſſe !* Et cette autre, *La complaiſance ſe fait des amis, & la verité ſe fait des ennemis.*

On voit l'importance du Style ſimple par rapport à l'uſage qu'il en faut faire & aux matieres où l'on doit l'employer.

On a donc très-grande raiſon de le recommander, mais non pas de le confondre avec le Style orné ou avec le Style ſublime ; ni de faire négliger ces deux derniers, comme ſi on pouvoit s'en paſſer, & qu'il ne fût pas convenable de s'en ſervir, ou comme ſi le Style ſimple pouvoit ſuffire en toute occaſion. Car on ſait que M. Patru, qui excelloit dans ce Style, n'a jamais été regardé comme un Orateur, mais plûtôt comme un habile Grammairien. Et nous liſons dans le Livre des Orateurs illuſtres, qu'un homme qui parloit très-bien la langue Latine, ne fut jamais regardé que comme un Orateur mediocre.

Quintilien fait beaucoup de cas d'un endroit de Ciceron, qui eſt d'une grande ſimplicité, non que ce grand Maitre ait quelque éloignement pour le Style orné ou pour le ſublime, mais c'eſt parce que cette ſimplicité dont il parle, eſt en ſa place : c'eſt dans la Narration de la Harangue pour Milon, où Ciceron veut conduire l'Auditeur à croire qu'il n'y eut point de deſſein prémédité dans le meurtre de Clodius. Il n'y a rien ſans doute de plus propre à le faire croire, que la naïveté de ce Diſcours. *Milon alla ce jour-là au Senat ; il y fut juſqu'à la levée de la Seance. De retour chez lui, il changea d'habit & de ſouliers. Sa femme, ſelon l'ordinaire, ne fut pas ſi tôt prête ; il l'attendit.*

Quintilien loüe cet endroit, malgré le ſentiment de quelques perſonnes qui le trouvoient froid, & même bas. Sa raiſon eſt très-pertinente : c'eſt, dit-il, l'image naturelle d'un homme qui ne ſonge en aucune ſorte à executer un mauvais coup. Au lieu qu'un Diſcours plus pompeux eût fait regarder l'Orateur comme un homme qui ſe ſeroit étudié à ſurprendre les Juges. C'eſt-là le grand uſage du Style ſimple ; il porte un caractere de verité. Il ſert auſſi, ſelon le ſentiment de Longin, à faire briller quelquefois le ſublime des penſées. Mais il faut prendre garde à la baſſeſſe, à cauſe que c'eſt où conduit quelquefois la ſimplicité du Style.

Ces obſervations nous doivent faire juger du merite des Commentaires de Ceſar & des Comédies de Terence, des

Lettres Provinciales, des Epitres & des Satyres d'Horace, des Fables de Phédre & de celles de la Fontaine. Mais en les admirant n'oublions pas pour cela, l'eſtime qu'il faut faire auſſi du Style ſublime, & du Style temperé, à moins que nous ne voulions meſurer l'Eloquence, non à ſes propres forces, mais à notre foibleſſe.

Finiſſons cet Article, en obſervant que le Style ſimple étant tel qu'on le repréſente ici, on ne peut concevoir comme il s'eſt trouvé des Auteurs qui ont crû pouvoir borner l'Eloquence Françoiſe à trois choſes, qui ſont *la Netteté dans le Diſcours*, *le Naturel dans les Penſées*, *& la naïveté dans le Style*. Ces idées ne ſçauroient jamais être d'une grande utilité à quiconque s'y arrêtera, ſans chercher d'autres lumieres. Car enfin, la *Netteté* conſiſte à n'avoir rien d'embaraſſé dans la conſtruction, ni dans l'arrangement des mots, ni dans la ſignification qu'on leur donne. A l'égard de ces termes-ci, *le Naturel dans les Penſées*, on peut aſſurer qu'ils ne ſuffiſent pas pour expliquer la varieté dont les Penſées ſont ſuſceptibles, ſelon les occaſions. Enfin, cette expreſſion & cette idée, *la Naïveté du Style*, peuvent jetter dans l'erreur, puiſqu'il y a bien des caracteres au-deſſus du *Naïf*, qui conviennent au Diſcours, & qu'il eſt quelquefois à propos de lui donner.

Nous ne concevons pas non plus, comment on a voulu donner pour ſimples, ces quatre Vers d'Horace que nous allons expliquer :

Quâ Pinus ingens albâque Populus
Umbram hoſpitalem conſociare amant
Ramis : & obliquo laborat
Lympha fugax trepidare rivo.

Car pour dire ſimplement ce qu'ils ſignifient, on diroit : » Là un Pin & un Peuplier, voiſins l'un de l'autre, font une « ombre où l'on peut ſe mettre à couvert ; « & il y a auprès un petit Ruiſſeau qui « ſerpente. Au lieu de cela Horace dit, « Un Pin & un Peuplier ſe plaiſent à unir « leurs branches pour former une ombre « qui invite à s'y repoſer. » Après quoi le Poëte en parlant du Ruiſſeau, fait, pour ainſi dire, entendre ſon gazoüillement, il montre non-ſeulement ſa précipitation, mais même ſa fatigue, parmi les cailloux qui embaraſſent ſon chemin oblique & tortueux. Il ne faut pas s'étonner du mot de *Fatigue*, c'eſt qu'il anime & qu'il paſſionne tout. Et non-ſeulement dans les Vers en certains cas, mais encore dans la Proſe, tout penſe, tout a du ſentiment, tout vous en donne, les Arbres, les Rivieres, les Rochers. Ce ſtyle eſt naturel, mais il n'eſt point ſimple. On en voit la différence, par la maniere d'exprimer la même penſée. En voici encore un exemple.

Il eſt dit ſimplement dans un Pſeaume, » Ne mettez pas votre confiance dans les » Princes; ce ſont des Enfans des Hommes; ils ne peuvent vous ſauver. Ils » meurent, on les enterre, & avec eux » toutes leurs penſées périſſent. Cela eſt » dans le ſimple, pour ce qui eſt de l'expreſſion; mais dans ces Vers de Malherbe, la grandeur de l'expreſſion, le nombre, le Pathétique, le tour périodique, tout répond à l'élévation de la penſée.

N'eſpérons plus, mon ame, aux promeſſes du Monde:
Sa lumiére eſt un verre & ſa faveur une onde,
Que toûjours quelque vent empêche de calmer.
Quittons ſes vanitez, laſſons-nous de les ſuivre,
C'eſt Dieu qui nous fait vivre;
C'eſt Dieu qu'il faut aimer.
En vain, pour ſatisfaire à nos laches envies,
Nous paſſons près des Rois tout le temps de nos vies,
A ſouffrir des mépris & ployer les genoux,
Ce qu'ils peuvent n'eſt rien; ils ſont ce que nous ſommes,
Veritablement Hommes,
Et meurent comme nous.
Ont-ils rendu l'eſprit? ce n'eſt plus que Pouſſiere,
Que cette Majeſté ſi pompeuſe & ſi fiere,
Dont l'éclat orgueilleux étonnoit l'Univers;
Et dans ces grands Tombeaux, où leurs Ames hautaines
Font encore les vaines,
Ils ſont mangez des vers.

Là ſe perdent ces noms de Maîtres de la Terre,
D'Arbitres de la Paix, de Foudres de la Guerre;
Comme ils n'ont plus de Sceptre, ils n'ont plus de Flatteurs.
Et tombent avec eux d'une chute commune,
Tous ceux que leur Fortune
Rend leurs Adorateurs.

En voilà aſſez pour faire connoître le Simple; parlons du Genre Magnifique, où ces Vers nous ont conduits.

ARTICLE III.

Du Genre Magnifique.

On appelle *Genre Magnifique*, celui qui déploie toutes les richeſſes, toute la pompe, toute la force, tous les ornemens de l'Eloquence; & dans ce genre on appelle particulierement *Sublime*, les endroits dont l'effet eſt de nous élever l'ame d'une maniere plus ſenſible. C'eſt un point de doctrine dont nous ne parlerons que dans la troiſiéme partie de cet Ouvrage, après ce qui regarde l'Elocution.

Quant à preſent, il nous faut d'abord obſerver que le genre d'Eloquence dont nous nous propoſons de parler ici, eſt d'uſage dans les grands ſujets, lorſqu'on les traite devant une Aſſemblée nombreuſe, avec cette précaution pourtant, que s'il faut expliquer un ſujet pour inſtruire ſeulement, on y employe le Style ſimple,

& qu'il faut même l'y employer de temps en temps pour varier le Diſcours, & pour ne point fatiguer l'Auditeur en lui parlant toujours ſur le même ton. C'eſt à quoi l'on peut appliquer ces Vers de l'Art Poëtique,

Heureux, qui dans ſes Vers ſait d'une
voix legere,
Paſſer du grave au doux, du plaiſant
au ſevere.

Auſſi peut-on remarquer avec Ciceron, que l'Exorde de la Harangue de Démoſthéne contre Eſchine, eſt d'un Style beaucoup moins élevé que ne le ſont les autres parties de la même Harangue, où l'on trouve l'Eloquence la plus grande & la plus magnifique en certains endroits. Demoſthéne commence en ces termes: *Meſſieurs, je prie d'abord tous les Dieux & toutes les Déeſſes de vous inſpirer pour moi dans cette cauſe la même bienveillance que j'ai toujours euë pour vous dans toutes les affaires de la République.* Mr de Toureil appelle cela, *ouvrir tout l'Olympe & le donner en ſpectacle aux Auditeurs.* Nous ne ſommes point de ſon avis, ce que dit Démoſthéne étant fort ſimple, comme on en conviendra, ſi on le compare avec le commencement du dixiéme Livre de l'Eneïde où l'on trouve réellement cette grande idée de M. de Toureil : »On ouvre « les portes de l'Olympe, dit Virgile, où « ſe tient le Conſeil Suprême de tous les « Dieux ; Jupiter leur Souverain les y « aſſemble avec toutes les Déeſſes. Les « Aſtres y brillent de toutes parts. » Nous croyons montrer encore dans ce contraſte la difference du genre Magnifique & du Simple.

Pour donner avec ſuccès ce caractére de grandeur au Diſcours, l'Orateur commence par s'abſtenir des raiſonnemens qui demanderoient quelque contention d'eſprit pour les entendre, l'Auditeur n'en étant pas capable dans une Aſſemblée ſi nombreuſe. Il n'en employe donc point qui ne ſoient fort aiſez à ſaiſir & à bien concevoir. Quelque faciles neanmoins qu'ils ſoient, il prend une maniere de les débiter qui a de la force, du feu, de la vivacité, & de l'élévation ou de la dignité, ainſi qu'on l'a vû ci-devant, & on le verra encore dans quelques exemples.

Aprés cela, c'eſt dans ce genre d'Eloquence que l'Orateur, outre les Preuves, employe les grandes Amplifications, les éloges des faits qu'il a établis, s'ils ſont dignes de loüange ; ou les fortes invectives, ſ'ils meritent d'être blâmez. C'eſt là qu'on employe auſſi la richeſſe des Théſes générales, & des Lieux Communs. C'eſt là, qu'on voit la vehemence des grandes Paſſions; les nobles hardieſſes, mais toujours ſages; les digreſſions qui conviennent & qui ſe preſentent naturellement. Ajoutons à tout cela, la pompe des mots, l'abondance des phraſes, l'éclat des penſées, la force de l'élocution, jointe à la beauté des plus grandes figures. C'eſt par toutes ces conſiderations que cela ſ'appelle la grande Eloquence.

On appelle *Digreſſions*, les endroits où l'on traite des choſes qui ne vont pas au but du Diſcours, mais qui vont pourtant au but de l'Orateur. Celui de l'Orateur eſt de vaincre & de gagner ſa Cauſe. Celui du Diſconrs eſt d'établir la Propoſition qui fait le fonds du Procès.

Il y a des Régles à garder dans les Digreſſions, afin qu'elles ſoient bonnes. Comment en effet ſouffriroit-on celles qui ne s'offrent pas d'elles-mêmes, & qui ſont comme forcées, ou tirées de trop loin? On les regarderoit ſans doute, comme on regarde dans les Poëmes, les Epiſodes détachez, qui gâtent une Piece, au lieu de l'orner. Comment ſouffriroit-on encore les Digeſſions, ſi elles étoient ſi longues & ſi frequentes, qu'elles étouffaſſent la cauſe, pour ainſi dire, tellement que ce que dit l'Orateur fût preſque tout, abſolument étranger à ſon ſujet ? Le defaut ne ſeroit pas moins grand, ſi une Digreſſion déja étrangere au ſujet, l'étoit auſſi au but de l'Orateur. Iſocrate a ſagement évité cet écueil dans l'Eloge qu'il a fait d'Helene. Car deux grands hommes s'y preſentant à lui, dont il pouvoit faire auſſi l'éloge, pour enrichir ſa Harangue & la rendre plus agreable, ſavoir Achille & Theſée, il ne s'eſt point étendu ſur les loüanges du premier qui étoit Theſſalien, parce que cet éloge n'auroit point plû dans Athenes, à cauſe de l'antipathie des deux Nations : mais il s'étend ſur les loüanges de Theſée qui étoit Athenien.

A l'égard des Lieux Communs, on entend quelquefois par ce terme les Lieux de Rhétorique qui aident à chercher les argumens, tels que ſont ces mots, *la Cauſe*, *l'Effet*, *le Genre*, *&c.* C'eſt dequoi nous avons parlé ailleurs, il ne s'agit point de cela préſentement. Mais ce qu'on appelle ici Lieux Communs, ce ſont des choſes traitées en general, comme quand on traite ce qui regarde l'*Amitié*, *la Clemence*, *le Parricide*, *les Témoins*, *la Licence effrenée de la Jeuneſſe*. On les appelle Lieux Communs, parce que ce ſont des choſes qui peuvent entrer dans divers Diſcours & ſur differents ſujets: cependant ils doivent être tellement liez au ſujet auquel on les applique, qu'ils paroiſſent ne pouvoir convenir qu'à celui-là.

C'eſt Ciceron qui nous donne cette belle Regle; il la pratique exactement, ainſi qu'une autre qui n'eſt pas moins importante, c'eſt qu'il évite d'être long, lorſqu'il tombe ſur un Lieu Commun. La raiſon eſt, que ce ſont des endroits ennuyeux, lorſqu'on s'y arrête trop, l'Orateur y paroiſſant alors comme un homme qui veut enſeigner ſes Auditeurs, ainſi qu'un Maître fait ſes Ecoliers. C'eſt un défaut que l'amour propre & la vanité n'évitent pas facilement, & cependant il y a plus à perdre, qu'il n'y a à gagner.

On peut voir, à ce propos, de quelle maniere Ciceron traite la legereté & l'inconſtance du Peuple Romain dans les Aſſemblées. On trouve cette peinture dans ſa Harangue pour Muréna. On y voit auſſi comment il déplore le ſort des Grands Hommes qui ſervent la République. Nos Lecteurs ont vû quelque choſe ſur ce point dans ce que nous avons rapporté de Tite-Live touchant le procès qu'on fit aux Scipions. On trouve par-tout des exemples de Lieux Communs ; nous en rapporterons quelques-uns.

Diſons auparavant qu'il y a un Art pour déguiſer les Lieux Communs, ou (ſi l'on veut ainſi parler,) pour en quelque ſorte les dépaïſer, & que Ciceron, Horace, & beaucoup d'autres Auteurs habiles, nous l'apprennent, par la maniere dont ils les traitent dans leurs Ouvrages.

Ciceron, dans ſa Harangue pour Marcellus, voulant élever la Clemence au-deſſus des vertus guerrieres, ce qui eſt un Lieu Commun, exalte en particulier la Clemence de Céſar au-deſſus de ſes exploits & de ſes conquêtes ; & par ce moyen il paroit ne traiter que des faits particuliers.

De même Horace, ayant deſſein d'exhorter les hommes à l'étude de la Sageſſe, ne le fait point en traitant quelque propoſition generale ſur l'utilité, la gloire & l'agrément de cette étude. C'eût été faire le ſavant hors de temps & hors de lieu. Il diſſimule ſon deſſein, faiſant ſemblant de s'excuſer de faire des Vers qu'on lui avoit demandez, & il donne pour raiſon premierement ſon âge, qui eſt trop avancé pour s'amuſer encore à la Poëſie. En ſecond lieu, ſes autres occupations, qui ſont l'étude du vrai, & la recherche des biens ſolides ; il marque les avantages qu'il en attend, & réſout les objections qu'on peut lui faire ſur cette étude. En un mot, il paroit ne montrer que l'obligation où il ſe trouve d'étudier la ſageſſe, mais au fond il montre que c'eſt l'obligation où ſe trouvent tous les hommes. Ce tour qu'il a pris, a double avantage : 1°. On ne ſe défie point de lui ; 2°. Il intereſſe beaucoup plus.

Il traite le même ſujet, en faiſant ſemblant de ne ſonger à autre choſe, qu'à rendre compte de ſa lecture d'Homere, où il trouve & la Philoſophie la plus profonde, & des remedes plus efficaces contre tous les vices : mais ce qu'il paroit ne dire que pour lui-même, tous les Lecteurs ſe l'appliquent preſque ſans y penſer, ce qui eſt bien plus agreable que s'il leur donnoit directement des leçons.

Ce que nous venons de dire de ces deux Epitres d'Horace, ne doit pas faire croire que nous les donnions pour des exemples de la grande Eloquence. Il y en a quelques traits peut-être dans la ſeconde : mais nous ne les citons toutes deux, que pour la maniere d'y déguiſer les lieux communs.

Outre les Amplifications, les Théſes generales ou les Lieux Communs, & les

Digreſſions, la grande Eloquence comprend les reproches, les reprimandes fortes, les invectives pleines de feu, les exhortations animées, & ces traits où paroit une noble hardieſſe à dire de grandes veritez à des perſonnes conſiderables, ou contre des adverſaires ; telles ſont celles que Demoſthéne dit aux Atheniens, & contre Philippe, ou contre Eſchine & ſes autres ennemis. De ſorte que ce genre d'Eloquence s'accommode des grandes figures, telles que ſont les Apoſtrophes des choſes preſentes ou abſentes, animées ou inanimées ; les Proſopopées où l'on fait parler les morts mêmes, ou ce qui n'a point de ſentiment ; les Hyperboles & les Metaphores hardies ; les Antitheſes, & autres oppoſitions magnifiques dont nous parlerons dans la troiſiéme Partie ; enfin les Gradations, les Interrogations & autres figures les plus magnifiques.

Les Periodes ou plus longues ou plus courtes entrent auſſi dans ce genre d'Eloquence, ſelon qu'il eſt à propos que l'Orateur ſoit plus grave ou plus animé.

Voilà comme nous expliquons le Style magnifique à peu près dans le ſens d'Hermogéne. Car dans le ſens de Ciceron, les Diſcours dépoüillez de Paſſions, comme ſont ordinairement les Eloges, appartien-

nent plûtôt au Style orné, qu'on appell
auſſi Style mediocre ou temperé.

On peut rapporter au Style magnifiqu
ce que Ciceron dit pour Roſcius d'Amerie ſur le ſupplice des Parricides, & c
qu'il dit dans le même Diſcours ſur le
remords qui troublent & inquiettent jou
& nuit les méchants. On y peut rapporter encore bien des endroits de ſes Verrines, de ſes Catilinaires, de ſes Philippiques; & ſi on n'exige point le Pathetique pour ce genre d'Eloquence, on
rapportera une bonne partie de la Harangue pour la Loi Manilia, par exemple
cet endroit-ci. » On nous oppoſe qu'il
» ne faut rien innover en faveur de Pom-
» pée, mais qu'il faut s'en tenir aux uſa-
» ges de nos Ancêtres. Je ne dirai point
» ici combien de fois nos Ancêtres mêmes
» innovérent, de leur temps, & ſur-tout
» dans differentes guerres, dans celle
» d'Eſpagne, dans celle d'Afrique, quand
» on entreprit de détruire Carthage &
» Numance, ou lorſqu'on chargea Ma-
» rius de faire la guerre à Jugurtha, aux
» Cimbres, aux Teutons. Mais pour Pom-
» pée lui-même, que n'a-t-on pas fait de
» nouveau & contre l'uſage, avec l'ap-
» probation même de Catulus qui nous
» eſt aujourd'hui oppoſé? Qu'y eut-il

» jamais

amais de plus nouveau , que de voir «
ans des temps difficiles un homme tout «
eune & ſans caractere , lever une Ar- «
née pour le ſalut de la République ? Il «
'a levée ! Quoi de plus extraordinaire que «
de la lui voir commander ? Il l'a com- «
mandée ! Quoi de moins uſité que de «
donner à un homme de ſon âge , la Si- «
cile & l'Afrique tout à la fois à gou- «
verner ? Il les a euës ! Quoi de plus con- «
traire à nos mœurs que de voir triom- «
pher un homme qui n'avoit point en- «
core paſſé par les Charges ? C'eſt nean- «
moins un honneur qu'on lui a decerné ! «
&c. »

Cette ſuite de faits extraordinaires eſt encore deux fois auſſi longue que ce que nous en rapportons ; le Lecteur peut voir le reſte dans Ciceron , & il a lieu de reconnoitre dès à preſent les figures qui y dominent , interrogations & repliques , membres de periodes les uns plus longs & les autres plus courts qui ſe répondent , longue ſuite de phraſes qui commencent par le même mot , une ſuite d'autres phraſes qui toutes commencent par des mots differens dans le Latin. Et il eſt difficile qu'en tout cela il y ait rien à quoi on puiſſe trouver à redire , parce que ces brillans conviennent à ce genre de Diſcours, & qu'ils ſont ſoutenus par la grandeur des choſes où des penſées.

On peut voir, dans la Harangue pour Milon, des exemples de grandes apoſtrophes adreſſées aux choſes inanimées, aux Bois Sacrez, aux Autels, aux Montagnes. On voit dans la même Harangue de grandes Proſopopées, & nous en parlerons ailleurs. C'eſt la raiſon pour quoi nous n'en rapportons point ici d'exemples. C'eſt par la même raiſon, que nous ne parlons point encore du fameux ſerment de Demoſthéne, nous le ferons paroitre en ſon temps. Mais nous croyons devoir rapporter ici, de quelle maniere cet Orateur met dans tout ſon jour, l'honneur qui revint aux Atheniens à cauſe de la réception que les Thebains leur firent, lorſqu'ils allérent au ſecours de Thebes.

Il faut ſçavoir, que Demoſthéne conſeilla aux Atheniens d'envoyer une Ambaſſade aux Thebains pour leur offrir du ſecours contre Philippe, qui paroiſſoit viſiblement n'être pas dans de bonnes diſpoſitions pour la Ville de Thebes, non plus que pour les autres Grecs. Cet Orateur fut d'avis de leur faire cette offre genereuſe, malgré tous les mécontentemens qu'on avoit reçûs d'eux. Voici comme il expoſe le fait. Ils acceptérent vos offres, dit-il, & ils vous appellérent à leur ſecours. Mais pour ne rien dire ici de tout ce qui ſe paſſa depuis, juſqu'à votre arrivée, ils vous reçurent avec tant de cordialité & d'amitié, que dans le temps même que leur propre Infanterie & leur propre Cavalerie étoient campées hors de leur Ville, ils firent entrer toutes vos troupes, & logérent tous vos Soldats dans leurs maiſons, leur confiant leurs enfans, leurs femmes, & tout ce qu'ils avoient de plus precieux & de plus cher.

Telle eſt l'expoſition du fait, dont ſe contenteroit un homme qui ne voudroit rien dire que de neceſſaire. Cet homme eût paſſé de ce recit à un autre ſans s'arrêter ; ce n'eſt pas la conduite de notre Orateur. Il orne le fait qu'il a raconté, & on peut voir s'il eſt poſſible de le mieux orner, voici comme il s'y prend.

Dans cet accueil, dit-il, les Thebains « vous rendirent trois grands témoignages, les plus glorieux qu'on pût vous rendre. Le premier regardoit votre valeur ; le ſecond votre juſtice ; & le troiſiéme votre retenuë ! Car en préférant votre alliance à celle de Philippe, & ſe declarant pour vous contre lui, ils faiſoient connoître en même temps, «

» qu'ils jugeoient vos demandes plus juſtes
» que les ſiennes, & qu'ils croyoient que
» ſes Troupes étoient moins braves que
» les vôtres. Après cela, en vous confiant
» leurs femmes, leurs enfans & tout ce que
» l'on garde avec plus de ſoin, ils marquérent
» à toute la Terre qu'ils comptoient
» abſolument ſur votre retenuë & ſur votre
» bonne conduite. Et en tout cela il a paru
» qu'ils vous rendoient juſtice, n'y ayant
» pas eu la moindre plainte contre aucun
» de vos Soldats, & vous étant montrez
» vous-mêmes, non-ſeulement irreprochables
» en cette partie, mais encore dignes
» d'admiration dans toutes les circonſtances
» de la Guerre, & ſur-tout dans les
» actions de valeur, que vous y fites.
» De-là, vos heureux ſuccès; de-là les
» loüanges que tous les autres Peuples
» vous donnérent; de-là vos triomphes
» & les fêtes que vous celebrâtes; de-là
» enfin, les actions de graces & les ſacrifices
» que vous fites aux Dieux.

De cette Amplification, Demoſthéne paſſe à un raiſonnement pour établir qu'Eſchine n'eſt pas recevable à blâmer cette alliance contractée avec les Thebains, c'eſt ce qu'il fait en ces termes qui prouvent ſeulement ce qu'il avance, ſans l'amplifier. » Je voudrois bien, dit-il,

demander ici à Eſchine, ſi la Ville «
d'Athenes retentiſſant alors de cris de «
joye, d'applaudiſſements, d'acclama- «
tions, il étoit lui-même en ce temps-là «
parmi ceux qui faiſoient des Sacrifices, «
& s'il en marquoit ſa joye comme tous «
les autres ? Ou ſi s'affligeant du bonheur «
public, il ſe tenoit enfermé chez lui ? «
Car s'il ſe montroit dans la joye, n'eſt-ce «
pas une injuſtice, ou plûtôt une impieté, «
de venir aujourd'hui vous demander que «
malgré le ſerment que vous avez fait «
de juger ſelon vos conſciences, vous «
blâmiez ce qu'il a lui-même approuvé «
à la face des Autels ? Que s'il n'a point «
pris part à la joye publique, ne me- «
rite-t-il pas d'être aujourd'hui puni de «
mort, pour s'être affligé à la vuë des «
évenemens qui étoient un ſujet de joye «
pour tous les autres ? «

Un endroit qui a encore beaucoup de grandeur & d'élevation, c'eſt celui où cet Orateur adreſſe ces paroles-ci à ſon adverſaire : » Vous demandés par quelle «
raiſon je crois devoir être honoré d'une «
Couronne. La raiſon eſt, ô Eſchine, que «
vous & vos ſemblables, vous laiſſant «
tous gagner par l'ennemi, je ſuis de- «
meuré fidéle à la Patrie, ſans que rien «
ait pû m'ébranler. A l'égard des murs «

» de la Ville, que j'ai rebâtis à mes frais,
» quoique vous vous attachiez à décrier
» ce ſervice, qui peut nier qu'il ne ſoit
» très-conſiderable ? Mais je n'ai garde
» de le comparer à ce que j'ai fait d'ailleurs
» pour la République ? J'ai rétabli
» la bonne intelligence entre les Citoyens,
» j'ai reconcilié entre eux tous les Peuples
» de la Grece ; je les ai réünis avec
» nous ; je les ai tous mis dans la diſpoſition
» de ſacrifier leurs biens & leurs
» vies pour ſauver notre République ; les
» voilà, ô Eſchine, les murs, les remparts,
» les retranchemens, dont j'ai muni
» nos frontieres, &c.

Nous devons dire ſur cet endroit c que les grands Maitres remarquent, qui eſt, qu'autant qu'un homme déplaît à ſes Auditeurs, lorſqu'il ſe loüe lui-même par vanité, autant il y a de grandeur dans les juſtes loüanges qu'il ſe donne, lorſqu'il le fait par neceſſité & dans les termes d'une juſte défenſe. Cela ſe confirme par le témoignage de Tite-Live qui rapporte (L. 38. 50.) que Scipion l'Africain accuſé par ſes envieux de je ne ſai quelles prévarications, ne s'amuſa point à répondre à ſes accuſateurs, mais qu'il parla lui-même de ſes actions avec tant de magnificence, qu'il paſſa pour conſtant qu'il n'y avoit jamais eu de Panegyrique qui fut plus beau ni qui fut plus vrai. L'Hiſtorien en dit la raiſon, c'eſt que le Panegyriſte de tant de beaux exploits, étoit celui qui les avoit faits; le courage & l'eſprit qu'il avoit montrez en les faiſant, paroiſſoit dans tout ſon Diſcours, & on ne ſoufroit point à écouter ce qu'il diſoit, parce qu'il ne parloit que pour ſe défendre, & non pas pour ſe glorifier.

Quelque Sublime qu'il y ait dans ce que nous venons de rapporter de qnelques Auteurs profanes, ce n'eſt rien en comparaiſon de la grandeur & de l'élévation que nous trouvons ſi ſouvent dans les Livres Saints. Il n'y a rien de comparable à la beauté de l'éloge que Saint Paul fait de lui-même dans l'onziéme Chapitre de la ſeconde aux Corinthiens, d'autant plus qu'il ne parle point par aucun interêt perſonnel, mais ſeulement pour la gloire de Dieu & de l'Evangile.

Peut-on ne pas admirer ce que dit la Sainte Vierge dans ſon Cantique, *Que Dieu a détrôné les Rois les plus puiſſans, & qu'il éleve les humbles quand il lui plaît?* Il faut avoüer que c'eſt-là une verité que les Payens mêmes ont reconnuë: mais lorſqu'ils l'expriment, ils ne le font pas avec cet eſprit de pieté & de Religion, que l'on ſent dans les paroles de l'Ecriture Sainte, & ſans laquelle il n'y a point de veritable grandeur.

Le Pſeaume qui célébre la ſortie d'Egypte, eſt rempli de penſées ſublimes; le ſont-elles plus que ce qu'on lit dans un autre Pſeaume : *Dieu a paru dans l'Aſſemblée des Dieux, & étant au milieu d'eux, il leur a fait leur Procès* ! Un Senat ou une aſſemblée de Rois eſt quelque choſe de bien auguſte, c'eſt neanmoins toute autre choſe qu'*une aſſemblée de Dieux* ! Et que ne concevons-nous pas du Dieu qui s'y preſente comme leur Maitre, qui leur fait rendre compte, qui les juge & qui les condamne comme les derniers des hommes ! *Oüi*, leur dit-il, *vous étiez comme des Dieux, vous étiez tous les enfans du Très-Haut; & vous mourrez tous neanmoins comme des hommes.* Nous ne croyons pas que le Style Magnifique puiſſe aller plus haut; & cependant à faire attention ſur la Majeſté de Dieu, nous concevons que, quoi que les hommes en diſent, ils ſont toujours comme des enfans qui bégayent pour parler des grandeurs de Dieu.

* * *

ARTICLE IV.

ARTICLE IV.

Du Style orné, ou de l'Eloquence tempérée.

Le Style orné, qu'on peut appeller l'Eloquence fleurie, pourvû qu'on ne prenne pas cette expreſſion dans un mauvais ſens, & pour un Style où les ornemens ſeroient trop recherchez ; ce Style, dis-je, eſt celui où les Graces & les Brillants ſe préſentent de toutes parts, & neanmoins ſans excès.

Obſervons d'abord qu'il y a des Brillans plus riches les uns que les autres, ou des Graces plus nobles & plus relevées, & des Graces qui ne ſont pas d'une ſi grande élévation. Les unes & les autres plaiſent à peu près également, quand elles ſont placées où elles doivent l'être. Mais elles ſont ſi différentes, que l'on confond quelquefois les unes avec le Style ſimple, & les autres avec le ſublime. C'eſt une des raiſons pourquoi on peut dire que le Style orné participe de l'un & de l'autre, ainſi que Ciceron l'a dit.

Boileau exprime parfaitement ces Brillans moins pompeux & moins magnifiques, en parlant de l'Idylle au commencement du ſecond Chant de ſa Poëtique :

Telle qu'une Bergere au plus beau jour de Fête,
De ſuperbes Rubis ne charge point ſa tête ;
Et ſans mêler à l'Or l'éclat des Diamans,
Cueille en un Champ voiſin ſes plus beaux Ornemens :
Telle aimable en ſon air, mais humble dans ſon Style,
Doit éclater ſans pompe une élégante Idylle.
Son tour ſimple & naïf n'a rien de faſtueux,
Et n'aime point l'orgueil d'un Vers préſomptueux.
Il faut que ſa douceur flatte, chatoüille, éveille,
Et jamais de grands mots n'épouvante l'oreille.

Si l'Idylle *éclatte*, comme il le dit, il s'enſuit qu'il y a des Brillans ; mais ces Brillans n'ont rien de pompeux. Ce Précepte même en eſt un Exemple, parce qu'il a le caractere qu'il nous avertit de donner à l'Eglogue. Si on en veut un ſecond Exemple, l'Epître à M. de Lamoignon le fournit. Le Poëte y peint les plaiſirs de la Campagne, en proportionnant tellement ſon Style à ſon ſujet, qu'on reſpire en quelque façon ; ces plaiſirs dans la lecture même de ſon Epître, auſſi-bien que dans le Portrait qu'il vient de faire de l'Idylle.

On ſentira mieux la nature de ces Graces naïves, ſi on leur en oppoſe d'autres qui ayent plus d'élévation. Le même Poëte nous en préſente dans ce qu'il dit du Poëme Epique. Le voici en partie.

D'un air plus grand encor la Poëſie Epique
Dans le vaſte récit d'une longue action,
Se ſoûtient par la Fable, & vit de fiction.
Là pour nous enchanter tout eſt mis en uſage.
Tout prend un Corps, une Ame, un Habit, un Viſage,
Chaque Vertu devient une Divinité;
Minerve eſt la Prudence, & Venus la Beauté.

. . . .

. . . .

Ainſi dans cet amas de nobles fictions,
Le Poëte s'égaye en mille inventions;
Orne, éleve, embellit, aggrandit toutes choſes,
Et trouve ſous ſa main toûjours des Fleurs écloſes.

. . . . .

. . . . . .

C'eſt là ce qui ſurprend, frappe, ſaiſit, attache.

On peut placer, ſi l'on veut, les beautez de cette ſorte, dans le genre ſublime, comme fait Longin ; on peut auſſi avec Ciceron les mettre dans le genre tempéré, parce que cet Orateur ne regarde comme ſublimes, que les endroits où il y a de grands mouvemens.

Quelque différence qu'il y ait entre les deux ſortes de brillans dont nous parlons, elles entrent quelquefois dans un même Ouvrage. Les unes en un endroit, & les autres dans un autre. Par exemple, dans l'Eneïde de Virgile, quoique ce ſoit un

Poëme Epique, rempli de beautez ſublimes, on trouve pourtant des Graces moins élevées, telles préciſément que ſont celles de cet endroit de Boileau :

Des veines d'un caillou, qu'il frape au mêm
inſtant,
Il fait jaillir un feu qui petille en ſortant :
Et bien-tôt au brazier d'une mêche enflamée,
Montre, à l'aide du ſouffre, une cire allumée.

C'eſt le ſens de ces Vers de Virgile,

Ac primùm ſilici ſcintillam excudit Achates,
Suſcepitque ignem foliis, &c.

Et au contraire, dans l'Epître à M. de Lamoignon, qui eſt, comme nous avons dit, ſi proportionnée aux plaiſirs de la Campagne, on trouve ces Vers-ci, capables de relever la dignité d'une Epopée :

C'eſt à Toi, Lamoignon, que le Rang, la Naiſ-
ſance,
Le Mérite éclatant, & la haute Eloquence
Appellent dans Paris aux ſublimes Emplois,
Qu'il ſied bien d'y veiller pour le maintien du
Loix.
Tu dois là tous tes ſoins au bien de la Patrie :
Tu ne t'en peux bannir, que l'Orphelin ne crie ;
Que l'Opreſſeur ne montre un front audacieux ;
Et Themis, pour voir clair, a beſoin de tes yeux.

Six Vers encore du même Ouvrage, ſont propres à faire connoître les divers degrez de beautez qu'un Auteur peut donner à ſon Style ; les quatre premiers regardent les Conquêtes du feu Roy Louis XIV, & le Poëte y a employé tout ce que la Poëſie a de plus grand & de plus magnifique : au lieu que les deux derniers parlent des Victoires de Monſieur le Duc d'Orleans ſon Frere ; & l'on voit que le Poëte y prend un ton moins haut, & choiſit des termes moins élevez, pour ne pas mettre ce Prince en parallele avec le Roy :

Un bruit court que le Roy va tout réduire en poudre,
Et dans Valencienne eſt entré comme un foudre ;
Que Cambray des François l'épouventable écueil,
A vû tomber enfin ſes murs & ſon orgueil,
Que devant Saint Omer, Naſſau, par ſa défaite,
De Philippe Vainqueur rend la gloire complette.

Mais juſqu'ici nous faiſons ſeulement connoître par des Exemples, les divers degrez d'élévation dont le Style orné eſt ſuſceptible, & il en faut montrer les Principes.

Ce qui donne donc ce caractére au Diſcours, ce ſont des penſées & des expreſſions nouvelles, & inattenduës ; c'eſt quelque choſe de rare, de paradoxe, d'hyperbolique, & qui pourtant ſe préſente comne de ſoi-même, ſans que l'Orateur paroiſſe l'avoir cherché ; ce ſont des trait d'eſprit, des mots ingenieux, dont le vrai & le ſolide ne font point courir après eux pour les ſaiſir ; ce ſont des attaques & des réponſes, toutes remplies de ſens ; c'eſt un ſel qui ſe répand par-tout ; ce ſont des choſes fines & délicates, qui ſe préſentent de temps en temps comme des lumiéres bien placées ; en un mot, c'eſt tout ce qui eſt capable de produire un vray & ſolide plaiſir à l'eſprit. C'eſt ainſi que nous expliquons en general notre penſée ſur le Style orné : mais pour la dire dans le détail, afin de la rendre plus intelligible, nous ajoûtons que ce qui fait le ſtyle orné, ce ſont les Métaphores, les Energies, les Antithéſes, les Hyperboles, & autres manieres de s'exprimer, qui donnent plus a concevoir qu'elles ne diſent. Quelquefois neanmoins cela ſe fait ſans le ſecours de ces figures. Il ne manque plus que des Exemples. En voici.

C'eſt la Métaphore qui fait l'agrément de la penſée d'Horace, lorſque Mécéne lui demandant encore des Vers, il répond que *c'eſt rappeller au combat un Athléte qui a fait ſes preuves, & qui a reçû ſon congé.*

On trouve cette même Métaphore & une autre en même temps, tirée de la

Monnoye, dans ces Vers adreſſez à Moliere,

Rare & fameux eſprit, dont la fertile veine
Ignore en écrivant le travail & la peine;
Pour qui tient Apollon tous ſes tréſors ouverts,
Et qui ſais à quel coin ſe marquent les bons Vers;
Dans les combats d'eſprit ſavant Maître d'eſcrime;
Enſeigne-moi, Moliere, où tu trouves la rime?

Dans cet Exemple, ce ſont ces Métaphores qui ſont un des principaux agrémens, *Des Vers marquez au bon coin*, *Combats*, *Maître d'eſcrime*; & cette derniere aide à juger de celle d'Horace, que nous avons d'abord rapportée.

Que ſi la Métaphore fait un brillant, la comparaiſon peut auſſi produire le même effet. Cela paroît par le dernier de ces quatre Vers;

Auſſi-tôt de longs clous il prend une poignée;
Sur ſon épaule il charge une lourde coignée,
Et derriere ſon dos, qui tremble ſous le poids,
Il attache une Scie en forme de Carquois.

Car entre la Métaphore & la Comparaiſon, il n'y a pas grande différence, *le Carquois* eſt mis par Comparaiſon dans le dernier Vers, par ce mot *en forme de*. Le Lion & les ongles ſont mis par Métaphore dans les ſuivans;

Aujourd'hui vieux Lion je ſuis doux & traitable:
Je n'arme point contre eux mes ongles émouſſez.

C'eſt le Poëte qui parle, & qui lui-même par Métaphore s'appelle Lion.

Ce qui fait l'agrément du Vers ſuivant, c'eſt l'Antithéſe :

Le Ris ſur ſon viſage eſt en mauvaiſe humeur.

Comment dire avec plus de grace, que cet homme ne rioit point avec grace ?

C'eſt l'Antithéſe qui fait auſſi le prix d'une penſée de Juvenal, exprimée dans ce Vers François :

Ce qui fut blanc au fond, rendu noir par les formes.

Mais l'agrément de celui qui va ſuivre, vient d'une figure que nous appellons *Energie* :

Le chagrin monte en croupe & galoppe avec lui.

Nous entendons par l'*Energie*, non pas certains termes fort expreſſifs, nommez *Energiques*, communément, mais les termes & les expreſſions qui donnent *de l'Action, du Mouvement, de la Sageſſe ou de la Vie, à ce qui n'en a pas, ou à ce qui n'en a pas tant qu'on lui en donne* ; ce qui ſe fait ſouvent par des *Metaphores*, ou par des *Hyperboles*, ou par d'autres figures. Ainſi le Vers que nous avons cité en dernier lieu contient une énergie, faiſant *monter les chagrins à cheval & les faiſant galopper*, comme Horace *les fait embarquer* en un endroit, & que dans un autre, il les fait *voltiger autour des lambris dorez*, ce qui, outre la Metaphore, contient auſſi une eſpece d'Antithéſe. Les montagnes qui ſautent comme des beliers, & les collines qui bondiſſent *comme des agneaux*, ſont dans le même genre. Une Apoſtrophe adreſſée aux Collines, aux Montagnes, à la Mer, aux Rivieres, forme auſſi une énergie dans le ſens que nous prenons ce mot. Ce Vers-ci avec l'Energie contient une Antithéſe formelle :

La Mort ſaiſit les Rois, ainſi que les Bergers.

Il n'y a perſonne qui ne ſente l'Hyperbole qui fait la grace & l'ornement de cet endroit de l'Epitre à Mr de Guilleragues, où nous convenons pourtant qu'avec l'Hyperbole, il y auſſi des Peintures.

Pouvant charger mon bras d'une utile liaſſe,
J'allai, loin du Palais, errer ſur le Parnaſſe;
La Famille en pâlit, & vit en fremiſſant
Dans la poudre du Greffe un Poëte naiſſant;
On vit avec horreur une Muſe effrenée
Dormir chez un Greffier la graſſe matinée.

Du moins ſentira-t-on l'Hyperbole que nous allons rapporter, quand même on ne conviendroit pas de la precedente :

Cet homme, dit-on, *s'imagine être ſi grand, qu'il craint de ſe heurter la tête à la Porte ſaint Denis, quand il y paſſe!*

Les Peintures bien faites, c'eſt-à-dire, les Deſcriptions courtes, & qui ſont dans le vrai, contribuënt beaucoup à l'ornement d'un Ouvrage. Qu'on en juge par celles-ci qui ſont toutes deux tirées du Lutrin ; la premiere eſt celle qui dit :

Dans le reduit obſcur d'une alcove enfoncée,
S'éléve un lit de plume à grands frais amaſſée,
Quatre rideaux pompeux, par un double contour
En défendent l'entrée à la clarté du jour.

La ſeconde eſt la peinture de la Moleſſe. Elle ſe trouve dans le même Chant du Lutrin avec la précédente au Vers 99, mais nous la laiſſons pour abreger. Nous rapporterons néanmoins cette Peinture-ci en un ſeul Vers qui parle auſſi de la Moleſſe,

Soupire, étend les bras, ferme l'œil & s'endort.

Ce ſeul Vers en vaut pluſieurs autres.

On trouve des Peintures qui contribuënt fort au Sublime, telle eſt celle du trouble que produiſit à Athénes la nouvelle de la priſe de la Ville d'Elatée. Elle eſt dans la Harangue de Démoſthéne pour Creſiphon, & Longin la rapporte dans ſon Traité du Sublime. On pourroit en tirer d'autres exemples des Verrines de Ciceron.

Les Phraſes & les Penſées qu'on opoſe les unes aux autres, ont beaucoup de brillant ; tel eſt, dans la même Harangue de Démoſthéne, cet endroit bien injurieux à Eſchine : » Vous teniez Ecole, « lui dit-il, pour gagner votre vie, & « moi j'avois des Maîtres que je payois ; « vous ſerviez de Valet dans les Temples, « & je vous obligeois de me ſervir ; vous « fites enſuite le métier de Scribe, & « c'étoit moi qui vous faiſois travailler ; « vous fites celui de Danſeur ſur le Théâ- « tre, & c'étoit moi qui faiſois la dé- « penſe de ce Divertiſſement pour le Peu- « ple ; vous fûtes Greffier, & moi j'é- « tois Juge & je prononçois les Arrêts ; « vous devintes Comédien, & j'étois « du nombre des Spectateurs ; vous ne « faiſiez que les derniers rôlles, encore « ne pouvoit-on vous ſouffrir ; j'étois du « nombre de ceux qui vous ſiffloient. »

Les choſes dites par affirmation & par negation brillent auſſi, comme on le voit par cet exemple de Ciceron. » C'eſt une loi, Meſſieurs, non pas écrite, mais « naturelle ; qu'on ne nous à pas en- « ſeignée, que nous n'avons pas reçûë des « hommes, que nous n'avons lûë nulle «

» part ; mais que nous avons priſe, que
» nous avons puiſée, ou plûtôt que nous
» avons trouvée dans notre cœur ; Qu'aucun
» Maitre ne nous a montrée, mais
» qui nous a été inſpirée ; qui n'eſt point
» un effet de l'éducation, mais de l'inſtinct,
» & qui nous porte à nous défendre, lorſque
» l'on nous attaque !

Il y a des brillans qui ne dépendent d'aucune figure, & nous en trouvons un bel exemple dans Seneque le Tragique, quoiqu'il ſoit d'ailleurs rempli de penſées ſauſſes & trop recherchées. Celle dont nous parlons eſt dans ſa Troade, où nous voyons qu'Andromaque ne voulant point declarer l'endroit où elle a caché ſon fils Aſtyanax, Ulyſſe qui veut l'avoir, dit à un Officier, pour faire peine à cette Princeſſe, *Abbattez ce Tombeau*; en parlant de celui d'Hector ; & ſur le champ, *que vous m'avez vendu*, dit Andromaque ! C'eſt une réponſe qu'on ne ſe laſſe point d'admirer, quand on eſt au fait. Car les Grecs ayant pluſieurs jours inſulté au corps d'Hector, l'ayant enſuite livré aux Troyens pour de l'argent, ce qui eſt un trafic indigne, enfin ayant permis de l'enterrer & de lui dreſſer un monument ; quand Ulyſſe vient à dire, *Abbattez ce Tombeau*, ces ſeuls mots d'Andromaque,

que vous m'avez vendu, rappellent tout à la fois le ſouvenir de la cruauté des Grecs, de leur avarice, de leur perfidie; tout cela s'entend par ces deux mots en Latin, QUEM VENDIDISTIS, *vous me l'avez vendu.*

Horace ne goûte point les bons mots de Plaute, parce qu'il y en a beaucoup qui ſont fades, bas & groſſiers. Plaute a cela de commun en quelque choſe avec Moliere,

Qui trop ami du Peuple en ſes doctes Peintures,
A fait aſſez ſouvent grimacer ſes Figures.

Cela ne dit pourtant pas que toutes les railleries de Plaute ſoient de même eſpece. En effet on y voit un jeune homme qui eſt au déſeſpoir de ne pas réuſſir dans ſon entrepriſe, & qui s'adreſſant à ſon Valet lui dit: *Prête-moi ſept ou huit ſols; je te les rendrai demain.* *Huit ſols*, répond le Valet, *qu'en voulez-vous faire? Acheter une corde*, dit le Maitre, *& me pendre!* *Et mes huit ſols*, replique le Valet, *qui me les rendra?* Il n'y a point d'homme qui ne ſaiſiſſe la penſée, *Que la réſolution de ſe pendre, n'eſt point ici une réſolution ſérieuſe*: Comment le faire mieux entendre, que par le trait de ce Valet, qui fait ſemblant de s'inquietter pour ſes huit ſols, & non pour la vie de ſon Maitre? Poſons que le dernier eût en effet cette penſée tragique, celle du Valet ſeroit capable de la diſſiper, en faiſant, par un éclat de rire, évanouïr les vapeurs noires qui agitoient ſon Maitre. Cet exemple, pour le dire en paſſant, donne à concevoir comment la Comedie *purge les Paſſions.*

C'eſt un grand brillant dans le Diſcours, lorſque certains avantages que l'on poſſede, tiennent lieu, & par conſéquent prennent le nom de ceux que l'on n'a pas; comme par exemple, ſi l'on diſoit, *Les Romains ne ſavent point les beaux Arts, mais ils ſavent gouverner les hommes; ce ſont là leurs Arts & leurs Sciences.* Ou bien ſi une perſonne s'affligeant de n'être pas riche, ſoit pour faire des aumônes, ſoit pour engager bien des gens à prier Dieu pour elle, on lui diſoit, *Conſolez-vous, votre patience eſt le plus grand des ſacrifices, & votre bonne volonté vaut les plus grandes aumônes.*

C'eſt dans cette idée, ſelon nous, que Ciceron poſſedant une belle Bibliotheque, croit poſſéder les richeſſes de Craſſus; & que par un goût contraire, un homme qui aime à boire dit que,

Vingt muids rangez chez lui font ſa Bibliotheque.

Nous plaçons dans ce genre le ſentiment qu'Arrien exprime dans ſon Hiſtoire des Guerres d'Alexandre. Cet Hiſtorien ne nie point qu'il ne ſoit né de parens conſidérables, mais il regarde les belles Lettres, les Sciences, la Philoſophie, l'Hiſtoire enfin qu'il a compoſée, comme ſes veritables Parens. C'eſt une maniere de dire *Qu'il a préféré la Vertu aux avantages de la Fortune.*

Ce que Dom Sanche dit dans Corneille tient de la rodomontade,

Se pare qui voudra du nom de ſes Ayeux.
Moi, je ne veux porter que moi-même en tous lieux.
Je ne veux rien devoir à ceux qui m'ont fait naître,
Et ſuis aſſez connu ſans les faire connoître.
Mais pour en quelque ſorte obéir à vos loix,
Seigneur, pour mes Parens je nomme mes Exploits,
Ma valeur eſt ma Race, & mon bras eſt mon Pere.

En comparant les ſentimens de Dom Sanche & ceux d'Arrien, on appercevra que même dans la grandeur d'ame, il faut garder de la moderation.

Un mot fort brillant, mais qui n'eſt pas de même eſpece, c'eſt la réponſe qu'on fait à Parrhaſius Peintre d'Athenes, pourſuivi en Juſtice pour avoir mis un homme à la torture, & pour avoir peint d'après lui en cet état, un Promethée attaché ſur le Caucaſe. *Ce n'eſt point un crime*, diſoit-il, *de peindre un Promethée*, & on lui réplique; *Ce n'eſt point là peindre un Promethée, c'eſt le faire. Non eſt hoc Prometheum pingere, ſed facere.* Il en ſeroit à peu près de même, ſi un homme avoüant qu'il a de l'attachement pour les richeſſes, & ajoûtant qu'il n'eſt point idolâtre, on lui diſoit, *L'Avarice eſt une idolatrie!* Le fond de ces penſées eſt que, *Ce que l'on reconnoît, renferme en ſoi, ce qu'on prétend déſavoüer.*

Pline l'Hiſtorien a une penſée bien brillante, mais qui manque de ſolidité, c'eſt un defaut qu'il eſt à propos d'éviter. » Pourquoi, dit-il, du temps de nos Ancêtres & de nos Ayeux, la Terre étoit-elle plus abondante & plus fertile qu'aujourd'hui? C'eſt qu'ils labouroient eux-mêmes leurs Champs, & la Terre ſe faiſoit un plaiſir d'être cultivée par des mains victorieuſes & par des Laboureurs couverts de lauriers!

On voit le vuide de cette penſée, parce que les victoires & les lauriers ne contribuënt point à la fécondité de la Terre. C'eſt le ſoin ſeul du Laboureur cultivant lui-même ſon Champ qui y contribuë.

Ainſi l'on dit, qu'*un Troupeau conduit par ſon vrai Paſteur, trouve ſa ſûreté auprès de lui, parce que ce Paſteur le défend; au lieu qu'un faux Paſteur prend la fuite.*

Toute fauſſe neanmoins qu'eſt la penſée de Pline, on peut l'appliquer avec juſteſſe aux Arts & aux Sciences, & dire que *Les Arts & les Sciences fleuriſſent avec beaucoup de ſuccès, lorſque les Princes les cultivent; parce que tous s'empreſſent de les imiter.*

Un grand moyen de jetter de l'agrément dans le Diſcours, c'eſt le *Dramatique*, qui conſiſte à faire parler les gens; rien n'exprime mieux les Mœurs, & rien n'eſt plus agreable que cette expreſſion.

C'eſt ainſi qu'Horace exprime la folie d'un homme qui, ſans qu'il ſoit né pour la Poëſie, croit avoir droit d'être Poëte. » Pourquoi pas, lui fait-il dire? Ne « ſuis-je pas de condition libre, & qui « plus eſt, de bonne Maiſon? Ne ſuis-je pas « riche? Ne ſuis-je pas honnête homme? »

C'eſt ainſi que Juvenal exprime l'inſolence d'un Affranchi qui veut être écouté par préférence à un Tribun & même à un Préteur. » Je ſuis, dit-il, venu avant eux! « Pourquoi ne paſſerai-je pas en mon rang? « Eſt-ce parce que j'ai été Eſclave & que « j'en porte encore les marques? Il eſt vrai; « mais j'ai cinquante mille livres de rente! «

» Que le Tribun & le Préteur ſe donnen
» la patience d'attendre.

C'eſt ainſi encore, qu'Horace fait parler un Avare, un Uſurier, qui décrit au naturel la vie innocente de la Campagne comme tout prêt de l'embraſſer, & qui peu de jours après, ſe replonge dans ſon malheureux Commerce. Cela dit d'une maniere également agreable & énergique qu'*un Avare eſt incorrigible*. On exprimeroit de même, qu'un Voluptueux & un Fainéant le ſont auſſi.

Il faut obſerver que rien n'eſt plus oppoſé au Style agréable, que les choſes generales, & les lieux communs. Il faut donc, ou les éviter, ou les déguiſer à l'exemple d'Horace, de Ciceron, & des autres bons Auteurs. C'eſt ſur cela que les Lettres Provinciales peuvent fournir de beaux modeles.

On déguiſe une Sentence, une Penſée generale, un Lieu Commun, en les reduiſant à une Propoſition particuliere. Comme ſi au lieu de dire en general,

Le ſalut des vaincus eſt de n'en point attendre.

Nous diſons, *Vous ne pouvez vous ſauver que par un beau déſeſpoir.*

Les Sentences bien placées font toujours un bon effet; ſur-tout auprès des ignorans, parce qu'ils s'imaginent avoir de l'eſprit cauſe qu'ils les conçoivent ; ou bien lorſqu'elles donnent dans le ſens de l'Auditeur, comme celle-ci donne dans le ſens d'un Avare ; *Il faut manger pour vivre, & non pas vivre pour manger.*

Les Sentences ne ſont pas bien dans la bouche des jeunes gens, ni dans celle des ignorans, ni dans celle des inferieurs. Et cependant ils parlent tous volontiers par Sentences. C'eſt à quoi il faut prendre garde dans l'occaſion, ſelon qu'on veut les faire parler, comme ils doivent, ou comme ils parlent ordinairement.

Les Peintures & les Deſcriptions doivent être courtes, vives, naturelles, expreſſives, de telle ſorte que le ſon même des paroles imite la nature de la choſe. Elles ſont plus fréquentes dans les Poëtes, que dans les Orateurs ; les Prédicateurs ont quelquefois peché en ce genre pour en vouloir trop faire. Virgile eſt judicieux & retenu dans les ſiennes ; il n'y dit, que ce qui tombe ſous les ſens. Ovide ne garde point de meſure ; c'eſt ſon eſprit qu'il veut montrer, & non la choſe dont il parle.

En finiſſant ici ce qui regarde les Genres d'Eloquence, obſervons qu'il eſt rare, qu'on donne par-tout le même caractere aux Diſcours. Tantôt on modére les Styles l'un par l'autre, ce qui eſt un grand talent ;

tantôt on traite diverſement divers endroits, afin de varier; deſorte qu'un endroit eſt dans le Simple, l'autre eſt dans le Style orné, & l'autre dans le Style Sublime, ainſi que nous l'avons montré par des exemples. Quand cela ſe trouve pratiqué dans un Diſcours, on conſidére alors quel eſt le Style qui y domine le plus, & on en donne le nom à tout l'Ouvrage. Ainſi les Eglogues, dit-on, ſont écrites en Style Simple; les Georgiques d'un Style Mediocre, l'Eneïde d'un Style Sublime. Et nous devons compter qu'il n'y a point de Style qui ne faſſe honneur à un Orateur : mais qu'il n'y a point d'Orateur parfait, que celui qui les poſſede tous trois, afin de changer de forme, à meſure que les matieres changent, ou ſelon qu'il eſt à propos de changer pour ne point ennuyer l'Auditeur, ou pour lui plaire davantage. C'eſt l'idée que Ciceron lui même nous donne de l'Orateur Parfait. *Is erit, meâ Sententiâ, omni laude cumulatus Orator, qui Parva ſummiſſè, qui Magna graviter, qui Mediocria poteſt temperatè dicere.* C'eſt-à-dire, l'Orateur Parfait eſt celui » qui peut dire d'un Style Simple les » petites choſes, les mediocres d'un Style » plus Elevé, & les plus grandes d'un Style » Sublime.

LA RHETORIQUE OU LES REGLES DE L'ELOQUENCE.

LIVRE SECOND.

De l'Arrangement qu'il faut garder dans le Diſcours.

CHAPITRE PREMIER.

Des Parties du Diſcours. Qu'il y en a de deux ſortes, ſavoir de grandes & de moindres. Que ces deux eſpeces de Parties ſont auſſi deux ſortes de Diſpoſitions. Du nombre de ces grandes Parties. Diviſion de ce ſecond Livre.

CICERON, en quelque endroit de ſes Ouvrages, conſidére le Diſcours comme une eſpece d'Edifice, bâti pour ainſi dire, de Paroles & de Penſées. C'eſt le ſens de ce paſſage, *Orationis ipſa exædificatio conſtat* *ex Rebus & Verbis.* Or nous ſavons que lorſqu'on veut bâtir un bel Edifice, après avoir amaſſé les materiaux neceſſaires, on ne les place pas au hazard, ſans ordre & ſans regle d'Architecture, mais qu'en ſe conduiſant par Principes, on leur donne un arrangement, qui contribuë tout à la fois à la beauté du Bâtiment, à ſa ſolidité, au plaiſir & à la commodité de ceux qui doivent y demeurer. Il en eſt de même de l'Oraiſon : l'ordre en bannit la confuſion; y porte la clarté, lui donne de la grace, & en augmente la force.

Les habiles Orateurs qui ont ſenti cette importance de l'ordre, ont été curieux de le bien entendre, & religieux à le garder, en ſe conformant & à la nature même qui eſt une grande Maitreſſe, & à l'exemple de ceux qui les avoient précedez, & aux obſervations que les Maîtres y avoient faites.

On peut ſe convaincre de l'avantage qu'on retire de l'ordre, par l'adreſſe qu'on remarque très-ſouvent dans l'arrangement des Diſcours; on le voit auſſi par le ſoin que l'Orateur prend quelquefois d'exiger de ſon Adverſaire, qu'il ait à garder un certain ordre, ou par le ſoin que prend l'Adverſaire de ſe maintenir dans la liberté de ſuivre l'ordre qu'il juge à propos de garder.

Eſchine, par exemple, ayant donné un certain ordre aux Points qu'il traite contre Démoſthéne, inſiſte à pluſieurs repriſes, que Démoſthéne réponde ſur ces Points dans le même ordre, il preſſe même beaucoup les Juges de l'y forcer, parce qu'il y trouvoit ſon avantage; ainſi qu'un ennemi qui s'eſt bien poſté, tâche de ſe maintenir dans ſon poſte. Au lieu que Démoſthéne qui ne trouve point ſon compte dans cet arrangement, inſiſte auprès de ſes Juges, qu'il lui ſoit permis de ſuivre l'ordre qu'il voudra, leur faiſant regarder cette liberté comme une des plus grandes parties de la juſtice qu'ils lui doivent. Auſſi voyons-nous qu'on la lui laiſſe, & il en uſe d'une maniere qui contribuë à ſa victoire, autant peut-être, que toute autre choſe. Car s'il eût commencé par ſe défendre ſur les Loix qu'on l'accuſoit d'avoir violées, ſa défenſe n'étant pas des plus ſolides, il eût mal diſpoſé les eſprits à entendre les grandes choſes qu'il avoit faites dans la République. Mais commençant & finiſſant par ces merveilles de ſa conduite dans le maniment des affaires, il jette ſi bien au milieu les Loix qu'on lui oppoſoit, qu'il triomphe de ſon ennemi avec un grand avantage. Telle eſt la force, telle eſt la lumiere de l'ordre, lorſqu'on ſait, comme dit Horace, commencer par où il faut commencer; & réſerver à propos pour un endroit plus commode, ce qui auroit paru à un autre devoir être placé au commencement.

Nous avons déja touché une eſpece d'arrangement que l'Orateur donne aux moyens dont il ſe ſert pour combattre ſon Adverſaire, qui ſont les Preuves, les Paſſions & les Mœurs. Nous avons dit que les Paſſions n'ont lieu qu'après la Preuve, à moins que les Auditeurs ne fuſſent inſtruits par eux-mêmes. Nous avons dit la même choſe de l'Amplification. Enfin nous avons ajoûté que les Mœurs ſe répandent dans tout le Diſcours comme le ſang dans les veines, & nous avons montré quelle eſt la maniere de les y répandre. Mais il faut encore dire ici (afin de traiter pleinement de l'ordre du Diſcours) qu'on diſtingue dans une Cauſe quatre ſortes de Penſées, les unes, qui ne ſont que préparatoires, les autres qui mettent au fait de ce que nous voulons prouver, les autres qui ſervent à l'établir, & les autres qui ſervent à conclure. Qui peut douter que cette diſtinction ne ſoit néceſſaire pour donner à chaque choſe la place qui lui convient? C'eſt ce qui fait la premiere idée de l'ordre, nous la puiſons dans la nature même.

C'eſt

C'eſt du moins la penſée de Ciceron. „Car, dit-il, que l'Orateur diſe quel-« que choſe à ſon Juge avant que de le « mettre au Fait, qu'il lui expoſe le Fait « enſuite & le Point de la difficulté, qu'il « établiſſe après cela ce qu'il avance, & « qu'il réponde à l'Adverſaire ; enfin qu'il « concluë d'une maniere convenable & « qu'il achéve, c'eſt ce que la Nature nous « apprend, ſans qu'il ſoit beſoin de Maitre. «

Cet inſtinct de la Nature eſt encore ſoûtenu par l'idée que nous avons des bienſéances. Nous ſentons qu'il faut les garder : on s'y porte avec plaiſir, & nous appercevons qu'on ne peut y réuſſir qu'en ſuivant en cette occaſion ce que la Nature nous inſpire, ſi bien marqué dans ces paroles de Ciceron.

Mais après cette premiere diſtinction que nous venons de faire, on doit encore reconnoitre que dans chacune de ces quatre eſpeces de Penſées, il peut s'en rencontrer pluſieurs qu'il faut auſſi ranger entre elles. C'eſt une verité qui n'eſt pas moins évidente que la premiere. Voilà pourquoi nous admettons deux ſortes de Diſpoſitions, l'une que nous appellons *Generale*, qui diſtingue & range entre elles les grandes parties du Diſcours, & l'autre que nous appellerons *Particuliere*, qui diſtingue & range entre elles les moindres parties qui compoſent les plus grandes. Et nous obſervons que celle-ci demande un grand ſens dans l'Orateur & une grande prudence ; auſſi lui appliquons-nous ce que Ciceron a dit de l'arrangement des Preuves, des Paſſions & des Mœurs, où il demande une prudence conſommée. C'eſt le ſens de ces paroles, *Ea autem quæ probandi, docendi perſuadendique causâ dicenda ſunt, quomodo componamus, id eſt vel maximè proprium Oratoris prudentiæ.*

Le Lecteur voit que ces grandes Parties du Diſcours, où l'on diſtingue les Penſées qui préparent, celles qui mettent au Fait, celles qui l'établiſſent, & celles qui terminent le Diſcours, ſont ce qu'on appelle communément l'*Exorde*, la *Propoſition*, la *Confirmation* & la *Péroraiſon* ; & que ces quatre Parties ſe trouvent expliquées ou définies clairement par ce que nous venons de dire, ſans qu'il ſoit beſoin de les expliquer ni définir davantage.

De ces quatre Parties, il n'y en a que deux qui ſoient eſſentielles, ſavoir la Propoſition & la Confirmation ; car mettant à part les raiſons que nous avons de les admettre toutes, & ſuppoſant pour un moment que les hommes ſoient auſſi raiſonnables qu'ils pourroient, ou qu'ils devroient l'être, que faut-il autre choſe que d'expliquer ce qu'on demande, & d'en montrer la juſtice ? on ſuivroit en cela la methode des Geométres, qui avancent leurs Propoſitions & les démontrent. Mais il arrive que les hommes ſont quelquefois peu diſpoſez à écouter, ou même prévenus contre nous & contre notre cauſe ! Il y a plus : car lorſqu'ils ſont inſtruits par de bonnes raiſons, ils héſitent à ſe declarer pour la juſtice, ils ſont froids, ils ſont indolents ! Et toutes ces conſiderations forcent l'Orateur à faire des Exordes & des Péroraiſons.

Au reſte une Preuve complette, que ces deux Parties ne ſont pas eſſentiellement neceſſaires, c'eſt qu'on s'en abſtient, tantôt par raiſon, comme quand ce ſont de petites cauſes, ou lorſqu'on parle devant peu de perſonnes ; & tantôt on s'en abſtient par reſpect, comme lorſqu'on parle devant des perſonnes d'autorité, qui ſont preſſées, & qui demandent que l'on ſoit court. Il n'y a donc pas toujours tant de Parties dans l'Oraiſon. Il peut arriver même, qu'on ne faſſe point de Propoſition, parce que l'Auditeur la ſupplée très-aiſément, ſans le ſecours de l'Orateur. Il y a auſſi des occaſions où la Propoſition & la Péroraiſon ſont ſi courtes, qu'on les rapporte plutôt à la Confirmation, qu'on ne les regarde comme des Parties qui en ſoient ſeparées ; la même choſe peut arriver à l'Exorde. Enfin la briéveté de tout le corps du Diſcours empêche quelquefois qu'on n'y diſtingue tant de Parties. Un très-grand nombre de Harangues dans tous les Hiſtoriens & même quelques Plaidoyers peuvent ſervir d'exemples pour confirmer cette verité, qui toute ſeule paroît déja aſſez évidente.

Mais s'il peut arriver qu'il y ait dans le Diſcours moins de quatre Parties, ne peut-il pas ſe faire auſſi qu'il y en ait quelquefois un plus grand nombre ? Il faut avoüer que d'habiles Maîtres diſtinguent encore la *Narration*, la *Diviſion* & la *Réfutation*. Ce qui, avec les quatre autres, feroit le nombre de ſept. Sur cela nous ne gênerons la liberté de perſonne, ne fut-ce que par cette conſideration, que, ſoit qu'on diſtingue ces trois dernieres Parties, ſoit qu'on ne les diſtingue pas, au fond on en donne les mêmes Préceptes. Ainſi chacun peut s'en tenir à ſon opinion. Nous croyons donc qu'on nous permettra auſſi de nous en tenir à la nôtre, ſans qu'on y trouve à redire.

Pour nous y tenir en effet, nous ajoûtons qu'il nous paroît raiſonnable de concevoir par l'Exorde, tout ce qui prépare à écouter la Cauſe, & en donne une idée générale ; ſans dire encore déterminément en quoi conſiſte la queſtion ; après cela nous appellons Propoſition, tout ce qui ſert à faire connoitre le Point qui eſt à juger, ou ce qui détermine l'état de la queſtion ; en troiſiéme lieu, nous comprenons ſous la Confirmation tout ce qui ſert à établir notre prétention ; & enfin nous prenons pour la Péroraiſon, tout ce qui ſert à conclure, lorſqu'on a prouvé ce qu'on vouloit établir. Or ſur ce Principe, il eſt clair que la Diviſion & la Narration ne ſervent qu'à bien marquer l'état de la conteſtation, & que ce ſont deux choſes qu'il faut rapporter à la Propoſition.

Qu'eſt-ce en effet que la Diviſion, ſinon les Parties de ce que nous avançons en general ? Et la Narration, ne ſe raporte-t-elle pas uniquement à faire connoître que nous avons raiſon de nous arrêter à telle ou telle queſtion, plûtôt qu'à une autre ? A l'égard de la Réfutation, il ne paroît pas qu'on puiſſe douter que le renverſement de la Cauſe de l'Adverſaire, ne ſoit l'établiſſement de la nôtre. Concluons qu'elle fait partie de la Confirmation. Il en eſt de même de la Diviſion

& de la Narration ; ce ne ſont point là des Parties diſtinguées des autres, non plus que les Digreſſions, les Amplifications, & les Paſſions, qui ne ſont que des ornemens de nos moyens, ou une nouvelle force qu'on y ajoûte, ou des moyens même qu'on met en œuvre, & non pas des choſes qu'on puiſſe déſigner par le nom de *Parties du Diſcours*.

Par toutes ces réflexions nous conviendrons qu'il ne peut y avoir plus de quatre grandes Parties dans les Diſcours, qui ſe font dans les Aſſemblées nombreuſes, & en même temps ſur de grands ſujets, & qu'il peut y en avoir moins, ou à raiſon de la briéveté du Diſcours, ou à raiſon de la matiere qui n'eſt pas importante, ou à raiſon du temps, du lieu ou des perſonnes qui ne ſouffrent pas que l'Orateur déploye toute la pompe de l'Eloquence ; mais ne nions pas pour cela, qu'alors même il n'y ait des manieres convenables & de commencer & de finir, comme il paroît par les Complimens & autres Diſcours, qui étant bien faits, n'ont rien de froid ni au commencement ni à la fin, mais ont quelque choſe au contraire dans l'un & l'autre endroit, qui ſatisfait & contente l'Auditeur.

Le nombre des Parties du Diſcours

étant ainſi fixé, & chacune de ces Parties demandant des Préceptes qui lui ſont propres, il ſembleroit que quatre Chapitres pourroient embraſſer toute cette matiere. Cependant il faut ici ſe reſſouvenir, que nous avons diſtingué trois genres de Cauſes ou trois Hypothéſes, la Judiciaire, la Déliberative, & la Theorique, à quoi nous ajoûtons que chaque Partie du Diſcours exige une methode différente dans chaque Hypotheſe. D'où il s'enſuit, qu'il faut donner un Chapitre à chacune de ces Hypothéſes, & que dans chaque Chapitre, il faut parler des Regles que l'Hypothéſe dont il y ſera queſtion, exige pour chaque Partie du Diſcours. C'eſt la raiſon pourquoi le Chapitre du genre Judiciaire ſera diviſé en quatre Articles. Les deux autres Chapitres, l'un du genre Deliberatif & l'autre du Theorique, n'auront point cette Diviſion par Articles, parce qu'il y aura moins de choſes à dire ſur chaque Partie du Diſcours, à cauſe que ces deux derniers genres ont beaucoup de Regles communes avec le premier. Ces trois Chapitres des trois Genres de Cauſes, avec celui que nous finiſſons ici, feront quatre, & nous en ajoûterons un cinquiéme, où nous traiterons de la Diſpoſition particuliere, c'eſt-à-dire, de la maniere de ranger entr'elles les moindres Parties du Diſcours qui entrent dans la compoſition des plus grandes. Ce ſeront cinq Chapitres en tout ſur la Diſpoſition.

CHAPITRE II.

Regles de chaque Partie du Diſcours dans le Genre Judiciaire.

ARTICLE PREMIER.

Regles de l'Exorde Judiciaire.

L'EXORDE Judiciaire conſiſte proprement en une choſe ; c'eſt en ce que l'Orateur doit y faire connoître à ſes Juges d'une maniere générale, de quoi il s'agit en la Cauſe, quel parti il y ſoutient & pour qui. La raiſon en eſt bien ſenſible, le Juge ne pouvant le ſavoir ni le deviner, ſi on n'a pas ſoin de le lui dire.

Que ſi neanmoins le Juge en étoit déja inſtruit, il ne faudra point alors que l'Orateur entreprenne de l'en inſtruire. Mais, qu'il ait raiſon ou non de l'entreprendre, il peut ſe faire d'ailleurs, que le Juge ſoit favorablement prévenu pour nous,

& en ce cas on prend ſoin de le confirmer dans ſes bons ſentimens ; ou il nous eſt contraire, & alors c'eſt un mal auquel il faut remedier. C'eſt pourquoi l'Orateur travaille dans l'Exorde, à ramener les eſprits, à les déſabuſer de leurs erreurs, de quelque part qu'elles viennent, en un mot à ſe les rendre favorables.

Un grand moyen de n'y être pas embaraſſé, c'eſt de s'inſtruire à fond de ſa Cauſe. Horace a dit que quiconque choiſit bien ſa matiere, trouve aiſément ce qu'il en doit dire, l'ordre qu'il y doit garder, & l'expreſſion qui lui eſt neceſſaire. Nous croyons qu'il y a lieu de dire la même choſe de tout Orateur qui ſe met bien au fait de ſa Cauſe.

Car il n'y a point de Cauſe qui n'ait ſon fort & ſon foible ; & le grand Point eſt de s'en tenir à ce qu'il y a de favorable, à le fortifier, à l'orner ſans le quitter, ſans s'en éloigner.

A l'égard de ce qui nous eſt contraire, il ne faut point que nous paroiſſions le craindre, comme ceux qui fuyent devant l'ennemi, mais il faut comme ſe battre en retraite, en faiſant bonne contenance, & accablant ce qu'il y a de mauvais par le poids des raiſons ou des circonſtances favorables.

Ainſi dès qu'on a donné une idée generale de la Cauſe, & que l'on a fait connoître les deux Parties qui plaident, voyons ſi dans leurs perſonnes, ou dans celle des Juges, ou dans celle de leurs Avocats, ou dans celle de leurs Protecteurs, ou enfin dans la Cauſe même; il n'y a point de juſtes conſidérations qui ſautent d'abord aux yeux & ſe preſentent d'elles-mêmes, capables de nous concilier le Juge, ou de l'aliener, comme ſeroit quelque choſe d'abſurde, de frivole, de honteux, d'injuſte, ou d'indigne; & prenons ſoin ou d'y remedier, ſi c'eſt contre nous que cela ſe préſente; ou de le fortifier, s'il ſe préſente contre l'Adverſaire.

De cette premiere obſervation, il s'enſuit que les Argumens, que l'imitation des Mœurs, que les Paſſions enfin, peuvent avoir lieu dans l'Exorde, pourvû que tout cela ſe préſente naturellement avant toute diſcuſſion; autrement il ne peut avoir lieu que dans le corps du Diſcours.

Mais une ſeconde obſervation eſt, que ſi l'Adverſaire a mal commencé ſon action, ou par la Procedure, ou pour le temps, ou pour le lieu; ou s'il s'y prend mal pour ſe défendre; s'il employe les Puiſſances, le credit, la conſideration de ſa naiſſance, ou du rang qu'il tient dans le monde ; enfin s'il y a à redire dans ſa conduite ou dans ſes mœurs ; un habile Avocat profite de tout pour intéreſſer ſes Juges ; ſur-tout, lorſqu'il parle le dernier, il ne manque point de réfuter d'abord ce qu'on a dit de mal de lui, comme il arrive quelquefois dans la premiere partie de la Péroraiſon, ainſi que nous l'expliquerons dans la ſuite ; & après avoir répondu à ces calomnies, ou à ces médiſances quelles qu'elles ſoient, il rend le change à l'Adverſaire, s'il trouve qu'il y ait lieu de s'élever contre le meurtre, le vice, l'oppreſſion, & autres choſes qui ne meritent point de ménagement.

Il n'y a perſonne qui ne voye ici, que par l'Adverſaire on entend non-ſeulement celui qui plaide contre nous, mais encore tous ceux qui le favoriſent ou qui l'ont favoriſé.

Diſons pour troiſiéme obſervation ſur l'Exorde, que l'on excite dans l'eſprit des Juges, ou que l'on y réprime les Paſſions, ſelon qu'il nous eſt convenable. Ce qui s'éxecute par les choſes qui les touchent eux-mêmes, ou qui touchent les perſonnes qui leur ſont cheres. Ces Paſſions ſont principalement l'Amour, l'Eſtime ou la Compaſſion pour nous ou pour nos Cliens, la Haine, la Colere, ou l'Indignation contre l'Adverſaire. Au reſte c'eſt le lieu, c'eſt le temps, ce ſont les perſonnes, ce ſont enfin les autres circonſtances qui ſervent à ces divers mouvemens, ainſi que nous l'avons expliqué en parlant des Paſſions.

A tout cela joignons l'attention qu'il faut quelquefois exciter, ou qu'il convient auſſi de détourner quelquefois. On l'excite par la grandeur du ſujet, ou parce que le Juge lui-même eſt proprement intereſſé à la Cauſe, pour lui ou pour les ſiens. C'eſt ainſi qu'Eſchine repréſente le violement des Loix comme une choſe qui intéreſſe tout le monde, ſur-tout dans une République, où l'on vit à l'abri des Loix. On attire encore l'attention en repréſentant qu'il y a dans la Cauſe des choſes agreables à ſavoir, qu'on y trouvera du nouveau, & du merveilleux.

On doit entendre que tout ce qui eſt contraire à ces conſiderations, détourne l'attention du Juge, lorſqu'il eſt queſtion de le rendre moins attentif.

Si l'affaire n'eſt pas de conſéquence, alors on ſe reſſerre beaucoup en tous ces Points qu'on peut toucher dans un Exorde, ou même on les omet tout à fait; d'où il arrive qu'il n'y a point d'Exorde; ou bien il eſt ſi court, qu'on ne le diſtingue point de la Propoſition. Il y a plus, car la Propoſition même avec l'Exorde étant extrémement courte, ſe rapporte alors à la Confirmation.

On peut donner une idée des choſes ſur quoi on eſt obligé de prévenir l'Auditeur dans un Exorde. Par exemple, un jeune Orateur ſe préſente, chargé d'une Cauſe qui demanderoit un homme d'experience; un autre n'a jamais paru que pour défendre, & il paroît pour accuſer; un autre n'a point encore paru devant un Tribunal, ou devant un Auditoire, & il ſemble qu'il l'auroit dû faire; tous prendront le parti de répondre à ce qu'on pourroit dire ou penſer d'eux. Il y a des occaſions où l'Orateur ayant de grandes raiſons de ſe charger d'une Cauſe, il les dira, ſoit qu'il en ait pluſieurs, ſoit qu'il n'en ait qu'une dont il montrera l'importance pour lui ou pour ſon Client, comme fit un Avocat commençant un jour ſa Cauſe par ces paroles : » *Meſſieurs, il* « *ne me ſeroit point arrivé de me charger* « *de cette affaire d'un Parent contre un Pa-* « *rent, s'il n'y eût été queſtion que d'un* « *interêt mediocre; connoiſſant vos ſentimens* « *autant que je les connois. Vous n'approu-* « *vez point ſans doute qu'un Parent ne faſſe* «

» *point juſtice à ſes proches. Mais vou*
» *n'approuvez point non plus, qu'on ſoit*
» *d'humeur à ne pas ſouffrir la moindre*
» *injuſtice de ſes proches ; vous voulez, &*
» *avec raiſon, que l'on ſacrifie bien des choſe*
» *à la paix. Mais vous verrez dans cette*
» *affaire, qu'il s'y agit de la ruine entiere*
» *de l'un, & d'une cruauté exceſſive de l*
» *part de l'autre, &c.* —

Voilà l'idée d'un Exorde intéreſſant par la conſidération de toutes les perſonnes & de la choſe même. On en voit un pareil dans le Plaidoyer qu'Ulyſſe fait aux Princes Grecs pour les Armes d'Achille. Pour en mieux ſentir la bonté, il eſt à propos de voir d'abord celui d'Ajax, qui n'eſt pas de même ; non pas qu'Ovide, qui en eſt l'Auteur, s'y ſoit mépris ; il l'a fait exprès pour exprimer le caractere d'Ajax. Ce Heros donc auſſi peu inſtruit dans l'art de parler, qu'il eſt habile au métier des Armes, dit tout ce qu'il faut préciſément pour indiſpoſer l'eſprit de ſes Juges ; paroiſſant leur reprocher avec emportement leur injuſtice & leur ingratitude, après les ſervices qu'il leur avoit rendus. » Grands
» Dieux ! dit-il, c'eſt à la vuë de la Flotte
» que nous plaidons ! C'eſt devant nos
» Vaiſſeaux qu'on oſe mettre Ulyſſe en
» parallele avec moi ? Ce lâche n'a pour-

tant pas tenu devant Hector qui venoit «
la torche à la main pour les brûler ! «
C'eſt moi, qui arrêtai l'ennemi ; c'eſt «
à moi qu'on doit la conſervation de la «
Flotte. »

Que le Lecteur en juge. Cette violence, cette préſomption, avec une indignation ſi declarée non-ſeulement contre ſes Juges, mais contre Ulyſſe qui leur étoit cher : ce grand ſervice rappellé dans leur ſouvenir d'une maniere ſi cruë ; rien de tout cela n'étoit propre à lui gagner la bienveillance de ſes Juges ; au contraire tout étoit capable de les aliener. Il eût pû commencer d'une autre maniere. Par
exemple, » Meſſieurs, auroit-il pû dire, «
quelle que ſoit la confiance de mon Ad- «
verſaire en cette Cauſe, deux choſes «
me raſſurent, votre juſtice qui m'eſt «
auſſi connuë que l'amitié que vous avez «
pour moi, & la vuë de cette Flotte «
que la lâcheté d'Ulyſſe laiſſa en proye «
à l'ennemi pour la brûler, tandis que «
dans une occaſion ſi déciſive pour la «
gloire de toute la Grece, vous redou- «
bliez vos genereux efforts pour la ſauver. «
Vous le ſavez, Meſſieurs, vous me vîtes «
ſeconder ces efforts du mieux qu'il me «
fut poſſible, & entrer toujours par mes «
actions dans les vuës du digne Chef qui «
nous commande. »

On voit la différence ! Il eſt vrai qu'on ne reconnoît point Ajax à ces paroles. Mais n'eſt-il pas permis de diſſimuler ſon mécontentement ou ſa douleur ? N'eſt-il pas même à propos de le faire quelquefois? Et ſi la franchiſe , l'humeur altiére , la fierté trouvent leur ſatisfaction dans la maniere dont Ovide le fait parler , la prudence & la politique ne trouvent-elles pas la leur , dans la maniére que nous propoſons ! Quoi qu'il en ſoit , pour ne rien décider ſur une queſtion que chacun décidera ſans peine ſelon ſon caractere, voyons l'Exorde d'Ulyſſe qui prend le contrepié de ſon Adverſaire : » Princes » Grecs , dit-il , ſi vos vœux & les miens » euſſent été exaucez , nous n'euſſions » point perdu le grand Achille ; ſes Armes » ne ſeroient point aujourd'hui la matiere » d'une conteſtation ; ce Héros les poſſe» deroit encore , & nous aurions le bon» heur de le poſſeder lui-même. Mais » puiſqu'un ſort fatal nous l'enléve & à » vous & à moi (en même temps il porte ſes mains à ſes yeux comme pour eſſuyer ſes larmes) » qui peut à plus juſte titre » prétendre de ſucceder aux Armes du » grand Achille, que celui qui amena dans » cette Armée le grand Achille lui-même ! » Ouï , Meſſieurs , c'eſt moi qui vous pro» curai cet avantage , &c. »

On ne voit dans cet Exorde, que des manieres engageantes, moderation, déſintereſſement, pieté, dévoûment à la cauſe commune, amour des Grands Hommes, reſpect pour ſes Juges. Tout eſt aimable dans ce Diſcours, tout intéreſſe & gagne les Auditeurs. Voyons encore quelque exemple.

Le jeune Sulpicius, ayant achevé de plaider contre Norbanus, au Livre ſecond de l'Orateur, Nombre 198, les Juges paroiſſoient déterminez à condamner l'accuſé à cauſe d'une ſédition qu'il avoit excitée à Rome étant Tribun du Peuple. Dans cette émotion populaire il y avoit eu des violences; des Citoyens de marque y avoient été tuez, d'autres y avoient été bleſſez. Le tout avoit été ſi bien expoſé & mis au jour par l'Accuſateur, qu'à peine pouvoit-on ſouffrir qu'aucun Avocat ſe preſentât en faveur d'un homme qui avoit cauſé tant de déſordres. Cependant l'Orateur Antoine ſe chargea de cette Cauſe, n'ayant pour ſe juſtifier lui-même de ce qu'il oſoit la défendre, qu'une raiſon unique, qui étoit que Norbanus avoit été ſon Treſorier d'Armée, ce qui par l'uſage mettoit entre eux une liaiſon égale à celle des plus proches Parens, & ne lui permettoit pas de l'abandonner ſans parler pour lui, quelque coupable qu'il fût, s'il ne vouloit ſe déshonorer lui-même. Avec cette conſideration tirée de ſa perſonne, parce que la Cauſe ne lui fourniſſoit rien à dire d'abord, il ſe fit écouter, ſans qu'il parut que ſes Juges dûſſent héſiter pour cela à condamner l'accuſé, quelque choſe que ſon Avocat pût alleguer en ſa faveur. Mais quoi? Antoine s'étant concilié l'Audiance par ce motif dont nous parlons & qui n'étoit pas petit, parce que cet Orateur étoit un homme qui méritoit de grands égards; il tourna ſi bien enſuite ſon Diſcours, qu'il gagna ſa Cauſe d'une maniere triomphante.

Ce ſuccès eſt ſemblable à celui qu'eut Ciceron dans la Cauſe de Ligarius. Céſar ne vouloit pas même l'entendre. Ce ne fut qu'à force qu'il y conſentit; il n'y conſentit même, que dans la réſolution de ne pas moins condamner l'accuſé. Cependant Ciceron commence ſon Diſcours d'une maniere prévenante. On s'attendoit qu'il nieroit le Fait, il l'avouë. On croyoit qu'il voudroit du moins le juſtifier: mais en paſſant condamnation, il a recours à la clemence du Juge. C'étoit l'endroit ſenſible de Céſar: de telle ſorte que Ciceron l'emporta! Comment n'auroit-il pas réuſſi! On ſait quels ſont les traits d'Eloquence dont ſa Harangue eſt toute remplie.

Muréna n'étoit-il pas coupable ? Il l'étoit. Mais déſigné ſolemnellement Conſul, & declaré d'une maniere toute religieuſe par la bouche de Ciceron Conſul en Charge : proclamé outre cela avec l'applaudiſſement de tout le monde, & étant recommandable d'ailleurs par ſes actions militaires, l'Orateur commence par faire paroître le Ciel & la Terre, les Dieux & les Hommes qui s'intéreſſent en ſa cauſe, & ſe fraye ainſi le chemin à la victoire.

La puiſſance, le crédit, l'autorité ſe declaroient contre Milon, contre Célius, contre Roſcius d'Amerie, contre Quintius ; avec quel avantage Ciceron encore tourna-t-il le tout en faveur de ſes Clients, intéreſſant ſes Juges pour ceux qu'il défendoit, afin de faire prévaloir la juſtice.

Les Orateurs Grecs en ont uſé de même. Eſchine fait voir la cabale armée pour Démoſthéne ; & ſe fait valoir lui-même par ſon zéle pour le maintien des Loix qui ſont le fondement de la liberté. Démoſthéne intéreſſe les Dieux dans ſa Cauſe ; il intéreſſe l'équité, la miſericorde, la Juſtice ; il remet devant les yeux ſon dévoûment pour la Patrie.

Hannon dans Tite-Live ne fait point d'Exorde, & commence par la Propoſition. Mais il ſe fait écouter par le tour extraordinaire qu'il lui donne, & par une contradiction apparente qu'il fait bien-tôt diſparoître. » Aſdrubal, dit-il, a raiſon de demander ce qu'il demande, & neanmoins je ne ſuis pas d'avis qu'on l'écoute ! En effet, parce qu'il s'eſt dérangé autrefois dans le Camp d'Hamilcar, il croit avoir droit de demander qu'Annibal aille auſſi ſe déranger dans nos Armées, dès ſa premiere jeuneſſe ! A notre égard, nous ne devons pas permettre que nos jeunes gens ſe livrent ainſi de ſi bonne heure à la licence.

Par la maniere uniforme dont commencent tous nos Avocats, il ſemble que l'integrité de nos Juges, à l'exemple de l'Aréopage, ait voulu bannir tout Exorde. » Meſſieurs, diſent-ils, je plaide pour un tel contre un tel, à ce qu'il plaiſe à la Cour, &c. « Après ce début, où paroît-il qu'on puiſſe aller, ſinon à la Preuve & aux Moyens ? On y va en effet dans les petites Cauſes, parce qu'elles ne demandent point d'autre préparation ; mais dans les grandes Cauſes, ce début n'empêche pas qu'on ne faſſe enſuite un Exorde avec l'agrément des Juges. On en trouve des exemples dans Mr le Maitre, dans Mr Patru, dans Mr Erard, Mr Gillet, Mr Cochin, & pluſieurs autres qui ont imprimé leurs Plaidoyez.

Pour finir cet Article reſſouvenons-nous que, pour faire de bons Exordes, il faut d'abord ſe mettre bien au fait de ſa Cauſe, & qu'il faut les prendre dans ce qu'il y a de plus préſent, de plus favorable pour nous, de plus intéreſſant pour le Juge, ou pour le Public, de plus oppoſé à l'Adverſaire, & en même temps, de ce qu'il y a de plus aiſé à bien entendre, avant que d'entrer dans la diſcuſſion de la Cauſe & des Moyens. On évitera par-là les Exordes trop uſitez, ceux qui ſeroient étrangers à la cauſe, ou ceux dont l'Adverſaire pourroit ſe ſervir contre nous. Ce ſont trois deffauts que les habiles Orateurs évitent avec ſoin.

ARTICLE II.

Maniere de faire la Propoſition Judiciaire.

La Propoſition du Diſcours Judiciaire eſt cette Partie où l'Orateur détermine & fait connoître l'état de la Queſtion. Qu'eſt-ce que l'état de la Queſtion? C'eſt à coup ſûr, du moins autant qu'il nous paroît, ce qui eſt à juger, ou, ce dont la déciſion fait la déciſion de la Cauſe ; c'eſt-à-dire, le gain du Procez, ou ſa perte. D'autres diſent, c'eſt ce qui fait la difficulté, ou, ce qui étant établi, l'Orateur n'a plus qu'à conclure. Mais de quelque maniere qu'on s'explique, c'eſt toujours la même choſe au fond ; & ce qu'on dit revient au même.

Il ne faut pas ignorer la raiſon pourquoi on l'appelle *Etat de la Queſtion*. Cette raiſon eſt, qu'il arrête les deux Parties, l'une par la neceſſité de prouver ce qu'elle avance, & l'autre par la neceſſité de réfuter les Preuves qu'on lui oppoſe. Vous avez fait ce vol, dites-vous, à un homme ; il le nie ; vous êtes dans la néceſſité de le prouver. Le vol eſt conſtant, il ne peut nier qu'il ne ſoit le coupable ; vous lui ſoutenez que c'eſt un ſacrilege, parce qu'il eſt commis à l'Egliſe ! Il ſoutient que c'eſt un ſimple vol. Vous êtes tenu de montrer que c'eſt un ſacrilege.

Or quoiqu'il ſemble qu'il peut naître une infinité de Queſtions à juger, cependant on les rapporte toutes à trois eſpéces. Car ou il s'agit de la verité du Fait, parce que l'accuſé n'en convient pas, comme lorſqu'un mari ayant diſparu, on accuſe la femme, ou quelque autre, de l'avoir tué & d'en avoir caché le corps ;

En ce cas, c'eſt une Queſtion ſi cet homme a été tué; voilà ce qui fait la difficulté. Mais quand même il auroit été tué comme Ajax, eſt-ce Ulyſſe qui l'a tué? c'eſt une autre difficulté. L'une & l'autre ſont de même eſpéce. On les appelle toutes deux Queſtions de Fait, à cauſe que c'eſt dans le Fait que conſiſte la difficulté. C'eſt ce que les Latins appellent *Etat de Conjecture*, à cauſe que dans cette ſorte de Queſtion on ne parvient guéres à la connoiſſance de la verité, que par des Conjectures.

Quelquefois le Fait eſt conſtant, il y a eu un meurtre, on en ſait l'Auteur; il en convient: mais il ſe défend comme ayant eu raiſon de tuer un homme qui l'attaquoit pour le voler, ou même pour l'aſſaſſiner. Ce n'eſt plus une Queſtion de Fait, c'eſt une Queſtion de Droit. Car il s'agit de ſavoir ſi le Fait eſt permis ou n'eſt pas permis par la Loi. Les Latins l'appellent *Etat de Qualité*, parce que c'eſt la Qualification d'un Fait connu qui fait l'objet du Jugement que l'on demande.

L'on obſerve qu'une pareille Queſtion dépend en quelque ocaſion d'une Queſtion de Fait. C'eſt ainſi, par exemple, que Milon ſe défendoit: j'ai eu raiſon de tuer Clodius: il m'a attaqué; & c'eſt alors ce qu'il faut prouver par des Conjectures, par des Témoins, ou par d'autres Moyens.

Enfin il y a des Faits qui ſont conſtans, & l'on convient qu'ils ſont puniſſables; mais on diſpute ſur la nature du Fait pour ſe garentir d'un ſupplice affreux, & pour n'en ſubir qu'un autre bien moindre. Il eſt vrai, dit un Accuſateur, que c'eſt un vol que vous avez fait: mais n'eſt-ce point en même temps un ſacrilege, parce que vous l'avez commis dans un Temple? Ou bien il dira, c'eſt un meurtre, il n'y a pas de doute; mais ce meurtre eſt un crime de Léze-Majeſté; le mort avoit un caractere public, c'étoit un Allié de l'Etat; votre action déshonore la République, c'eſt une action d'hoſtilité. Vous troublez la paix! Il s'agit là, comme on le voit, du nom qu'il faut donner à l'action. On peut en François appeller cette difficulté *Une Queſtion de Nom*, très-importante dans ces ſortes d'occaſions, au lieu que ailleurs, elle peut être de nulle conſéquence, comme il arrive quelquefois dans les diſputes de l'Ecole. Elle ſe termine par la définition du nom qu'on veut donner à l'action, & c'eſt pour cela qu'en Latin on l'appelle *Etat de Définition.* Mais on obſerve qu'au lieu que dans les Arts & les Sciences une définition ſe donne en peu de mots, dans un Diſcours Oratoire au contraire la définition doit être étenduë, pompeuſe, magnifique, appuyée quelquefois de Preuves & d'Exemples; en un mot, la Définition Oratoire eſt moins proprement une Définition, qu'une grande & brillante Deſcription. C'eſt ainſi qu'on peut voir comment Ciceron montre, que ce n'étoit point le Peuple Romain qui l'avoit exilé, mais que c'étoit le Peuple Romain qui l'avoit rappellé de l'exil, ce qu'il exécute en oppoſant l'Aſſemblée des gens de rien qui l'avoient banni, à cette auguſte Aſſemblée compoſée de tous les Citoyens qui étoient à Rome ou dans le reſte de l'Italie, ce qui fait un contraſte parfaitement beau & très-glorieux à cet Orateur.

Voilà donc trois ſortes de Queſtions qu'on diſtingue dans le genre Judiciaire. Et on ne voit pas bien pourquoi Ariſtote en a mis une quatriéme eſpéce, où il s'agit de ſavoir ſi la choſe eſt grande ou petite, & qu'il appelle *Queſtion de Quantité*: car on peut la comprendre ſous l'état de Qualification avec la Queſtion de Droit, & par conſequent on peut s'en tenir à la Diviſion ordinaire. N'eſt-ce pas en effet qualifier, que d'appeller grand ou petit?

Mais outre ces trois ſortes de Queſtions qui ſe préſentent ſur les faits, il y en a d'autres qui résultent des Pieces ou des Titres que l'on employe dans la Cauſe, & qui peuvent être, ou des Loix, ou d'autres Ecrits, tels que ſont les Teſtamens, les Conventions, & les Contrats, les Promeſſes ou les Obligations. Ce ſont même ces Pieces quelquefois qui font le Procès.

Cela arrive premierement, quand l'une des Parties ſe fonde ſur les termes, par exemple, de la Loi, & que l'autre veut que ſans s'arrêter à la Lettre, on en prenne plûtôt l'eſprit & le ſens. Il eſt alors queſtion, lequel des deux doit l'emporter, ſi c'eſt le ſens, ou ſi c'eſt la lettre, ou bien quel eſt celui qui dans l'uſage l'a emporté.

En ſecond lieu, deux Loix paroiſſent contraires l'une à l'autre ; & cette contrarieté fait naître la Queſtion de ſavoir laquelle des deux prévaudra.

En troiſiéme lieu, il y a quelquefois équivoque dans une même Loi, on peut lui donner pluſieurs ſens, & il s'agit de déterminer le véritable.

Les fins de non-recevoir produiſent auſſi des Queſtions, telles que ſont celles-ci ; Le Demandeur eſt-il Partie capable d'intenter une telle action ? Eſt-ce nous, qu'il doit attaquer ? Eſt-ce devant un tel

Juge, eſt-ce en un tel lieu ou en une telle Juriſdiction, ou en tel temps? Sa Procedure n'eſt-elle pas irréguliere par quelque autre endroit? La Loi dont il ſe ſert, eſt-elle bien préciſément celle dont il a dû ſe ſervir pour nous attaquer, ou autre choſe ſemblable? Car à Rome, par exemple, ſi un homme étoit coupable d'une action criminelle, & qu'on le mît en Juſtice en vertu d'une Loi qui ne regardât point cette action, on ne le condamnoit pas, du moins ordinairement & dans le Droit Commun, quoique dans quelques occaſions l'atrocité du crime fît condamner le coupable par quelque Loi qu'on l'accuſât.

Il arrivoit auſſi quelquefois, que les Loix ne décidant rien ſur des faits très-conſiderables, on ne laiſſoit pas de mettre un homme en Juſtice en vertu de quelque Loi qu'on appliquoit à ſon action par raiſonnement. Ainſi y ayant à Athénes une Loi contre les femmes qui ſe livroient à la débauche, Eſchine met en Juſtice un homme débauché, en lui appliquant la Loi faite contre les femmes: il en eſt de même, ſi y ayant une Loi contre les hommes qui ſe battent en duel, on entreprenoit d'y comprendre une femme qui ſe trouveroit dans le cas; ce qui n'eſt pas ſans exemple.

Il y a des Auteurs qui ſe ſont beaucoup étendus ſur toutes ces ſortes de Queſtions; auſſi cela étoit-il comme neceſſaire, lorſque la connoiſſance du Droit ou des Loix n'étoit point encore réduite en corps de Science, ainſi qu'elle l'eſt aujourd'hui. Pour le préſent, nous croyons que le peu que nous en avons dit peut ſuffire, dans un Traité de Rhétorique, ſi ce n'eſt qu'il convient d'ajoûter que ces diverſes Queſtions, après tout, qui reſultent des Ecrits, ſe réduiſent ou à des Queſtions de Fait, & ſe décident par des Conjectures; ou à des Queſtions de nom, qu'il faut décider par des Définitions; ou enfin il s'y agit de ſavoir ſi une choſe eſt juſte ou non; & par conſequent il s'y agit de la qualifier en ſe fondant ſur de bons Moyens; de maniere que tout ſe réduit aux trois Queſtions que nous avons d'abord diſtinguées.

Quelle que ſoit la Queſtion, le devoir de l'Orateur eſt de la bien poſer, & de la bien faire connoître dans la Propoſition. Il faut auſſi qu'il prenne garde qu'il n'eſt pas indifferent de faire dépendre la Cauſe d'une Queſtion, plûtôt que d'une autre. On dit, par exemple, que les amis de Milon furent en doute s'il ne devoit pas prendre le parti de nier qu'il eût tué

Clodius, ce qui eût produit une Queſtion de Fait ; mais ils jugérent qu'il valoit mieux ſe retrancher à dire qu'il l'avoit tué en ſe défendant, pour ſe fixer à une Queſtion de Droit, laquelle neanmoins dépend encore d'une Queſtion de Fait. Ainſi une femme intentant un Procès à ſon mari en Séparation pour cauſe de mauvais traitement, le mari peut avouër quelques faits, & ſe défendre par l'occaſion que ſa femme y a donnée : mais il y a des cas où il feroit mieux de répondre, *Je ne vous ai point maltraitée, ni n'ai jamais eu occaſion de le faire.*

Rappellons ici ce que nous avons déja dit, qu'on poſe quelquefois la Queſtion très-clairement en peu de mots, & alors la Propoſition qui l'explique ſe rapporte à l'Exorde, n'étant pas aſſez longue pour être regardée comme faiſant par elle-même une des grandes parties du Diſcours. Quelquefois auſſi cette explication à beſoin de Préparation, de Narration & de Diviſion, ou de quelqu'une des trois. Alors la Propoſition eſt plus longue, & fait par elle-même une partie conſiderable. Donnons à ce qui la rend telle un Article particulier.

* * *

ARTICLE III.

Maniere de préparer la Propoſition Judiciaire. Préceptes de la Narration, & de la Diviſion.

On vient de voir que trois choſes rendent conſidérable la Propoſition Judiciaire par l'étenduë qu'elles lui donnent, lorſque cela eſt neceſſaire.

La premiere qui eſt une Préparation à la Propoſition, eſt composée des Moyens qui prouvent que la Queſtion à juger n'eſt pas ce qu'on s'imagine, ni ce qu'on pourroit s'imaginer ; mais telle ou telle choſe, & cela par bonnes raiſons que l'on déduit. Ou bien la Préparation conſiſte à réfuter des préjugez qui nuiroient à toute la Cauſe, ſi l'on ne les renverſoit d'avance, ou à établir ce qui peut nous être utile dans la ſuite.

C'eſt ce que Ciceron a pratiqué dans ſa Harangue pour Milon, lorſqu'il réfute, avant toutes choſes, ce que les Adverſaires diſoient & faiſoient dire par tout, *Que tout homme qui en tuë un autre, mérite la mort.* Car s'il n'eût point renverſé ce Principe dès le commencement, il lui auroit été impoſſible d'établir ſa Cauſe. Il a gardé la même conduite pour Célius.

les Adverſaires ayant chargé ſon affaire d'une infinité de préjugez, Ciceron les réfute tous, avant que d'en venir à deux Queſtions qui faiſoient le Procès. Démoſthéne fait la même choſe contre Midias; car cet homme l'ayant inſulté un jour de fête dans une grande Cérémonie, Démoſthéne qui s'en plaint, commence par établir le reſpect qu'il faut avoir pour les ſolemnitez, parce que c'étoit là un fondement ſolide qui devoit ſoutenir toute ſa Cauſe. Et Eſchine ne l'a-t-il pas auſſi pratiqué contre Démoſthéne, lorſqu'ayant mis en Juſtice celui, qui avoit fait décerner une Couronne d'Or à cet Orateur, avant qu'il eût rendu compte de ſon adminiſtration, il établit d'abord l'importance de la Loi qui défendoit d'accorder ces honneurs aux Magiſtrats avant qu'ils euſſent rendu compte?

La ſeconde choſe qui a rapport à la Propoſition dans le Judiciaire, eſt quelquefois auſſi la Narration, qui pourtant peut encore avoir lieu dans les autres hypothéſes, lorſqu'il arrive qu'elles ſont contentieuſes.

La Narration en general eſt *l'Expoſition d'un Fait ou vrai ou fabuleux ſelon la ſuite des évenemens & par ſes circonſtances, vrayes ou fauſſes; ſelon la nature du Fait,* d'où il résulte qu'il y a de deux ſortes de Narration, l'une vraye, & l'autre fabuleuſe. On peut abuſer de la fabuleuſe ; on peut auſſi en faire un bon uſage, comme il paroît par les Fables bien faites.

La Narration entre non-ſeulement au commencement du Diſcours, mais auſſi dans d'autres endroits, comme il paroît par la Harangue d'Eſchine contre Démoſthéne, & par celle de Démoſthéne contre Eſchine.

En quelque endroit que ſoit placée une Narration, on prend ſoin, en la compoſant, d'y répandre tout ce qui eſt capable de faire connoître la bonté de la Cauſe, tout ce qui donne à connoître auſſi les Mœurs de l'Orateur & celles de l'Adverſaire, & enfin tout ce qui peut plaire à l'Auditeur.

Il faut avec cela avoir ſoin de la vraiſemblance, c'eſt-à-dire, qu'on doit faire parler & agir les gens comme ils doivent agir & parler ſelon leurs caracteres ou ſelon les raiſons & les vûës qui les conduiſent, ou ſelon les paſſions qui les pouſſent. Il y faut découvrir par-tout les cauſes qui produiſent les évenemens. C'eſt une des grandes beautez de la Narration. Car pour les évenemens, tout le monde peut les dire, lorſqu'on les a vûs ou qu'on les a appris : mais il n'y a que les habiles Orateurs qui ſachent en développer les cauſes ; c'eſt où paroiſſent l'eſprit & la force de l'Orateur. Après la Narration on place les témoignages des faits qui établiſſent la cauſe.

Il nous reſte à parler de la Diviſion, qui n'eſt autre choſe que le partage qu'on fait de ſa matiere, en diſtinguant & faiſant obſerver les differens chefs qui ſe preſentent à traiter dans la Confirmation.

On y eſt quelquefois forcé, comme il arrive dans le genre Judiciaire, lorſqu'on accuſe un homme par exemple de vol & de poiſon en même temps. On donne alors à ſon Diſcours autant de Parties qu'on eſt obligé de lui en donner. On les annonce & on promet d'y ſatisfaire.

La même choſe arrive dans le genre Déliberatif, comme quand on montre qu'il faut faire la Guerre, & qu'on indique les moyens de la ſoutenir.

Il y a d'autres occaſions où la Diviſion eſt volontaire. Cela arrive ordinairement dans le Theorique. Autrefois dans ce genre on ne faiſoit point de Diviſion, comme il paroît par pluſieurs Diſcours d'Iſocrate. Aujourd'hui il paroîtroit étrange qu'on n'en fit point. Il eſt donc à propos, pour ſatisfaire à l'uſage, ou de trouver l'idée d'un genre que nous partagerons en ſes eſpéces, ou de concevoir un même Tout que nous diſtribuerons en ſes Parties. Ainſi ayant à parler de l'Eloquence, on pourroit ſe propoſer de parler de l'Eloquence ſacrée & de l'Eloquence profane, en les conſidérant comme deux eſpéces : ou bien on ſe propoſeroit de parler de l'Invention, de la Diſpoſition, & de l'Elocution, en les conſiderant comme trois Parties. Enfin on pourroit auſſi ſe propoſer les trois genres d'Eloquence, le Style Simple, le Style Orné, & le Sublime.

Les Regles que l'on obſerve dans la Diviſion, ſont premierement, que les Parties, quelles qu'elles puiſſent être (ou eſpéces d'un même genre, ou parties d'un même Tout) ſoient très-clairement diſtinctes & differentes entr'elles, & que l'une n'enferme point l'autre.

La Régle eſt en ſecond lieu, que chaque Partie ſoit placée en ſon rang, & c'eſt le bon ſens qui le fait connoître, on voit aſſez naturellement ce qui demande d'être traité le premier, & ce qui ne doit venir qu'après.

La troiſiéme Régle eſt qu'on ne puiſſe diſtinguer ni plus ni moins de parties ou d'eſpéces dans ce que nous diviſons, que celles que nous entreprenons de traiter.

Au reſte il y a preſque toujours des Diviſions dans un Diſcours, mais on ne les énonce pas toujours. On énonce la Diviſion, lorſqu'elle léve quelque difficulté, ou lorſqu'elle a quelque choſe d'agreable ou de brillant, ou de propre pour marquer notre bon caractere, ou pour faire connoître les mauvaiſes Mœurs des Parties Adverſes. On n'énonce point le partage du Diſcours, lorſque la Diviſion ne produiroit aucun de ces bons effets, ou lorſqu'elle feroit croire que le Diſcours ſera trop-long. Car alors il vaut mieux que l'Auditeur voye par lui-même la Diviſion à meſure que les Parties ſe préſentent les unes aprés les autres, que ſi on les lui propoſoit toutes à la fois.

Ce fut Hortenſius qui mit fort les Diviſions à la mode parmi les Romains. Cela paroît par beaucoup d'endroits où Ciceron nous l'apprend, tantôt en le loüant, & tantôt en le raillant ſur cet article, comme étant une choſe où l'on veut montrer de l'eſprit: ce qui ne l'empêche pas de diviſer lui-même ſes Diſcours ouvertement, en attribuant ſa Diviſion à la nature de la cauſe qui la lui préſente ſans l'avoir cherchée. On conclura de-là qu'il faut éviter toute affectation, pour n'être point en priſe à la raillerie.

On louë la Diviſion de la Harangue de Ciceron pour Muréna, d'autant plus que c'eſt l'Adverſaire qui la lui fournit, car c'eſt ce que les bons Orateurs ſouhaittent ordinairement, afin qu'il n'y paroiſſe point d'oſtentation. En effet le jeune Sulpicius ayant entrepris d'accuſer Muréna de brigues dans la recherche du Conſulat, avoit été obligé de décrier toute ſa vie, afin qu'on ne crût pas que la vertu l'eût élevé à cette Charge. Il avoit dû montrer encore qu'un Juriſconſulte tel que lui, eſt préferable à un homme de Guerre, afin que les actions Militaires ne paruſſent pas avoir fait préferer ſon Competiteur. Enfin il lui avoit fallu établir que Muréna avoit brigué, & en donner les preuves qu'il ſe flattoit d'en avoir. Que fait Ciceron? » J'ai remarqué, dit-il, que toute l'ac» cuſation n'a roulé que ſur trois articles; » on s'eſt attaché à décrier la vie de Mu» réna, on a mis en paralléle le merite » d'un General avec celui d'un Juriſcon» ſulte, enfin on a prétendu prouver la » brigue; nous répondrons ſur ces trois » articles. « Ne peut-on pas conjecturer ici que Sulpicius n'avoit point énoncé ſa Diviſion, puiſque Ciceron dit, *j'ai remarqué, &c.* Ce qu'il n'auroit pas dit, ce ſemble, ſi étant énoncée, tout le monde l'avoit vuë comme lui ! C'eſt une conjecture que nous propoſons : ſi elle eſt vraye, on a un exemple d'une Diviſion qui exiſte, & que l'Orateur pourtant n'énonce pas.

On trouve auſſi de grandes & belles Diviſions dans les Orateurs Grecs. On décerne, par exemple, une Couronne d'Or pour récompenſe à Démoſthéne, qui devoit lui être annoncée ſur le Théatre en l'Aſſemblée generale de tous les Grecs avec des grands éloges pour les ſervices qu'il rendoit perpetuellement à la République. Sur cela Eſchine ſon ennemi veut faire condamner l'Auteur du Decret, & il diviſe ſon Diſcours en trois Parties. Ce Decret étant premierement contraire à la Loi, qui défend de faire cet honneur à un Magiſtrat qui n'a pas encore rendu compte de ſon adminiſtration ; En ſecond lieu, étant contraire auſſi à la Loi, qui défend d'en faire la proclamation au Théatre ; En troiſiéme lieu, les éloges qu'on donne à Démoſthéne étant faux, & y ayant une Loi qui défend de rien mettre de faux dans un Decret. Cette Diviſion ne ſauroit être blâmée, il falloit bien qu'il articulât ce qu'il trouvoit de repréhenſible dans le Decret de Ctéſiphon. On ne peut blâmer non plus la Subdiviſion qu'il fait de la troiſiéme Partie, lorſqu'il y eſt arrivé. Car pour montrer que Démoſthéne n'a jamais bien ſervi la République, il diviſe en quatre Parties le temps que cet Orateur s'eſt mêlé des affaires de l'Etat. Le premier eſt celui, où il fit terminer la Guerre avec Philippe, par une paix honteuſe. Le ſecond eſt le temps de la Paix où il travailla à rallumer la Guerre. Le troiſiéme eſt celui de cette ſeconde Guerre où l'on perdit la Bataille de Cheronée, ce qui entraîna la perte de toute la Grece. Et le quatriéme eſt le temps preſent alors ſous le Regne d'Alexandre depuis la mort de Philippe. On voit là une Diviſion fondée en raiſon, parce que ne pouvant blâmer en gros la vie de Démoſthéne, il falloit qu'il en fit l'analyſe : mais il y a plus, car ſi Eſchine a ſuivi cette Diviſion, c'eſt qu'il a ſçû, à ce qu'il dit, que Démoſthéne la ſuivroit dans ſa défenſe ; il veut donc paroître la tenir de ſon Adverſaire, qui la ſuit effectivement dans ſa Réponſe.

Mais c'eſt aſſez parler de la Propoſition & des trois choſes qui ſervent a la bien faire, & qui ſont, comme on vient de le voir, la Préparation, la Narration & la Diviſion. Voyons donc préſentement ce qui regarde la Confirmation.

ARTICLE IV.

Maniere de faire la Confirmation dans le Judiciaire.

La Confirmation, dans le Genre Judiciaire, & dans tous Diſcours contentieux, a deux parties, la *Preuve* & la *Réfutation*. La Preuve eſt cette Partie où nous traitons & établiſſons nos moyens; la Réfutation eſt celle où nous renverſons ceux de l'Adverſaire.

Si vous parlez le ſecond, vous mettrez la Réfutation avant la Preuve, pour détruire les préventions qui empêcheroient vos moyens de produire leur effet. Mais ſi vous parlez le premier, la Réfutation ſera la derniere, à moins qu'elle ne fût bien longue. Car alors même vous la mettrez la premiere, de peur que ſi vous la mettiez la ſeconde, on ne ſe ſouvînt plus de votre preuve à la fin de la Réfutation. Pour éviter cet inconvénient, il faut garder la Preuve pour la fin.

Une maniere de bien faire la Réfutation, lorſque l'Adverſaire avance quelque Principe comme généralement vrai, & qui pourtant ne l'eſt point en tout, c'eſt de convenir d'abord de ce qu'il y a de vrai, de le louer, de le confirmer, & même de l'amplifier, pour ne réfuter enſuite que ce qu'il y a de faux. Cela donne une force & une autorité merveilleuſe à l'Orateur, comme un homme qui entend ſa Matiere, & qui fait honneur à la Vérité.

Ne croyons pas au reſte qu'il faille toûjours réfuter l'Adverſaire, la preuve eſt quelquefois ſi forte, qu'il n'eſt point du tout beſoin de Réfutation. Comme on peut le voir dans le Diſcours de Lyſias, corrigé par Socrate, dans le Dialogue de Platon, qui porte le nom de Phédre.

Mais obſervons que ſi la Confirmation comprenoit pluſieurs chefs, differens entre eux, chacun ſera traité ſéparément comme une cauſe particuliere, c'eſt-à-dire, que chacun aura ſon petit Exorde, ſa Propoſition, ſa Confirmation, & ſa Peroraiſon. Obſervons auſſi qu'on donne à ces differens chefs, l'ordre que l'Auditeur ſemble demander, & on en juge par ſoi-même, en ſe mettant en ſa place. Que ſi l'on ne garde pas cet ordre, on en dira quelque raiſon, & on en fera des excuſes.

Il ne faut point oublier cette eſpéce de Preuves, qu'on appelle en Rhétorique, *Preuves ſans art*, ce ſont des Preuves que les Parties fourniſſent aux Orateurs, c'eſt la raiſon pourquoi on les appelle Preuves ſans art, *Argumenta* ἄτεχνα,

parce

parce qu'il n'y a point d'Art à les trouver ; mais l'Orateur en met beaucoup à les traiter.

Ces Preuves, ſont les Loix, les Titres, les Témoins, les Réponſes de ceux que l'on applique à la queſtion, les ſermens. Comment doit-on les traiter ? Il faut les traiter de la même maniere qu'on traite les autres ; c'eſt-à-dire, par des Raiſonnemens de ſens commun. On louë, par exemple, la Sageſſe du Légiſlateur, la néceſſité de la Loi, ſon utilité, ſon ancienneté, ſon uſage non interrompu. Ou bien on attaque l'Auteur de la Loi, ſa nouveauté, ſon inutilité, ſes inconvéniens, le non-uſage, ſon oppoſition aux autres Loix, ſon obſcurité, ſes équivoques.

Dans les Témoins, on examine leur probité, leur condition, leur autorité, leur réputation ; ou bien on fait obſerver leur baſſeſſe, le peu de fond qu'il y a à faire ſur eux, leur legereté, combien ils ſont décriez.

Dans les Titres, on examine l'autenticité, les Auteurs, les Gardiens, l'état où on les trouve, leur conformité ou contrarieté avec les Loix, avec le Droit, avec l'autorité des Juges, avec l'honnêteté publique.

Dans les réponſes à la queſtion, on regarde la force des tourmens, l'opiniâtreté du coupable, la neceſſité.

Dans le ſerment on regarde auſſi la neceſſité d'y avoir recours, ſa ſainteté, la cauſe de le faire, la dignité, la Religion, l'autorité de celui qui jure ou les choſes contraires.

Si vous avez à parler devant une grande Aſſemblée, & qu'il ſoit queſtion d'y faire un grand Diſcours, vous ne traiterez pas vos argumens tout de ſuite, mais vous les interromprez par l'éloge ou le blâme de quelqu'un ou de quelque choſe, ou par l'Amplification, ou par les Paſſions, ou enfin par quelque Récapitulation.

Mais devant peu de monde, & ſur un ſujet de peu d'importance, la Confirmation eſt beaucoup plus ſimple, & on n'y employe que les Argumens, comme nous l'avons déja dit.

Dans la maniere de traiter les Argumens, il eſt particulierement à propos d'imiter les Athletes, qui ſe pouſſent mutuellement & ſe repouſſent l'un l'autre tour à tour, c'eſt-à-dire, qu'il faut interroger l'Adverſaire & le faire répondre. Il faut auſſi le faire parler pour nous interroger nous-mêmes, & répliquer à ſes demandes; l'Admiration, le Mépris, l'Exclamation, l'Ironie, la Priere, l'Imprécation, & autres figures très-connuës, doivent animer la Réfutation & la Preuve, ſur quoi il eſt très-aiſé de trouver des exemples dans tous les Orateurs. Outre que nous en avons fourni ſuffiſamment, lorſque nous avons parlé de la maniere de traiter les Argumens dans la premiere Partie de cet Ouvrage, il eſt à propos de s'en ſouvenir ou de les relire. A quoi il faut ajoûter que l'Art des Tranſitions ſi neceſſaire dans les Argumens, ne conſiſte preſque qu'à marquer en un mot ce que l'on a traité, & à annoncer ce que l'on va dire.

ARTICLE V.

Ce qu'il y a à faire dans la Péroraiſon Judiciaire.

La Péroraiſon eſt une maniere convenable de finir le Diſcours & de le conclure. Lorſqu'elle eſt dans toutes les formes, elle a quatre Parties; l'Eloge ou le Blâme, l'Amplification, les Paſſions, la Récapitulation.

Nous appellons Eloge ou Blâme, la premiere Partie de la Péroraiſon, à cauſe que l'Orateur tâche d'y faire connoître & d'établir par des Preuves ſes bonnes

Mœurs, ou celles de ſon Client, ou les mauvais caractéres de ſon Adverſaire. C'eſt à quoi il employe l'idée de ce qui a été dit ou fait de part & d'autre, ou de ce qui ſera dit ou ſera fait dans la Cauſe même dont il eſt queſtion.

Obſervons ici 1.° Qu'en cet endroit par *les bonnes Mœurs*, nous n'entendons pas ſeulement celles qui ſont moralement bonnes, mais encore celles que l'Auditeur peut approuver. Telle eſt, par exemple, l'humeur triſte ou enjoüée; & par les *Mauvaiſes*, nous entendons celles, qui le ſont moralement, ou par rapport à l'Auditeur. 2°. Que dans les grands Diſcours qui ſe font devant une grande Aſſemblée, on fait entrer en cet endroit de la Péroraiſon, & les reproches que fournit la Cauſe, & ceux que toute la vie peut fournir, quand même ils n'auroient point de rapport au ſujet. Et c'eſt à quoi celui qui parle le ſecond doit d'abord répondre dès le commencement de ſa défenſe. C'eſt proprement cette partie que les Grecs appellent *Epilogue* ou *Epiloguer*.

Démoſthéne répondant à de pareilles invectives, qu'Eſchine avoit inſerées dans ſon Plaidoyé contre lui, n'y fait pas d'abord une réponſe détaillée. Cela l'auroit mené trop loin. Il ſe contente donc au commencement de faire une réponſe générale & courte pour entrer (à la fin de ſon Diſcours) dans un plus grand détail, après avoir traité les Points eſſentiels de ſa Cauſe. » Quant aux injures, dit il, « dont il a voulu me couvrir, je n'ai garde « de m'y arrêter. Ce ſeroit prendre le chan- « ge. Mais j'ai une réponſe préciſe à lui « faire, qui eſt, que ſi vous me connoiſſez « tel qu'il a voulu me faire paroître, ayant « toujours vêcu parmi vous, comme j'ai « fait, je conſens que dès ce moment- « même, vous me refuſiez toute audience. « Mais ſi vous ſavez par vous-mêmes, que « je ſuis tout autre, qu'il n'a voulu me « répréſenter, vous devez après des men- « ſonges auſſi hardis, le regarder lui-même « comme incapable de dire un ſeul mot « de verité. »

Il arrive quelquefois que cette premiere partie de la Péroraiſon, dont nous parlons ici, excite les Paſſions, dans de certaines rencontres; mais ce n'eſt que par accident, puiſque l'Orateur en cet endroit ne travaille point proprément à les exciter, mais à poſer les fondemens qui doivent lui ſervir pour les exciter, & il ſe ſert de ces fondemens, lorſqu'il les excite. En effet, pour exciter les Paſſions, il faut que les caracteres bons ou mauvais des parties, ſoient ſi bien connus, qu'il ne ſoit pas neceſſaire de les établir par des Preuves : or dans la premiere partie de la Péroraiſon, l'Orateur établit les caracteres par des Preuves. Ce n'eſt donc point là qu'il travaille proprement à exciter les Paſſions.

La ſeconde partie de la Péroraiſon, eſt l'Amplification. Tous les Maîtres un peu entendus, conviennent & enſeignent que c'eſt ici particulierement que l'Amplification a lieu. Nous l'avons démontré cy-devant dans la premiere partie de cet Ouvrage. Cette Amplification conſiſte à montrer la grandeur ou l'importance de tout ce qui a été dit dans la Confirmation, ou du moins des chefs les plus graves. Prenons garde qu'on ne doit point appeller *Amplification*, un Diſcours qui montre préciſément la vraye grandeur d'une choſe, comme quand on montre que quelqu'un a pris, non pas mille livres, mais dix mille, & qu'on l'établit par des bonnes Preuves. Car c'eſt-là ce qu'on appelle la Confirmation. Mais l'Amplification conſiſte à montrer une grandeur de pompe & d'apparence, comme ſi je montre que ces dix mille livres ſont toute la fortune de celui qui a été volé, de ſa femme & de ſes enſans, réduits par cette perte à la miſere, & à la mendicité. On voit que cette grandeur regarde, non pas le but du Diſcours, puiſque ce n'eſt pas ſurquoi le Juge doit prononcer; mais le but de l'Orateur qui veut gagner ſa cauſe, & qui pour cela, tâche d'intereſſer ou de toucher le cœur des Juges. Il ſe pourroit pourtant faire que cette Amplification roulât ſur le point que le Juge doit décider; mais avec cette différence, que dans la Confirmation, on le traite par des Argumens plus communs, & dans l'Amplification, on le traite par des Argumens plus recherchez.

L'Amplification conſiſte auſſi en certains cas, non pas à montrer effectivement la grandeur d'une choſe, mais à paroître la montrer. Ce qui ſe fait en diſant d'une maniere plus noble, plus pompeuſe & plus forte, ce que nous avons déja dit d'une maniere plus ſimple, comme quand on uſe de ces manieres de s'exprimer, qu'on appelle *Conglobations*, qui entaſſent divers degrez les uns ſur les autres; ou de mots plus forts & plus lumineux, & autres ornemens de l'Elocution qui ne prouvent rien.

Ainſi dans la Harangue pour Milon, Ciceron amplifie la vertu de ſon Client; Cela ne regarde point le but du Diſcours;

& ce n'eſt pas ſur quoi le Juge doit prononcer, mais cela tend au but de l'Orateur qui veut faire renvoyer Milon de l'accuſation.

Démoſthéne contre Leptine prouve que la Loi propoſée par cet homme contient beaucoup de choſes injuſtes : cela regarde la queſtion à juger : mais il le prouve par des Argumens plus recherchez, qui n'euſſent pas été bons dans la Confirmation. C'eſt donc une Amplification.

Dans le Diſcours pour Fonteïus Ciceron montre la grandeur des Exploits de ſon Client, mais en apparence ſeulement, par des Enumerations, des Conglobations, des ornemens d'expreſſions. Il faut donc bien entendre ces choſes pour les faire & les diſtinguer.

Ce qu'on dit ici de l'Amplification, doit s'entendre de la Diminution. Et il ne faut pas confondre l'Amplification qui ſe fait dans la Péroraiſon, avec celle qui ſe fait de temps en temps dans la Confirmation. La premiere regarde toute la Cauſe en general ; & la ſeconde ne regarde que certains Faits particuliers ou certaines Preuves. Il en eſt de même des Paſſions dont nous allons parler. Les unes regardent toute la Cauſe, & les autres certains Faits ſeulement.

La troiſiéme Partie de la Péroraiſon eſt celle où l'on excite les Paſſions, lorſqu'il convient d'en exciter quelqu'une, ce qui arrive dans tous les ſujets qui en valent la peine; ou bien on réprime celles qui nous ſeroient contraires.

Enfin la quatriéme Partie de la Péroraiſon eſt la Récapitulation; c'eſt-à-dire, une Répétition ſommaire de ce qui a été dit.

Une bonne maniere de s'y prendre eſt de la faire en rétrogradant, c'eſt-à-dire, de remonter du dernier Article au précédent, & ainſi des autres juſques au premier.

Il arrive quelquefois qu'on la fait double, & c'eſt lorſque vous reſumez, non-ſeulement tous les Chefs de votre Diſcours, mais ceux auſſi du Diſcours de l'Adverſaire: & alors, ou vous comparez tous les vôtres enſemble, à tous ceux de l'Adverſaire, auſſi pris enſemble; ou vous comparez ſeparément chacun des vôtres à chacun des ſiens. Si vous ſuivez cette derniere methode, vous commencerez par les plus aiſez, & irez de-là aux plus difficiles. Que ſi vous ſuivez la premiere, alors de votre dernier Article, vous remonterez au premier; & du premier de votre Adverſaire, vous deſcendrez au dernier. Ces preceptes de la Récapitulation ont lieu dans toute autre comparaiſon.

Mais après la Récapitulation, ſi vous parlez le premier ; il faut d'avance décrier le Diſcours de l'Adverſaire. Avertiſſez donc vos Juges de prendre garde qu'il ne répondra point à quoi il faut qu'il réponde, ou qu'il ne gardera point l'ordre qu'il faut garder, ou qu'il s'écartera en de vaines digreſſions, ou qu'il ſe laiſſera aller, &, pour ainſi dire, qu'il s'évaporera en des déclamations frivoles : ou enfin ſi l'Adverſaire a quelque choſe en lui, qui plaiſe à l'Auditeur, il faut tâcher de le décrier & de le tourner en ridicule. C'eſt ainſi que Démoſthéne ſe mocque de la voix ſonore d'Eſchine.

Il faut auſſi prier le Juge d'obliger l'Adverſaire à répondre ſimplement, ou à répondre ſur tel & tel Article. Rien n'eſt plus capable de le démonter & de renverſer toute l'adreſſe qu'il pourroit mettre ou avoir miſe en œuvre.

Auſſi l'Adverſaire, en commençant ne doit pas manquer de relever cette malignité de ſon ennemi. Du moins eſt-ce là ce que Démoſthéne pratique dans ſa Harangue pour la Couronne.

Nous voyons auſſi dans Ovide, qu'Aj

décrie autant qu'il le peut par avance l'Eloquence d'Ulyſſe ; & ayant inſinué qu'il falloit s'en défier comme d'un piége, Ulyſſe détruit cette mauvaiſe idée dès le commencement de ſon Diſcours. » *Si ce n'eſt,* «
dit-il, *que vous lui donniez gain de cauſe,* «
parce qu'il fait ſemblant d'être ſans eſprit, «
ou parce qu'en effet il n'en a point ; & ſi ce «
n'eſt que vous croyiez devoir me condamner, «
comme il le prétend, pour quelque éloquence «
que je puis avoir, ſi tant eſt que j'en aye «
quelqu'une, dont je ne conviens pas ; quoi- «
que je puiſſe dire, ſi j'en ai, que je ne «
l'ai ci-devant jamais employée que pour «
vous, & que c'eſt la premiere fois aujour- «
d'hui, que je la fais parler pour moi. »

CHAPITRE III.

De l'Hypothéſe Déliberative.

NOUS mettons en un ſeul Article tout ce qui regarde le Genre Déliberatif, par cette conſidération, que beaucoup de choſes lui ſont communes avec le Genre Judiciaire, & que d'ailleurs il y en a qui ne lui ſont pas néceſſaires.

Par exemple, il ne lui faut point d'Exorde pour préparer l'Auditeur, puiſqu'il eſt aſſez préparé de lui-même, & que c'eſt lui qui demande avis.

Si neanmoins on a à parler devant une grande Aſſemblée, & que l'affaire ſoit de conſéquence, il y faut un Exorde, pa bienſéance premierement & par reſpect pour le Public; En ſecond lieu, c'eſt afin que le Diſcours ait plus de grace, & qu'il ne ſoit pas un corps ſans tête. Ce qu'il y a à faire alors dans l'Exorde, c'eſt de nous montrer ſages, vrais, & bien intentionnez, parce que ce ſont là les qualitez eſſentielles à tout homme qui donne conſeil.

On regarde l'Orateur comme un homme ſage, s'il a des penſées peu communes, mais qui paroiſſent très-vrayes, ſoit parce qu'elles le ſont effectivement, ſoit parce que la diſpoſition où eſt l'Auditeur, les lui fait prendre pour telles.

L'Orateur paroît bien intentionné, quand il dit des choſes obligeantes, ſoit pou l'Auditeur, ſoit pour ceux qui lui ſont chers, ou quand il paroît porté à lu faire plaiſir, ou lorſqu'il paroît avoir le mêmes ſentimens, & ſur-tout, lorſqu' approuve d'abord ce qui paroît du goû de ceux qui l'écoutent, quand même devroit dans la ſuite le réfuter. C'eſt c qu'on voit très-ſouvent pratiquer dan Homére & dans Démoſthéne. La raiſo eſt, qu'un ſentiment peut toujours avoir pluſieurs faces ; ainſi quoiqu'on doive le rejetter comme mauvais, cela n'empêche pas qu'il n'ait quelque choſe de bon par où on puiſſe d'abord l'approuver.

Enfin le moyen de paroître vrai & digne de la confiance de ceux qui le conſultent, c'eſt d'avoüer ſimplement & de bonne foy ce qui paroît être contre lui. Au reſte la choſe du monde qu'il faut le plus éviter dans un Exorde du Genre Déliberatif, c'eſt l'affectation & la vanité.

Communément il n'y a point de Propoſition dans un Diſcours du Genre Déliberatif ; la raiſon eſt aiſée. C'eſt l'Auditeur lui-même qui demande conſeil, il ſait par conſéquent de quoi il s'agit. Que ſi neanmoins l'Orateur ne laiſſe pas de propoſer le ſujet de la Déliberation, il le fait en peu de mots. Mais il arrive des occaſions dans leſquelles l'Auditeur ſe trompe & n'entend point l'affaire : alors il faut une Propoſition, de même que dans le Genre Judiciaire. On en voit un exemple dans Tite-Live, lorſque Quintius dit aux Romains ; » Vous croyez avoir à «
déliberer ſi vous ferez la Guerre ou non ; «
ce n'eſt pas cela ; il s'agit ſi vous atten- «
drez l'ennemi en Italie, ou ſi vous por- «
terez la Guerre en Macedoine. Car Phi- «

» lippe ne vous laiſſe pas la liberté de » vivre en Paix.« Démoſthéne redreſſe de même les Atheniens : » Vos Orateurs, » dit-il, vous font deliberer ſur les moyens » de vous venger de Philippe ; & moi je » dis qu'il faut deliberer ſur les moyens » de vous garantir de votre perte, n'étant » pas en état de vous venger preſente» ment.»

N'omettons pas ici une obſervation des plus importantes, que l'on ait faites, ſur le Délibératif. On a obſervé qu'en ce genre on uſe ſouvent d'adreſſe, en ce que l'Orateur qui donne conſeil ne fait pas d'abord connoitre ſa penſée. Il uſe de feinte, & laiſſe croire qu'il eſt d'un certain ſentiment, lors même qu'il a deſſein d'être d'un autre. Cela va quelquefois juſqu'à paroître établir tout le contraire de ce qu'il veut établir. Ceci mérite explication.

Diſons donc, pour nous faire entendre, que bien des gens demandent conſeil, & que bien des gens neanmoins ſouhaitent que l'on flatte leurs paſſions dans les conſeils qu'on leur donne. N'eſt-ce point là aſſez ſouvent la diſpoſition de ceux qui conſultent, ou des Caſuiſtes, ou des Avocats, ou d'autres Amis ? N'arrive-t-il pas auſſi que ceux qui veulent d'eux-mêmes donner quelques conſeils à leurs Amis, ſavent très-certainement que ces Amis ne ſont pas dans une diſpoſition bien favorable aux conſeils qu'on doit leur donner ?

Ce ſont des faits qu'il ſemble qu'on ne peut nier ; étant certain qu'en cette matiere, les hommes ſouvent reſſemblent à des malades, ennemis des remédes dont ils ont beſoin. Il faut accommoder ces remédes à leur diſpoſition, il faut les leur déguiſer.

Il y a donc des occaſions, où les hommes feignent ne pas vouloir une choſe, pour la faire vouloir ; ou bien ils feignent la vouloir, pour donner envie du contraire, parce qu'ils ont à faire à des eſprits de contradiction, qu'ils ne peuvent conduire au but, qu'en faiſant ſemblant de prendre un chemin oppoſé. On les compare pour cela aux Batteliers qui tournent le dos à l'endroit où ils vous ménent.

Comment le Prophete Nathan amena-t-il le Roy David à ſe condamner lui-même ? Comment cette Femme de la ville de Thécua, dans l'Ecriture, amena-t-elle ce Prince à pardonner à ſon fils Abſalon ? Ni l'un ni l'autre n'auroient peutêtre réüſſi, s'ils avoient d'abord fait connoître le but qu'ils ſe propoſoient.

Agamemnon dans Homere, s'étant broüillé avec Achille, & voulant montrer qu'il peut ſe paſſer de lui, entreprend de conduire les Troupes à l'aſſaut. Mais il craint que ces Troupes irritées contre lui à cauſe qu'il a irrité Achille, ne refuſent de marcher; il prend donc le parti de leur propoſer de lever le Siége, afin que par eſprit de contradiction, elles demandent d'aller à l'aſſaut. En cas néanmoins qu'elles le prennent au mot, il avertit les Princes Grecs d'arrêter les Soldats, & de leur repréſenter la honte d'abandonner leur entrepriſe. Qu'on prenne garde à l'adreſſe du Poëte: ce Diſcours, cette Propoſition de perſevérer, devoit être plus agréable & plus puiſſante dans la bouche des autres Rois, que dans celle d'Agamemnon; car comme la Guerre de Troye étoit ſa propre querelle, puiſque c'étoit celle de ſon frere, qu'auroit-il pû faire en cette occaſion, pour retenir des Soldats qui n'étoient point ſes ſujets? Il lui eût fallu avoir recours aux prieres, ce qui n'auroit point eu de dignité, il n'en étoit pas de même des autres Princes. Ils pouvoient parler, comme ils font, de la gloire de la Nation, & de l'amour de la Patrie.

C'eſt par la même raiſon, qu'au neuviéme Livre, Agamemnon propoſe encore de lever le ſiége, parce qu'il croit tous les Grecs rebutez par leur déroute; mais ſon intention n'eſt pas qu'on ſe rende à cette propoſition, puiſqu'on avoit ſolemnellement réſolu de prendre la Ville. Au contraire, c'eſt lui faire plaiſir de le contredire, comme fait Diomede, par un genereux courage qui les pique d'honneur. Neſtor appuye cet avis, en y ajoûtant qu'il faut tâcher d'appaiſer Achille; cela donne lieu à ces belles Harangues d'Ulyſſe, de Phénix & d'Ajax, ce qui ne réüſſiſſant pas, on conclut à ſe paſſer de lui.

Ce ſont là quelquefois les adreſſes qu'on met en uſage, pour faire paſſer un avis. On y attire l'Auditeur, en lui propoſant le contraire; & l'Auditeur s'y laiſſe aller avec plus de plaiſir, parce qu'il croit en être l'Auteur.

Pour achever ce qui regarde le genre délibératif, nous obſervons que la Confirmation s'y fait en general, de même que dans le genre judiciaire, avec cette exception, qu'on s'y fonde moins ſur des Preuves ou des Raiſonnemens, que ſur la force des Exemples, & ſur le credit que l'Orateur s'acquiert auprès des Auditeurs par le caractere qu'il a l'adreſſe de ſe donner, en exprimant l'attachement qu'il a pour eux, en faiſant ſentir qu'il eſt capable de donner conſeil, & en donnant à connoître qu'il eſt incapable de tromper. Ce ſont ces caracteres qui doivent regner, non-ſeulement dans la Confirmation, mais dans tout le Diſcours.

Pour toute Péroraiſon, on ne fait gueres qu'une Récapitulation, & par conſéquent on la regarde plûtôt comme faiſant partie de la Confirmation, que comme une vraye Péroraiſon, avec d'autant plus de fondement, que la Récapitulation ne contient que les moyens de la cauſe.

La maniere dont Diomede finit dans le neuviéme Livre de l'Iliade, eſt admirable autant qu'elle eſt courte. » Que ſi tous les » Grecs veulent encore partir avec vous, » ils le peuvent. Je demeurerai moi ſeul » avec Sthénélus, juſques à ce que nous » ayions pris la ville de Troye, bien aſſu» rez de la prendre, puiſque Dieu nous » l'a promis.

Que ſi l'Hypothéſe Déliberative devenoit contentieuſe, parce qu'il y auroit des débats & des ſentimens oppoſez, alors il faudroit s'y conduire comme l'on fait dans l'Hypothéſe Judiciaire, ainſi qu'a fait Ciceron dans ſa Harangue pour la Loy Manilia.

CHAPITRE IV.

Du Genre Théorique.

NOus avons à parler ici des Diſcours, où il n'eſt point queſtion d'accuſer quelqu'un ou de le défendre, ni de lui conſeiller quelque choſe, ou de l'en diſſuader, mais ſeulement de loüer ce que l'on croit loüable, ou de blâmer ce qui nous paroît mériter d'être blâmé, préciſément pour faire eſtimer ce qu'on louë, ou pour décrier ce qu'on blâme. En ſorte qu'on ne s'y propoſe que la conſidération ou la théorie de ſon ſujet ; & c'eſt la raiſon pourquoi on l'appelle *Genre Théorique*. Car s'il arrive que par les loüanges qu'on donne à une action, les Auditeurs ſe portent à la faire, ou qu'en la blâmant, on les porte à l'éviter ; c'eſt une choſe accidentelle à ce genre ; c'eſt un acceſſoire qui n'empêche pas que la fin de cette hypothéſe ne ſoit ce que nous venons de dire, comme ce que nous diſons n'empêche point que l'Orateur ou l'Auditeur ne porte ſes vûës plus loin, & ne ſe propoſe la pratique de la vertu & la fuite du vice.

Ce que nous appellons Genre Théorique, les Latins l'appellent *Genre Démonſtratif*, & les Grecs ont un terme qui ſignifie la même choſe, ἐπιδεικτικὸν: Ce nom eſt donné au genre théorique, non-ſeulement à cauſe que l'Orateur y étale les bonnes ou les mauvaiſes qualitez de ſon ſujet, mais auſſi parce que c'eſt le genre le plus propre pour faire connoître l'habileté de l'Orateur, ou pour faire briller ſon génie. Et c'eſt auſſi l'idée du mot Grec, dérivé du Verbe ἐπιδείκνυμι, qui ſignifie *faire parade de quelque choſe.*

Car au lieu qu'il faut éviter dans le Déliberatif & dans le Judiciaire, de faire montre de ſon eſprit, afin que l'Auditeur ne ſe défie pas de nous dans la déciſion qu'on lui demande, ou dans le conſeil qu'on lui donne; c'eſt juſtement ce qu'on exige de l'Orateur dans le Théorique, parce qu'il n'y a point à ſe défier dans une cauſe, où l'on ne demande rien à l'Auditeur. A quoi il faut ajoûter que cette Hypothéſe n'eſt pas moins faite pour le plaiſir de l'Auditeur, que pour donner une opinion bonne ou mauvaiſe du ſujet que l'on traite. De ſorte que l'Orateur, non-ſeulement a la liberté, mais il eſt même dans l'obligation d'y étaler tous les charmes de l'Eloquence. C'eſt une couronne qu'un éloge, & par conſéquent il faut l'orner de fleurs, & quelquefois même de Diamans, ſelon ſa deſtination.

Pour ce qui eſt des Regles du Théorique, nous obſervons que Ciceron, dans ſes Livres de l'Orateur, paroît croire, ſous le nom de Craſſus & d'Antoine, qu'un homme inſtruit du Judiciaire & du Déliberatif, n'a que faire de Préceptes pour le Théorique; de même que l'Eléve d'un Peintre, ayant appris à repréſenter parfaitement une Pallas ou un Hercule, n'a pas beſoin qu'on lui montre à peindre le bouclier de cette Déeſſe, ou la maſſuë de ce Heros. Mais quelqu'un ſur cette penſée replique qu'il faut prendre garde, que tout ce qu'on a expliqué auparavant touchant le genre Déliberatif & le Judiciaire, ne ſoit la *Maſſuë* ou le *Bouclier*, plus aiſé à peindre; & que le Théorique ne ſoit plûtôt le *Heros* ou la *Déeſſe*, c'eſt-à-dire, ce qu'il y a de plus difficile.

C'eſt ainſi que peuvent parler, ceux qui tiennent que ce troiſiéme Genre eſt le plus difficile de tous, ce qui n'eſt pas dépourvû de toute apparence. Car ſi la Réplique que doit ſouvent faire l'Avocat, rend difficile le Judiciaire; ſi le Déliberatif eſt mal-aiſé dans les Républiques, lorſqu'il faut parler devant tout un Peuple: à cauſe des brigues & des cabales qui s'y font & qu'il faut vaincre; le Théorique à ſon tour ne peut manquer d'avoir de grandes difficultez, parce que le Public lui tenant plus de rigueur qu'aux deux autres, à cauſe qu'il paroît moins important & moins neceſſaire, il faut qu'il brille, qu'il charme, qu'il plaiſe en un mot infiniment, pour l'emporter ſur le dégoût qu'on a pour les loüanges d'autrui. Outre que par malheur les Panegyriſtes ont l'enflure, le Style bas, le Style froid pour voiſins; & tenir le milieu ou garder un juſte temperament, pour éviter tous ces écüeils; ce n'eſt pas une choſe aiſée. Il faut donc voir les reflexions que l'on a faites ſur ce genre de Diſcours.

La premiere eſt, qu'il faut d'abord faire en ſorte dans l'Exorde, que l'Auditeur eſpére qu'on va le loüer lui-même dans tout le Diſcours, ou qu'on y louëra les perſonnes qui lui ſont chéres, ou qu'il y verra loüer ſon état, ſes occupations, ce qu'il aime & ce qui eſt de ſon goût; ou il faut qu'il s'attende à voir blâmer ceux qui lui ſont odieux, ou ce qui peut les regarder & leur appartenir. En un mot, il faut que l'Exorde donne à concevoir qu'on va entendre un Diſcours très-beau & très-agréable.

L'Auditeur prendra dans l'Exorde cette idée de tout le Diſcours, ſi l'Exorde-même contient quelque choſe d'agreable

& d'ingenieux, quelque choſe qui brille, qui flatte par l'expreſſion, qui ſurprenne par ſa nouveauté. Car l'Auditeur en cette occaſion, jugeant par avance, de tout le Diſcours par l'Exorde, croira ſans peine qu'il va par-tout rencontrer des traits d'eſprit, égaux ou ſemblables à ceux que cet heureux commencement lui préſente. Il ne faut pas croire ici que les brillans dont nous parlons, ne ſoient que des figures: ce ſont des penſées ſemblables par exemple à celle-ci : *Les Anciens honoroient la ſource des grandes Rivieres, à cauſe des avantages qu'elles produiſent ; & nous honorons les Chefs de la Magiſtrature, comme les ſources de la felicité publique.* Celle-ci de Saint Jerôme peut être miſe au même rang. *Démoſthéne empêche Ciceron d'être le premier Orateur ; & Ciceron empêche Démoſthéne d'être le ſeul qui merite ce titre.*

Après cet Exorde il faut que le Diſcours ſe ſoutienne & qu'il ne ſoit pas comme un drap d'or couſu à une étoffe d'une mediocre valeur.

Mais, dira quelqu'un, on ne trouve pas toujours de ſemblables traits pour en enrichir un Exorde ? Sur cela nous répondrons, qu'il n'eſt pas poſſible qu'on n'en trouve, quand on a du génie & qu'on ſe donne la peine d'y penſer. Car ſi le ſujet n'en fournit pas lui-même, on peut en tirer d'ailleurs; & quelque éloigné que puiſſe être l'objet qui nous les prête, ils n'en ſont pas moins bons; pourvû qu'on ait l'adreſſe de les bien lier avec ſon ſujet, de la même maniere à peu près, qu'un Muſicien joint un Prélude aux Pieces, qu'il a deſſein de jouër.

Pour avoir quelque idée de ces choſes étrangeres qu'on applique dans cette ſorte d'Exordes du genre Démonſtratif, afin de faire plaiſir à l'Auditeur, on n'a qu'à concevoir que c'eſt la loüange ou le blâme de tout ce qu'on voudra, c'eſt une exhortation, c'eſt quelque choſe d'intereſſant pour ceux qui nous écoutent, c'eſt enfin quelque choſe qui ſoit capable d'attirer leur attention.

Ainſi nous voyons qu'Iſocrate, ayant entrepris l'Eloge funebre du Roi Evagoras, commence par loüer les Jeux que le fils de ce Prince faiſoit celebrer en l'honneur de ſon Pere, & il avance neanmoins qu'un Diſcours où l'on célebre ſes vertus, lui doit être plus agreable. Le même Orateur voulant faire l'Eloge d'Hélene, commence par blâmer ceux qui choiſiſſent des ſujets ſtériles, par où il donne d'abord à entendre que le ſien eſt abondant; en ſecond lieu il blâme auſſi un autre Orateur

qui

qui ayant voulu de même loüer Hélene, s'y étoit mal pris & avoit fait une Apologie au lieu d'un Eloge, ce qui eſt bien différent; l'un ſe propoſant de détruire des accuſations; & l'autre, de mettre au jour des vertus ou d'autres qualitez dignes d'eſtime. On a vû de même des Orateurs qui ayant à faire l'Eloge du Clergé ou du Parlement, avoient tiré leurs Exordes de la penſée de cet Ambaſſadeur de Pyrrhus, qui dit à ce Prince, *Que le Senat de Rome lui avoit paru ni plus ni moins auguſte, qu'une Aſſemblée de Rois.* Et lorſque Philippe V. fut parvenu à la Couronne d'Eſpagne, on vit comparer dans un Exorde *La gloire de la France, à celle de Rome, quand elle fut maîtreſſe de Carthage.* Ce qui étoit tourné à peu près ainſi; » L'Ambaſſadeur de « Pyrrhus dit telle choſe ayant vû le Senat « Romain! Que devons-nous dire, voyant « devant nous le Parlement, ou le Clergé « de France? Telle choſe ſe paſſa après « la conquête de Carthage; quels doivent « être nos ſentimens, un de nos Princes « étant appellé à la Couronne d'Eſpagne? »

Qu'on liſe les Panegyriques du P. Bourdaloüe ou de Mr Flechier; on verra que la plûpart de leurs Exordes ſont des faits anciens qu'ils appliquent très-heureuſement à leurs ſujets. Par exemple, la mort de Judas Machabée fait l'Exorde de l'Oraiſon Funebre de Mr de Turenne.

Rien n'empêche neanmoins que l'Orateur ne commence par quelque choſe qui le touche de plus près, comme a fait Ciceron, qui entreprenant de faire l'Eloge de Céſar dans ſa Harangue pour Marcellus, parle du ſilence qu'il avoit réſolu de garder, mais que l'éclat de la clemence de Céſar l'oblige de rompre. En voilà aſſez pour donner l'idée de l'Exorde dans le Théorique. Il eſt temps de parler de la Propoſition dans cette ſorte de Diſcours.

A bien conſiderer la nature du genre Théorique, on trouve qu'il ne demande point de Propoſition, & l'on voit en effet beaucoup de Diſcours de ce genre, où la Propoſition n'eſt point énoncée; dans d'autres elle l'eſt d'une maniere très-courte; en ſorte qu'on ne peut la regarder comme faiſant par elle-même une partie conſidérable du Diſcours. Car comme le Théorique eſt particulierement fait pour le plaiſir de l'Auditeur, on ſe contente, à la fin de l'Exorde, de dire ſimplement & en general, qu'on va loüer ou blâmer ſon ſujet, ſans déterminer d'abord ſur quoi roulera le Diſcours, afin que les Articles ſoient moins prévûs ou moins attendus, & par conſequent plus agreables, à meſure qu'on les traitera. Et c'eſt ce que l'on voit dans l'Evagoras d'Iſocrate, parce que telle a été la pratique ordinaire des anciens Orateurs.

Il faut neanmoins convenir qu'aujourd'hui on eſt ſi fort accoutumé de voir dans les Panégyriques, des Propoſitions & des Diviſions, que ce ſeroit beaucoup riſquer, ſelon nous, de n'en point faire. Il faut donc pour plaire à l'Auditeur, non-ſeulement propoſer ſon deſſein, mais encore le diviſer, & avoir ſoin que cette Propoſition & cette Diviſion ait quelque choſe d'agreable : comme ſeroit dans l'Eloge d'un même homme, *Le Parfait Orateur & le Parfait Magiſtrat* ; ou *La gloire acquiſe avant la Magiſtrature*, & *la gloire qu'il s'eſt acquiſe dans la Magiſtrature* : ou comme en 1708 dans l'Eloge du feu Roi, *L'Eſpagne recouvrée* & *la France conſervée*.

Lorſqu'on fait ainſi une Diviſion, il faut obſerver de tout réduire à un point ſimple & unique, ou à une ſeule idée, qui ſe diviſe enſuite en ſes eſpeces ſi c'eſt un Genre, ou bien en ſes Parties ſi c'eſt un Tout. Que ſi c'eſt une verité qu'il faille établir ; on la reduit aux principes qui lui ſervent de fondement ; & ſi c'eſt une erreur, qu'il ſoit à propos de combattre, on la réduit aux principes qui la détruiſent.

Ainſi ſur ce texte, *Soyez Saints*, rien n'eſt ſi ſimple que de faire deux Parties; 1°. Soyez Saints parce que vous le devez. 2°. Soyez Saints parce que vous le pouvez. On peut ſur le même texte faire une autre Diviſion qui conſiſte à exciter 1°. Notre reconnoiſſance pour les graces que Dieu nous fait. 2°. Notre ferveur par les exemples qu'il nous propoſe. 3°. Notre conſtance par la recompenſe qu'il nous promet. De ces deux Diviſions, la premiere paroît plus ſimple. Elle eſt auſſi abondante que l'autre. L'unité y eſt mieux gardée. Et c'eſt, encore un coup, à cette unité qu'il eſt à propos de s'attacher.

On peut ici rappeller les Regles que nous avons données de la Diviſion, & les Exemples que nous avons rapportez. Les Oraiſons Funebres que l'on a du Pere Bourdalouë & de Mr Flechier Evêque de Niſmes, en fourniſſent d'autres; on y pourra ajoûter ce que nous dirons encore de la Diviſion en parlant de l'Eloquence de la Chaire.

Après la Diviſion, vient la Confirmation; mais l'on obſerve qu'elle n'a lieu dans le Genre Théorique, que quand les faits ſont douteux ou incroyables; ou bien lorſqu'il ſe trouve quelqu'un qui voudroit en attribuer l'honneur à d'autres. Car comme en ce cas l'Hypotheſe devient contentieuſe, c'eſt une neceſſité de prouver ce que nous avançons, & de réfuter les Argumens de l'Adverſaire. De ſorte qu'on eſt alors dans l'obligation de ſe conduire par les Préceptes du genre Judiciaire. On peut prendre pour Exemple le doute proposé dans Tite-Live, *Si ce fut Scipion l'Africain, tout jeune & n'ayant pas encore acquis ce glorieux titre, qui ſauva dans un combat la vie à ſon Pere, ou ſi ce fut un ſimple Soldat.*

S'il n'y a point de conteſtation ſur l'Auteur des Faits, il n'eſt queſtion alors que de les amplifier, pourvu qu'ils ſoient connus, & qu'il ſuffiſe de les énoncer ſimplement, pour les rappeller dans le ſouvenir. Car, s'ils ne ſont pas connus, il faut commencer par les narrer, après quoi il faut les amplifier & les orner, pour en montrer la qualité, la grandeur, l'utilité, l'éclat, ou la gloire.

C'eſt ainſi que Saint Jerôme raconte d'abord dans ſa 7e Lettre du Livre 3, ce fait dont nous avons déja touché quelque choſe, Qu'une femme innocente, condamnée comme coupable à perdre la tête, ne pût jamais être décapitée, quoique l'Executeur l'eût frapée juſqu'à ſept fois.

Après cela, pour relever ſa gloire, il la compare aux trois Enfans que le feu épargna dans la fournaiſe ; à Daniel, à qui les Lions ne firent aucun mal ; à Suſanne, qui fut ſi inopinément ſauvée du ſupplice.

Il eſt bon de ſçavoir que la Narration du Fait peut être plus ſimple ou plus ornée. On raconte un fait ſimplement, comme ſeroit, par exemple, celui d'Eleazar, ſurnommé Auran ; ſi on ſe contente d'expoſer que ce grand Homme, voyant qu'entre les Elephans de l'Armée d'Antiochus, il y en avoit un plus grand & plus ſuperbement enharnaché que les autres, crut que le Roy étoit deſſus, & que la Victoire étoit certaine, s'il venoit à bout de renverſer cet animal. Ainſi, ſans conſiderer la grandeur du peril, il jette ſon bouclier, prend deux épées, frape à droite & à gauche, ſe fait jour au travers de ceux qui environnoient l'Elephant, parvient à lui, ſe coule deſſous, lui enfonce les deux épées dans le ventre, & reçoit la mort en la lui donnant.

Voilà comme on raconte le fait d'une maniere aſſez ſimple, ſi l'on veut. Mais après cela, il faut l'orner comme a fait Saint Ambroiſe. » Quelle grandeur d'ame, » dit-il, & quel courage, de concevoir

une entrepriſe ſi importante & ſi difficile ? «
Quelle fermeté, de ne pas craindre «
à la vûë d'une mort certaine ? Quelle «
réſolution, de ne pas s'étonner du nombre «
des ennemis qui environnoient cet «
animal, & de ſe jetter tout au travers «
avec deux épées, & ſans bouclier ? Quelle «
force, de fraper de tous côtez, & de «
s'ouvrir un paſſage, de parvenir à cet «
Elephant, de ſe mettre deſſous & de le «
percer ? Quelle intrépidité, de s'envelopper «
ainſi dans la ruine d'une ſi groſſe «
maſſe ? Mais quoi de plus glorieux, que «
d'être ainſi enveloppé dans ſon triomphe ?

Il y auroit moyen de ſoutenir encore cette Amplification, par l'exemple d'un Soldat de Céſar, qui voyant un Elephant preſſer un autre Soldat ſous ſon pié pour l'étouffer, courut au ſecours de ſon camarade, & ſe délivra lui-même avec lui de cet Elephant qui l'avoit pris avec ſa trompe en lâchant l'autre. Car ſi cette action eſt belle, celle d'Eleazar l'eſt beaucoup plus.

Avant que de donner un Exemple d'une Narration plus ornée, obſervons que lorſqu'il eſt neceſſaire de narrer les faits, il ne convient point de les tous raconter de ſuite. Ce grand nombre de Narrations, qui contiendroient toutes des faits différens, chargeroit trop la mémoire de l'Orateur, & l'Auditeur n'en ſeroit pas moins fatigué; il faut ſéparer le récit de l'un d'avec le récit de l'autre, par l'Amplification du premier; & on amplifie auſſi le ſecond, avant que d'aller au troiſiéme.

Aprés cette obſervation, nous préſentons une Narration plus ornée que la précedente, dans la maniere dont l'Ecriture raconte la mort de l'autre Eleazar, qui aima mieux mourir, que de manger des viandes défenduës par la Loi. Un de ces ornemens conſiſte dans la peinture d'un homme venerable par ſon âge, par ſes cheveux blancs, par ſes habits, par ſa dignité, par ſa doctrine. Un autre ornement conſiſte dans l'image de la violence qu'on lui faiſoit en lui ouvrant la bouche par force, & de la maniere dont il reſiſtoit, voulant aller au ſupplice plûtôt que de conſentir à ce qu'on lui demandoit. Un troiſiéme ornement, eſt la compaſſion qu'avoient pour lui de jeunes gens qui avoient été ſes Diſciples, & qui lui conſeilloient de faire du moins ſemblant de manger des viandes impures qu'on lui propoſoit, leur amitié, pour ne pas le perdre, les portant à lui inſinuer de faire une action indigne. Ce contraſte de la violence des ennemis avec le conſeil & avec la

douceur

douceur de ſes Diſciples, & ſon égale fermeté à l'égard des uns & des autres, ſont encore des ornemens. Mais le plus grand de tous, ce ſont les diſcours qu'on lui fait tenir, pleins de mépris pour la vie, pleins d'ardeur pour mourir, pleins de force, de courage, de pieté, de droiture, & de Religion. Saint Gregoire de Nazianze qui a pris ſoin d'orner ce fait, compare d'abord Eleazar à Saint Etienne premier Martyr, à cauſe qu'il fut martyriſé le premier entre les Machabées. Enſuite il le repréſente comme ayant offert auparavant des Sacrifices à l'Autel pour le Peuple; & comme s'offrant en cette occaſion ainſi qu'une victime parfaite d'expiation. Il le repréſente comme celui des Machabées qui a commencé le combat, & qui y a exhorté les autres par ſes paroles & par ſon exemple. Il le repréſente encore comme offrant à Dieu les ſept Machabées qui furent enſuite martyriſez. Saint Gregoire les regarde comme les enfans de ce Vieillard, & dit que leur gloire rejaillit ſur lui comme ſur leur Pere, que leur conſtance fut le fruit de ſes Leçons, & qu'ils les offrit comme des victimes vivantes, agreables, plus précieuſes aux yeux de Dieu que tous les Sacrifices de la Loi. Il eſt queſtion après cela des jeunes Machabées & de leur Mere. L'Auteur des Livres des Machabées, Joſeph l'Hiſtorien, Saint Gregoire de Nazianze, ſemblent diſputer à qui mettra mieux leur gloire dans ſon jour, par le recit de tant de faits ſi beaux & ſi éclatants, & par les juſtes loüanges dont ils les relévent après les avoir racontez.

En toute occaſion l'Orateur habile rejette tout ce qui pourroit déplaire; & il a l'adreſſe de jetter ou faire entrer dans le Diſcours tout ce qui peut être agréable. Ce ſont des Penſées ou des Expreſſions ingenieuſes, nouvelles, imprévuës; ce ſont des Energies, des Hyperboles, des Antitheſes, des Metaphores; ce ſont des Hypotypoſes ou Deſcriptions naturelles; ce ſont des Sentences vrayes & lumineuſes; c'eſt le nombre & l'harmonie du Diſcours, le tour Periodique, les traits Oratoires, c'eſt-à-dire, ces longues ſuites de membres accumulez, où l'on déduit une grande multitude de circonſtances, ſans excès neanmoins & ſans fatiguer l'Orateur ou les Auditeurs. Ce ſont d'autres faits Hiſtoriques qu'on met en parallele avec ceux que l'on traite. C'eſt en un mot, tout ce qui a lieu dans le Style orné, ainſi que nous l'avons expliqué en parlant de ce Style. Toutes ces choſes, comme on le voit, tendent non-ſeulement à retenir l'Auditeur par les charmes du Diſcours, mais encore à exciter l'amour, l'eſtime, l'admiration du Sujet que l'on traite, & de l'Orateur.

Il peut arriver que ce Sujet ne fourniſſe pas un grand nombre de choſes ſuſceptibles d'ornemens ou capables de plaire, parce qu'il y a des Sujets qui ſont fort ſecs & fort ſtériles : & on demande ce qu'il y a à faire en cette occaſion ? Sur cela nous pouvons dire d'abord, que c'eſt la faute de l'Orateur, s'il a lui-même choiſi ſon Sujet. En ſecond lieu s'il n'a pas pû faire autrement, parce qu'on l'a mis dans l'obligation de traiter un Sujet de cette nature, il faut qu'il y remedie par d'agreables Digreſſions. Et alors il a beſoin de choix & de prudence pour ne pas prendre ces Digreſſions à l'avanture. Il a auſſi beſoin d'Art pour les déguiſer, & empêcher qu'elles ne paroiſſent Digreſſions.

A l'égard du choix, 1°. Les meilleures Digreſſions ſont celles où l'Auditeur voit qu'on le loue lui-même, ou qu'on loue les ſiens, ſa conduite, ſes études, ſes occupations, ou qu'on blâme quelque choſe qui lui eſt oppoſée & déſagreable. 2°. Les Digreſſions ſe tirent auſſi du genre du Sujet que l'on traite, comme cela arrive, par exemple, quand on louë Céſar pour ſa Clemence, ou Heléne pour ſa Beauté, ou Evagoras pour ſes vertus Royales, & qu'on ſe jette ſur l'Eloge de la Clemence en general, de la Beauté en general, des Vertus Royales en general.

Quant à l'Art de déguiſer les Digreſſions, il faut, ſi elles ſont de la premiere eſpéce, que cet Eloge de l'Auditeur, ou ce Blâme de ce qui lui déplaît, ſoit ſi bien lié au Sujet que l'on traite, qu'il y ſemble neceſſaire, ou en faire partie. Et ſi elles ſont de la ſeconde eſpéce, voici l'adreſſe de les cacher. Ce que vous diriez, par exemple, de la Clemence en elle-même, *Qu'elle eſt préferable à la Valeur, qu'elle rend les hommes ſemblables à Dieu*, ou autres choſes pareilles, il faut que vous le diſiez de la Clemence de Céſar en particulier, il faut dire qu'*elle l'emporte ſur ſes exploits & ſur ſes conquêtes*; il faut dire ce que Ciceron a dit en propres termes, qu'*elle le rend ſemblable à Dieu.* Et ainſi du reſte, comme cet Orateur l'a pratiqué pour cacher ce qui étoit une vraye Digreſſion.

L'adreſſe d'Iſocrate dans ſon Panégyrique d'Heléne, eſt à peu près la même. Il louë Heléne par ſa Beauté, juſqu'à dire que cette conſideration l'a fait mettre au nombre des Déeſſes, comme d'autres perſonnes, hommes ou femmes, avoient été miſes dans le Ciel pour la même raiſon; & il jette au milieu de cela, un éloge de la Beauté en general, ce qui eſt un excellent morceau d'Eloquence: mais prenons garde à la maniere dont il l'inſére. Il ne l'y met pas ſeulement comme un *Lieu Commun*, mais comme la raiſon de ce qu'il a avancé, ſçavoir, *Que des perſonnes pour leur Beauté ont été miſes au nombre des Dieux.* Car *faut-il s'étonner que cela ſoit arrivé, ſi la Beauté eſt en effet quelque choſe de fort eſtimable* ? C'eſt le raiſonnement d'Iſocrate.

Enfin le même Orateur, dans ſon Evagoras, inſére l'idée des vertus Royales, non pas comme des *Theſes generales*, mais comme pour prouver que ſon Heros poſſedoit toutes ces Vertus. C'eſt par ce moyen qu'il déguiſe tellement ſa Digreſſion, qu'il ne paroît pas ſortir de ſon ſujet.

En demandant, ainſi que nous faiſons, que les Digreſſions ſoient choiſies, liées au ſujet, & déguiſées avec adreſſe; nous reconnoiſſons neanmoins qu'on peut en faire quelquefois pour égayer le ſerieux dans ſon ſujet & le varier. Il y en a qui le rendent plus grave encore, comme celle de Ciceron dans ſa Harangue pour Célius accuſé de poiſon par Clodia. » Oſez-vous parler de poiſon, dit-il à » Clodia, & n'apprehendez-vous point » que les murs de votre maiſon ne par» lent de la maniere dont eſt mort votre » mari? » Il parle ainſi, parce qu'on croyoit qu'elle avoit empoiſonné ſon mari.

L'Analyſe que nous propoſons ici de ces exemples de Lieux communs que nous avons rapportez, eſt une explication ſenſible de ce que dit Ciceron, que *quand on met des Lieux Communs dans un Diſcours, il faut les rendre propres à la matiere que l'on traite.*

Cette penſée de Ciceron n'exclut pourtant pas abſolument les Théſes ou les Lieux Communs; puiſqu'il y en a qui ſont parfaitement bien, & qui ſervent à fortifier ou à embellir le Diſcours, pourvû qu'ils ne ſoient pas longs. On peut prendre pour exemple cet endroit de Corneille,

Maudite Ambition! déteſtable manie,
Dont les plus courageux ſentent la tyrannie!
Que tu me vas coûter de pleurs & de ſoupirs!

Ou celui-ci de Deſpréaux.

Maudit ſoit le premier, dont la verve inſenſée
Dans les bornes d'un Vers renferma ſa penſée,
Et donnant à ſes mots une étroite priſon,
Voulut avec la Rime enchaîner la Raiſon.

Les Predicateurs dans les Panégyriques des Saints, ont d'autres Digreſſions que celles que nous avons dit ci-devant. Ils ont la Morale, qu'ils peuvent mêler avec les loüanges d'un Saint. Ils ont des reproches à faire à ceux qui ne l'imitent point : ils peuvent exhorter les Auditeurs à l'imiter. Ils ont des Prieres, ou des Actions de Graces à adreſſer à Dieu. Les Payens peuvent auſſi fournir quelques exemples qui approchent de cette methode. *Pere Souverain des Dieux*, dit Perſe, *ne puniſſez les méchans, qu'en leur montrant les beautez & les charmes de la Vertu. Qu'ils ſéchent ſur pié, & qu'ils ſoient au deſeſpoir de ne l'avoir pas ſuivie! Les Tyrans de Sicile ne trouvérent point de ſupplice plus cruel.*

Il nous reſte encore à parler de la Péroraiſon Théorique, dont neanmoins il n'y a pas grand'choſe à dire, puiſqu'à proprement parler, il n'y a point de Péroraiſon dans cette Hypothéſe.

On n'y met gueres, pour finir, qu'une Récapitulation accompagnée d'ornemens & de figures, afin que les Faits ainſi ramaſſez paroiſſent plus grands & plus forts. Mais cela n'eſt pas toujours neceſſaire, & on ne met, en certaines occaſions, que quelques penſées ingénieuſes pour finir avec grace.

Il paroît au reſte, qu'un Eloge peut finir par une Exhortation aux Auditeurs, qui les porte à imiter les Vertus qu'on vient de loüer. Il ſe pourroit faire que l'Oraiſon ayant roulé ſur les loüanges d'un illuſtre Mort, Chef de quelque auguſte Compagnie, on le terminât par l'Eloge tant du nouveau Chef qui lui auroit ſuccedé, que de toute la Compagnie où l'on verroit generalement cultiver avec ſoin les mêmes vertus. Ces deux manieres, que nous propoſons, préſentent naturellement une eſpece de Récapitulation figurée, parce que rappellant les Vertus que vous avez loüées, pour y exhorter l'Auditeur, ou pour le loüer de ce qu'il les pratique auſſi, vous ne paroiſſez pas les rappeller pour en faire preciſément la Récapitulation, c'eſt-à-dire, pour les inculquer dans la memoire des Auditeurs.

CHAPITRE V.

De la Diſpoſition Particuliere.

APRE'S avoir parlé de la Diſpoſition generale, il s'agit de la Diſpoſition particuliere, qui range les moindres parties dont les plus grandes ſont compoſées.

Selon cette Diſpoſition, il eſt de l'ordre, que dans chaque partie du Diſcours, on place d'abord ce qu'il y a de plus préſent, ou de plus facile à faire entendre à l'Auditeur, de quelque nature que cela ſoit; c'eſt-à-dire, ſoit que ce ſoient des choſes legeres, ou des choſes conſiderables, ſoit que ce ſoit quelque preuve pour nous, ou quelque réfutation de ce que dit l'Adverſaire; ſoit que ce ſoit quelque paſſion ou quelqu'expreſſion de mœurs; de telle ſorte que s'il y avoit bien des choſes de ce caractere, c'eſt-à-dire, qui fuſſent bien faciles, il faudroit dans cette multitude, choiſir encore les plus aiſées, pour commencer, parce que c'eſt ce qu'il y a de plus conſiderable par rapport à l'Auditeur. On aura donc ſoin de lui préſenter d'abord ce qui demande moins de contention, & ce qui peut conduire à ce qu'il y a de plus difficile.

En ſecond lieu, on doit faire en ſorte, autant qu'il eſt poſſible, que le Diſcours marche, pour ainſi dire, d'un pas égal, dans la bouche de l'Orateur, & dans l'eſprit de ceux qui l'écoutent, ſans qu'il devance ſes Auditeurs, & ſans que ſes Auditeurs le devancent. Les Auditeurs le devanceroient, s'il s'arrêtoit trop longtemps ſur quelqu'endroit; il devanceroit lui-même ſes Auditeurs, s'il n'inſiſtoit point aſſez ſur les endroits importans. Cela lui arrive quelquefois faute d'attention, & quelquefois c'eſt qu'il étoit fatigué lorſqu'il s'eſt mis à les traiter.

Ce ſecond Précepte n'eſt pas ſeulement neceſſaire, il eſt même difficile à pratiquer; puiſqu'il faut pour cela connoître la valeur des points qui ſont à traiter; il faut avoir aſſez de force pour le bien développer; il faut avoir aſſez de prudence pour n'en rien dire de trop. Il faut, enfin, être attentif au premier Précepte, qui avertit de commencer par les choſes qui ſont préſentes, ou qui peuvent plus aiſément ſe préſenter, pour ſervir comme de degrez à ce qu'on doit dire après. Ainſi quand on a quelque choſe de nouveau à avancer, quelqu'Hyperbole, quelque Paradoxe, quelque choſe d'imprévû ou de fort ſublime, il y faut préparer les Auditeurs, afin qu'ils puiſſent y arriver dans le même temps, que l'Orateur lui-même y arrive.

C'eſt par cette raiſon qu'on rejette les Exordes pleins de paſſions trop violentes, ou qui ſont d'ailleurs trop emphatiques, étant impoſſible que l'Auditeur paſſe ſi ſubitement d'un état tranquille dans ces grandes agitations, où l'Orateur n'eſt entré qu'en méditant ſon ſujet, que l'Auditeur n'a pas médité comme lui. Tel eſt ce commencement du Poëme de la Thébaïde de Stace, plus ampoullé encore en Latin, qu'il ne l'eſt dans cette Traduction, *Je chante deux freres armez l'un contre l'autre, pour ſe diſputer par une haine impie, le droit de regner tour à tour, &c.*

Le commencement de la Pharſale eſt également enflé, ſoit en Latin, ſoit en François :

Je chante cette Guerre en cruautez féconde,
Où Pharſale jugea de l'Empire du Monde.

Celui de Scuderi que Boileau a cenſuré, eſt de même :

Je chante le Vainqueur des Vainqueurs de la Terre.

Ce Vers aſſez bien tourné d'ailleurs, eût été bon, ſi le Poëte l'eût placé à la ſuite d'une expoſition des victoires d'Alaric, qu'il auroit conclu de cette ſorte:

Ainſi fut-il Vainqueur des Vainqueurs de la Terre.

Ou de cette maniere :

Ainſi furent vaincus les Vainqueurs de la Terre.

Les Commentateurs de Démoſthéne obſervent que l'Exorde d'Eſchine contre Cteſiphon, n'eſt pas exempt de ce vice: *Vous voyez*, dit cet Orateur, *les intrigues & les cabales qui ſe font; vous voyez les partis qui ſe forment pour renverſer en tout le bon ordre, &c.*

On obſerve que cette maniere de commencer, reſſemble plus à une Péroraiſon, qu'à un Exorde.

Ce qui fait mieux ſentir le défaut de ces Exordes ſi ampoullez, c'eſt la modeſtie du commencement de Virgile traduit par Deſpréaux.

Je chante les combats & cet homme pieux,
Qui des bords Phrygiens conduit dans l'Auſonie,
Le premier aborda les Champs de Lavinie.

Ce commencement reſſemble à celui d'Homere :

Muſe, di-moi les Voyages de cet homme qui parcourut tant de Nations.

Il ne met point d'abord tout en feu, pour ne donner enſuite que de la fumée; mais il ſemble ne donner d'abord que de la fumée, pour charmer enſuite par l'éclat de ſa lumiere.

Quand on dit qu'*il ne donne d'abord que de la fumée*, on ne prétend pas dire qu'il ſoit obſcur ou confus; mais c'eſt qu'on ne voit point d'abord de magnifiques promeſſes, & que ſon Exorde n'a point d'éclat en comparaiſon du corps de l'Ouvrage, au lieu que c'eſt tout le contraire dans les mauvais Auteurs.

La modeſtie du commencement de l'Eneïde paroît encore mieux, ſi on le compare avec l'endroit du ſeptiéme Livre, où Virgile commence la ſeconde partie de ſon Poëme. Ce ſecond Exorde eſt plein de feu, parce que l'eſprit du Lecteur eſt préparé. Enfin, quelqu'un a dit que ces Exordes ampoullez font paroître l'Orateur *comme un homme yvre parmi des gens à jeun*; ou *comme un fou parmi des gens ſages.*

Il eſt bien vrai que l'Exorde doit avoir de la dignité, mais il eſt vrai auſſi, qu'il ne doit point avoir d'enflure; la dignité qu'on lui donne doit être accompagnée de bienſéance, parce que ſans cela il n'y a plus de dignité.

On peut oppoſer à cette Regle la pratique de pluſieurs Prédicateurs dans les Exordes de leurs Sermons ; mais elle ne paroîtra pas contraire, ſi on conſidere que les Auditeurs ſont déja prévenus & remplis ordinairement des matieres qu'on leur prêche. Et ſi on prend garde au Diſcours de Saint Paul dans l'Aréopage, où à ceux que Saint Pierre fait aux Juifs après la Deſcente du Saint-Eſprit, on les trouvera conformes aux Obſervations que nous faiſons.

On peut faire une ſeconde objection, où l'on nous oppoſera deux Exordes de Ciceron, l'un contre Piſon, & l'autre contre Catilina. Car avec des termes dont on peut être ſurpris. *Homme ſtupide & groſſier*, dit-il au premier, *ne vois-tu pas, &c.* Et traitant à peu près de même le ſecond : *Juſques à quand*, lui dit-il, *abuſeras-tu de nôtre patience ?* Mais il nous eſt aiſé de répondre, que les eſprits étoient prévenus de la conſpiration de Catilina, & qu'ils l'étoient auſſi de l'indignité de Piſon, de la même maniere que nous venons de dire, que les Chrétiens ſont par avance pleins des matieres qu'on leur prêche. Ajoutez ce que diſent quelques Commentateurs, qu'on a perdu l'Exorde contre Piſon, & que les paroles que l'on cite, ſont du corps du Diſcours.

Enfin, on nous oppoſera le début d'un grand nombre d'Odes qui commencent d'une maniere fort ampoullée. Mais outre que ce ne ſont pas là des Exordes, c'eſt-à-dire, des préparations, c'eſt que l'Ode peut toute entiere n'être qu'une ſaillie & une eſpece d'yvreſſe. En ſorte que ces commencemens emphatiques ne concluent rien contre la regle que nous avons propoſée pour l'Orateur.

Il nous faut encore obſerver ici quatre choſes.

La premiere eſt qu'en excitant les Paſſions, il faut ſur-tout commencer par ce qu'il y a de plus préſent, de plus ſenſible, & de plus capable de les exciter. Au lieu que pour détruire une Paſſion, par exemple, la Colere, il faut s'y prendre de loin, par des détours, & non de front, de peur de l'irriter & de la faire roidir contre ce qu'on veut lui dire. On voit un bel exemple de ces manieres détournées dans le Diſcours de Phénix à Achille au 9ᵉ Livre de l'Iliade, lorſqu'au lieu de preſſer directement Achille de ſe laiſſer fléchir, ce ſage Vieillard donne à ce Prince dont il étoit Gouverneur, toutes les marques poſſibles de tendreſſe & d'amitié, & le fait ſouvenir de l'attachement qu'il avoit eu pour lui lorſqu'il étoit encore enfant, avec une déclaration formelle de ne le pas laiſſer partir ſeul, mais de s'en aller avec lui, s'il veut abandonner les Grecs & s'en retourner dans ſes Etats. Après quoi il revient avec une adreſſe admirable, à tout ce qui ſe peut dire pour le faire reſter. Telle eſt la premiere des quatre Obſervations que nous avons à faire.

La ſeconde eſt qu'après la Narration, on met, lorſque cela convient, quelque petite reflexion, comme pour donner le temps de reſpirer. C'eſt ainſi que Ciceron dans ſa Harangue pour Milon, dit après la Narration; » Voilà, Meſſieurs, comme » les choſes ſe ſont paſſées; voilà comme » la force a été repouſſée par la force, » ou plûtôt comment la valeur a ſçû re» primer l'audace.

Dans la Confirmation, il faut commencer par les Argumens les plus forts; & ſi on en a pluſieurs, on en garde quelqu'un pour la fin, faiſant paſſer les plus foibles entre les uns & les autres. Que ſi on n'en a qu'un qui ſoit bien fort, il faut le repeter à la fin en termes plus pompeux & plus magnifiques.

Et comme l'Auditeur ne pourroit ſuivre l'Orateur, ſi celui-ci le menoit d'une preuve à l'autre ſans faire aucune reflexion ſur la premiere, avant que de paſſer à la ſeconde,

ſeconde, ainſi que nous l'avons dit, il faut les ſéparer. On les ſéparera par l'Amplification de la premiere, avant que d'aller à la ſuivante; ou bien on les ſéparera en excitant quelque Paſſion, ou par quelque loüange, ou par quelque ſorte de Digreſſion, ſi l'occaſion s'en préſente.

On en uſe de même dans la Réfutation. Mais au lieu que dans les Preuves on commence par la plus forte, dans l'Amplification on tâche d'aller toujours en augmentant.

La troiſiéme de nos Obſervations eſt, que ſi l'Orateur a tout à la fois des Exemples & des Argumens, il faut placer le Raiſonnement le premier, & l'Exemple le ſecond, à moins que l'Exemple ne fût plus facile. La raiſon eſt que l'Exemple étant ainſi placé, le ſecond ſert comme de témoin, & il n'importe pas qu'il ſoit ſeul, dès qu'il eſt précedé de la Preuve. Au lieu que quand il eſt placé avant l'Argument, il a l'air d'une Induction, & pour une Induction il faut plus d'un exemple. En traitant les Exemples, il faut ſe ſouvenir de ce que nous avons dit, qu'il faut montrer que ce que nous ſoutenons, a lieu encore plus que ce que l'Exemple inſinuë, ſur quoi il eſt bon de revoir ce que nous avons obſervé ſur les Exemples & ſur les Concluſions Oratoires.

Enfin notre quatriéme Obſervation eſt, qu'il faut rendre le Diſcours facile à retenir, du moins quant à la ſubſtance, & ſe donner par-tout à ſoi-même par ſa maniere de parler, des Mœurs ou des Paſſions qui nous concilient l'Auditeur, comme fait Démoſthéne, qui par-tout ſe montre ennemi de Philippe, & donne à Eſchine des inclinations & des vuës toutes oppoſées. Voilà ce que nous avions à obſerver ſur la Diſpoſition.

LA
RHETORIQUE
OU
LES REGLES
DE L'ELOQUENCE.

LIVRE TROISIEME.
De l'Elocution.

CHAPITRE PREMIER.
Idée de l'Elocution, & Diviſion de ce Livre.

NOUS avons parlé juſqu'ici, premierement de l'Invention, qui fournit à l'Orateur les moyens de perſuader; & en ſecond lieu de la Diſpoſition qui les range dans un ordre cõvenable. La ſuite demande que nous parlions de l'Elocution, qui eſt la troiſiéme & derniere Partie, que nous avons diſtinguée dans l'Eloquence.

Cette Partie eſt digne d'une attention, du moins auſſi grande, que les deux autres. Car ſi le Diſcours, comme une eſpéce de Corps, tire ſa ſolidité & ſa conſiſtance, des Argumens & des Preuves; s'il tire ſa force & ſon activité, des mouvemens du cœur ou des paſſions; s'il reçoit un air, un coloris, un embonpoint, des mœurs qu'on y répand par-tout; ſi la Diſpoſition enfin, ou l'arrangement de toutes ces matieres en releve le prix, ainſi que nous avons pris ſoin de le montrer, il faut convenir, qu'après tout, c'eſt l'Elocution qui pare & habille ce Corps, & qui lui prête une nouvelle beauté; c'eſt elle qui en fait la magnificence & l'éclat; c'eſt elle qui en augmente même la force ou qui la modére, en y mêlant à propos de la grace, de l'agrément & de la douceur. Il ne faut point oublier que c'eſt l'Elocution encore, & non pas l'Invention ni la Diſpoſition, qui donne ſon nom à l'Eloquence, comme étant ce qu'il y a dans le Diſcours, de plus ſenſible & de plus apparent. En un mot, ce qui eſt bien remarquable, c'eſt à l'Elocution particulierement que l'on connoît & qu'on diſtingue les Orateurs.

Quoique l'Elocution ſoit un don de la Nature, & un avantage du Génie, c'eſt néanmoins de toutes les parties de la Rhétorique, celle où il peut entrer plus d'Art. Développons donc l'idée qu'on doit en avoir, afin que les Orateurs gardent, en la poliſſant, les meſures qu'il y faut garder, & qu'ils y évitent non-ſeulement la négligence, mais encore une trop grande régularité, qui va quelquefois juſqu'au ſcrupule, ou juſqu'à l'affectation.

Comme il ſemble que l'Invention ne regarde que le fond du Diſcours ou les Choſes, il ſemble auſſi que l'Elocution ne regarde que les Mots & les Phraſes; & néanmoins les Maîtres la font conſiſter *à accommoder tout enſemble, les penſées & les paroles à ce que l'on a trouvé par le moyen de l'Invention.* De cette idée qui nous paroît juſte, il s'enſuit néceſſairement qu'il y a des penſées qui ſont partie de l'Elocution *.

Conſiderons en effet qu'il y a dans le Diſcours des Penſées & des Paroles qui lui ſont abſolument neceſſaires ; & alors ni les unes ni les autres ne regardent l'Elocution, à moins qu'il n'y eût par hazard quelque choſe de figuré ou d'extraordinaire dans les unes ou dans les autres. Mais il y a ſouvent des Penſées & des Paroles dont le Diſcours pourroit ſe paſſer, & on s'en paſſe quelquefois, lorſqu'on ne cherche qu'à ſe faire entendre : celles-là ſeules appartiennent proprement à l'Elocution.

---

* Inventio eſt excogitatio rerum verarum aut veriſimilium quæ cauſam probabilem reddant. *Ad Her. Lib.* 1. *num.* 3. *& de Inv. lib.* 1.

Propriè autem, in rebus invenire, in verbis eloqui dicitur. *Partit. num.* 5.

Elocutio eſt idoneorum verborum & ſententiarum ad inventionem accommodatio. *Ad Her. Lib.* 1. *num.* 3. *& de Inv. lib.* 1. *num.* 11.

Sur ce principe, ſi pour dire, *Voilà un beau Diſcours*, je m'aviſe de dire, *C'eſt un ouvrage que les Muſes ou que les Graces ont dicté* : ou bien, ſi ayant à dire qu'*un homme eſt fort éclairé*, je diſois, *qu'il ſemble que Minerve lui ait communiqué ſes lumieres, ou qu'elle ait pris ſoin de cultiver ſon eſprit*, comme on le dit en Poëſie ; Il n'y a que ces expreſſions figurées & ces manieres de concevoir la choſe, qui appartiennent à l'Elocution. Et quand je dis : *Quiconque aime les Guerres Civiles, eſt un impie*; on ne peut dire proprement qu'il y ait là quelque Elocution Oratoire, puiſqu'il n'y a que la Penſée que je veux exprimer, & que je n'y mets point de mots dont je puiſſe me paſſer. Mais on trouve l'Elocution Oratoire dans la maniere dont Homere & Ciceron ont ci

primé la choſe. » *C'eſt n'avoir*, diſent-ils,
ni Religion, ni ſentiment pour la Patrie, «
ni reſpect pour les Loix, ni tendreſſe pour «
ſes Proches ou pour ſa Famille, d'aimer «
les diſſenſions entre les Citoyens, & de «
ſe plaire à voir le ſang, le carnage, les «
cruautez qui les ſuivent ou qui les accom- «
pagnent. » On voit dans cette maniere de ſ'exprimer des Penſées & des Paroles dont on pouvoit ſe paſſer.

De même quand je dirai, *Les vrais Chrétiens ne doivent point craindre la mort*, je n'aurai rien dit d'extraordinaire. Il n'en ſera pas ainſi, ſi je dis: *Les Payens doivent craindre la mort; mais les vrais Chrétiens ne doivent point l'apprehender.* L'Elocution ſeroit encore plus riche, & la phraſe ſeroit plus remplie, ſi, rendant raiſon de chaque partie, je diſois:
» *Les Payens doivent craindre la mort;* «
parce qu'ils ignorent quel ſera leur ſort «
après cette vie: mais les vrais Chrétiens «
ne doivent point l'apprehender, parce qu'- «
ils ſavent qu'après cette vie ils doivent «
joüir d'un bonheur qui ne finit point. «

Les exemples de ce que nous voulons ici donner à entendre, ſe préſentent partout en foule, dans les Livres Saints, auſſi bien que dans les Auteurs Profanes. C'eſt à quoi on peut rapporter ce que dit David : » *Le Ciel & la Terre ſont l'ouvrage » de vos mains, vous les ferez changer de » forme, autant de fois que vous le voudrez : » Pour vous, ô mon Dieu, vous ſerez toujours le même ; & vos années ne finiront » point.* » Jeſus-Chriſt a dit auſſi : » *Le » Ciel & la Terre paſſeront : mes paroles ne » paſſeront pas.* Ce Ciel, cette Terre qui paſſe, & la Parole éternelle qui ſubſiſte ſont une grande image, cette image ne ſeroit plus dans l'Elocution, ſi on en ôtoit la premiere Partie.

En revenant des Livres Saints aux Profanes, nous trouvons qu'Horace au lieu de dire ſimplement, *Que tout le monde ſe mêle de Poëſie, ceux qui n'y entendent rien, comme ceux qui s'y entendent* ; a pris ce tour ; » Il n'y a que les Pilotes qui ſe » mêlent de conduire les Vaiſſeaux : il n'y » a que les Medecins qui entreprennent de » guerir les malades. Dans chaque Métier » il n'y a que les Maitres qui s'ingérent de » l'exercer ; dans la Poëſie, ignorans ou » ſavans, tout le monde veut s'en mêler.

Voici encore un exemple, qui quant à preſent ne laiſſera rien à déſirer. Juvenal veut relever les avantages que l'expérience apporte à un homme pour prendre en patience les évenemens de la vie. Examinons comment il s'énonce. » Il faut

l'avoüer,

l'avoüer, dit-il, l'étude de la Philoſophie « eſt très-utile ; ſes Préceptes ſont des Oracles, « ils ont quelque choſe de grand & « de Divin. Quand on s'en eſt bien rempli, « on triomphe de la Fortune. Mais « l'Experience ne peut-elle rien ? Au contraire, « c'eſt un des plus grands bonheurs « qui puiſſe arriver à un homme, d'avoir « appris d'elle, à ſupporter patiemment « tous les évenemens de la vie, & à ne « point ſe cabrer contre les coups du Sort. »

Il eſt aiſé de bien connoître, dans cette phraſe, la Diction auſſi-bien que l'Elocution. On n'a qu'à conſiderer chaque mot, pris d'abord ſeparément, & enſuite dans l'aſſemblage qu'on en fait avec les autres. Chaque mot pris en particulier eſt-il bon en ſoi ? Eſt-il reçû dans l'uſage de la Langue ? Eſt-il bien aſſorti avec les autres ? Sont-ils faits pour être enſemble, ou, quelque rapport autoriſe-t-il leur union ? Sont-ils bien conſtruits ſelon les Regles & ſelon l'uſage commun ? Tout cela regarde la Diction ou l'Expreſſion, & l'on peut dire qu'elle conſiſte encore dans la force des Termes. Mais ce que le Peuple concevroit & diroit d'une façon, vous le concevez & le dites d'une autre maniere. Il le concevroit & le diroit ſans mage, ſans énergie, ſans antitheſe ;

d'une maniere toute ſimple & peut-être déſagreable ; vous ne faites pas de même ; mais vous retranchez ce qui pourroit déplaire, vous ajoûtez ce qui peut adoucir, fortifier, aggrandir, embellir votre Diſcours & le rendre agréable. Cela joint avec la Diction, eſt ce qu'on appelle *Elocution*. La premiere fait un bon Grammairien, la ſeconde fait l'Orateur, quand même il pecheroit quelquefois contre la Diction. En diſant ſimplement l'*Experience nous rend victorieux de la Fortune*, on eût pû offenſer quelques Philoſophes qui n'attribuent cet avantage qu'à leurs meditations. Pour éviter cet inconvenient, j'avouë ce qui eſt vrai, que la Philoſophie eſt reſpectable. Je l'exprime noblement, & j'ajoûte en beaux termes, que l'experience a auſſi ſon prix. Par ce moyen je n'offenſe perſonne, & je joins à cela un autre avantage, ſavoir la pompe que je répands en même temps dans le Diſcours.

Il y a bien d'autres choſes dans l'Elocution, que celles dont nous parlons ici: le reſte viendra en ſon lieu. Ce que nous venons de dire, ſuffit pour montrer qu'elle ne conſiſte pas ſeulement dans les mots & les phraſes ; mais qu'elle renferme auſſi un certain genre de Penſées, ainſi que les Maitres le ſont connoître en la définiſſant. Cela montre auſſi que l'Elocution n'eſt pas tout-à-fait la même choſe que la Diction, puiſqu'elle renferme les mots, certains genres de penſées, les tours & les expreſſions *; au lieu que la Diction ne comprend que les mots & les phraſes, la maniere de les employer ou de les placer ſelon que l'uſage, la clarté, l'élégance, ou la dignité du Diſcours le demande. Voilà pourquoi la Diction appartient plûtôt à la Grammaire, & l'Elocution à la Rhétorique. De-là vient qu'on dit que *la Grammaire eſt le fondement de l'Eloquence*. Rien n'empêche cependant qu'en renvoyant à la Grammaire ce qui lui appartient eſſentiellement, on ne diſe auſſi quelque choſe de la Diction dans un Traité de Rhétorique, à cauſe de ce grand rapport qu'elle a avec l'Elocution. Et c'eſt ainſi que ces deux Arts ſe tiennent chacun dans ſes bornes.

Diſons donc ſur cela, deux choſes : la premiere, eſt qu'un homme qui aſpire à la gloire de l'Eloquence ſe munira d'une parfaite connoiſſance de ſa Langue, autant que cela eſt poſſible, par la lecture des Livres qui en traitent, & où l'on trouve ſoit les Regles ſolides de la Grammaire, ſoit des remarques judicieuſes ſur les bonnes & ſur les mauvaiſes manieres de parler : en s'inſtruiſant de la ſorte, & en y joignant la lecture des Ouvrages bien écrits, & le commerce des gens du monde, il ſaura ce qu'on a dit il y a long-temps, *qu'autre choſe eſt de bien parler une Langue, & autre choſe de la parler en Grammairien.* Telle eſt notre premiere Obſervation.

La ſeconde conſiſte à dire, qu'il faut parler dans la Rhétorique des beautez & des vices de l'Elocution. Les premieres ſont particulierement qu'elle ſoit *claire & pure*; qu'avec ces deux premieres qualitez, il y ait, quand il le faut, *de l'Elégance & des Ornemens*; après quoi on doit toujours y garder les *Bienſeances* pour moderer à propos ces ornemens. Il faut enfin y mettre *de la force & des charmes*. Les vices de l'Elocution ſont l'*obſcurité*, les *termes & les phraſes impropres*; les *irregularitez* de Grammaire que l'*Elegance & l'uſage* n'ont point autoriſées; *la baſſeſſe du ſtyle*, *l'affectation dans les agrémens*; *l'enflure*, enfin *le ſtyle froid*, qui eſt preſque toujours inſéparable de l'enflure & de l'affectation.

Ainſi pour ſatisfaire à ce que cette troiſiéme partie demande, il nous faut neceſſairement traiter des mots & des penſées qui entrent dans l'Elocution ; & premierement des Mots ; en ſuite du choix qu'il convient d'en faire ; en troiſiéme lieu, de la clarté du Diſcours. En quatriéme lieu, de la richeſſe ou de la dignité qu'il eſt à propos d'y répandre, ce qui dépend tout à la fois des Mots & des Penſées. C'eſt là en cinquiéme lieu que nous dirons quelque choſe de l'Art des Periodes, dont les exemples que nous venons de rapporter pour l'Elocution, donnent déja quelque idée. En ſixiéme lieu, nous parlerons de la *Bienſéance* qu'on doit garder dans l'Elocution. En ſeptiéme lieu, il nous faudra expliquer ce qui en fait la *Force*. Et enfin ce qui lui donne de la *Douceur*, de l'*Agrément* ou de la *Grace*.

Entrons dans le détail des Articles que nous venons de propoſer, & ſuivons l'ordre que nous nous ſommes preſcrit, le plus ſimple à notre avis, & le plus naturel que nous puiſſions ſuivre.

◆

CHAPITRE II.

Des Mots & des Penſées qui entrent dans l'Elocution, & premierement des Mots & des Phraſes.

NOUS avons montré qu'il entre dans l'Elocution des Penſées & des Mots ou des Phraſes.

Pour ce qui eſt des Mots, dont l'ordre veut que nous parlions d'abord, on les conſidére chacun ſeparément, ou pluſieurs unis enſemble. A les prendre enſemble, on y voit la nature de la Phraſe, & on y ſent l'harmonie, s'il y en a. Quand on les prend chacun en particulier, ou c'eſt dans le ſens propre, ou c'eſt dans le figuré.

Un mot eſt pris dans ſon ſens propre, quand originairement il a été fait pour ſignifier, ce qu'il ſignifie actuellement dans notre Diſcours : comme quand on dit, *Le Roi Pharaon ſe noya dans la Mer Rouge*, ce mot *ſe noya*, ſignifie actuellement *qu'il périt dans l'eau*, & originairement il fut fait pour le ſignifier ; au lieu que quand Boileau a dit en parlant d'un mauvais Poëte :

Et pourſuivant Moïſe au travers des Deſerts,
Court avec Pharaon ſe noyer dans les Mers.

Se noyer en cet endroit ſignifie *ne pas réuſſir* dans un ouvrage, ou *s'y perdre de réputation faute d'y réuſſir*, ce qui eſt une ſignification qu'il n'a point euë originairement, il eſt donc pris d'abord dans le propre, au lieu qu'il eſt au figuré dans Boileau.

Deux raiſons ont donné occaſion de prendre les Mots au figuré; l'une eſt quelquefois la diſette de la Langue, qui, manquant de termes pour dire certaines choſes, nous oblige d'en emprunter d'autres pour nous exprimer. C'eſt pour cette raiſon que les Latins ſe ſervent du mot qui ſignifie *Perle* pour dire *la bourre* ou *le premier jet de la Vigne*: leur Langue ne leur en fournit point d'autre; & en François pour marquer certain mouvement d'une armée qui prend dans ſa marche à droit ou à gauche, au lieu d'avancer ou de revenir ſur ſes pas, on dit qu'*elle rebrouſſe chemin*: ce qui eſt un terme figuré, tiré de la Chaſſe: mais il n'y en a point d'autre pour dire la même choſe. La ſeconde raiſon qui donne lieu à prendre les Mots dans un ſens figuré, c'eſt l'agrément qui en réſulte, parce qu'alors ſans faire de

Mots nouveaux, on donne à ceux qui ſont reçûs dans l'uſage, la grace de la nouveauté. Deſorte que n'uſant que de termes communs, on ſe diſtingue pourtant beaucoup du commun, ſur-tout ſi cette metaphore n'eſt point encore devenuë commune, & ſi celui qui s'en ſert, en eſt l'Auteur. Aux deux raiſons que nous venons de dire, on peut en ajoûter une troiſiéme, qui eſt le ſoin d'éviter ce qu'un terme pourroit avoir de mauvais.

Il n'y a rien de ſi naturel à l'homme, que de prendre les termes dans leur ſens propre, puiſque tous les hommes le font; mais il n'y a rien auſſi qui leur ſoit plus naturel, que de les prendre dans un ſens figuré; puiſqu'il eſt de même évident qu'il n'y a perſonne qui ne le faſſe; ſoit par neceſſité, comme nous l'avons obſervé; ſoit pour la grace & le plaiſir qui en réſulte. Qu'on en juge par l'expreſſion d'un enfant, qui pour dire que le vent commence à agiter legerement la Riviere, diſoit à ſa mere que *la Riviere étoit chiffonnée*. Il ſe pourra faire que cet exemple déplaiſe à quelqu'un; peut-être auſſi ne déplaira-t-il point à d'autres qui ſe ſouviendront de ces Vers de Deſpréaux :

La ſimplicité plaiſt ſans étude & ſans Art.
Tout charme en un enfant, dont la langue ſans
fard,

A peine du filet encor débarraſſée,
Sait d'un air innocent bégayer ſa penſée.

Mais quel que ſoit d'ailleurs cet exemple, il eſt du moins très-propre à montrer, que l'homme ſe porte naturellement à ſe ſervir de Métaphores. Tellement que le ſens figuré qui ſemble d'un côté s'éloigner du naturel, y rentre d'un autre côté; & par-là, donne occaſion, ſi l'on n'y prend garde, de confondre un Style juſtement orné de figures, avec le Style ſimple, dépoüillé de ces ornemens.

Ces deux ſortes de Mots faiſant la richeſſe d'une Langue, l'Orateur a lieu d'en profiter. Il ſe ſert des Mots dans le propre, lorſqu'ils ſont beaux, ſonores & expreſſifs, & il évite ainſi le defaut de s'exprimer toujours par Métaphores. Mais il ſe ſert pareillement des Mots au figuré, non-ſeulement pour varier, mais encore pour donner plus de dignité à l'Elocution ou pour la rendre plus agréable.

On ſent la grace d'un mot pris à propos au figuré par le Vers de Boileau que nous venons de rapporter. La figure y eſt d'autant plus agréable, que c'eſt le ſujet même qui la lui fournit. Cela arrive, ſurtout, lorſqu'on employe quelque ſimilitude ou quelque comparaiſon, parce que les termes qui ſe prennent au propre, en expliquant l'objet de cette ſimilitude, ſe prennent avec ſuccès au figuré, lorſqu'on en fait l'application. Comme ſi nous comparons à l'Agriculture le ſoin qu'on prend de ſon eſprit, les termes, qui dans leur ſens propre, expriment la culture de la terre, étant enſuite pris au figuré, diront ce qu'il faut faire pour polir & perfectionner l'eſprit. Cela ſe voit dans la Parabole des Semences, que l'Écriture nous propoſe. Car après avoir dit qu'*une partie de la ſemence tombe en des lieux où elle ne pouſſe point de racine*, elle dit qu'il y a des cœurs où la parole du ſalut n'en pouſſe pas non plus.

Cela montre la liaiſon qu'il y a entre la Similitude & la Métaphore. L'une & l'autre ſont ce qu'on appelle *Image ſenſible* dans l'Eloquence, quoiqu'on donne plus ſouvent ce nom à la Similitude. Cette liaiſon eſt ſi grande, qu'on peut dire, avec Quintilien, que la Métaphore n'eſt autre choſe qu'une comparaiſon en un ſeul mot, & que la comparaiſon eſt une Métaphore plus étenduë. Rien ne les diſtingue en effet, que la Particule ou l'Adverbe qu'on met à la Similitude, & qu'on ne met pas à la Métaphore. Car que quelqu'un diſe parlant d'Achille, *Voilà le Lion* *qui court*, c'eſt une Métaphore, parce qu'on tire le mot de ſon ſens propre, pour lui donner une nouvelle ſignification. Mais ſi on diſoit, *Le voilà qui court comme un Lion*, ce ſeroit une comparaiſon. Ainſi tout ce qui peut fournir une Similitude, peut auſſi fournir une Métaphore ; & cela eſt reciproque.

On demande (pour le dire en paſſant) quelle eſt la cauſe du plaiſir que donne une Métaphore bien placée ? Il y a eu des gens de merite qui ont cru que c'eſt un effet de la foibleſſe de notre ame, qui fatiguée de voir les choſes à découvert, ſe plaît à les voir ſous une eſpéce de maſque. Pour nous, il nous paroît que ce plaiſir vient d'une meilleure ſource. Nous croyons qu'il vient de ce qu'il eſt naturel à l'homme de peindre & d'imiter, & de ſe plaire à voir de juſtes peintures & de juſtes imitations. C'eſt ce qu'il trouve dans les Métaphores & dans les Comparaiſons, puiſque les unes & les autres ſont des images.

Ajoûtons que dans l'uſage de la Métaphore, notre eſprit paſſe rapidement du ſujet dont on lui parle, à l'objet d'où l'on tire la Métaphore, & revient auſſi rapidement de cet objet qui la fournit, au ſujet dont on lui parle, & ſaiſit le rapport qu'il y a de l'un à l'autre, auquel juſques-là il n'avoit point penſé. Or cette nouvelle connoiſſance qui ne lui coûte rien, ce rapport qu'il apperçoit, ce vol rapide dont l'eſprit ſeul eſt capable, & qui lui fait ſentir ſa nature, c'eſt-à-dire, ſa ſpiritualité, toutes ces choſes ſont, à notre avis, la ſource du plaiſir qu'apporte à l'Auditeur l'uſage des Métaphores.

On diſtingue encore dans le Diſcours; 1°. Les noms qui ſignifient les choſes. 2°. Les Epithétes qu'on leur donne, ſoit qu'elles ne conſiſtent qu'en un ſeul mot, ſoit qu'elles conſiſtent en pluſieurs mots pris enſemble.

On diſtingue pareillement les mots compoſez de deux autres mots : tels que ſont en François comme en Latin, les termes de *Sacrilege*, *Homicide*, & autres ſemblables. Ces ſortes de mots demandent un art particulier, dont on a fait un plus grand uſage dans le Grec, que dans le Latin. Ils contribuënt merveilleuſement à la fécondité de la premiere de ces deux Langues ; mais la ſeconde ne s'en eſt pas tant accommodée, & on a été encore plus reſervé à s'en ſervir dans la nôtre. Elle ne ſe prête point à cela comme le Grec, qui ſait dire en un ſeul mot & avec grace chacune de ces épithétes, *au loin*

Homicide, *Enfant de la Terre*, *Habitant du Ciel.*

Enfin, on diviſe les Mots en deux eſpeces, qui ſont premierement les Mots naturels à la Langue que l'on parle; & en ſecond lieu, les termes étrangers, & qu'on emprunte d'une autre Langue, comme du Latin, du Grec, de l'Eſpagnol, ou de l'Italien.

Voilà les mots qui entrent dans l'Elocution: mais il faut s'en ſervir avec choix, & c'eſt dequoi nous allons parler dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE III.

Du choix des Mots.

TOUS les Maîtres en fait de Rhétorique & de Poëſie, recommandent le choix des Mots, & reconnoiſſent qu'il n'y a que les Auteurs mediocres qui ſe contentent aiſément des premieres expreſſions qui ſe préſentent, mais qu'un bon eſprit s'en défie, ſoit à cauſe qu'on ſe trompe facilement dans le feu de la compoſition, ſoit parce qu'on ſait par experience, qu'en ſe donnant la peine de chercher, on trouve ſouvent & des idées

& des termes, auxquels on ne ſe ſeroit point attendu ; de telle ſorte qu'on ne peut negliger la Diction, ſans avoir en même temps de l'indifference pour les Penſées.

Et c'eſt ſans raiſon que certains eſprits regardent les Expreſſions polies comme une eſpéce de fard ; puiſqu'on n'en recommande le ſoin, qu'afin que les Orateurs & les Poëtes n'en employent aucune dans ce qu'ils font, qui ne ſoit très-naturelle & placée très-à-propos. En un mot la même exactitude qui nous fait chercher de bonnes choſes pour en remplir un Diſcours, doit nous faire appréhender de les mal dire.

Cela étant ainſi, prenons garde premierement que l'Orateur ſe ſert peu des Mots qui ſont étrangers à ſa Langue, parce qu'il eſt rare que la nature des affaires ou quelqu'autre raiſon l'y oblige, comme il paroît par la conduite de Ciceron dans ſes Harangues. Car ce qu'il a fait dans ſes Lettres & dans ſes Livres de Philoſophie, ne peut ſervir de Regle pour les Diſcours Oratoires. On peut à ce propos ſe ſouvenir de ce qui fut dit à un Empereur Romain, qu'*Il pouvoit bien donner aux hommes le droit de Bourgeoiſie, mais qu'il ne pouvoit le donner aux Mots qui n'étoient point Latins.*

On ſait qu'un des grands défauts du fameux Ronſard, fut celui d'habiller à la Françoiſe tous les mots Grecs & Latins dont il lui prenoit fantaiſie de ſe ſervir. Il y a des occaſions où l'on le fait heureuſement ; lorſque ces occaſions ſe préſentent, on peut encore accompagner de quelque ſorte d'excuſe le terme dont on eſt obligé de ſe ſervir.

Une ſeconde Obſervation ſur le choix des Mots, eſt que l'Orateur eſt très-reſervé à hazarder des mots doubles ou composez qui ſoient de nouvelle fabrique, & qui par conſéquent ne ſont pas ſuffiſamment autoriſez par l'uſage, à cauſe qu'il y paroît de l'affectation. Ils ſemblent trop recherchez. Cet inconvenient ne ſubſiſte plus, dès qu'ils ſont devenus communs, ou lorſqu'on manque d'autres termes, & qu'on ne peut autrement ſe faire entendre. Ils ſont alors bien reçûs, ſurtout ſi on ne les hazarde point, ſans quelque ménagement ou quelque excuſe qui les faſſe agréer, comme nous l'avons déja dit ſur les Mots que l'on emprunte de quelque Langue étrangere.

Pour éviter cet air d'affectation, on évite auſſi l'uſage trop frequent des Epithétes, ſoit qu'elles ne conſiſtent qu'en un ſeul Mot, telles que ſont les deux qui ſont dans ce Vers,

Dangereux ennemi de tout mauvais Flatteur,

Ou celle que l'on voit dans ce Vers-ci,

Seignelai, c'eſt en vain qu'un ridicule Auteur.

Soit qu'elles conſiſtent en pluſieurs Mots, comme celle de ce Vers dans le même Ouvrage,

Mais, un Auteur, novice à répandre l'encens.

Ou dans cet autre :

Auſſi tôt ton eſprit, prompt à ſe revolter, &c.

La raiſon pourquoi on évite l'uſage trop fréquent des Epithétes dans la Proſe, eſt qu'elles ſentent le Style Poëtique, & qu'au lieu d'animer la Proſe, comme elles animent la Poëſie, elles la rendent froide & languiſſante, par ce ſoin extraordinaire de caractériſer ce qui eſt ſuffiſamment connu. Elles marquent encore une trop grande paſſion d'orner le Diſcours, & donnent lieu de croire que l'Orateur veut faire parade de ſon Eloquence. Ce qui eſt très-oppoſé à la Perſuaſion.

Ainſi l'Orateur n'eſt bien libre que dans l'uſage des mots naturels de la langue du Païs, ſoit qu'il les prenne dans leur ſens

propre,

propre, ſoit qu'il les prenne au figuré.

Nous l'avons déja dit ; & nous croyons devoir le dire encore, les mots dans le propre ont une grande beauté en leur place, lors même qu'ils ſont aſſez ſimples. On ſait qu'il y en a de plus beaux, plus ſonores & plus nobles, ou plus brillans les uns que les autres, & lorſqu'ils ont ces avantages, on juge aiſément qu'il ne faut gueres en chercher de métaphoriques, ou qui ſoient autrement figurez. Mais, comme on vient de le dire, lors même qu'ils ſont aſſez ſimples, ils ont auſſi leur prix, pourvû qu'ils n'ayent rien de bas, de trop dur, ou de choquant, ou de mal-honnête.

Ce n'eſt donc pas ſans raiſon qu'on eſtime dans Corneille la réponſe du Pere des trois Horaces, quand on lui demande,

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ?
HOR. *Qu'il mourût.*

Le commencement de cet autre Vers eſt de même :

Meur ou tuë.

En donnant cet Exemple, nous n'entendons point approuver ni inſpirer le Duel. Nous loüons l'expreſſion qui eſt imple & naturelle, & nous blâmons le ſentiment.

P p

On peut joindre à ces Exemples cette fin de Vers dans Polieucte,

Elle eſt.... Quoi? Mariée!

Tous les mots que nous remarquons en ces endroits, quelque ſimples qu'ils ſoient, valent mieux où ils ſont placez, & de la maniere qu'ils le ſont, que ſi, en leur lieu, on eût mis de pompeuſes Périphraſes.

La Périphraſe a ſon uſage pour éviter un terme bas, ou un terme trop dur, ou un mot qui auroit d'ailleurs quelque choſe de déſagréable.

Nous ne confondons pas les mots *pris dans leur ſens propre*, avec *les mots propres*. Car encore que la différence paroiſſe petite, néanmoins les mots propres ſont les termes ſi bien conſacrez à dire une choſe, qu'on ne doit pas les changer; au lieu qu'un terme pris dans le propre, ſe ſupplée par un autre pris au figuré.

Mais il y a auſſi de juſtes obſervations ſur l'uſage des Métaphores; parce qu'il y faut de l'eſprit & beaucoup de diſcernement ou de prudence.

Premierement, comme il y a deux choſes dans la Métaphore, le ſujet que l'on traite, & l'objet d'où l'on tire ſon explication, c'eſt-à-dire l'expreſſion métaphorique ; Il faut que cet objet ſoit très-commun & très-connu, parce que l'expreſſion doit apporter du jour à ceux qui l'entendent.

En ſecond lieu, tout connu qu'il eſt, il doit être très-éloigné, ou très-different du ſujet que l'on traite ; car où paroît l'eſprit, c'eſt à réunir deux choſes ſi éloignées. Mais le fondement de cette réünion doit être un très-grand rapport entre le ſujet & l'objet de la Métaphore ; il faut même que ce rapport ſe préſente d'abord à l'eſprit, & qu'il n'ait pas beſoin d'explication, autrement la Métaphore ſeroit froide ; cette obſcurité ne pouvant ſe ſouffrir que dans les choſes myſtérieuſes & reſpectables, comme ſont certains endroits des Auteurs ſacrez.

En troiſiéme lieu, il faut que la Métaphore ſoit tirée des choſes qui conviennent non-ſeulement à l'Orateur, mais au ſujet, & même à l'Auditeur. Car ſi nous parlons à un Jardinier, nous tirons nos Métaphores de ce qui regarde les Jardins ; ſi nous parlons à un Soldat, on les tire de ce qui regarde la Guerre ; ſi nous parlons à des Chaſſeurs, nous les tirons de ce qui regarde la Chaſſe. Ce qui n'empêche pourtant pas que ces Métaphores ne ſoient bonnes pour tout le monde, à cauſe que ces objets ſont connus. C'eſt pourquoi ſaint Paul, dans une de ſes Epîtres, a ſix ou ſept Métaphores de ſuite; ou, ſi l'on veut, ſept ou huit Images qu'il tire des Armes différentes dont un ſoldat ſe munit.

Il faut donc rejetter les Images ou les Métaphores qui ne conviennent point, comme celles qui ſont tirées d'un objet plus inconnu que le ſujet que nous traitons; telles ſont celles qu'il peut arriver à un Savant, de tirer des Arts & des Sciences, ou de la Fable; à moins qu'elles ne ſoient devenuës familieres à tout le monde.

Dans le dernier ſiecle on a dit pendant un temps, l'*Apogée du bonheur*, pour dire *le comble de la fortune*. Cette Métaphore ne pouvoit point faire plaiſir, parce que *Apogée* eſt un terme d'Aſtronomie, qui n'eſt entendu que de peu de perſonnes, & qui déplaît même à ceux qui l'entendent, à cauſe qu'ils ſavent que l'Orateur doit parler pour tout le monde.

Un terme general eſt plus noble quelquefois, pour faire une belle Métaphore, qu'un terme particulier qui ſignifieroit quelqu'eſpéce compriſe ſous ce terme générique. Car on dit très-bien: *La bonne foi eſt le lien de la ſocieté*; au lieu que prenant quelqu'eſpéce particuliere de lien, vous ne pourrez l'appliquer avec la même grace à la *Bonne foi*.

Les Métaphores ſont encore mauvaiſes, lorſqu'il n'y a point aſſez de rapport entre le ſujet que l'on traite, & l'objet qui fournit la Métaphore, ou lorſque ce rapport n'eſt pas aſſez intelligible de lui-même. Ajoûtons que le rapport ſeul, quelqu'intelligible qu'il ſoit, ne rend pas la Métaphore bonne, ſi le terme métaphorique a quelque choſe de bas, ou quelque choſe que la politeſſe ne permet pas de nommer.

Ce qu'on obſerve ainſi dans les Métaphores, on l'obſerve pareillement dans les Comparaiſons; ce ſont les mêmes Regles, à cauſe de la convenance que ces deux choſes ont enſemble, & que nous avons pris ſoin de marquer.

Il eſt bon de ſavoir que les Poëtes ſe ſervent plus ſouvent de comparaiſon que les Orateurs, & qu'il y a une faute qui leur eſt très-familiere; c'eſt d'avoir plus de ſoin de bien peindre l'objet d'où ils tirent la comparaiſon, que de bien exprimer ſon rapport avec le ſujet.

Virgile, par exemple, compare l'agitation d'un eſprit inquiet, avec le mouvement d'une lumiere tremblante que reflêchit l'eau d'un vaſe à la préſence du Soleil ou de la Lune. On voit par là beauté de ſes Vers, & par celle de ſes Expreſſions, qu'il ſe plaît à exprimer l'agitation de l'Eau & celle de la Lumiere: pour ce qui eſt du rapport de cette agitation avec l'inquietude d'un eſprit, c'eſt ce qu'il ne ſe met pas en peine de bien faire ſentir. Peut être même n'en ſeroit-il pas venu à bout, s'il l'eût entrepris, parce qu'il ne paroît pas que ces deux choſes ayent enſemble une juſte ſimilitude. Mais où il exprime bien cette convenance, c'eſt quand il compare Orphée qui a perdu ſa jeune femme, avec un Roſſignol qui a perdu ſes petits. La bonté de cette ſeconde comparaiſon ſert à rendre plus ſenſible le défaut de la premiere.

Ailleurs ce Poëte compare une Reine obſedée par une Furie qui l'agite, à ce morceau de buis que de jeunes gens font tourner à grands coups pour ſe divertir. Si l'on ne cherche qu'une deſcription exacte, la beauté des Vers, la nobleſſe de l'expreſſion, on trouve en cet endroit de Virgile, de quoi ſe ſatisfaire. Mais ſi on cherche la convenance ou le rapport d'un objet qui ſoit l'image d'une Reine en fureur, nous croyons pouvoir dire, que cette Comparaiſon ne le fournit pas. Il y a même des perſonnes qui eſtiment que Virgile ne devoit pas comparer une choſe des plus ſérieuſes avec une autre qui n'eſt qu'un jeu, où l'on n'apperçoit rien de noble. Au lieu qu'on ne trouve rien à deſirer, lorſqu'il compare un Athléte grand & puiſſant, très-vigoureux & très-robuſte, à une Place imprenable, ſituée ſur une montagne. Il ſe ſoutient dans la grandeur de ſes idées, en comparant l'Adverſaire de cet Athléte avec un Géneral d'Armée, qui aſſiége cette Place, qui tourne autour pour la reconnoître ; & qui l'attaque de toutes parts. On voit la même juſteſſe dans ſa Comparaiſon d'une Galere qui a perdu toutes ſes rames d'un côté, avec un ſerpent preſque fendu en deux par un coup de pierre, & qui neanmoins ſe traîne encore, quoiqu'avec beaucoup de peine. La beauté des Vers, celle de l'Expreſſion, la convenance de l'image, ce parallele ſi inattendu, & pourtant ſi aiſé à concevoir, tout y eſt capable de plaire.

Ceux qui ſont curieux de s'inſtruire, ne ſeront pas fâchez d'obſerver que les Images & les Métaphores ſont bonnes ou mauvaiſes, ſelon les ſujets que l'on traite, ſelon le temps auquel on écrit, ſelon le Païs où l'on eſt, ſelon la Religion que l'on profeſſe, & ſelon d'autres circonſtances qui regardent celui qui parle, ou ceux qui l'écoutent.

C'eſt par-là, que la Comparaiſon de la fermeté d'Ajax avec l'opiniâtreté d'un Aſne ne conviendroit point parmi nous, ni en notre Langue. Mais il ne s'enſuit pas qu'elle ne convienne point en Grec, parce que le mot d'*Aſne* eſt bas en François, au lieu que le mot Grec n'a rien de bas. A quoi on peut ajoûter, que les Anciens ne dédaignoient pas de ſe ſervir des Aſnes, comme nous nous ſervons des Chevaux. Ce que nous diſons de cette Similitude, il faut le dire de celles qui ſe tirent du ſang, des entrailles, ou de la graiſſe des Victimes. C'étoient autrefois toutes choſes ſaintes & auguſtes, qui appartenoient à la Religion. Il n'en eſt pas de même aujourd'hui, parce qu'on ne les regarde plus avec vénération. Ce que les Anciens ont fait ſur ce point, ne peut donc pas nous ſervir de modéle, ſinon que leur exemple doit nous faire faire dans les circonſtances qui nous environnent, ce qu'ils faiſoient dans celles qui les environnoient.

Ariſtote veut que les Métaphores ſoient tirées de ce qui convient à la perſonne qui parle : mais cela regarde les Orateurs & non pas les Poëtes. Nous avons déja touché la difference qu'il y a entre les Poëtes & les Orateurs. La vûë ou la fin de l'Orateur eſt de perſuader, & il ne pourroit pas perſuader, ſi les choſes qu'il dit, ne convenoient point à ſa perſonne. Au lieu que les Poëtes ne ſongent qu'à bien peindre les objets; deſorte qu'ils les comparent à ce qu'ils trouvent de plus reſſemblant, ſans avoir égard à leurs perſonnes.

C'eſt cette reſſemblance parfaite qui a produit la comparaiſon, non pas de l'Aſne avec Ajax, mais de l'opiniâtreté de cet animal avec la perſeverance ou la fermeté de ce Capitaine, lorſqu'il tient ſeul contre tous les Troyens (malgré les coups dont ils l'accablent,) afin de couvrir la retraite des Grecs & de les ſauver de la fureur des ennemis.

Nous eſtimons que c'eſt là, ce qu'il faut répondre à ceux qui ne goûtent, ni les Epithétes, ni les Comparaiſons, ni les autres Images dont la Poëſie d'Homere eſt remplie. Pour en juger, il faut nous mettre en ſa place, au milieu des Mœurs & des Coutumes qui regnoient alors. On verra par ce moyen, qu'il ne s'enſuit pas que ce qu'il fait ſoit mauvais, à cauſe que cela ne conviendroit point à notre ſiécle; mais nous jugerons qu'il faut nous conformer au nôtre, ainſi qu'il ſe conformoit au ſien.

C'eſt ſur ces principes qu'on peut demander aux perſonnes dont nous parlons, pourquoi dans les Saintes Ecritures qui ont été dictées par le Saint-Eſprit, Jeſus-Chriſt lui-même eſt comparé à un Lion ou à un Voleur! Pourquoi la Majeſté de Dieu eſt comparée à la fumée, & ſon Royaume à un grain de ſenevé? Pourquoi enfin tant d'autres Comparaiſons dans Job & dans les Prophetes? Il y en a beaucoup ſans doute qui conviennent encore à nos manieres, mais combien y en a-t-il qui étoient propres au temps auquel ces ſaints Perſonnages vivoient & parloient, & qui, pour ne pas convenir à nos uſages, ne ſont pas neanmoins aujourd'hui moins reſpectables, parce qu'on y découvre toujours l'Eſprit & la Sageſſe de Dieu, & les deſſeins adorables qu'il a eus d'inſtruire ainſi les hommes dans tous les ſiécles.

Et qu'on ne s'étonne pas de nous voir mettre en paralléle en quelque choſe les Auteurs Sacrez avec les Auteurs Profanes. Saint Auguſtin nous enſeigne que les Livres Saints ont à la verité une éloquence qui leur eſt propre: mais il ajoûte auſſi qu'ils en ont une qui leur eſt commune avec les autres Ecrivains. Ce n'eſt que par rapport à celle-ci que nous les comparons. D'autant plus que Saint Ambroiſe obſervant dans les Actes des Apôtres la ſageſſe de Saint Paul dans la maniere dont il parle à l'Areopage, pour ne point offenſer les eſprits dans leurs préjugez, nous le propoſe à imiter dans de ſemblables occaſions.

Mais, dira-t-on, où prendre ces mots & ces phraſes choiſies ? On les prend premierement dans l'uſage, en ſecond lieu dans le commerce des perſonnes polies & judicieuſes, en troiſiéme lieu dans la lecture des bons Auteurs, enfin dans les compoſitions qui ſe font avec ſoin.

C'eſt par cette juſte attention que M. Deſpréaux trouvoit ces manieres de s'exprimer, que l'on admire dans ſes Ouvrages. C'eſt-là, par exemple, qu'ayant cette penſée à mettre en Vers, *Maudit ſoit l'Auteur de la Poëſie* : c'eſt-là, dis-je, qu'il apprit à dire,

Maudit ſoit le premier dont la verve inſenſée
Dans les bornes d'un Vers renferma ſa penſée :
Et donnant à ſes mots une étroite priſon,
Voulut avec la Rime enchaîner la Raiſon.

C'eſt là qu'il prit auſſi cette maniere de s'exprimer.

Et pourſuivant Moïſe au travers des Deſerts,
Court avec Pharaon ſe noyer dans les Mers.

Où le mot de *Noyer* a bien plus de grace, que quand il a dit,

La Raiſon pour marcher n'a ſouvent qu'une voye,
Pour peu qu'on s'en écarte, auſſi-tôt on ſe noye.

Car ce n'eſt pas ſon ſujet qui lui fournit le mot de *Noyer* dans cet exemple comme dans le precedent. Mais c'eſt ſon ſujet qui lui fournit encore cette expreſſion,

Un Clerc pour quinze ſols, ſans craindre le hola,
Peut aller au Parterre attaquer Attila;
Et ſi le Roi des Huns ne lui charme l'oreille,
Traiter de Viſigots tous les Vers de Corneille.

C'eſt ainſi qu'on trouve des expreſſions neuves. Et on peut obſerver que la Proſe de cet illuſtre Ecrivain, n'eſt pas moins exacte. Elle eſt exempte d'affectation, elle n'eſt point chargée d'Epithétes; les Ornemens enfin n'y ſont point en ſi grand nombre que le Lecteur en ſoit accablé.

Souvenons-nous par conſequent comme lui, que,

Il eſt un heureux choix de Mots harmonieux,
Fuyez des mauvais ſons le concours odieux.
Le Vers le mieux rempli, la plus noble Penſée
Ne peut plaire à l'eſprit quand l'oreille eſt bleſſée.

En voilà aſſez pour les Mots. Venons aux qualitez que doit avoir l'Elocution.

CHAPITRE IV.

De la Clarté de l'Elocution.

ON ne croiroit pas qu'il fût néceſſaire d'avertir ceux qui parlent ou quiécrivent, qu'il faut que l'Elocution ſoit claire ; on s'imagineroit que c'eſt à quoi ils penſent tous, ſans avoir pour cela beſoin de Préceptes, à cauſe qu'on ne parle que pour ſe faire entendre & pour s'expliquer. Cependant, malgré ce Principe ſi court & ſi ſenſible à tout le monde, il y a des gens qui ſont obſcurs.

Il eſt donc neceſſaire de parler de la clarté du Diſcours, & d'avertir l'Orateur, comme fait Ciceron, que la premiere Loi de l'Elocution, eſt qu'elle ſoit claire, *Prima Lex Orationis, ut ſit clara.*

Ce qui fait cette clarté, ce ſont les Mots propres ; mais prenons garde que par *les Mots propres* en cet endroit, nous n'excluons point les Mots pris dans un ſens figuré, pourvû que la figure ne rende point le Diſcours obſcur ; car il y en a qui le rendent tel. Comme au contraire il y en a qui le rendent plus lumineux. Ainſi, quand nous avançons que ce ſont les Mots propres qui produiſent la clarté, nous voulons dire, que, ſi rien n'empêche de nommer les choſes par les Mots qui ſont faits pour les ſignifier, rien ne contribuë davantage à la clarté : comme ſi on nomme *Diamant* un *Diamant*, ou *Diadême* un *Diadême*. Mais ſi, au lieu de ces Mots qui ne conviennent qu'au ſujet dont on parle, on ſe ſert de termes generaux, comme ſeroit celui d'*Ornement*, ou ce mot de *Choſe* ; qui eſt encore plus general, ces termes jetteront de l'obſcurité dans l'Elocution.

Il en eſt de même des Mots qui ſont étrangers à la Langue que l'on parle. Par exemple les phraſes Grecques dans le Latin, ou des Latiniſmes dans le François ; ou des Galliciſmes dans le Latin. C'eſt par-là qu'il y a des endroits obſcurs dans Horace, lorſqu'il ſe ſert de tours Grecs pour s'exprimer. On les entend ſans doute, ils font même quelque élegance ; on en convient ; mais il faut convenir auſſi, qu'ils ſont moins clairs, que ceux où ce Poëte ſuit le génie du Latin.

Peut-on nier, par exemple, qu'il n'y ait quelque obſcurité dans cet endroit de l'Ode 5 du premier Livre, *Me tabulâ ſacer votivâ paries indicat uvida ſuſpendiſſe, &c.* ce qui ſignifie, *Ce tableau qu'on voit ſuſ-*

pendu à un des murs du Temple de Neptune, marque le vœu que j'ai fait, & eſt une preuve que j'ai conſacré à ce Dieu après mon naufrage, mes habits tout trempez de l'eau de la Mer? Qui devineroit que cela veut dire, *Je ne ſuis plus dans les liens d'une perſonne dangereuſe qui m'avoit ſéduit?*

Et cet autre endroit eſt-il plus clair dans l'Ode 17 du troiſiéme Livre, *Puræ rivus aquæ ſylvaque jugerum paucorum*, &c? Nous ne pouvons le dire en François que d'une maniere fort claire. *Un homme que le Peuple a fait Gouverneur d'Afrique, ne connoit point le bonheur d'un Citoyen qui n'a pour tout bien, que quelques arpens de bois, un petit ruiſſeau qui les traverſe, & un champ dont le revenu ne trompe point ſes eſperances.* Mais en Latin cela n'a pas la même clarté de la maniere dont Horace l'a dit. *

Il y a des endroits où un peu de nuage ne meſſied point, puiſqu'il ne convient pas de dire ſi clairement des choſes qui ſont ou périlleuſes à dire, ou malhonnêtes. Ainſi on ne ſe donnera de garde de l'obſcurité, qu'aux endroits où il convient abſolument de ſe faire entendre.

---

* *Fallit ſorte beatior* pour *Ignoratur eſſe beatior.*

Obſervons donc à cet effet, qu'il y a d'autres expreſſions où les termes tiennent comme le milieu entre le propre & le figuré, n'étant ni dans l'un ni dans l'autre ; ils ont leur force & leur agrément, mais ils font pourtant quelque obſcurité. Tels ſont ces trois exemples, l'un de Virgile Livre 5. *Elles ont exclu Junon de leur cœur*, pour dire *L'aveuglement où Junon les avoit jettées s'eſt diſſipé*: le ſecond eſt de Seneque, c'eſt lorſque Medée parlant d'elle-même dit, *Il eſt vrai qui j'ai tout perdu : mais Medée me reſte encore*. C'eſt ce que notre Corneille a ſi heureuſement rendu par ces deux Vers,

Votre Païs vous hait, votre Epoux eſt ſans foi ;
Parmi tant d'ennemis, que vous reſte-t-il? Moi!

Ce *Moi* n'eſt point obſcur. L'expreſſion de Seneque l'eſt un peu. Le troiſiéme Exemple eſt d'Ovide, quand il dit; *Ma Sœur & ma Mere ſe battent dans mon cœur*. Cet Exemple eſt ſemblable à celui-ci de Corneille dans le Cid :

Rodrigue dans mon cœur combat encor mon Pere,
Il le pouſſe, il le preſſe, &c.

Ils veulent dire, l'un, *Que ſon amour pour ſa Sœur combat la tendreſſe qu'il a pour ſa Mere*; l'autre, *Que l'amour pour Rodrigue* *combat l'envie de venger ſon Pere.* Il faut de l'eſprit & de l'attention pour les entendre.

Une autre choſe qui embaraſſe dans le Diſcours, c'eſt le défaut des Particules qui doivent venir après d'autres qu'on a miſes auparavant, comme des pierres d'attente; car ſi elles ne viennent pas, ce défaut cauſe quelque confuſion. On le voit par cette Ode d'Horace, ſi belle & ſi magnifique d'ailleurs, où il parle des Victoires que Druſus avoit remportées. Ce Poëte ſuſpend d'abord deux fois le ſens par cette pierre d'attente, *Qualem*, *&c*; c'eſt-à-dire, *Tel qu'on voit.* Il falloit enſuite *Talem*, c'eſt-à-dire, *Tel on a vu.* Il ne met point expreſſément ce ſecond mot, que la clarté néanmoins ſembloit demander; il ſe contente de le ſous-entendre, encore n'eſt-ce qu'après un aſſez bon nombre de Vers. On ne peut nier que cela ne faſſe naturellement un embarras.

La négligence des Regles de la Grammaire ne peut manquer de cauſer de la confuſion, comme quand Terence a dit, *S'il y a quelqu'un, je ſuis du nombre*, pour *s'il y a des gens qui faſſent cela, je ſuis du nombre de ceux qui le font.* Et Plaute qui a dit en Latin, comme ſi on diſoit en François, *Lorſque nous étoit préſent*, pour dire lorſque nous étions préſens, *nobis præſente.*

Enfin, une des grandes ennemies de la clarté, c'eſt l'*Equivoque*. Ainſi Horace voulant dire, *Plût à Dieu que nos épées qui ſe ſont émouſſées dans les Guerres civiles, ſoient de nouveau éguiſées pour faire la guerre aux Arabes*, il le dit d'une façon à faire croire que c'eſt contre les Arabes qu'on s'en eſt ſervi, & rien n'empêche de le penſer, que la connoiſſance de l'Hiſtoire.

Mais qu'on ne s'imagine pas que ce n'eſt que dans le Latin qu'on pêche contre la clarté, puiſque c'eſt pour les Auteurs François, que Boileau en a fait un Précepte, qu'il prend à tâche même de recommander; car d'abord il propoſe pour cela l'Exemple de Malherbe :

Marchez donc ſur ſes pas, aimez ſa pureté,
Et de ſon tour heureux imitez la clarté.

A quoi il ajoûte :

Si le ſens de vos Vers tarde à ſe faire entendre,
Mon eſprit auſſi-tôt commence à ſe détendre.
Et de vos vains Diſcours prompt à ſe détacher,
Ne ſuit point un Auteur qu'il faut toûjours chercher.

Il continuë encore,

Il eſt certains eſprits, dont les ſombres penſées
Sont d'un nuage épais toûjours embaraſſées.
Le jour de la Raiſon ne le ſauroit percer.

Avant donc que d'écrire, apprenez à penſer.
Selon que notre idée eſt plus ou moins obſcure,
L'expreſſion la ſuit ou moins nette, ou plus pure.
Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aiſément.

On n'a pas moins recommandé ce Précepte parmi les Grecs, que parmi les Latins, ou parmi nous.

Il y a communément de l'obſcurité dans les Oracles; du moins eſt-ce une opinion commune qu'ils ſont obſcurs ordinairement. On doit conclure de-là, que l'obſcurité peut convenir dans les Diſcours qu'un Auteur fait pour les imiter, ainſi qu'on le voit dans Virgile, quand il fait répondre la Sibylle; & dans Racine, quand il fait prophétiſer le Grand-Prêtre Jojada dans ſon Athalie.

CHAPITRE V.

De la Richeſſe, ou de la Dignité de l'Elocution.

IL y a de la Dignité ou de la Richeſſe dans l'Elocution, lorſqu'elle n'eſt ni baſſe, ni ſeche (pour ainſi dire) & décharnée: il y faut pour cela de l'*Elévation* & de *la Nobleſſe*, il y faut de *la Fécondité* & de l'*Abondance*. Le tout ſe réduit à deux choſes ; la premiere conſiſte en ce que, ſans nous ſervir d'autres termes que ceux dont tout le monde ſe ſert, nous paroiſſons néanmoins parler, & nous parlons en effet, autrement que les autres ne parlent, mais pourtant de maniere, que tout le monde nous entende, & croye même pouvoir parler comme nous. La ſeconde conſiſte en ce que ne penſant que ce que tout le monde penſe, ou peut penſer comme nous ; nous le penſons cependant d'une maniere différente, mais de telle ſorte, que notre maniere de penſer ſoit toûjours à la portée de tout le monde.

La Richeſſe ou la Dignité du Diſcours eſt donc dans les Mots & dans les Penſées. Or, pour les uns comme pour les autres, cela dépend également de quatre choſes bien faciles à concevoir, du moins avec quelques éclairciſſemens & avec quelques exemples. Car on donne au Diſcours cette dignité que nous cherchons, quelquefois par *Addition* & quelquefois par *Extenſion* ; en certains endroits, cela ſe fait plûtôt par *Rëünion*, & en d'autres c'eſt par *Inverſion*. Expliquons-nous un peu davantage, & diviſons pour cela ce Chapitre en quatre Articles.

⁂

ARTICLE PREMIER.

Des Additions qui ſont la richeſſe de l'Elocution.

Nous avons déja donné des exemples de l'Addition, dans le commencement de ce troiſiéme Livre de la Rhétorique, pour faire concevoir qu'il y a des Penſées qui appartiennent à l'Elocution. Ceux que nous allons encore donner ici, ſerviront à faire entierement connoitre l'Addition, & à montrer d'une maniere toute ſenſible la dignité ou la richeſſe qui en réſulte dans le Diſcours. Il nous faut à cet effet rapporter pluſieurs Penſées toutes ſimples & dépoüillées d'ornemens, afin de marquer, ſur chacune, les nouvelles Penſées qu'on pourroit y ajoûter pour l'enrichir ou pour l'orner. Car rien ne paroît plus inſtructif, que la comparaiſon qu'on pourra faire de ces Penſées avec elles-mêmes, en les prenant dans differens états.

Suppoſons donc que j'aye une Penſée à mettre au jour, & que je veüille l'orner, ou la fortifier en m'expliquant avec une abondance de penſées & de paroles qui m'élévent au-deſſus du commun, par exemple celle-ci, *On s'abuſe preſque univerſellement ſur l'obſervance du Jeûne.* Je cherche d'autres penſées que je puiſſe joindre à celle-là ; & en certaines occaſions j'en prendrai une qui ſera pareille à la mienne, & par-là je lui donnerai une nouvelle force. Je dirai » Bien des gens » s'abuſent ſur le Precepte de l'Amour » de Dieu, ſur celui de l'Aumône, ſur » celui du Pardon des offenſes : mais il » n'en eſt point ſur lequel on s'abuſe auſſi » univerſellement, que ſur celui du Jeûne. Il en ſera de même de cette Propoſition : » Un bon Chrétien ne doit point » craindre la mort ; ſi je dis, Il y a bien » des Payens qui n'ont point apprehendé » la mort, & aucun bon Chrétien ne doit » la craindre.

En quelqu'autre occaſion je prendrai le contraire de ma Propoſition, afin de la rendre plus ſenſible par le contraſte. Je dirai, » *Les Nations barbares peuvent » ſe réſoudre à vivre dans la ſervitude, parce » qu'elles fuyent la peine que demanderoit » la conſervation de leur Liberté. Mais les » Romains ne peuvent vivre dans l'eſclavage, » parce qu'ils ont pour maxime*, DE VAINCRE OU DE MOURIR.

Je prendrai quelquefois une Penſée en general & d'une maniere indéfinie, pour deſcendre de-là à ce que j'ai à dire de particulier, & je dirai, » Que tout orgüeil à la verité eſt odieux & inſupportable ; « mais que la vanité d'un Orateur qui ſe « vante de ſon éloquence, eſt la plus inſupportable « de toutes. »

Une autre fois par une Similitude je dirai, » *Que, comme un homme qui entre* « *dans la Mer, la trouve plus profonde à* « *meſure qu'il avance, de même un Hiſtorien* « *trouve plus de matiere à meſure qu'il* « *s'éloigne du commencement de ſon Hiſtoire* ; « ou par la différence de goût & de génie qui ſe trouve entre la populace & les gens qui ont de l'éducation, j'avancerai, » *Qu'il ne s'enſuit pas que ceux-ci approuvent* « *un Ouvrage, parce que le petit Peuple* » *l'a approuvé.* »

Il arrivera que mon ſujet ſera partie d'une choſe très-conſiderable, & par-là je dirai que mon ſujet eſt digne auſſi d'une très-grande conſidération. Car ſi je puis dire, » *Que l'Europe eſt la plus belle* « *partie du monde, & que la France eſt la* « *plus belle partie de l'Europe*, « je pourrai ajoûter, « *Qu'autant que l'Europe l'emporte* « *ſur l'Afrique, l'Aſie & l'Amerique,* « *autant la France l'emporte ſur les autres* « *Etats de l'Europe.* « Enfin pour dire que *C'eſt de Dieu que les Rois doivent attendre* « *la victoire*, je dirai auparavant de qui ils ne doivent pas l'attendre, & *pourquoi* «

» *ils doivent l'attendre de Dieu. Ce n'eſt*, (pourrai-je dire) » *Ni du nombre de leurs* » *Soldats, ni de la force de leurs Troupes*, » *ni de l'experience & de la valeur de leurs* » *Capitaines, que les Rois doivent ſe promet-* » *tre la victoire, mais ils doivent l'attendre* » *de Dieu, qui s'appelle pour cela le Dieu* » *des Armées, qui la donne à qui bon lui* » *ſemble, juſqu'à faire triompher le plus* » *foible du plus fort*. Qu'on ramaſſe en peu de mots ce que nous venons de dire, on trouvera que c'eſt *la cauſe*, *l'effet*, *quelque choſe qui ſoit pareille*, *ſemblable*, ou *differente*, *quelque preuve*, *quelque amplification*, *quelque negation*, *le genre*, *la qualité*, *toute autre circonſtance enfin qui fourniſſent les nouvelles Penſées* dont on a beſoin *pour rendre l'Elocution* plus riche & lui donner de la dignité.

Toutes ces obſervations ont lieu dans les Vers, comme dans la Proſe. Boileau, Racine, Corneille & les autres Poëtes en fourniſſent des exemples. Ainſi le premier, (pour ne pas parler preſentement des autres) ayant à dire à ſon Eſprit, *De la maniere dont vous cenſurez tous les Auteurs, on diroit que vous êtes ſans défaut, & que vous avez la liberté de tout dire*, Il a donné à cette penſée la pompe que l'on remarque dans ces Vers-ci.

» On

„ On croiroit, à vous voir dans vos libres caprices
„ Diſcourir en Caton des Vertus & des Vices,
„ Décider du mérite & du prix des Auteurs,
„ Et faire impunément la leçon aux Docteurs,
„ Qu'étant ſeul à couvert des traits de la Satyre,
„ Vous avez tout pouvoir de parler & d'écrire.

La richeſſe de ſon Elocution eſt égale, ſi même elle n'eſt pas encore plus grande, lorſqu'il exprime cette autre penſée : *Savez-vous pourquoi tout le monde lit mes Vers ? ce n'eſt que parce qu'ils diſent vrai, & que je ſuis moi-même perſuadé tout le premier des veritez que je dis :* Voyez l'abondance & la grandeur qu'il jette dans cette penſée quand il dit :

„ Sais-Tu pourquoi mes Vers ſont lûs dans les Provinces,
„ Sont recherchez du Peuple, & reçûs chez les Princes ?
„ Ce n'eſt pas que leurs ſons agreables, nombreux,
„ Soient toujours à l'oreille également heureux :
„ Qu'en plus d'un lieu le ſens n'y gêne la meſure,
„ Et qu'un mot quelquefois n'y brave la céſure.
„ Mais c'eſt qu'en eux le Vrai du Menſonge vainqueur,
„ Par-tout ſe montre aux yeux, & va ſaiſir le cœur.
„ Que le bien & le mal y ſont priſez au juſte,
„ Que jamais un Faquin n'y tint un rang auguſte,
„ Et que mon cœur toujours conduiſant mon eſprit,
„ Ne dit rien aux Lecteurs, qu'à ſoi-même il n'ait dit.

Le Lecteur peut remarquer dans ces derniers Vers, que ce que l'Auteur veut dire, y eſt dit par *Negation* & par *Affirmation*, de même que dans le dernier exemple en-

Proſe qui a été rapporté : c'eſt-à-dire, qu
pour faire mieux ſentir la verité, on éloign
les fauſſes idées qu'on auroit pû ſe forme
ſur le ſujet ; & on reconnoîtra que cett
maniere de s'exprimer a beaucoup d
grace en même temps & beaucoup d
force.

Voilà bien des exemples de l'Additio
dans les Penſées, mais ils peuvent ſervi
auſſi pour l'Addition dans les paroles. Ca
elle ſe fait premierement par les Mots,
& par les Phraſes qui expriment ces nouvelles Penſées ; en ſecond lieu par le
Epithétes qu'on donne aux choſes ; en
troiſiéme lieu par les Synonymes, lorſqu'une premiere expreſſion ne paroiſſan
pas ſuffiſante, on en ajoûte une ſeconde
comme un ſecond coup de pinceau. En
quatriéme lieu par *la Métaphore*, *l'Energie & l'Antithéſe*, parce que la Métaphore
multiplie la ſignification des termes, &
les noms d'une même choſe. L'Energie,
qui donne de la vie, de l'action, de l'intelligence aux choſes mêmes qui n'en ont
point, augmente la nobleſſe du Diſcours,
en augmentant celle des objets.

L'Antithéſe produit le même effet,
parce que deux objets contraires, mis auprès l'un de l'autre, paroiſſent bien plus,
que lorſqu'on les propoſe ſeparément.

Obſervons néanmoins que les Antithéſes donnent plûtôt au Diſcours de la dignité & de l'élevation, qu'autre choſe. Il en eſt de même de ces expreſſions où l'on prend les Pluriers pour les Singuliers, comme quand on dit *les Camilles*, *les Fabius*, *les Homeres*, & *les Virgiles*; Tout ce que nous remarquons ici, eſt particulierement vrai, lorſque cela ſe fait en des occaſions, où le commun des hommes ne le fait pas.

On peut pour cela prendre pour exemple d'une Energie cet endroit où Horace parle d'un fond de Terre *qui trompe l'eſperance du Maître*, & dont *les Arbres jettent la faute ſur les trop grandes pluyes ou ſur les grands froids.* Car c'eſt parler de la Terre & des Arbres comme s'ils avoient du ſentiment & de la connoiſſance. C'eſt donc une Energie. Et quand on dit, *Qu'un homme eſt pauvre au milieu de ſes richeßes; que les Romains commandent à toute la Terre, parce qu'ils obéiſſent aux Dieux. Qu'ils traitent avec humanité ceux qui ſe ſoumettent, & qu'ils ne font point de quartier à ceux qui leur reſiſtent*; ce ſont autant d'Antithéſes. Cette derniere eſpéce d'ornement eſt d'un grand uſage dans les portraits, ainſi que nous l'avons déja dit ailleurs.

Il ne faut pas legerement ſe prévenir contre les Antithéſes ; la raiſon veut au contraire qu'on les faſſe regarder comme quelque choſe de bon, pourvû qu'en même temps on avertiſſe de prendre garde à deux défauts, qui ſont l'excès & l'affectation ; & ces deux défauts ſûrement ne s'y trouvent point, lorſque l'éclat du Sujet ſurmonte l'éclat de la Diction. On trouve juſqu'à vingt ou vingt-deux Antithéſes en une page de Démoſthéne, ou en une page & demie, ſans qu'on puiſſe en blâmer aucune.

ARTICLE II.

De l'Extenſion qui fait la richeſſe & la dignité du Diſcours.

Le même effet que produiſent les Additions dans le Diſcours, *l'Extenſion* le produit auſſi. Elle conſiſte à diviſer un ſujet en ſes eſpéces ou en ſes parties, ſoit pour les admettre & retenir toutes, ſoit pour les rejetter toutes également, ſoit enfin pour en rejetter une partie, & retenir l'autre.

Veux-je dire, par exemple, qu'*un homme a beaucoup de talens* ? Je ferai l'énumeration de ceux qu'on peut deſirer, & je dirai qu'il les a tous, ſi je puis le dire avec fondement. Ainſi je donnerai à un

General d'Armée, la Science de l'Art Militaire, la Valeur, la Réputation & l'Eſtime generale; j'ajoûterai même qu'il eſt heureux, s'il eſt queſtion de le faire préférer à un autre; & c'eſt ainſi que Ciceron le pratique dans ſa Harangue pour la Loi Manilia. Veux-je dire que celui dont je parle, n'a rien qui doive ſe faire conſiderer? Après la même énumeration, je dirai qu'il n'a aucun de ces avantages. Veux-je dire enfin qu'il poſſéde les plus conſiderables? J'imiterai Virgile, quand il dit que les Romains ne poſſedent point les Arts & les Sciences comme d'autres Nations, mais qu'ils ont la Politique en partage, qui leur tient lieu de toutes les connoiſſances.

Comme en ceci les Poëtes ne différent point des Orateurs, nous voyons que pour dire, *Qu'un homme qui ſe mêle de faire des Vers, doit ſe borner au genre de Poëſie, où il eſt capable de réüſſir.* Boileau le dit avec une grande magnificence d'expreſſion, par le ſoin qu'il prend de diviſer la Poëſie en ſes eſpéces, & de marquer comment parmi les Poëtes les uns ſont propres à une choſe, & les autres à une autre, & comment on échouë faute de ſe tenir dans ſon caractere. C'eſt l'Art de cet endroit-ci dans ſa Poëtique:

La Nature fertile en eſprits excellens
Sait entre les Auteurs partager les talens.
L'un peut tracer en Vers une amoureuſe flamme,
L'autre d'un trait plaiſant éguiſer l'Epigramme.

On peut voir le reſte dans l'Auteur même, & y joindre la magnifique énumeration qu'il fait ailleurs des vertus de Louis XIV : où il dit,

Mais lorſque je te vois d'une ſi noble ardeur
T'appliquer ſans relâche aux ſoins de ta Grandeur,
Faire honte à ces Rois que le travail étonne,
Et qui ſont accablez du poids de leur Couronne;
Quand je vois ta ſageſſe, en ſes juſtes projets,
D'une heureuſe abondance enrichir tes Sujets,
Fouler aux pieds l'orgüeil & du Tage & du Tybre,
Pour faire de la Mer une Campagne libre.
&c.

Cela ſignifie en un mot, *Lorſque je te vois remplir les devoirs de la Royauté ; &c.*

La même magnificence ſe montre dans le détail des vuës que l'Egliſe ſe propoſe en faiſant annoncer le Jeûne aux Fidéles au commencement du Carême. » Ces » paroles, dit un fameux Predicateur, » ſont comme l'indiction d'un Jeûne ſo» lemnel impoſé à tout le Corps des Fi» déles, pour appaiſer la colere du Sei» gneur; faire ceſſer les fleaux redouta» bles qui nous affligent, châtier nos inquitez paſſées, nous rappeller dans les « voyes de la juſtice dont nous ſommes « égarez ; retracer &c. »

A ce détail on joindra, ſi l'on veut, celui que le même Prédicateur a fait des différens noms que l'Ecriture donne à la Parole de Dieu. » Tantôt, dit-il, cette « Parole eſt appellée un Glaive Sacré.... « Tantôt c'eſt un Feu Divin.... Tantôt « c'eſt une Semence.... Tantôt, &c. «

Enfin on peut obſerver ce que fait Horace dans ſon Art Poëtique, pour dire, *Que dans la Poëſie il faut mêler l'utile à l'agréable, ſi on veut avoir l'approbation de tout le monde*. Cet Auteur commence par une énumeration de trois ſortes de Poëtes, dont les uns veulent inſtruire, les autres veulent plaire, & les autres veulent en même temps ſe rendre utiles & agréables. Après quoi les prenant par ordre, il leur donne à chacun ſes avis qu'il appuye de raiſons, & il inſiſte ſur le ſuccès de ceux qui ont l'Art de plaire en inſtruiſant. Il n'y a point de Lecteur qui ne voye l'abondance que cela jette dans cet endroit d'Horace.

Il faut obſerver ſeulement que ſi cette énumeration ſe faiſoit pour prouver quelque choſe, comme il arrive dans *les Argumens Disjonctifs*, alors elle appartiendroit non pas *à l'Elocution*, mais *à l'Invention* & *à la Preuve*.

Les Argumens Disjonctifs ſont ceux dont la premiere Propoſition eſt *Disjonctive*, c'eſt-à-dire, dont les parties ſont liées par la Particule *vel* en Latin, *ou* en François, qui donne à entendre que ces parties ne peuvent être vrayes tout à la fois; mais que ſi l'une eſt vraye, l'autre eſt fauſſe, comme dans celui-ci, » Tous les méchans doivent être punis en » ce monde, ou en l'autre; or il y a des » méchans qui ne ſont point punis en ce » monde; donc ils le ſeront dans l'autre.

Il y a quelquefois trois membres dans la premiere Propoſition de cette ſorte de raiſonnement; & alors on en rejette deux pour retenir la troiſiéme: comme dans cet Argument de Saint Auguſtin dans ſon Livre du Menſonge: » Ou il ne faut pas » croire les gens de bien, ou il faut croire » les menteurs, ou les gens de bien ne » mentent pas. Ne pas croire les gens de » bien, rien n'eſt plus pernicieux: croire » des menteurs, c'eſt une folie: il s'enſuit » que les gens de bien ne mentent point.

En tous ces Argumens, il n'y a rien dans le détail qu'ils contiennent, qui n'appartienne à la Preuve & à l'Invention. Mais le détail appartient à l'Elocution

dans

dans ce que dit Ciceron en ſa ſeconde Philippique, lorſque pour dire qu'*Antoine ne s'eſt emporté contre lui que pour faire ſa cour aux Méchans*; » Que faut-il, que je « croye, dit-il, de ſes emportemens? « Croirai-je qu'il me mépriſe? Et ſur quoi « tomberoit ſon mépris? Croirai-je qu'il « s'eſt flatté d'animer le Senat contre moi? « Comment en viendroit-il à bout? Seroit-ce « pour me diſputer le prix de l'Eloquence « ? Il y auroit trop d'avantage « pour moi. C'eſt pour faire ſa cour à ſes « ſemblables. » Il faut néanmoins convenir que cet endroit de Ciceron a l'air d'un Raiſonnement.

Ce qu'on vient de voir eſt tout ce qu'il y a à conſiderer dans l'Extenſion par rapport aux Penſées : mais on la conſidére auſſi dans les Mots & dans la Diction ; car l'Extenſion y a lieu en pluſieurs manieres. 1°. Quand au lieu du terme ſimple, nous nous ſervons de Périphraſe, à cauſe que le terme ſimple eſt trop bas, ou trop commun, & par conſéquent qu'il n'a pas aſſez de dignité, ou qu'il a quelque autre défaut qui choque. Ainſi dans les vers de Boileau, que l'on vient de rapporter, on voit des Périphraſes qui ſont d'une grande beauté pour exprimer chaque eſpéce de Poeſie. *L'un peut tracer en*

Vers une amoureuſe flamme; c'eſt-à-dire, il réüſſit dans l'Elegie. *L'autre d'un trait plaiſant éguiſer l'Epigramme*. Cela ſignifie qu'il eſt né pour cette ſorte d'ouvrage. *Malherbe d'un Heros peut vanter les Exploits*. C'eſt-à-dire, qu'il peut faire un Poëme Epique. C'eſt ainſi qu'on pourra dire, *La Guerre qui mit l'Europe & l'Aſie en feu*, pour dire la Guerre de Troye; ou dire, *Le Monarque Guerrier*, pour dire *Alexandre le Grand*; ou *cet oiſeau qui publie les merveilles*, pour *la Renommée*. 2°. L'Extenſion ſe fait encore par la *Disjonction* aux endroits où le Peuple mettroit plûtôt des Conjonctions. Par exemple: quelqu'un diroit, *On enléve le corps & on le porte au lieu de ſa ſépulture, là on le met ſur le bucher*. Un autre dira avec élegance dans une narration; *On enléve le corps, le convoi s'avance, on vient au lieu de la ſépulture, on le met ſur le bucher, &c.*

ARTICLE III.

De la Réünion qui fait la richeſſe & la dignité du Diſcours.

La troiſiéme maniere de rendre l'Elocution riche, ou de lui donner de la dignité, c'eſt la Réünion, ſoit des choſes, ſoit des paroles, que le Peuple a coutume de déſunir. Cela arrive, lorſque par le moyen de quelques Particules qui ſervent à lier les parties du Diſcours, de pluſieurs Phraſes on ne fait qu'un ſens complet. Ainſi c'eſt une Phraſe de dire, *Je crains que ce ne ſoit une choſe honteuſe d'apprehender, quand on parle pour un homme de courage.* C'en eſt une autre de dire, *Je crains qu'il n'y ait pas de bienſeance à n'avoir pas la même fermeté que lui*; C'en eſt une autre de dire, *Je ne puis m'empêcher de craindre pour Milon, lorſque je vois la maniere extraordinaire dont on inſtruit ſon Procès.* Enfin c'en eſt une autre de dire, *on n'y garde aucune des anciennes formalitez.*

De toutes ces Phraſes différentes, Ciceron n'en a fait qu'une, toute pompeuſe & magnifique, en les liant enſemble par des Particules convenables, lorſqu'il a dit : » Quoique j'appréhende, Meſſieurs, « qu'il ne ſoit honteux de craindre en com- « mençant à parler pour un homme d'un « très-grand courage ; & qu'il n'y ait point « de bienſéance à moi, lorſqu'il ne craint « rien pour lui-même, mais ſeulement « pour la République ; que je n'aye pas « autant de conſtance & autant de fermeté « que lui : cependant les nouvelles for- « malitez qu'on introduit dans ſon affaire, «

» m'étonnent d'autant plus, que je vois par
» ce moyen abolir entierement tous nos
» anciens uſages.

Ainſi l'art de lier les Phraſes pour la pompe du Diſcours, conſiſte dans le bon uſage que l'on fait de ces diverſes Particules qui ſe repondent les unes aux autres, *Quoique*, *Cependant*; *Comme*, *De même*; *Non ſeulement*, *Mais encore*, & autres ſemblables, qui entrent dans les Périodes.

C'eſt à quoi il faut rapporter la repetition des Conjonctions, comme quand Tite-Live fait répondre aux Soldats qui s'étoient rendus priſonniers aux Carthaginois aprés la bataille de Cannes: *Lorſque vous étiez dans l'obligation de vous défendre dans le Camp, vous avez livré à l'Ennemi, & le Camp, & vos armes, & vos perſonnes*; ou quand Ovide fait dire par Ulyſſe, *Et la naiſſance, & nos Ancêtres, & les exploits qu'ils ont faits ſans nous, ne ſçauroient gueres nous faire honneur.* Ceux qui voudront étudier Démoſthéne, Tite-Live, & d'autres Auteurs, trouveront qu'une des ſources de l'élevation de leur Style, eſt cette liaiſon de pluſieurs Phraſes par le moyen des Particules.

A l'égard de la Réünion dans les Mots, elle ſe fait, lorſqu'au lieu des Périphraſes, dont le commun ſe ſert, nous employons des termes concis qui ne ſont pas ordinaires. Ainſi où le commun dira, *On leur accorde l'uſage de tous les plaiſirs qui amoliſſent & énervent l'eſprit, pour les empêcher de s'ennuyer dans la ſervitude*; L'Orateur dira, *On leur accorde l'uſage de tout ce qui ſert d'amuſement à des hommes eſclaves, c'eſt le prix de leur liberté.* Le commun dira, *Les richeſſes, les plaiſirs, tout ce qui corrompt les hommes & les porte au deſordre*: L'Orateur dira, *Les richeſſes, les plaiſirs, la ſource en un mot de tous les deſordres.* Le Peuple dira, *Il n'y a point de maladie qui ne tourmente la vieilleſſe*: L'Orateur dira, *Que la vieilleſſe eſt comme le rendez-vous de toutes les maladies.*

Il n'y a rien dont l'uſage s'étende ſi loin que la Périphraſe, il ne faut pas néanmoins la mettre par-tout; ce ſeroit faire parade d'une vaine enflure de paroles, outre que le Diſcours deviendroit fort languiſſant.

Cette Réünion en ce qui concerne les Mots, ſe voit dans ces expreſſions, où l'on met des Singuliers pour les Pluriers; comme quand nous diſons, *le Romain, le Carthaginois, l'Eſpagnol*; elle ſe voit auſſi dans cette expreſſion, *Ciceron ne fera point cela*, au lieu de dire, *Celui qui ſe deſtine à remplacer Ciceron, ne le fera pas.*

ARTICLE IV.

De l'Inverſion ou Tranſpoſition qui donne de la dignité au Diſcours.

Enfin la quatriéme choſe qui contribuë à la richeſſe & à la dignité du Diſcours, conſiſte dans l'*Inverſion*, lorſque nous renverſons l'ordre ordinaire des Mots ou des Phraſes.

L'ordre populaire eſt de commencer par les choſes préſentes qui tombent ſous les ſens, qui ſont particulieres & propres au ſujet, pour aller de-là aux idées generales, aux choſes paſſées, ou futures, ou plus éloignées des ſens ou bien du ſujet. L'Orateur change cet ordre, comme fait Ciceron dans ſa Harangue pour Quintius.

» Les deux choſes, dit-il, qui ont le » plus de force & d'avantage parmi les » Citoyens, ſont aujourd'hui armées contre » nous ; le grand Credit & l'Eloquence, pour dire, *le grand Credit & l'Eloquence qui ont &c.* Il en eſt de même, ſi l'on dit, » Toutes les Sciences ſans doute ſont » dignes de la curioſité des hommes, mais » il n'y en a point qui merite plus leur » amour, que la Philoſophie ; au lieu de » dire, la Philoſophie eſt de toutes les » Sciences, &c.

L'Inverſion, à l'égard des Mots, eſt ſenſible dans nos Vers François, quand on met le Genitif avant le Nominatif; & dans la Proſe même, lorſqu'on met, ainſi qu'il arrive quelquefois, le Nominatif après ſon Verbe. On peut le voir dans ce Vers de Boileau,

Penſe de l'art des Vers atteindre la hauteur.

Cette Inverſion eſt encore plus grande:

De tous les animaux qui s'élévent dans l'air,
Qui marchent ſur la Terre, ou nagent dans la Mer,
De Paris au Perrou, du Japon juſqu'à Rome,
Le plus ſot animal, à mon avis, c'eſt l'Homme.

L'Inverſion eſt auſſi ſenſible dans ce Vers,

Ce qu'un jour il abhorre, en l'autre il le ſouhaitte.

Et dans cet autre de Corneille:

Ce que je meritois, vous l'avez emporté.

A tous ces exemples nous ajoûterons ces Vers de Brebeuf,

C'eſt de lui que nous vient cet Art ingenieux
De peindre la parole & de parler aux yeux,
Et par les traits divers de figures tracées
Donner de la couleur & du corps aux penſées.

Le Nominatif eſt après le Verbe dans le ſecond des deux Vers ſuivans, & cela peut avoir lieu dans la Proſe comme dans les Vers,

Et la fiévre au retour terminant ſon deſtin,
Fit par avance en lui, ce qu'auroit fait la faim.

Mais les Inverſions ſont plus fréquentes dans le Grec & dans le Latin, que dans le François. Il y en a une raiſon naturelle; & c'eſt que les differentes terminaiſons des mots au Genitif, au Datif & aux autres Cas, empêchent la confuſion que le renverſement produiroit dans le François.

Les Grecs & les Latins, dans l'arrangement de leurs mots, cherchoient auſſi le nombre & l'harmonie, qui, dans leur Langue, réſulte entre autres choſes, des ſyllabes longues & breves comme dans leurs Vers, quoique dans la Proſe cela ſe faſſe d'une maniere differente. C'eſt une choſe que nous n'avons point dans notre Langue, l'harmonie lui vient d'ailleurs, comme nous le dirons.

Mais en remarquant, ainſi que nous venons de faire, que l'Inverſion donne de la dignité au Diſcours, nous ne devons pas oublier d'avertir qu'il peut y avoir des Inverſions vicieuſes, non-ſeulement en Proſe, mais dans les Vers mêmes, où elles ſont plus d'uſage. Boileau la fait entendre par ces deux Vers:

Et tranſpoſant cent fois & le Nom & le Verbe,
Dans mes Vers recouſus mettre en pieces Malherbe,

Il faut nous y rendre attentifs, pour éviter celles qui pourroient bleſſer les oreilles, ou cauſer quelque confuſion.

CHAPITRE VI.

De la Bienſéance dans le Diſcours.

LE Point eſſentiel dans l'Elocution, ou, comme le dit Ciceron, le Point capital, c'eſt de garder les Bienſéances. Auſſi ſont-elles très-difficiles à obſerver, & elles ne le ſeroient pas moins à faire entendre, s'il falloit dire préciſément ce que c'eſt. Nous le dirons ſans doute, autant que cela ſe peut: mais il faut avoüer qu'on ſent mieux la Bienſéance, qu'on ne l'explique, & elle ſemble ſe dérober, dès qu'on veut en donner l'idée, ſemblable à ce duvet qui ſe trouve ſur certains fruits quand ils ſont murs, & qui en fait la beauté, mais qui diſparoît ſous la main qui les touche.

Ainſi ſans nous inquietter d'une definition exacte de la Bienſéance, puiſqu'on ne ſçauroit en donner de telle d'une choſe ſi delicate; Nous diſons, pour mettre en état de l'obſerver, qu'on la garde ſûrement, lorſque l'Elocution convient, 1°. Au ſujet que l'on traite. 2°. Aux Paſſions de celui qui parle. 3°. Aux Mœurs des perſonnes. 4°. Au genre de cauſe que l'on a entrepris, au temps & au lieu où l'on ſe trouve. Deſorte qu'on peut ſe contenter de la définition qui dit que *la Bienſéance n'eſt autre choſe que la convenance de l'Elocution avec tout ce qui peut y avoir rapport.* C'eſt ce que nous allons expliquer avec un peu d'étenduë.

Premierement l'Elocution conviendra au ſujet, lorſque nous traiterons les petites choſes d'un Style ſimple ; les grandes choſes d'un Style élevé ; & celles qui tiennent le milieu, d'un Style mediocre.

Ciceron en fournit par-tout des exemples. Faut-il inſtruire dans un Plaidoyé, & expliquer des Loix & des Formules ? Il y employe le ſimple, comme dans ſa Harangue pour Quintius. S'agit-il d'émouvoir ? Il met en œuvre le grand & le ſublime, comme lorſqu'il parle contre Verrés. Eſt-il queſtion de loüer ou de blâmer ? Il faut un Style plus orné, & il nous montre dans ſa Harangue pour la Loi Manilia, comment il convient de l'employer.

Homere & Virgile, Racine & Corneille, fourniſſent de même des Exemples pour tous les genres d'Eloquence. Mais on peut voir plus aiſément cette varieté de ſtyle dans le ſecond chant de l'Art Poëtique de Deſpréaux, où cet Auteur a ſçu diverſifier le ſien avec tant d'art & d'habileté, qu'en parcourant toutes les différentes eſpéces de Poëſie, il employe préciſément le ſtyle qui convient à chaque eſpéce en particulier. Cela pourroit nous autoriſer à copier ici bien des Vers de ce Poëte, mais il vaut mieux qu'on les liſe dans l'Auteur même.

Il arrive quelquefois qu'on eſt obligé de diminuer un ſujet qui paroît grand, ou d'amplifier ce qui paroît petit; on doit alors prendre garde, qu'à force de vouloir amplifier les petites choſes, ou diminuer les grandes, nous ne donnions dans quelqu'excès, ſoit pour être ſublimes, ſoit pour être ſimples. Il faut y obſerver une meſure raiſonnable, autrement le Diſcours n'eſt point naturel, & ne paroît pas venir d'un fond de perſuaſion; au contraire il ſemble affecté, & il ne touche plus l'Auditeur.

Cette modération paroît dans quelques Vers où l'on fait la peinture des ſoins que demande l'inſtruction de la Jeuneſſe, les voici:

„Et comment au ſommeil ſe livrer ſur un lit,
„Quand pour une Jeuneſſe on ſe gêne l'eſprit!

„ Quand il faut tous les jours cultiver tant de
Plantes ?
„ Par des ſoins aſſidus les rendre fleuriſſantes ;
„ Tailler des Arbriſſeaux à pouſſer trop hâtez,
„ Ou hâter à propos ceux qui ſont arrêtez ;
„ Diſtinguer les eſprits, & ſelon leur portée,
„ Profiter d'une ardeur par nos ſoins excitée ;
„ Et pour regler des cœurs remplis de vains deſirs,
„ Qui les portent ſans ceſſe aux frivoles plaiſirs,
„ Corrigeant avec art le poids qui les entraîne,
„ Sous l'appas du plaiſir leur faire aimer la peine ;
„ Eclairer leur raiſon, rectifier leurs mœurs,
„ Inſpirer le bon goût, addoucir leurs humeurs ;
„ Tantôt parmi les Jeux d'un badinage habile,
„ Perdre quelques momens pour en regagner mille,
„ Qu'il faut, pour le bien faire, & de temps &
de ſoins !

C'eſt particulierement en gardant cette modération, qu'on évite le ſtyle froid. Il faut auſſi éviter pour cela, les mots doubles ou compoſez, que l'uſage ne paroît point encore autoriſer ; les Phraſes tirées d'une langue étrangere, les Qualifications ou Epithétes trop longues, trop fréquentes, hors de temps & de lieu ; les Métaphores trop hardies, les Images peu naturelles, les Hyperboles outrées, & qui ne conviennent pas au ſujet. Il faut, pour en juger, ſe mettre ſouvent en la place de l'Auditeur.

Il eſt bon de ſavoir que, pour amplifier quelquefois de grandes choſes, on tire les Métaphores de quelques objets qui ſont aſſez petits, mais faiſons attention que ces Métaphores n'augmentent pas proprement ce que nous voulons amplifier. Elles diminuent plûtôt autre choſe, dont la diminution fait paroître grand notre ſujet. Cela ſe voit par le ſoin qu'on prend de diminuer le travail d'un Ouvrage pour montrer la puiſſance de l'Ouvrier ; comme quand on dit, *Dieu a fait le Monde en ſe joüant*, ou *tout l'Univers n'eſt qu'un jeu de ſa Toute-Puiſſance*. L'eſprit ſent que ce n'eſt-là qu'une diminution du travail. Il en eſt de même quand on dit, *Que telles Armes, que quatre hommes enſemble n'auroient pu lever, Ajax les eût portées auſſi aiſément, qu'il eût porté une plume*. On diminuë la peine pour augmenter la force.

Il peut arriver qu'on amplifie ou qu'on diminuë les choſes à l'excès avec beaucoup de grace, lorſque cela ſe fait par ironie & pour divertir. C'eſt ainſi qu'on a dit un *Champ qui n'eſt pas plus grand qu'une Epître de Lacédémonien*. C'eſt ainſi que Boileau traite une querelle toute ridicule, avec autant d'emphaſe, qu'il auroit fait la Guerre de Troye, en donnant à concevoir que ce n'eſt pas lui, mais ſes Heros qui en ont cette idée, fort réjoüiſſante pour le Lecteur. Tel eſt ce Poëme de la Guerre des Rats & des Grenoüilles qu'on attribuë à Homere. Pour traiter ainſi les petites choſes d'une maniere emphatique ;

on fait parler des perſonnes qui regardent comme grandes les choſes que les autres regardent comme petites, & cela fait une expreſſion de mœurs très-gracieuſe, comme lorſque Boileau a fait dire :

Genereux Porte-Croix ! par qui notre Banniere,
N'a jamais en marchant fait un pas en arriere !

Et néanmoins ces Amplifications ont quelquefois de la nobleſſe, comme quand Virgile nous fait conſiderer des choſes dignes d'admiration dans d'auſſi petits animaux que les Abeilles, non-ſeulement parce qu'en effet la nature eſt admirable dans les plus petits ſujets, mais parce que les Abeilles ont un Roy, des Chefs, un Gouvernement, des Guerres, des Combats, & autres choſes qui ſemblent ne convenir qu'aux hommes ; & le Poëte leur attribuë tout cela ſans ironie.

Les perſonnes un peu inſtruites ne confondent point la ſimplicité du ſtyle avec la baſſeſſe. Celle-ci ne doit jamais entrer dans le Diſcours. La ſimplicité eſt d'uſage, même dans les grands ſujets, lorſqu'il ne s'agit que d'inſtruire. Le moins ſupportable de tous les ſtyles, s'il regnoit par-tout, ce ſeroit le ſublime, & enſuite le ſtyle orné ; le ſimple ſeroit moins déſagréable que les deux autres, & néanmoins recommander ce ſtyle ſans réſerve pour toute ſorte de Diſcours, & pour toutes leurs parties, c'eſt ne point faire attention à ce que demandent la raiſon & la bienſéance. Ainſi un Poëme Epique ne ſera point ſublime-par-tout, ni une Comédie toujours dans le ſimple, ni une Tragédie toûjours dans le grand.

Nous n'avons parlé juſqu'ici que de la convenance, que l'Elocution doit avoir avec le ſujet que l'on traite; mais nous avons obſervé en ſecond lieu, qu'elle doit auſſi convenir aux Paſſions. Il faut pour cela qu'elle exprime les Paſſions qui animent ou qui doivent animer celui qui parle ou que l'on fait parler. Or les Paſſions s'expriment par les figures qui leur conviennent. Telles ſont *les Exclamations*, *les Interrogations*, *les Réponſes*, *les Prieres*, *les Souhaits*, *les Menaces*, *les Imprécations*, *les Sermens*, aux endroits où ils peuvent être permis; *les Commandemens*, *les Promeſſes*, *les Réticences*, les grands traits de liberté qu'on nomme *Parrhéſie*, d'un mot Grec qui ſignifie *dire tout*; le ſoin qu'on prend d'inſiſter ſur le même endroit, à cauſe de ſon importance, c'eſt ce qu'on nomme en Latin *Commoratio*; *les Apoſtrophes & les Proſopopées*, *le retranchement des liaiſons* en certaines occaſions, ce qui rend le Diſcours plus vif ; & en d'autres occaſions *la multiplication* des mêmes liaiſons, quand elles peuvent fortifier ou embellir le Diſcours, & marquer qu'on eſt animé de quelque Paſſion.

Seneque le Tragique manque très-ſouvent aux bienſéances, faute d'obſerver ce que nous venons de dire. Par exemple, rien n'eſt plus magnifique que la Morale qu'il fait débiter par la Reine de Troye, au commencement de ſa Troade, ſur l'incertitude des grandeurs humaines : mais rien n'eſt plus impertinent malgré la magnificence des penſées, de la diction & de la cadence des Vers ; parce qu'il n'eſt pas poſſible que dans une ſi grande douleur, & dans une telle infortune, une Reine tombée du Thrône dans l'Eſclavage, moraliſe de la ſorte ; elle ne peut que s'occuper de ſa douleur & des choſes particulieres qui lui ſont propres. Et cette grande morale ne pourroit convenir au plus, que dans la bouche d'un Philoſophe qui n'auroit point de part à l'embraſement de Troye. Il n'y a perſonne de bon goût qui ne trouve le même défaut dans le récit que Racine fait faire de la mort d'Hippolyte, & dans les plaintes que Corneille fait faire par Chimene ſur la mort de ſon Pere. On peut dire, pour la défendre, que la contrarieté

trarieté de ſes ſentimens, la tire de cette ſimplicité qui eſt naturulle aux perſonnes fort affligées. Mais rien n'excuſe Seneque, d'autant plus qu'il eſt tout plein de ſemblables fautes.

Le grand art pour bien exprimer les Paſſions, c'eſt de ſe les imprimer dans le cœur, & de les reſſentir. Il faut, pour cela, beaucoup méditer ſon ſujet, & s'imaginer le voir. C'eſt ainſi que les bons Acteurs s'animent quelquefois juſques à verſer des larmes!

Mais rien n'eſt plus froid, ni plus contraire aux bienſéances, que le Pathétique hors de ſa place; c'eſt-à-dire, avant l'explication ou la preuve du fait.]

Lorſque l'Orateur excite les Paſſions, il peut, ſans manquer aux bienſéances, ne pas ſe mettre ſi fort en peine des Regles de la clarté. Au contraire, il convient alors de s'abandonner au mouvement de la paſſion, & de la ſuivre. C'eſt ce qui produit dans le Diſcours, des *Hyperbates*, c'eſt-à-dire, des Tranſpoſitions, qui, loin de rien gâter, ſervent à marquer le trouble. On fait auſſi des Phraſes coupées, où le ſens eſt ſuſpendu, comme on le voit dans celle-ci: *Si je le ſurprens..... Quoique pourtant; mais..... O homme le plus.....*

Et-

Di, comment faut-il t'appeller, pour te donner le nom que tu mérites....

Le même feu de la paſſion fait employer des Métaphores dures, tirées des choſes les plus grandes pour de petits objets, ou des choſes les plus petites pour les objets les plus grands. C'eſt ce feu qui mettoit dans la bouche de Démoſthéne ces mots extraordinaires, qu'Eſchine traitoit de *Monſtrueux*, & qui n'étoient néanmoins que les caractéres de la Paſſion, de telle ſorte qu'il en employe lui même de pareils à ceux qu'il blâme dans ſon Adverſaire. Auſſi Longin a-t-il pris ſoin de les juſtifier. Dans la Paſſion, on employe auſſi quelquefois les Mots étrangers, les Epithétes peu communes, & autres choſes ſemblables, l'Orateur alors, ainſi qu'un homme enflammé qui court au combat, ſe faiſant fleche de tout, s'il faut ainſi dire.

Ce n'eſt que la Nature que nous peignons, & que nous propoſons de ſuivre. Qu'on voye, à ce propos, ceux qui ſont émus de colere, de frayeur, de dépit, de jalouſie, ou de quelqu'autre Paſſion; à peine ont-ils commencé une Phraſe, qu'avant que de l'achever, ils en commencent une autre; & au milieu de celle-ci, ils en propoſent une nouvelle, d'où, ſans raiſon ni rapport, ils reviennent à la premiere. Il eſt donc évident que les bons Ecrivains doivent imiter ces mouvemens, comme ils ſont en effet dans ces endroits qui ont quelqu'obſcurité & quelque déſordre, au travers duquel on ne laiſſe pas de les entendre ſuffiſamment.

En troiſiéme lieu, nous avons dit que l'Elocution doit convenir aux mœurs, tellement que l'Orateur dans ſes Diſcours doit faire attention à l'âge où il eſt, à ſon propre caractere, à ſa qualité, à ſa naiſſance, à ſa maniere de vivre, parce que tout cela change les mœurs.

Il conſidere auſſi devant qui il parle, pour quelle perſonne, & contre qui il eſt obligé de parler, afin de parler avec plus ou moins d'autorité, & de marquer pour l'Auditeur toute la conſideration qui lui eſt dûë. C'eſt pour cela qu'il eſt très-réſervé à ſe loüer lui-même, & que quand il ſe loüe, il a ſoin de le faire avec beaucoup de ménagement, & de montrer qu'il y eſt forcé par l'Adverſaire, comme Démoſthéne le pratique excellemment dans ſa Harangue pour Cteſiphon. Il fait plus, car il attribuë aux Athéniens mêmes toute la gloire qu'il méritoit : » Il eſt vrai, dit-il, que je vous donnai ce conſeil, mais « ce fut parce qu'il étoit conforme à vos « maximes & à celles de vos Ancêtres ; «

» vous faiſiez déja par vous-mêmes ce que » je vous conſeillai, & vous n'euſſiez point » ſouffert qu'on vous eût propoſé un avis » contraire à votre gloire. » Voilà comme cet Orateur ſait éviter l'envie, & néanmoins ſe conſerver toute la gloire qui lui étoit dûë.

En quatriéme lieu, pour obſerver les Bienſéances, le Genre Judiciaire doit être moins orné que les autres Genres, & l'Orateur ne doit y faire profeſſion d'autre choſe, que de vouloir inſtruire ſon Juge, ce qui n'empêche pas qu'il n'employe les autres ſecours de ſon Art. Le Déliberatif peut être plus orné, mais il n'y faut point d'affectation. Le Théorique eſt ſuſceptible de tous les ornemens, ainſi que nous l'avons dit en parlant de ce Genre. Et un même Diſcours dans chaque Genre, peut avoir divers endroits differemment ornez.

Il eſt à propos encore de ſe ſouvenir qu'un Diſcours qui n'eſt fait que pour être lû ſur le papier, doit être bien plus poli & plus travaillé, parce que les ornemens doivent y ſuppléer les graces de la Déclamation. C'eſt la raiſon pourquoi tous les Diſcours d'Iſocrate, de Platon, & d'autres, ſont compoſez avec tant de ſoin.

Auſſi a-t-on obſervé que les Diſcours de M. Nicole, quelque beaux qu'ils ſoient, n'ont jamais réüſſi quand on a voulu les copier pour en faire des Sermons. C'eſt qu'un Diſcours que l'on compoſe pour être prononcé, de la maniere ſur-tout dont ſe prononce un Sermon, doit être abſolument aſſujetti à l'action, c'eſt-à-dire, à la Déclamation, qui pour être vive, & variée, ne doit point être aſſervie à cette marche meſurée, pour ainſi dire, ou du moins trop compoſée, des Diſcours faits pour être lûs. Les Sermons de trois fameux Prédicateurs peuvent ſervir de modéle.

Un Diſcours fait pour être prononcé devant peu de gens, doit être plus exact & plus correct, qu'un autre, fait pour une plus grande Aſſemblée, parce que peu de gens enſemble ſont plus attentifs & y prennent garde de plus près, que s'ils étoient en plus grand nombre; Et néanmoins il peut arriver que dans le grand nombre ce qui échape à l'un, ſoit relevé par un autre.

Un avis important qu'on peut donner ſur tout cela aux Amateurs de l'Eloquence, c'eſt de pratiquer ce qu'Horace dit que pratique un Poëte qui veut réüſſir. » Il eſt, dit-il, Cenſeur ſévére & infléxible de ſes propres ouvrages. Il gagne ſur lui d'en retrancher toutes les expreſſions qui ne ſont point dignes d'un ex-

» cellent Auteur. Il les retranche, quoi-
» que puiſſe dire l'amour propre pour l'en
» empêcher. Il fait revivre les Mots pleins
» de force ou d'agrément, que mal-à-pro-
» pos on a laiſſé tomber dans l'oubli. Il
» autoriſe les Mots nouveaux qui paroiſ-
» ſent heureuſement trouvez. Il ſe rend
» ſemblable à une Riviere dont les eaux
» vives & également pures portent par
» tout l'abondance & entretiennent la ſan-
» té. Il reprime les ornemens trop bril-
» lans ; il polit les endroits rudes & ne-
» gligez ; il bannit tout ce qui n'a ni dou-
» ceur ni force. C'eſt ainſi qu'il ſe donne
» la torture en particulier, & qu'il n'a
» rien dans ſes Ouvrages, qui ne faſſe
» plaiſir à ſes Lecteurs.

Enfin pour garder exactement les Bienſéances, il faut les avoir profondément gravées dans le cœur. Il faut ſe connoître ſoi-même, pour ne rien entreprendre qui ſoit au-deſſus de ſes forces. On doit reſpecter le Public, les Perſonnes conſtituées en dignité, les Femmes & leur réputation. On doit avoir de la conſidération pour ſes proches, pour ſes amis, pour les perſonnes foibles. On doit avoir un grand fond de modeſtie, & néanmoins des ſentimens nobles. Il faut prendre du temps pour ſe préparer ; & ſe ſouvenir que Démoſthéne même ne voulut jamais parler ſans préparation. Il faut donc en cette matiere, du Génie, de l'Art, du travail, de la prudence & de l'uſage.

Peut-être croira-t-on que ce que nous avons dit ſur la Bienſéance, eſt tout ce qu'on en peut dire, & néanmoins nous croyons qu'il y a encore outre cela le *Je ne ſai quoi*, qu'on ne ſçauroit expliquer. Car enfin qu'eſt ce que la Convenance, qu'eſt ce que le Rapport, qu'eſt-ce que la Maniere, le Maintien, ou la Bonne-grace! On le conçoit, comme St Auguſtin concevoit ce que c'étoit que le temps, lorſqu'on ne le lui demandoit pas; au lieu qu'il ne pouvoit répondre, lorſqu'on le lui demandoit. Il en eſt de même des Bienſéances.

CHAPITRE VII.

De ce qui fait la Force du Diſcours.

NOUS avons à conſiderer préſentement dans le Diſcours ce qui en fait l'excellence. Elle nous paroît conſiſter en trois choſes, l'une eſt la *Force*, dont nous traiterons dans ce Chapitre 7e. La ſeconde eſt la *Douceur*, dont nous parlerons dans le 8ᵉ. La troiſiéme eſt la *Grandeur* ou l'élevation, qui peut ſe rapporter au genre Sublime, mais qui merite une attention particuliere, comme étant en ce genre ce qu'il y a de plus parfait. Nous lui donnerons un Article particulier dans ce huitiéme Chapitre, où nous dirons auſſi en peu de mots ce que nous croyons devoir dire de la *Memoire* & de la *Déclamation*, ou plûtôt des Exercices que l'on fait faire à la jeuneſſe pour l'y former. Enfin nous donnerons des Reflexions ſur l'*Eloquence de la Chaire* dans le neuviéme Chapitre, & nous finirons par un Abregé de tout cet Ouvrage.

A l'égard de la Force de l'Elocution, nous la faiſons conſiſter dans certaines manieres de penſer & de s'énoncer, qui peuvent ne ſe point trouver dans l'Oraiſon, ſans que pour cela on puiſſe dire qu'elle ſoit répréhenſible, mais qui, s'y trouvant, la rendent plus efficace & plus capable d'enlever le conſentement de l'Auditeur, c'eſt-à-dire, de le perſuader.

Cela ſe fait, ſoit en ôtant du Diſcours ce qui paroît nuire, ſoit en y mettant ce qui peut ſervir. Il y a des manieres de l'executer dans les Narrations & dans les Deſcriptions : ce ſera le ſujet d'un premier Article ; il y a une autre maniere

commune

commune aux Narrations & aux Argumens, nous en ferons un ſecond Article; il y a neuf belles manieres de le faire dans toutes les parties du Diſcours, nous en expliquerons deux dans un troiſiéme Article; trois dans un quatriéme, & quatre enfin dans un cinquiéme. C'eſt toute la diviſion de ce Chapitre ſeptiéme.

ARTICLE PREMIER.

Maniere de fortifier les Narrations & les Deſcriptions.

Premierement, dans la Narration on fortifie le Diſcours, ſi on prend ſoin, dans cette partie, d'imiter la conduite des Poëtes, qui s'attachent particulierement à bien garder la *Vraiſemblance.* Le moyen de la garder conſiſte, en ce que rapportant ce que quelqu'un a fait, ou ce qu'il a dit, on marque la cauſe qui l'a fait agir ou qui l'a fait parler, ſoit que cette cauſe ne produiſe que vraiſemblablement ſon effet, ſoit qu'elle le produiſe neceſſairement. On peut en juger par quelques endroits de Virgile. Car, par exemple, dès qu'Enée eſt un homme pieux, à qui les Dieux ordonnent d'abandonner ſon païs & d'aller en Italie, tout ce qu'il fait pour s'y rendre, devient vraiſemblable, parce qu'on doit s'attendre qu'il leur obéïra, quoiqu'abſolument parlant il pût ne pas faire ce qu'ils lui commandent. Et dès que l'on ſuppoſe que les Troyens ſont aveuglez par l'ordre des Dieux, c'eſt une ſuite neceſſaire, qu'ils donneront dans tous les piéges qu'on leur tendra, quelque groſſiers qu'ils ſoient. C'eſt ainſi que le ſtratagême du Cheval-de-bois rentre dans les termes de la vraiſemblance. Car il n'eſt pas neceſſaire qu'un fait ſoit vraiſemblable par lui-même; il ſuffit qu'en dévelopant les raiſons qui le produiſent, ou qui peuvent le produire, on l'améne à la vraiſemblance; de la même maniere, qu'en fait de preuves, il n'eſt pas neceſſaire qu'une Propoſition ſoit évidente par elle-même, il ſuffit qu'en la prouvant, on la rende claire & évidente, & alors elle peut ſervir à en prouver d'autres. C'eſt à quoi peuvent faire reflexion ceux qui condamnent Virgile, comme n'ayant pas gardé la vraiſemblance dans ſon ſecond Livre de l'Eneïde. On leur avouë que le fait n'eſt pas croyable par lui-même; mais il le rend croyable par l'état d'aveuglement où il ſuppoſe les Troyens. L'on peut de même conſiderer, qu'il n'eſt pas vraiſemblable, qu'un frere faſſe empoiſonner ſon frere, ni qu'une Reine, qui craint une perſonne dont elle peut s'aſſurer, ne s'en aſſure pas : & néanmoins Racine améne l'un & l'autre à la vraiſemblance, le premier dans Britannicus, & le ſecond dans Athalie, en dévelopant les cauſes qui produiſent ces effets.

Diſons donc que comme les Poëtes, racontant un fait, donnent à l'Auteur de ce fait, des Mœurs, des Paſſions, des Raiſons, capables de le produire, afin de le rendre vraiſemblable; de même un Orateur ne doit pas rapporter une action tout crûment, mais il doit inſérer, dans ſon récit, des circonſtances qui faſſent croire ce qu'il dit. C'eſt la pratique de Ciceron, lorſqu'il raconte les actions de Verrés, de Névius, de Clodius ou d'autres. Il les attribuë à leurs caracteres ou à leurs paſſions qui les ont fait agir, c'eſt-à-dire, à leur avarice, à leur cruauté, à leur irréligion. C'eſt de quoi nous avons parlé dans l'endroit qui regarde les Mœurs Oratoires. Et nous avons auſſi obſervé que rien ne rend la Narration plus agréable, ni ne fait plus d'honneur à l'Orateur.

C'eſt alors que la Narration imite la Nature, qui ne produit rien, que par des cauſes convenables.

Qu'on examine par ce principe les Poëtes, les Orateurs, les Hiſtoriens, on les trouvera par-tout attentifs à l'obſerver.

Les Deſcriptions ayant quelque rapport avec les Narrations, à cauſe du détail où elles entrent, nous remarquons ici ce qui peut y fortifier le Diſcours. Deux choſes y contribuënt, 1°. La Modération, rien n'y étant plus inſupportable que la trop grande prolixité. Le P. Rapin a obſervé que les Deſcriptions ſont une choſe puerile, ſi on n'y garde pas les juſtes meſures qu'il faut y garder. La regle de la Modération que nous demandons, eſt de ne dire que ce que tout le monde apperçoit par les lumieres de l'eſprit & par le ſecours des ſens, dans l'objet que nous décrivons. Tout ce que le Poëte ou l'Orateur ajoûte à ce qui ſe montre de ſoi-même, eſt inutile. En ſecond lieu, un des grands agrémens dans les Deſcriptions, eſt que le ſon & la cadence du Diſcours imite & repréſente la nature de la choſe. C'eſt dans l'obſervance de ces Régles, que nous devons chercher notre juſte ſatisfaction, & non pas dans cette fécondité qui laſſe & accable l'Auditeur.

Voyez comment Ciceron s'explique dans ſa Harangue pour Milon. » Clodius, » dit-il, voulant éviter d'avoir pour Collégue dans ſa Préture, un auſſi honnete « homme que Paulus, laiſſe paſſer ſon « année, & ſe reſerve pour la ſuivante. « Il y trouve un autre embarras; c'eſt que « Milon paroiſſoit avoir part au Conſulat, « il ſe met dans l'eſprit d'employer tout « ſon crédit pour l'en éloigner. Mais ne « voyant nulle apparence de réüſſir, étant « d'humeur à tout entreprendre, il conçoit « le deſſein de tuer un homme ſi propre « à le traverſer, &c. » Cet exemple eſt un modele pour les Narrations.

Voici une Deſcription; » Alors le « Préteur ſe montre, tranſporté de fureur, « la rougeur ſur le viſage, le feu dans les « yeux, ne ſçachant où il va, ni ce qu'il « veut. La colere l'empêche d'articuler ce « qu'il veut dire, &c. »

Le Vers ſuivant, par la nature des mots, exprime la nature de ce qu'il dit, c'eſt-à-dire, la peine d'un bœuf qui tire la charruë,

Traçât à pas tardif un penible ſillon.

On peut remarquer ici pour les jeunes gens, que les Deſcriptions ont lieu ſurtout dans les Poëmes, lorſqu'il eſt queſtion d'aller, ou d'arriver en quelque endroit, comme dans un Port, dans une Ville, dans un Palais, dans un Temple. Ainſi

Virgile fait la Deſcription, 1°. Du Port où Enée arrive, 2°. de Carthage lorſque ce Prince y vient, 3°. de l'Eolie où ſont les vents & les tempêtes. Boileau fait celle de l'Alcove du Tréſorier, & celle du ſéjour de la Moleſſe. On décrit les Tempêtes, les Monſtres, la Renommée, la Faim, l'Envie, l'Inconſtance & la Legereté du Peuple. Et il ſemble qu'on peut rapporter les Portraits aux Deſcriptions, & qu'il y faut garder la même modération.

ARTICLE II.

Moyen de fortifier les Argumens & en même temps les Narrations.

Il y a un moyen commun de fortifier le Diſcours en même temps dans les Narrations & dans les Argumens. Il conſiſte à ne pas mettre de ſuite tous nos Argumens dans la Preuve, ou toutes les Parties d'un fait dans les Narrations, mais à ſéparer les uns & les autres.

Pour ce qui eſt des Narrations, dans le genre Démonſtratif, nous avons déja dit comment s'y fait cette ſéparation, & c'eſt qu'après le récit ou l'expoſé d'un Fait, on a ſoin de l'amplifier avant que de paſſer à un autre. Il n'en eſt pas de même de la Narration Judiciaire. Cela ne s'y fait pas ainſi : mais il faut d'abord faire & compoſer ſa Narration des ſeuls Chefs qui ſont eſſentiels à l'affaire, en écartant ceux qui à la verité aident à la cauſe ; mais qui cependant ne ſont pas déciſifs. On la fait neanmoins de telle ſorte, qu'elle paroiſſe achevée & complette, en y diſant, pour cet effet, bien des choſes en general & ſeulement en peu de mots ; après quoi venant aux Argumens & aux Preuves, on fait revenir à propos, dans l'occaſion, les circonſtances qu'on avoit reſervées. C'eſt ce que nous voyons pratiquer par Ciceron. Car dans la Narration pour Milon, il ne remarque pas que le meurtre de Clodius arriva dans un temps aſſez proche du jour des Aſſemblées où l'on devoit créer les Conſuls, Milon ſe flattant d'être élevé à cette Dignité : mais il le rema[illegible] dans ſa Preuve, pour fortifier ce qu'il [illegible]ance, qui eſt, que Milon dans une circonſtance auſſi importante pour lui, ne pouvoit s'être porté à ce meurtre de deſſein prémedité.

Dans la Confirmation Judiciaire on ſépare les Argumens les uns des autres par l'Amplification, par le Blâme ou la Loüange de quelqu'un ou de quelque choſe, par quelque Récapitulation des circonſtances ; enfin par les Paſſions & les Mouvemens, que la Preuve qu'on vient d'employer, donne lieu de traiter.

Ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on en uſe ainſi dans les Preuves : mais c'eſt parce que les Preuves ordinaires de l'Orateur ne ſont pas démonſtratives, deſorte que ſi un Argument vient immédiatement après l'autre, le ſecond détruira facilement l'idée du premier, à cauſe que par lui-même il n'eſt pas aſſez fort pour demeurer dans l'eſprit du Juge, tandis qu'on l'occupe & qu'on l'entretient d'autre choſe. Il eſt donc à propos de le preſſer encore & de le pouſſer, afin de le déterminer à ce que nous voulons. Or par où le preſſer encore, ſi ce n'eſt par le cœur, qui dans les choſes douteuſes eſt le grand mobile de l'entendement, parce que quand la raiſon eſt trop foible, c'eſt l'affection qui nous gouverne ?

Ajoûtez une ſeconde conſidération à cette premiere ; pour bien entrer dans les Argumens, il faut quelque contention d'eſprit ; il en faut pour les bien mettre dans ſa mémoire & pour les digerer, s'il faut ainſi dire. De-là il s'enſuit, qu'à moins que deux Moyens ou deux Argumens ne ſoient tellement liez, qu'on ne puiſſe les ſéparer ſans affectation, on ne doit pas les mettre en œuvre l'un après l'autre immédiatement, mais les ſéparer, ce qui ſe fait en concluant le premier par quelque ſorte de petite Péroraiſon; & en commençant le ſecond par quelqu'eſpéce de préparation à l'entendre.

Il y a encore une maniere de ſéparer les Argumens dans un long Diſcours qu'on doit faire dans une grande Aſſemblée; la voici. On diviſe ſes Preuves en deux Claſſes: la premiere contient celles qui établiſſent efficacement ce que nous voulons, mais pourtant d'une maniere ſimple, c'eſt-à-dire, ſans deſcription, ſans narration, ſans amplification. La ſeconde comprend celles qui ſont ſuſceptibles de tous ces ornemens, ou de quelques-uns. Cela étant fait, ſi c'eſt à vous à parler le premier, établiſſez d'abord votre Cauſe par les Argumens de la premiere Claſſe. Faites ſuivre la Réfutation de votre Adverſaire; après quoi vous traiterez les Argumens de la ſeconde Claſſe; que ſi vous ne parlez que le ſecond, vous commencerez par la Réfutation, & vous y employerez les Preuves de la premiere Claſſe; enſuite vous ferez connoître les mauvais procedez de votre Adverſaire, & vous viendrez après cela aux Argumens que vous avez réſervez. Que ſi vous avez des preuves qui puiſſent avoir lieu dans l'une & dans l'autre Claſſe, vous les traiterez diverſement ; d'abord d'une maniere plus ſimple, qui ſera pourtant preſſante, & enſuite d'une maniere plus relevée, & plus pompeuſe.

Mais ſoit que vous parliez le premier, ſoit que vous parliez le ſecond, ſi la Réfutation doit être longue, & comprendre bien des chefs, il faut la placer avant la Confirmation. Car ſi vous ne la mettez qu'après, lorſque vous en ſerez à la fin, il eſt preſqu'impoſſible que l'Auditeur n'ait oublié vos Moyens.

A l'égard des Exemples de ces ſéparations, vous en trouverez abondamment dans les Harangues de Démoſthéne, & ſur-tout dans celle où il s'agit de l'honneur d'une Couronne ; & dans celle où il eſt queſtion de la prévarication d'Eſchine dans une Ambaſſade.

Obſervons que ſi quelques Auteurs devoient ſe diſpenſer de ces ſortes de ſéparations, par exemple dans le récit des Faits, ce ſeroient ſans doute les Hiſtoriens, dont le but ne ſemble tendre qu'à inſtruire & non pas à émouvoir ; cependant les Hiſtoriens ne s'en diſpenſent pas. Tant cette conduite eſt naturelle & conforme à la raiſon!

Ainſi Tite-Live a-t-il achevé de raconter la priſe de Sagonte, ou la mort de Camille, ou celle du premier Scipion, ou le fait de ces jeunes gens, qui au lieu de ſuivre leurs ſeules vûës & leurs inclinations dans le choix des Magiſtrats, eurent la ſageſſe de conſulter auparavant leurs Anciens, afin de ne ſe pas tromper; l'Hiſtorien, dis-je, a-t-il achevé de raconter chacun de ces faits, il s'arrête, & avant que de paſſer outre, il fait de juſtes réflexions ſur ce qu'il vient d'expoſer. N'eſt-il pas à propos auſſi de donner à ſon Lecteur ou à ſon Auditeur, le loiſir de reprendre haleine, de ſe reconnoître, de ſe repoſer, de digerer enfin, pour ainſi dire, ce qu'on lui a préſenté, avant que de prendre une nouvelle nourriture? Qu'on y faſſe attention, les Harangues dans les Hiſtoires, ſont en quelque façon des lieux de repos, où l'Hiſtorien, ſans en faire ſemblant, nous conduit aux Réflexions qui ſe préſentent ſur ce qu'il a raconté. C'eſt-là que le Lecteur execute le conſeil que Tite-Live donne dans ſa Préface, qui eſt de diſcerner les actions bonnes & mauvaiſes pour les imiter ou pour les fuir.

Arrien, qui eſt en Grec l'Hiſtorien d'Alexandre, comme Quinte-Curce l'eſt en Latin, nous fournit un exemple ſingulier de cette ſéparation des faits. Car après avoir raconté tout le ſiége & la priſe de Thébes, il s'arrête & donne à conſiderer ce Trait d'Hiſtoire, & l'étonnement de toute la Grece à l'occaſion d'un évenement ſi extraordinaire, qui ne ſurprit pas moins les Vainqueurs que les Vaincus. Il le compare enſuite avec d'autres évenemens fort remarquables, & qui pourtant ne paroiſſoient rien en comparaiſon. Il obſerve le peu de peine & le peu de temps que coûta ce ſuccès à Alexandre. Il fait connoître le pillage qui s'y fit, & il expoſe au naturel tout le carnage. Il le repréſente comme une punition du Ciel, & en découvre les juſtes cauſes. Enfin, il le donne comme annoncé d'avance par de grands prodiges, mais qu'on ne reconnut qu'après coup. Voilà un des plus grands & des plus beaux exemples d'amplification, qu'on puiſſe voir après la narration d'un fait. On peut dire qu'il en vaut pluſieurs autres par ſa longueur, qui eſt la raiſon pourquoi nous n'en donnons que le précis. On y découvre, ſi l'on veut, toutes les ſources de l'Amplification ; la nature de la choſe en elle-même, des paralléles, l'origine, les ſuites & les effets, le jugement qu'on en porta, toutes les circonſtances.

Le même Auteur fait une autre ſéparation dans ſa Narration, lorſqu'il a conduit Darius dans les détroits de la Cilicie, où ſes Troupes innombrables, & ſur-tout ſa Cavalerie, lui devenoient inutiles. Arrien s'en étonne extremement, » Mais voilà, ajoute-t-il, ce qu'on a dit il y a long-« temps, que lorſque Dieu a réſolu de ren-« verſer les Empires, il aveugle ceux qui « les gouvernent, & leur laiſſe choiſir les « plus mauvais conſeils qu'ils puiſſent « prendre ».

Il y a une autre eſpéce de Séparation, ou, ſi l'on veut, de Disjonction. Elle conſiſte en ce que l'Orateur s'interroge d'abord lui-même; mais avant que de répondre, il dit pourquoi il s'interroge, & augmente ainſi la curioſité des Auditeurs. C'eſt ce que fait Démoſthéne dans ſa 3. Philippique. Il dit d'abord que Philippe ne ſe laſſe point de moleſter toute la Grece, ce qu'il démontre par l'énumération de ſes entrepriſes qui lui réüſſiſſent toutes. Après quoi il ſe demande, *Quelle eſt la cauſe de ces funeſtes évenemens?* Et avant que de répondre, il dit en ces termes pourquoi il s'interroge, *car ils n'arrivent pas ſans cauſe, puiſque nous étions autrefois invincibles*; & ayant étendu cette raiſon de ſon interrogation, il revient à demander celle de ces évenemens, qu'il explique avec force, en diſant qu'elle eſt toute ſimple, & qu'elle conſiſte en ce que tout eſt aujourd'hui venal dans la Grece, & plein de Traîtres, ce qui n'étoit point autrefois.

ARTICLE III.

Neuf manieres de fortifier le Diſcours : Explication de la premiere.

Outre les manieres, dont nous venons de dire qu'on fortifie le Diſcours dans les Narrations, dans les Deſcriptions & dans les Preuves, il y a encore neuf manieres de faire la même choſe, non-ſeulement dans ces parties du Diſcours, mais dans toutes. La premiere s'appelle *Simulation* ou *Diſſimulation*, & nous prions que ce mot n'offenſe perſonne, parce que nous n'entendons par ce terme, ni le menſonge, ni aucun déguiſement qui en approche, ainſi qu'on le verra par les Exemples. La ſeconde s'appelle *Moderation*; la troiſiéme s'appelle *Image*; la quatriéme s'appelle la *Pompe ou l'Apparence*, qui tient fort de la bonne contenance qu'on fait devant ſon Adverſaire; la cinquiéme c'eſt l'*Oppoſition*; la ſixiéme s'appelle *Sincerité*, c'eſt une eſpéce d'adreſſe à faire paroître les ſentimens de ſon cœur; la ſeptiéme s'appelle *Simplicité*, choſe pourtant qui ne demande pas peu d'adreſſe ; la huitiéme eſt le *changement de la perſonne qui parle*, lorſqu'on fait parler une perſonne au lieu de l'autre ; la neuviéme & derniere eſt l'*Apoſtrophe*, qui eſt une figure connuë de tout le monde.

Au reſte, cet Article 3. n'eſt deſtiné qu'à la Simulation. Il ſera un peu long, par la neceſſité d'en donner pluſieurs Exemples.

Ce que nous appellons ici *Simulation* ou *Diſſimulation*, eſt une prudence qui nous fait attendre que nous ayions poſé les fondemens de notre deſſein pour le déclarer, afin qu'on puiſſe moins ſe défendre de nous accorder ce que nous demandons ; ou bien c'eſt la même prudence, qui voyant l'Auditeur diſpoſé à executer tout l'oppoſé de ce qu'elle lui propoſera, lui propoſe tout le contraire de ce qu'elle veut, pour le faire venir à ſon but.

Ce que fit Anaximéne, pour ſauver ſa Patrie de la colere d'Alexandre, jette un grand jour ſur cette matiere. Ce Philoſophe étoit de la ville de Lampſaque, qui ſe ſouleva d'une maniere ſi indigne contre Alexandre, que ce Prince revenant ſur ſes pas, réſolut de la ruiner de fond en comble ; & ayant oüi-dire qu'Anaximéne, qu'il conſidéroit fort, venoit au-devant de lui pour le fléchir, il jura en colere avec ſerment, de faire tout le contraire de ce que ce Philoſophe lui demanderoit. Sur cela, arrive Anaximéne, qui, étant inſtruit par quelqu'un, du ſerment qu'avoit fait Alexandre, ne laiſſe pas de l'aborder, en le priant de ruiner la ville de Lampſaque. Dequoi le Prince agréablement ſurpris, ſe fit un plaiſir de pardonner à cette Ville, comme pour ſatisfaire à ſon ſerment.

Ainſi la Diſſimulation, dont eſt queſtion, eſt une choſe très-innocente. Anaximéne n'eut jamais envie que l'on crût qu'il demandoit ſérieuſement la ruine de ſon Païs; & néanmoins pour obtenir ſon ſalut, il fut neceſſaire qu'il parût ſouhaiter ſa perte.

La même adreſſe paroît dans le Diſcours d'Agamemnon, au ſecond & au neuviéme Livre de l'Iliade. Nous l'avons expliqué dans le ſecond Livre de cette Rhétorique, au Chapitre *Du Genre Déliberatif*; il eſt inutile de répéter ce que nous en avons dit, on peut le relire.

Mais ce que Sinon execute dans le ſecond Livre de l'Eneïde, pour faire réüſſir le menſonge, un honnête-homme le pourra executer pour faire réüſſir la verité, & c'eſt ici un autre exemple de la prudence dont nous parlons. Ce fourbe ne fût pas venu à bout de perſuader aux Troyens d'abbattre leurs murs pour mettre le Cheval-de-bois dans leur Ville, s'il eût d'abord declaré qu'il n'étoit venu que pour le leur conſeiller. Il a donc ſoin de n'en rien dire, & il ne va point de lui-même parler de ce ſtratagême. Il attend qu'on l'interroge, & qu'on lui demande ce que c'eſt? Les Troyens ne lui en parlent, qu'aprés qu'il s'eſt emparé de leur eſprit par des démonſtrations admirables de bienveillance, ce qui eſt fort naturel; il falloit qu'ils le cruſſent de leurs amis, avant que de lui faire cette demande. Ainſi un homme de bien, ayant un bon conſeil à donner, qui répugneroit à l'inclination de la perſonne qu'il voudroit conſeiller, pourroit uſer d'une pareille adreſſe, & ne lui découvrir ſa penſée, qu'aprés qu'il ſe ſeroit bien inſinué dans ſon eſprit. Voici un troiſiéme exemple.

Ciceron diſpute avec Cécilius à qui ſera l'Accuſateur de Verrés, & pour faire juger cette queſtion, il a trois principes. Le premier eſt, qu'il faut un Accuſateur qui ſoit au gré des Alliez, puiſqu'il s'agit de les venger; le ſecond eſt, qu'il ſoit for-

midable à l'Accuſé, loin qu'il ſoit tel que l'Accuſé le demande, pour éviter la colluſion ; le troiſiéme, qu'il n'énonce pas d'abord, & qu'il n'avoit garde d'énoncer, avant qu'il eût preparé les Juges à l'entendre, c'eſt qu'*il faut un Accuſateur qui ait de grands talens pour ſoutenir la cauſe de la République*. S'il l'eût d'abord énoncé, cet air de vanité & de préſomption auroit aliené les eſprits, & eût empêché l'effet de tout ce qu'il auroit pû dire ſur les deux premiers moyens. Mais n'ayant d'abord rien dit du troiſiéme, & ayant traité les autres d'une maniere très-éloquente, il montre la grandeur de cette Commiſſion, ſoit par l'importance de l'affaire, ſoit par l'habileté d'Hortenſius qui étoit l'Avocat de Verrés, & il demande alors à Cécilius s'il ſe ſentoit les talens néceſſaires pour ſe tirer des mains de cet Orateur dont il peint toutes les adreſſes ; ſur quoi il ſe fait faire naturellement cette objection : *Mais vous qui parlez, Ciceron, les avez-vous, vous-même, ces talens ?* Et il répond d'une maniere qu'on ne peut que loüer, loin que perſonne puiſſe la blâmer. » *Je ſens*, dit-il,
» *que la queſtion eſt embarraſſante, & me*
» *voilà dans un pas aſſez gliſſant. Car ſi*
» *quelque vanité eſt odieuſe, c'eſt ſur-tout*

celle d'un Orateur qui ſe vante de ſon éloquence : mais après tout ne pouvant pas dire que je poſſede ces grands talens, je puis dire neanmoins que j'ai fait tout mon poſſible pour les acquerir. Que ſi malgré toutes mes peines & tous mes ſoins, je n'ai pû en venir à bout, quoique je m'y ſois appliqué toute ma vie, comment pourriez-vous les avoir, puiſque loin d'y avoir jamais penſé, vous n'en avez pas encore la moindre idée. «

Le Lecteur, ſans doute, conçoit la force de ce Diſcours pour prouver que Ciceron poſſede effectivement les grands talens dont eſt queſtion, quoiqu'il ne diſe pas qu'il les poſſede. C'eſt un homme d'un eſprit ſolide & admirable, qui aſſure n'avoir rien épargné pour devenir Orateur ; peut-on douter qu'il ne le ſoit devenu, au moment qu'il vient de traiter les deux premiers moyens d'une maniere très-éloquente ? N'eſt-ce point là une démonſtration plus que convainquante, ſurtout, lorſqu'il ſe tire ſi habilement d'une objection auſſi délicate à traiter, que celle dont nous parlons. C'eſt ce que nous appellons une innocente diſſimulation.

Mais n'eſt-ce que dans les affaires Civiles qu'on a raiſon d'employer cette ſorte d'adreſſe ? C'eſt même lorſqu'on a à parler de Dieu & de la Religion à des perſonnes qu'on peut croire peu diſpoſées à nous entendre. Voyez en effet quelles meſures a ſoin de prendre le Prophéte Nathan dans les Livres Saints pour annoncer à David ſon peché, ſans que ſa qualité de Prophéte, & ſans que ſa miſſion qui vient de Dieu, lui faſſe négliger la juſte circonſpection que la prudence lui inſpire. Les tours qu'il prend n'affoibliſſent point la verité; il ne flatte point ſon malade, il ne diſſimule rien de ce qu'il doit déclarer à ce Prince; mais il prépare tout par ce genre de diſſimulation dont nous parlons.

Il ne dit point à ce Roi, *Dieu m'envoye vers vous pour vous reprocher un crime*: il ſemble lui parler d'un autre; il en raconte une action que David juge mériter la mort. C'eſt alors qu'il lui déclare ſon peché, parce qu'il en a conçû la noirceur ſous la figure d'un autre.

Une femme de la ville de Thécua, au ſecond Livre des Rois, uſe d'une adreſſe ſemblable pour obtenir du même Prince la grace d'Abſalon ſon fils. Il ſuffit d'indiquer cet exemple, comme nous l'avons déja indiqué.

On peut & on doit même uſer de cette adreſſe, autant de fois que nous avons à avancer quelque choſe de grand, de

Paradoxe, d'Hyperbolique, ou de très-conſiderable en quelque façon que ce ſoit. D'abord on ne le dira point, mais on poſera peu à peu les fondemens qui peuvent l'appuyer ; après quoi on ne fait point difficulté de le déclarer.

C'eſt ce qu'Iſocrate a parfaitement pratiqué dans l'Eloge qu'il fait d'Héléne, c'eſt un jeu d'eſprit que cet Eloge. L'Auteur ne l'a compoſé que pour montrer à un Orateur peu habile, ce que c'eſt qu'un Eloge, & combien il différe d'une Apologie, puiſque dans celle-ci, il s'agit de réfuter des accuſations, au lieu que dans l'autre, il faut trouver les beaux endroits de la vie d'une perſonne, & les mettre dans leur jour. Ce que le mauvais Orateur n'ayant pas fait, Iſocrate lui montre comment il falloit s'y prendre. Dans ce deſſein il avance en faveur de cette Princeſſe ce qu'il croit pouvoir dire d'elle de plus glorieux, en ſe fondant ſur des raiſons les plus plauſibles. Il veut établir entre autres choſes qu'elle a été miſe au nombre des Déeſſes. L'auroit-on écouté, s'il eût d'abord déclaré que c'étoit là ſon deſſein ? On ſe ſeroit mocqué de lui. Il s'y prend donc par des faits inconteſtables, & il s'étend ſur ſa beauté. Il paſſe de-là à l'eſtime en général, qu'il faut faire de la

Beauté ; il montre qu'elle eſt telle, que c'eſt la raiſon pourquoi certaines perſonnes ont été miſes au nombre des Dieux. Juſques-là l'Auditeur ne réſiſte point à ce que l'Orateur lui dit. On s'y prête, parce qu'il le prouve par des exemples. Il va plus loin ſans qu'on réſiſte encore, & il dit que ſi quelqu'un merita jamais un ſi grand honneur, ce fut Héléne. Il ajoûte qu'elle l'a obtenu & le prouve par des prodiges qu'elle a faits, ayant rendu aveugle un Poëte qui l'avoit décriée, & lui rendant enſuite la vuë, lorſqu'il ſe fut retracté. Au reſte il faut ſe ſouvenir que cet Ouvrage d'Iſocrate, n'eſt qu'un jeu d'eſprit.

Mais dans les principes de la Prudence dont nous parlons, ſi nous avons lieu de faire des reproches à un Juge ſur ſa partialité, il ne faut pas l'en accuſer ni s'en plaindre. Il faut donner un bon ſens à ce qu'il a fait & lui marquer de la confiance pour ſon integrité. Cela ſuffit pour l'avertir de ce qu'on attend de lui & de ce qu'il nous doit. C'eſt ainſi que Ciceron donne un bon ſens à ce que Pompée faiſoit en faveur de Clodius, de placer partout des Corps-de-gardes dans la Place où l'on devoit plaider pour Milon qui l'avoit tué. Il dit que c'eſt pour arrêter la violence des amis du mort.

Toute la Harangue pour Ligarius eſt remplie de pareilles adreſſes. Il eſt à propos de les étudier.

Ce que nous venons de dire eſt ſuffiſant pour bien faire entendre ce que nous appellons *Simulation* ou *Diſſimulation* en fait de Diſcours Oratoires. Si nous n'avions trouvé que d'autres ſe ſont ſervis de ces termes avant nous, peut-être nous ſerions-nous ſervis plûtôt du mot de *Prudence* pour dire la même choſe. Mais de quelque mot qu'on ſe ſerve ſur ce point, il doit ſuffire que nous ayions pris ſoin de nous expliquer. Il nous faut maintenant parler de la Modération.

ARTICLE IV.

Seconde Maniere de fortifier le Diſcours: la Modération.

La Modération conſiſte à ne pas dire tout ce que l'on pourroit dire ſur un ſujet ou ſur une de ſes parties; mais à n'en dire qu'autant qu'il en faut à l'Auditeur pour concevoir le reſte par lui-même.

Cette obſervation eſt fondée ſur ce que l'Auditeur a plus de plaiſir à ſuppléer quelque choſe de lui-même, qu'à tout entendre de l'Orateur. Cela flatte ſon amour propre, au lieu que dans l'Orateur, l'envie de tout dire eſt une marque de vanité. Il eſt viſible d'ailleurs, que tout ce que l'on dit de trop, ne peut manquer d'être ennuyeux. Il faut donc ſavoir perdre quelque choſe, ſi l'on veut beaucoup gagner. Boileau donne ce Précepte en un Vers :

Qui ne ſçut ſe borner, ne ſçut jamais écrire.

L'endroit le plus ordinaire, où l'on manque contre cette Regle, ce ſont premierement les Deſcriptions & les Récits ; ce ſont enſuite les Argumens ou les Preuves. Une troiſieme occaſion où l'on y manque, c'eſt lorſqu'on s'eſt rendu habile dans les Sciences & dans les Arts, & que dans un Diſcours Oratoire qui doit être tout Populaire, quoiqu'il s'éleve au deſſus du Peuple, on ne peut s'empêcher de faire parade de ce qu'on ſait.

Pour ce qui eſt des Deſcriptions ; Virgile nous donne l'exemple de la conduite qu'il y faut garder. Il ne dit par-tout que le neceſſaire, laiſſant exprès beaucoup de choſes, pour procurer à l'Auditeur le plaiſir de ſe les dire lui-même. Etudions ce grand modele, & ne perdons jamais de vûë ces Vers de Boileau :

Quelquefois un Auteur trop plein de ſon objet,
Jamais ſans l'épuiſer n'abandonne un ſujet.
S'il rencontre un Palais, il m'en dépeint la fac
Il me promene après de Terraſſe en Terraſſe.

Ici

Ici s'offre un Perron ; là regne un Corridor.
Là ce Balcon s'enferme en un baluſtre d'Or.
Il compte des plafonds les ronds & les Ovales.
Ce ne ſont que feſtons, ce ne ſont qu'aſtragales.
Je ſaute vingt feüillets pour en trouver la fin,
Et je me ſauve à peine au travers du Jardin.
Fuyez de ces Auteurs l'abondance ſterile,
Et ne vous chargez point d'un détail inutile.

Nous éviterons ainſi l'énorme profuſion d'Ovide *, qui met près de cent Vers à décrire une Tempête : au lieu que Virgile n'y en a pas mis une vingtaine. Auſſi n'eſt-ce point la choſe même ou la nature qui paroît parler dans celle d'Ovide ; c'eſt plûtôt la ſubtilité du Poëte, qui dit, non pas ce qui ſe préſente naturellement, mais ce qu'il imagine & ce que les autres hommes ne peuvent s'imaginer comme lui. On peut en juger par un ſeul Vers, *Omnia pontus erant*, c'eſt-à-dire,

Tout n'étoit qu'une Mer !

Cette penſée & cette expreſſion étoient belles & ſuffiſantes, où il les a miſes : cependant pour encherir ſur une penſée parfaite, il l'a gâtée : car quand il dit, *Deerant quoque littora ponto*, c'eſt-à-dire,

Tout n'étoit qu'une Mer, & qu'une Mer ſans borne.

---

* L. 11. Metam. v. 478 ad 572.

La ſeconde partie ne fait qu'affoiblir la premiere.

Ciceron garde une extrême modération dans ſa Harangue pour Ligarius, lorſque donnant à Céſar de grandes loüanges qui lui étoient dûës, il montre pourtant que ſon parti dans la Guerre Civile n'étoit pas le meilleur, mais il le fait, en ſe contentant d'établir par l'aveu même de Céſar, que ceux du parti contraire n'étoient point des ſcelerats, & même que c'étoient de très-honnêtes gens, d'où il laiſſe à juger aiſément ce que c'étoit que le parti de Céſar. Il faut voir dans la Harangue avec quel art le tout eſt traité.

La même adreſſe paroît lorſqu'il parle pour Muréna, dans la maniere dont il y ménage Caton & Sulpicius. Elle paroit auſſi dans la Harangue pour Milon à l'égard de Pompée, dans la Harangue pour Roſcius d'Amerie à l'égard de Sylla. On peut donc dire de l'Orateur ce Vers de Boileau,

Libre dans ſes Diſcours, mais pourtant toujours
ſage.

Obſervons ſur-tout, que l'endroit où doit paroître particulierement la Modération, c'eſt à ne point faire le Savant. *L'Orateur*, dit Ciceron, *ne veut point pa-*

roître un Savant devant ceux qui l'écoutent, ni un Maître qui parle à des Ecoliers. Nos Lecteurs ici ſentent ce que c'eſt que ce vice que nous marquons; c'eſt la Pédanterie, qu'on impute plus ſouvent aux Savans qu'aux autres perſonnes; mais qui peut ſe rencontrer dans toutes ſortes de Profeſſions, & qu'on évite auſſi dans toutes à coup ſûr, lorſqu'on eſt modeſte & circonſpect dans ſes déciſions ou dans les airs que l'on peut prendre. Il ne faut dans l'Eloquence, qu'une érudition choiſie & très-delicate. Et s'il y a quelque odeur ou quelque teinture des Livres ou des Sciences, cela doit être ſi leger, qu'il ſemble n'être qu'un effet du ſens commun & de la bonne éducation.

Ainſi l'Orateur n'affectera jamais de traiter avec étenduë & avec exactitude ce qui ſent les Arts ou les Sciences. Il le touchera legerement, ſans qu'il paroiſſe vouloir en faire parade. Il ſe ſouviendra qu'il y a des veritez qui ne ſont bonnes que dans les Ecoles, ſoit de Philoſophie, ſoit de Theologie. Et n'y en a-t-il pas auſſi qui ne conviennent que dans celle de Rhétorique? Ce que nous obſervons ne tend à l'aviliſſement d'aucun Art ni d'aucune Science. Il faut que chacun ſe contienne dans ſa ſphére. C'eſt ſur cela qu'Ariſtote prononce, *Que plus un homme réüſſit à faire le Savant à cauſe qu'il l'eſt en effet, & moins il eſt Orateur, parce qu'il s'éloigne de l'idée de l'Eloquence dont l'eſſence eſt d'être populaire.* Car enfin l'Orateur en tant qu'Orateur, eſt un Citoyen qui ne parle à ſes Auditeurs, que comme à des Citoyens.

Il faut donc dans un Diſcours Oratoire uſer des termes & des principes communs; il faut réſiſter à la vanité naturelle de montrer ce que l'on ſait. Ce n'eſt point de ſes propres richeſſes, que l'Orateur peut faire montre, mais des richeſſes de ſes Auditeurs, en ne leur diſant & ne leur propoſant, que ce qu'ils penſent déja, très-ſouvent même ſans y penſer.

C'eſt avec grace que Ciceron, contre Verrés, veut paroître ne pas trop s'entendre en Tableaux, & en Peinture. Comme c'eſt avec grace que Virgile faiſant parler un Berger, le fait paroître ne ſachant pas aiſément trouver le nom d'*Archimede*. Ce Berger le demande à l'autre Berger, en lui donnant à connoître la perſonne dont il cherche le nom, pa la deſcription qu'il lui en fait. *C'eſt,...* dit le premier Berger: *c'eſt.... aidez-moi Je veux dire celui qui a donné la Deſcriptio de la Terre aux Nations.*

C'eſt ainſi que ſe modére un Orateur ſenſé, & il ſe fait honneur à lui-même, en évitant par ſa retenuë d'offenſer ou d'ennuyer perſonne, & en ſe tenant dans des juſtes bornes, ſoit qu'il s'agiſſe de Recits, de Preuves ou de Deſcriptions. Car dans les Preuves mêmes il faut ſe modérer beaucoup, pour n'en pas charger à l'excès notreConfirmation. Cela nous fera ſouvenir, qu'il faut auſſi ſe modérer dans le ſoin qu'on a de fournir des Exemples ſur des Préceptes, puiſque les Exemples ſont une eſpéce de Preuve.

Et une choſe qu'il ne faut point omettre, c'eſt que tout Orateur, Predicateur ou Avocat doit être très-reſervé à ſe loüer ſoi-même. Il doit y être forcé par quelque neceſſité, s'il veut ne point ſe rendre odieux. Et il doit tâcher de faire tomber une bonne partie de ſa gloire ſur l'Auditeur même, ſi cela eſt poſſible. On peut ſe regler pour cela ſur la conduite admirable de Démoſthéne dans ſa Harangue pour Cteſiphon, qui peut ſervir de modéle pour le Judiciaire, puiſque c'eſt un Plaidoyé; pour le Déliberatif, puiſqu'il s'agit des conſeils qu'il avoit donnez à la République; & pour le Théorique ou Démonſtratif, puiſqu'il y eſt forcé de ſe loüer pour ſe défendre. Mais quoiqu'il le faſſe avec une magnificence ſurprenante, cependant avec quelle modération le fait-il? Elle eſt ſi grande, qu'il ſemble plûtôt loüer les Athéniens, que ſe loüer lui-même.

On peut montrer par l'exemple de Moïſe & de Saint Paul, que dans le cas de la néceſſité, la Religion même n'empêche pas un homme ſage de ſe loüer. Loin de l'en empêcher, elle l'y oblige. Et c'eſt par-là que Moïſe s'eſt loüé en ſe diſant *Le plus doux de tous les hommes*, pour juſtifier Dieu, qui avoit ſévérement puni Aaron ſon frere & Anne ſa ſœur de leurs murmures contre lui. C'eſt ainſi pareillement que Saint Paul ſe louë pour ſoutenir la Foi qu'il avoit prêchée.

ARTICLE V.

Trois autres manieres de fortifier le Diſcours, qui ſont les Images, les Oppoſitions & la Pompe.

On appelle *Image* en Rhétorique, une maniere de s'exprimer, qui pourroit fournir à un Peintre, la matiere d'un Tableau. Car que l'on diſe, *Il fera la Paix*, cette expreſſion n'eſt point une Image? Pour en faire une, il faut dire, *Il fera fondre tous les bouclier & briſera toutes les armes*.

Ainſi ce n'eſt point une Image de dire, *La diſette de blé ſera grande* : mais c'en eſt une, ſi l'on dit avec Virgile, *vous ſerez forcé de ſecoüer les chênes pour vous raſſaſier.*

Il y en a une autre dans ce que Juvenal a dit, *Les morceaux s'amaſſent l'un ſur l'autre dans ſa bouche*, pour dire, *il ne peut point avaler.*

La raiſon du plaiſir que les Images produiſent, c'eſt que tout ce qui tombe ſous les ſens, touche beaucoup. Il eſt donc à propos de s'exprimer tant que l'on peut, par tout ce qu'il y a de ſenſible dans les ſujets que l'on traite, cela fait qu'on croit les voir ou les entendre, comme s'ils étoient préſens.

Quelle force n'a point cet endroit de Ciceron pour Ligarius, lorſqu'au lieu de dire, qu'à la Bataille de Pharſale Céſar n'eut point de plus grand ennemi que Tuberon, il preſſe ainſi ſon adverſaire : *Contre qui, ô Tuberon, tirâtes-vous l'épée à la Bataille de Pharſale ? Dans les flancs de qui cherchiez-vous à l'enfoncer ? Que reſpiriez-vous dans cette occaſion, ou que reſpiroient toutes vos armes ! Quelles étoient vos vuës, où viſoient vos yeux, quel étoit le feu qu'on y voyoit, à quoi tendoit votre ardeur, votre courage ?*

On peut douter, qu'il y ait rien de plus brillant que cet endroit d'Eſchine , contre la Couronne qu'on avoit décernée à Démoſthéne. *Figurez-vous , Meſſieurs*, dit-il , *ce jour glorieux pour la République , où l'on fit venir ſur le Théatre à la vuë du Peuple , les enfans de ceux qui ſont morts à la Bataille de Chéronnée , après les avoir élevez & inſtruits juſques-là aux dépens de l'Etat. Rappellez-le , ce jour où le Herault prononça à haute voix , qu'on les avoit élevez pour reconnoître les ſervices de leurs peres ; ce jour , où enſuite , les ayant armez de pied en cap , on leur déclara hautement qu'on les armoit ainſi , & qu'on les renvoyoit dans leurs familles , afin qu'ils ſe miſſent en état d'en ſoutenir la gloire à l'exemple de leurs Peres. Comparez* , dit encore l'Orateur , *comparez l'éclat de ce jour avec la triſteſſe, la douleur & la honte qui regneront dans l'Aſſemblée , lorſque ſur le même Théatre où vous avez armé ces Enfans , on verra proclamer la Couronne dont on honore Démoſthéne , qui a été cauſe de la perte de cette Bataille.*

Eſchine met ſous les yeux ce qu'il veut faire concevoir. Cet endroit au reſte , outre l'Image , contient auſſi une Oppoſition des deux journées dont il parle , l'une où l'on avoit armé ces jeunes gens, l'autre où l'on donneroit par honneur une

Couronne à Démoſthéne, ſi on la lui donnoit.

Toutes les Harangues de Tite-Live excellent dans ce genre. Voyez-le quand il fait parler de la domination Romaine par quelqu'un qui veut la rendre odieuſe, il ne fait mention que de *Faiſceaux*, de *Licteurs*, de *Haches* & d'autres marques de l'autorité Souveraine qu'ils exercent ſur les Peuples qui leur ſont ſoumis. Et quand il veut rendre ſenſible l'indignité du ſupplice du fils d'Horace, *Va*, dit ce Pere, *va Licteur, lie-lui les mains, bande-lui les yeux, va l'executer, ſoit en quelque endroit de cette Ville qu'il vient de ſauver de la domination étrangere, ſoit hors de nos murs, où il vient de terraſſer nos ennemis en la perſonne des trois Curiaces. Et en quel endroit peut-on lui ôter la vie, que ce ne ſoit ſur quelque Monument de ſa Gloire & de ſes Services?*

Car il faut prendre garde que les Images étant bonnes par-tout où l'on peut les employer, elles le ſont particulierement pour émouvoir les Paſſions. Or une maniere aiſée & très-commune de les faire, ces Images, c'eſt de demander à l'Auditeur, *qu'il s'imagine* ou *qu'il ſuppoſe* que telle choſe ſoit arrivée ou qu'elle le fût, ou qu'elle arrive dans la ſuite pour conſideter ce qui en ſeroit reſulté, ou ce qui en reſulteroit encore. Car ce que l'on ſuppoſe ainſi, ce ſont choſes particulieres & ſenſibles.

Aux Images reviennent très-ſouvent les Métaphores, les Hyperboles, & toutes les Comparaiſons. Ainſi la Poëſie eſt toute riche en Images. L'Ecriture-Sainte ne l'eſt pas moins. Comme lorſque Saint Paul déſigne les Juifs *par les branches de l'olivier franc*, & les Gentils *par les branches de l'olivier ſauvage*. C'eſt ainſi que Jeſus-Chriſt même ſe répréſente *ſous l'image du ſep de vigne*, & qu'il répréſente ſes Diſciples *ſous celle des ſarmens*; & toutes les Paraboles *du grain de ſeneve*, *de la ſemence jettée en terre*, *des filets jettez dans la Mer*, *du bon & du mauvais grain*, qu'eſt-ce autre choſe *que des Images*?

Pour revenir du Sacré au Profane, c'eſt par une Image que Ciceron dit noblement à Antoine, qu'il n'eſt pas digne d'être proprietaire du Palais de Pompée: *Pouvez-vous penſer*, lui dit-il, *que vous entrez veritablement chez vous, lorſque vous entrez dans la maiſon de Pompée? A la vuë de ce Veſtibule, de ces pointes de Vaiſſeaux, de ces Trophées, des autres Ornemens qui l'embelliſſent, & qui ſont les Monumens de ſes Victoires, &c.* Et quand il dit à ſes Juges dans la cauſe de Milon, *Que diriez-vous, ſi pouvant reſſuſciter Clodius, je le faiſois revivre pour ſe préſenter devant vous, eſt-il vrai que vous ſeriez bien-aiſe de le revoir?* C'eſt une Image qui ne le cede pas à la précedente.

Nous pouvons dire qu'il y a bien de beaux endroits dans la Harangue pour Ctéſiphon, mais qu'il n'y en a point au-deſſus de celui où l'Orateur fait la peinture du trouble d'Athénes à la nouvelle de la priſe d'Elatée. Il marque la circonſtance du temps, l'émotion des eſprits, l'inquiétude de la nuit, le beſoin de conſeil, la difficulté de trouver quelqu'un qui voulût parler, la cauſe de cette difficulté, les cris du Hérault, dont la voix ſembloit être celle de la Patrie qui reclamoit le ſecours des Orateurs ſes Conſeillers ordinaires, le ſilence de tous, à l'exception de Démoſthéne. Et qu'on ne s'imagine pas qu'il touche cette circonſtance avec quelque air de vanité. » Car s'il n'eût « fallu, dit-il, que des gens attachez à la « République pour parler en cette occa- « ſion, vous vous fuſſiez tous préſentez, « parce que vous l'aimez tous. S'il eût « fallu des Citoyens les plus riches, les « trois cens qui ont cette qualité ſeroient « venus. S'il eût fallu ces deux qualitez «

» enſemble, nous euſſions vû ſe préſenter
» tous ceux qui ont fait de ſi grandes
» avances pour ſauver l'Etat, parce qu'ils
» ne les ont faites, que parce qu'ils lui
» ſont dévoüez. Mais ce n'étoit point alors
» ce que nous avions beſoin. Il falloit un
» homme qui dès le commencement eût
» ſuivi les affaires, qui eût découvert les
» deſſeins de Philippe, qui eût pénétré
» dans ſes vuës, pour vous en inſtruire.
» C'eſt à quoi je m'étois ſeul attaché; ſou-
» venez vous de ce que je vous dis alors.»

En cet endroit, Démoſthéne prie par d'excellentes raiſons, qu'on veüille bien entendre de nouveau ce qu'il avoit dit. On y voit briller l'Eloquence, la Sageſſe, la Prudence, la Connoiſſance des Affaires, la Modération, l'Amour de la Patrie. Son Conſeil fut unanimement approuvé; » Et
» on ne peut pas dire, ajoûte-t-il, que
» je ne fis que propoſer mon avis de vive
» voix, ſans le propoſer par écrit; ni
» que je le propoſai par écrit, ſans me
» charger de l'execution; ni que je me
» chargeai de l'execution, ſans réüſſir. Je
» fis tout, d'un bout à l'autre, & je pris
» ſur moi tout le danger qui vous me-
» naçoit, plus courageux en cela qu'Eſ-
» chine qui me traite de lâche, au lieu
» que lui, qui fait tant le brave, ne parut

que ce qu'il eſt, c'eſt-à-dire un Heros « de Théatre. »

Les Prophéties ſont pleines de ces peintures, & non-ſeulement les véritables; mais celles qui ſont imitées, comme celle du Grand Prêtre Joïada dans l'Athalie de Racine, & celles de la Sibylle dans Virgile. En voilà ſuffiſamment pour les Images.

A l'égard de l'*Oppoſition*, elle conſiſte à oppoſer dans le Diſcours deux choſes l'une à l'autre, pour en montrer la différence. Or on oppoſe, ou les choſes en elles-mêmes, ou les Faits, ou les Preuves, ou les Perſonnes, ou les Mouvemens, ou les Mœurs.

Ainſi Ciceron oppoſe ſes ſentimens à ceux de Verrés ſur ce que doit penſer un homme en Charge. *Que les hommes*, dit il, *penſent différemment les uns des autres! Verrés n'a cru être parvenu aux Charges, que pour s'y livrer à ſes deſirs déreglez; & moi, j'ai cru être obligé de redoubler mes ſoins & mes veilles pour le ſervice de la République.*

Il oppoſe de même la bonté de Marcellus avec les cruautez de Verrés, & la maniere dont Marcellus avoit fait la conquête de Syracuſe, à la maniere dont Verrés l'avoit gouvernée dans un temps de paix, pour montrer que Marcellus devoit être regardé comme le Fondateur de cette Ville, en comparaiſon de Verrés qui devoit en être regardé comme le Déſtructeur. Tite-Live oppoſe la vieilleſſe du grand Scipion à ſa jeuneſſe, pour montrer que l'éclat de celle-là ne répond point à l'éclat de celle-ci. Et Virgile compare l'état hideux où ſe trouve Hector ſe préſentant en ſonge à Enée, avec l'état glorieux où il s'étoit vû chargé de dépoüilles, revenant de mettre le feu aux Vaiſſeaux des Grecs.

On peut voir au Pſeaume premier dans le Pſeautier une maniere excellente d'oppoſer le ſort ou le bonheur de l'homme juſte, au ſort & au malheur de l'impie.

Si les Argumens de l'adverſaire ſont mauvais & que les nôtres ſoient bons, cela paroîtra encore plus, lorſqu'on les oppoſera les uns aux autres. On oppoſe le bonheur preſent à des calamitez paſſées, ou les calamitez preſentes au bonheur paſſé. Démoſthéne oppoſe la maniere dont il a été élevé, à la conduite d'Eſchine dans ſa premiere jeuneſſe.

Eſchine de ſon côté compare la conduite de ſon ennemi à celle des grands hommes dans l'ancienne République, pour en montrer la différence & le mettre ſort au-deſſous. Démoſthéne ſent l'embarras, où le jette ce parallele. Ce qui fait voir la force de ces comparaiſons. Car enfin avouëra-t-il abſolument, qu'il n'eſt pas comparable à ces grands hommes ? Eſchine en conclura qu'il ne merite pas l'honneur qu'on lui a décerné. Que s'il s'égale à des hommes, qu'on mettoit au-deſſus de tous les éloges, cela paroîtra un orgüeil inſupportable. Voici néanmoins comment il s'en tire, en oppoſant ſa conduite à celle d'Eſchine.

Vous nous rappellez, dit-il, le ſou- «
venir des grands hommes de l'Antiquité ! «
Vous faites fort bien, & je vous en «
louë. Mais pourtant il n'y a pas de ju- «
ſtice à abuſer de l'eſtime que l'on con- «
ſerve pour ces illuſtres morts, lorſqu'il «
eſt queſtion de juger du merite d'un «
homme qui vit encore. Car y a-t-il «
quelqu'un qui ne ſçache que, tant que «
les hommes vivent, ils ont toujours des «
envieux ! au lieu que quand nous ſom- «
mes morts, nos ennemis mêmes ceſſent «
de nous haïr. Et on me comparera aux «
Anciens ? Non ſans doute, Eſchine. «
Avec qui donc ? Avec vous-même, «
avec tel autre que vous voudrez, qui «
ſoit encore en vie. En effet eſt-il de «
l'interêt de la République de payer d'in- «

» gratitude les ſervices qu'on lui rend au-
» jourd'hui, à cauſe qu'ils n'égalent pas
» ceux qu'on lui a rendus autrefois & que
» rien ne peut égaler ! Et néanmoins, s'il
» eſt permis de parler, ouï, je puis le dire,
» ma maniere de me conduire reſſemble
» à celle de ces grand hommes. J'ai eu du
» moins les mêmes vuës. Au lieu que
» votre conduite reſſemble à celle de leurs
» envieux ; car ils en ont eu, qui loüoient,
» comme vous faites, leurs predeceſſeurs.
» Tel eſt le caractere de l'envie ! Mais
» vous, qui dites que je ne leur reſſemble
» pas, pouvez-vous dire que vous leur
» reſſembliez ? Et votre frere, leur reſ-
» ſemble-t-il ? Vos autres Partiſans, ont-
» ils quelque rapport avec eux ? Com-
» parez-moi donc avec ceux qui vivent,
» comme on fait en toute autre choſe.
» Pour donner, par exemple, les prix de
» la Poëſie, de la Lutte, du Chant, de
» la Danſe ; on ne va point chercher les
» Anciens, mais ceux qui vivent, & qui
» entrent en Lice. J'ai toujours été pré-
» ſent, quand il a fallu conſeiller le Peu-
» ple. J'ai propoſé mes ſentimens avec
» droiture ; le Peuple les a toujours ſui-
» vis, parce que j'ai penſé comme ces An-
» ciens ; & vous autres, vous n'avez
» jamais paru lorſqu'on avoit beſoin de
» vous,

vous, mais vous avez toujours inſulté «
à la République dans ſes malheurs. «

Il n'y a point de Lecteur qui par lui-même ne puiſſe obſerver que l'oppoſition, dont eſt queſtion ici, n'eſt pas ce qu'on appelle ordinairement *Antith*[illegible]ar celle-ci ne conſiſte qu'en un mot, & l'autre eſt un paralléle ou un contraſte.

Eſchine comparoit Démoſthéne aux Anciens pour le rabaiſſer. Démoſthéne ſe compare lui-même à Eſchine & ſe conſerve dans tout ſon éclat. C'eſt une contrebatterie digne de toute notre attention. Telle eſt la force des Comparaiſons.

Enfin pour finir ce cinquiéme Article, il nous reſte à parler *de la Pompe* ou *de l'apparence de Force*, ou *de Grandeur*, que l'Orateur peut donner à ſes Moyens, pour les rendre plus efficaces. Cela ne conſiſte preſque que dans la bonne Contenance qu'il fait en les débitant. Car c'eſt par exemple, lorſqu'il fait profeſſion de paſſer ſous ſilence beaucoup de choſes; ou parce qu'il a trop de matiere, ou parce qu'il fait grace à l'Adverſaire; tout le monde ſait néanmoins qu'en pareille occaſion il ne laiſſe pas de dire, autant qu'il convient, toutes les choſes mêmes qu'il fait profeſſion de paſſer ſous ſilence.

Une bonne maniere de faire cette bonne

Contenance conſiſte à accorder libéralement à l'Adverſaire bien des choſes qu'il avance, de telle ſorte qu'avec cela, on a encore de quoi le convaincre d'ailleurs. Cette adreſſe conſiſte auſſi dans l'*Ironie*, par laqu[illegible] nous feignons de lui paſſer, ſans peine, même ce qui eſt faux. Cette Ironie donne auſſi un air de Confiance, dont une mauvaiſe cauſe ne paroît pas ordinairement ſuſceptible. Les Amas, & pour ainſi dire les *Conglobations*, produiſent le même effet, parce que c'eſt un moyen de faire croire que nous ſerrons notre Diſcours, à cauſe que l'abondance de la matiere nous oblige à être précis. Ou bien il arrive par-là, que les choſes ainſi entaſſées, paroiſſent plus grandes ou plus fortes.

ARTICLE VI.

De quatre autres manieres de fortifier le Diſcours.

Il nous reſte encore à expliquer quatre manieres de fortifier le Diſcours. La premiere eſt une certaine eſpéce de *Sincerité* indépendante de celle qui conſiſte à dire vrai ; la ſeconde eſt une ſorte de *Simplicité* en apparence, mais qui demande de l'adreſſe ; la troiſiéme eſt l'art de faire dire par une perſonne plûtôt que par une autre, ce que nous voulons dire, & c'eſt ce que l'on appelle communément *Proſopopée*. Enfin la quatriéme conſiſte à adreſſer le Diſcours à d'autres, ou à l'Auditeur; Et c'eſt ce qu'on appelle *Apoſtrophe*.

Pour commencer par la *Sincerité*, dont nous parlons, elle ne conſiſte pas dans la verité de nos propoſitions, mais dans une maniere de dire les choſes, qui laiſſe voir les mouvemens de l'ame, & montre que nous ſommes touchez de ce que nous diſons, ainſi que nous devons l'être. Car comme nous entrons tous aiſément dans les Paſſions de ceux qui nous parlent, lorſqu'ils paroiſſent concevoir & ſentir ce qu'ils diſent, en ſorte que leur Diſcours paroit plûtôt une effuſion de leur cœur qu'une production de leur eſprit, il importe extrémement à l'Orateur, que, par ſon Diſcours même, il paroiſſe pénétré de ce qu'il dit.

Voilà donc ce que l'on demande particulierement aux Prédicateurs, & c'eſt avec raiſon qu'on le leur demande. Mais on le demande auſſi aux Orateurs. Horace le demande aux Poëtes, qui veulent exprimer les caractéres de leurs Perſonnages dans leurs Poëmes; la même choſe eſt neceſſaire auſſi aux Acteurs qui les repreſentent. Boileau l'a dit après Horace,

> *Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez.*

C'eſt à quoi ſatisfait Enée dans le ſecond Livre de Virgile, quand au milieu de ſon récit, il en eſt à l'endroit où la Machine fatale du Cheval-de-bois eſt prête à arriver dans la Ville, *ô ma chere Patrie*, s'écrie-t-il, la croyant voir de nouveau à deux doigts de ſa perte, *ô digne ſéjour des Dieux? que vas tu devenir*! Et Ciceron ne dit-il pas par ce principe, dans la ſeconde Philippique, *Malheureux que je ſuis! mes larmes ſont épuiſées, & toute ma douleur ſubſiſte encore!*

C'eſt de ce principe que viennent dans le Diſcours les *Interruptions*, les *Sens ſuſpendus*, ou les *Phraſes imparfaites*, les *Interrogations*, les *Exclamations*, les *Prieres*, les *Menaces*, les *Imprécations*, & autres figures qui expriment les mouvemens du cœur.

Rien n'eſt plus oppoſé à cette beauté du Diſcours, que les ornemens affectez, les penſées tirées de loin, un trop grand ſoin de cadencer ſon Diſcours, les Antithéſes trop recherchées, les paſſions mêmes, hors de leurs places. Et voilà pourquoi Longin obſerve que *dans les plus grands mouve-*

mens, Démoſthène ſait toujours ce qu'il fait, & qu'il marche avec ſageſſe.

C'eſt dans cet eſprit, que Perſe ſe mocque d'un homme qui s'en va chantant dans les rues pour déplorer ſon naufrage, & pour toucher le monde de compaſſion. *Comment pouvez-vous chanter dans vôtre miſere? Il faut, pour me toucher, que vous verſiez de veritables larmes, & non des larmes artificielles!*

Que s'il faut avoir ſoin de cette ſorte de *Sincerité*, dont nous venons de parler, il n'en faut pas avoir moins de cette adreſſe qui porte avec ſoi un caractere de *Simplicité*; car les hommes ſe repoſent aiſément ſur la foi des perſonnes qui ne paroiſſent point agir par artifice. Il eſt donc de l'interêt de l'Orateur, de paroître n'en point avoir, & de montrer beaucoup de *Simplicité*. Il y réuſſit, lorſqu'il inſinuë que ce qu'il fait, il ne le fait que par de bonnes raiſons, ou qu'il y eſt obligé par quelque neceſſité dont il n'eſt pas poſſible de ſe défendre, comme, par exemple, lorſqu'il paroît ne le dire que pour réfuter les objections de l'Adverſaire, ou pour répondre à ſes reproches & à ſes accuſations.

C'eſt ainſi que Ciceron, contre Cécilius, pour avoir lieu de décrier Hortenſius, ſuppoſe que cet Orateur s'eſt vanté de bien des choſes. Il uſe de la même adreſſe contre Verrés, lorſque, pour avoir lieu de rapporter des traits ſurprenans de ſa lacheté, il ſuppoſe que Hortenſius a réſolu de le défendre par l'éclat de ſes exploits, dont il demandera qu'on faſſe une compenſation avec ſes crimes ; & s'il attaque les mœurs & la conduite de Clodia dans ſa Harangue pour Célius, il montre qu'il y eſt forcé, parce qu'au fond elle eſt la véritable partie de Célius, & qu'elle ne lui a ſuſcité cette affaire, que pour ſe vanger de ce qu'il s'eſt tiré de ſes liens.

La *Proſopopée* conſiſte en ce que l'Orateur fait dire les choſes par un autre, plûtôt que de les dire lui-même. En quoi on prend garde de ne pas faire cette Proſopopée, préciſément pour faire une Proſopopée, mais parce que la choſe doit avoir plus de force dans la bouche d'un autre.

C'eſt l'art que Juvenal & Boileau mettent en uſage, l'un dans ſa troiſiéme Satyre, pour crier contre les vices de Rome ; l'autre dans ſa premiere, pour crier contre certains déſordres de Paris. Ces invectives perdroient une partie de leur force, ſi ces Poëtes les euſſent faites en leur nom. Il falloit qu'ils fiſſent parler des gens qui fuſſent fâchez & mécontens.

C'eſt auſſi l'addreſſe de Ciceron dans les grandes veritez qu'il veut dire à Clodia, car il ne les lui dit pas lui-même, mais il les lui fait dire par un de ſes illuſtres Ayeux. Cela a plus de poids, & cette Dame ne peut répondre ce qu'elle auroit pû dire à Ciceron, qu'*il n'a point d'autorite ſur ſa conduite pour y trouver à redire*. C'eſt l'art auſſi des Poëtes, lorſqu'ils font faire par leur Heros une partie de leur Narration dans les Epiſodes, comme Homere & Virgile l'ont pratiqué. Ce récit a plus de force en même temps, & plus de grace. Nous voyons qu'Homere a encore une pratique qui rentre dans le principe que nous traitons ici. Car s'il veut loüer un Prince Grec, c'eſt par les Troyens qu'il le fait loüer, & il fait réciproquement loüer les Troyens par les Grecs. La loüange eſt bien plus belle dans la bouche d'un ennemi.

C'eſt ainſi encore que Ciceron dit à Catilina : *Ce n'eſt pas moi, c'eſt la Patrie qui vous parle, & qui vous dit, &c.* Et ailleurs, *Si la Patrie me parloit, ſi toute l'Italie s'expliquoit avec moi, ſi enfin la République m'addreſſoit la parole, ne me diroit-elle pas, &c.*

Une autre choſe à obſerver ici, c'eſt que l'*Apoſtrophe* ſert auſſi à fortifier le

Diſcours, en lui ôtant ce qu'il auroit d'offenſant, ou du moins en le diminuant. C'eſt pour cela que l'Orateur parle tantôt aux Juges, tantôt à l'Adverſaire, tantôt à ceux qui paroiſſent le proteger. Comme quand Ciceron addreſſe la parole à Pompée, en plaidant pour Milon. Au reſte, on apoſtrophe non-ſeulement les choſes animées, & qui ont du ſentiment ou de la raiſon, mais encore les choſes inanimées. Comme Moïſe apoſtrophe le Ciel & la Terre. On apoſtrophe les perſonnes abſentes, & même celles qui ſont mortes, la République, un Vaiſſeau, &c. Et de-là viennent ces eſpéces d'Entretiens que l'Orateur a avec ſes Juges, comme dans la Harangue pour Quintius.

C'eſt par ce Principe qu'Ulyſſe, dans Homere, ne punit que ſur Therſite la faute de tous le Grecs, parce que c'étoit un homme haï de tout le monde, en même temps qu'il étoit coupable, & même plus coupable que les autres. Car ce que l'Orateur veut reprocher à l'Auditeur, il eſt de ſa prudence de le reprocher à quelqu'autre, dont la réputation n'intereſſe perſonne, où il faut qu'il faſſe ſi bien ſes reproches en commun, que les particuliers n'ayent pas lieu de s'en offenſer, comme Neſtor, dans le premier de l'Iliade, dit

tout

tout à la fois à Achille & à Agamemnon ce qu'il n'auroit dû dire qu'à l'un ou à l'autre.

Obſervons encore premierement, que pour uſer de cette addreſſe, il faut n'avoir point d'adverſaire qui ſoit capable de la découvrir, autrement il la tournera contre nous en l'expliquant.

Obſervons en ſecond lieu, que le Diſcours aura d'autant plus de force, qu'on y fera entrer un plus grand nombre de ces manieres de le fortifier. Et il eſt bon de ſavoir que ces manieres entrainent avec elles la plus grande partie des figures dont on fait un ſi grand myſtere, & auxquelles on s'amuſe ſi long-temps, quoiqu'il ne ſoit aucunement utile d'en ſavoir ni les noms ni les définitions, non plus que de ſe charger la mémoire des exemples qu'on en donne à l'infini ſans aucune neceſſité. Voilà ce que nous avions à dire ſur la Force du Diſcours. Voyons ce qui en fait la Douceur.

◆

CHAPITRE VIII.

De ce qui fait la Douceur ou l'Agrément de l'Elocution.

ARTICLE PREMIER.

Agrémens du Diſcours qui proviennent des Termes pris ſéparément.

L'AGRE'MENT de l'Elocution dépend du ſoin que l'on prend d'en éloigner ce qui pourroit être déſagreable, & d'y répandre tout ce qui peut faire plaiſir. Or ce qui peut faire quelque plaiſir dans l'Elocution, eſt du côté des Penſées, ou du côté des Mots & des Termes ; & ce qui eſt du côté des Mots, ne dépend quelquefois que des Mots pris ſéparément, & quelquefois cela dépend des Mots pris enſemble.

Premierement les Mots pris chacun en particulier font un Agrément dans l'Elocution, lorſque ſans nous gêner l'eſprit, & ſans qu'il ſoit beſoin de contention, ils nous apprennent quelque choſe de nouveau ; car l'homme eſt toujours bien aiſe d'apprendre, pourvû qu'il n'y ait qu'à apprendre, & qu'il ne ſoit point obligé pour cela de ſe gêner. L'on obſerve que trois choſes donnent cette ſatisfaction à l'eſprit. 1°. La *Métaphore*, où nous voyons qu'un mot que nous ſavions déja avoir une ſignification, peut encore en avoir une autre, à quoi nous ne penſions pas. 2°. L'*Energie*, qui conſiſte à donner par figure, de la vie, du ſentiment, de la raiſon à tout ce qui n'a rien de tout cela ; ce qui eſt fondé ſur ce que l'homme juge preſque de tout, & parle de tout par rapport à lui-même, ou par rapport aux choſes, qui, comme lui, ont de la vie & de la connoiſſance.

Une troiſiéme choſe qui rend l'expreſſion *Lumineuſe*, c'eſt-à-dire plus agreable & plus brillante, c'eſt l'*Antithéſe*, à cauſe que deux choſes contraires ſont plus ſenſibles, lorſqu'elles ſont enſemble & vis-à-vis l'une de l'autre. Elle ſert auſſi à rendre l'expreſſion plus forte.

Ce que nous diſons des Métaphores, qui donnent aux Mots la grace de la nouveauté, il faut l'entendre auſſi de l'*Hyperbole* qui ne va guéres ſans Métaphore, & de la *Comparaiſon*. En un mot, il faut l'entendre generalement de toutes les *Images* qui entrent dans l'Eloquence.

Il y a quatre eſpéces de Métaphores : la premiere emprunte le nom du genre pour le donner à l'eſpéce, comme quand on dit, l'Orateur pour *Ciceron*, ou le Philoſophe pour *Ariſtote*. La ſeconde prend le nom de l'eſpéce pour le donner au genre, comme quand on dit les *Cicerons* & les *Ariſtotes*, pour les *Orateurs* & les *Philoſophes*. La troiſiéme emprunte les termes qui conviennent à une eſpéce pour les appliquer aux autres, comme Virgile applique aux *Abeilles* ce qui ne convient qu'aux *Hommes*. Enfin la quatriéme eſt fondée ſur la reſſemblance des rapports, comme lorſque Saint Paul a dit *que nous cherchons Dieu comme à tâtons*, à cauſe que dans l'obſcurité qui nous environne, & dans la foibleſſe de nos eſprits, la maniére timide dont nous cherchons & devons chercher à connoître Dieu, pour ne pas nous en rapporter à nous ſeuls, reſſemble aſſez à celle dont nous cherchons une choſe matérielle dans les ténébres.

Les bonnes Métaphores ſont une marque de génie & d'eſprit ; car proprement, pour qu'elles faſſent honneur, il faut, que l'Orateur en ſoit le pere, & qu'il ne les tienne point d'un autre. Outre que, pour les mettre au jour, il faut voir le rapport des choſes entr'elles, ou la reſſemblance des rapports. Nous diſons qu'il y a reſſemblance de rapports, non pas quand une choſe eſt ſemblable à l'autre ; mais lorſque l'une eſt dans ſon genre, ce que l'autre eſt dans le ſien. Les applications des paſſages de l'Ecriture ou d'autres Auteurs peuvent ſe rapporter à la Métaphore, comme on le dira en parlant de l'Eloquence de la Chaire. Quant à preſent nous obſervons que c'eſt par la reſſemblance des rapports, qu'on a dit *le Bouclier de Bacchus*, pour dire *ſon Verre* ; & on a dit *le Verre du Dieu Mars*, pour dire *ſon Bouclier*. C'eſt ainſi qu'on peut dire, *l'Epée d'un Curé* pour dire *ſon Breviaire*, & *le Breviaire du Soldat* pour dire *ſon Epée*. On ne peut nier que ce ne ſoit ainſi que Saint Paul a dit *le Bouclier de la Foi*, *la Cuiraſſe de la Juſtice*, *l'Epée de la Parole*, & en general *les Armes de Dieu*.

On ne s'arrête point ici à parler ni de la *Synecdoche*, qui prend la partie pour le tout, ou le tout pour la partie, & qui peut produire l'*Hyperbole* ; ni de l'*Ironie*, qui prend les Termes dans un ſens contraire, & qui a beaucoup de grace ; ni de la *Metonymie*, qui prend la cauſe pour l'effet, ou l'effet pour la cauſe, le ſigne pour la choſe qu'il ſignifie, ou ce qui contient pour ce qui eſt contenu, ou la qualité d'un ſujet pour le ſujet même ;

comme on dit, *votre gloire s'accommode-t-elle de cela*, pour dire, *vous en accommodez-vous.* Toutes ces choſes ſont trop aiſées & trop communes pour s'y arrêter.

Ajoûtons pour l'*Energie*, qu'elle fournit une infinité d'idées & d'expreſſions admirables, comme quand l'Ecriture-même donne *des ailes au Vent*, *des mains aux Fleuves & aux Rivieres* pour les faire applaudir à l'arrivée du Seigneur, & comme quand elle perſonnifie la Miſéricorde, la Verité, la Juſtice, ou enfin, quand elle fait parler le Cheval, le Foudre, & les Tonnerres dans le Livre de Job, ou qu'elle dit dans le même Livre, *Sais-tu qui eſt le Pere de la Grêle ? Sais-tu qui enfante la Neige ?*

C'eſt ſur ce principe, que les Poëtes ont donné de la vie, de la raiſon, de la divinité aux Montagnes, aux Forêts, aux Rivieres ; & c'eſt de-là que ſont venuës les *Dryades*, les *Naiades*, en un mot les Divinitez Payennes, les *Nymphes* des Bois, des Montagnes, de la Mer, des Fontaines & des Rivieres. Quand on dit, *Auſſi-tôt il prend feu*, c'eſt une Energie par le moyen de la *Métaphore* ; lorſqu'on dit, *Cieux ! écoutez ma voix*, c'eſt une autre Energie par le moyen de l'*Apoſtrophe*. Cet endroit d'Horace, *Vaiſſeau, qui t'es chargé de Virgile*, en eſt une ſemblable. *Le Temple tombe & voit par le feu ſa gloire dévorée!* C'en eſt une par le moyen de l'*Hyperbole*. *Il recula comme s'il eût mis le pied ſur un ſerpent*, c'en eſt une par le moyen de la *Comparaiſon*.

Il nous reſte à dire premierement ſur l'*Ironie*, qu'elle ne convient jamais mieux, que pour confondre les orgueilleux. Secondement ſur l'*Antithéſe*, qu'il faut que l'oppoſition y ſoit bien marquée, afin qu'elle ſoit bonne & qu'elle paſſe pour ingénieuſe, telle eſt celle-ci, *Le ſalut des vaincus eſt de n'en point attendre*; ou bien cette autre, *Pauvre au milieu de ſes richeſſes. Il manque de bucher, & ſa Ville eſt en feu!*

Avertiſſons ici le Lecteur, que ce que nous venons de dire dans cet Article, comprend à très-peu de choſes près, tout ce qui concerne *les Expreſſions ou les Penſées ingenieuſes*, qui ne ſont après tout, que les *Métaphores*, les *Energies*, les *Antithéſes*, les *Hyperboles*, les *Apophthegmes*, c'eſt-à-dire, Mots Sentencieux, ou eſpéces de Déciſions prononcées par les gens ſages. Les *Expreſſions imprévuës*, celles auſſi qui méritent ſpécialement d'être regardées comme *nouvelles*, & qui ont lieu dans les railleries, ou dans les alluſions. L'on met de ce nombre les Proverbes, les Equivoques, les Enigmes, les Comparaiſons, les Images, &, comme nous l'avons déja dit, les Applications de quelque endroit d'un Auteur Sacré ou Profane, ou les Alluſions qu'on y peut faire.

Le Pere Bouhours a cru être le premier qui eût traité cette matiere : mais Ariſtote l'avoit traitée de point en point avant lui, dans le Chapitre 10 du troiſiéme Livre de ſa Rhétorique *. C'eſt là que ce Philoſophe nous avertit *Que toutes ces choſes demandent du génie, & qu'il faut s'y être exercé de longue main, & que de s'en ſervir à propos ou d'en donner les moyens, cela n'appartient qu'à la Rhétorique*. Auſſi explique-t-il les principales qualitez que doivent avoir ces Ornemens, ſi l'on veut qu'ils ſoient goûtez. Ce que l'on dit, doit convenir de telle ſorte, que la Penſée ou le Sentiment ne paſſe pas pour une choſe dite en l'air ; il faut auſſi qu'on l'exprime heureuſement, afin qu'on ne la regarde pas comme une choſe dite à l'ordinaire. Par exemple, la Métaphore, ſelon lui, ne doit être ni trop commune, parce qu'elle ne toucheroit pas ; ni tirée de loin, parce qu'elle ne ſeroit point entenduë. Il faut que l'Energie ou l'Image mette les choſes devant les yeux, & qu'elle faſſe une peinture également courte & ſenſible. Il eſt à propos que dans les expreſſions imprévuës, l'eſprit agreablement ſurpris, préfére celle qu'on lui préſente, à celle qu'il avoit attenduë. Les Alluſions qui ont un ſens apparent & un autre qui ni paroît pas, doivent être exactes dans les deux ſens; les Equivoques doivent répeter deux fois le même mot en deux ſignifications différentes, ou que le même mot n'étant prononcé qu'une fois, puiſſe également avoir deux rapports ou deux ſignifications.

---

* Rhet. L. 3. c. 10. p. 406. Trad. de Caſſandre.

Telle fut la réponſe d'un grand Seigneur, qui ayant longtemps été favori de ſon Prince, & n'étant plus ſi fort en crédit, trouva ſur les degrez, comme il deſcendoit de chez le Roy, ſon nouveau Concurrent qui montoit, & qui lui demanda ſi chez le Roy il y avoit quelque choſe de nouveau: *Rien du tout*, dit-il, *ſinon que je deſcens, & que vous montez.* Ariſtote ajoûte fort à propos, que faute de prendre garde à ces Regles, on tombe dans le *Style froid* & dans le *Style pueril*; on donne dans *l'enflure* ou dans une obſcurité déſagréable, ou dans des phraſes embaraſſées. En un mot, l'Elocution n'a ni la netteté, ni la pureté, ni l'élégance, ni la beauté, ni la grandeur qui lui convient. Au lieu qu'en gardant ces Regles, on ſera dans le caractere de Craſſus, dont *les penſées*, ſelon Ciceron, *étoient ſi vrayes, ſi ſaines, ſi ſurprenantes, ſi imprévûës, ſi peu communes, ſi naturelles, ſi éloignées de tous les faux ornemens, & de tout ce qui eſt pueril, qu'on ne pouvoit rien concevoir de plus parfait.*

Cette idée de l'Eloquence de Craſſus, eſt l'idée en même temps du Style Attique, c'eſt-à-dire, *d'une perfection de Style, qui parmi les Grecs étoit ſpecialement propre aux Athéniens*, & qui dans chaque langue, peut convenir à tout bon eſprit, qui voudra ſe donner la peine d'en connoître le génie & de le poſſéder. En ſorte que dans toutes les langues, il peut y avoir de vrais Attiques. Il n'y a point en cela plus de myſtere, mais cela ſeul eſt quelque choſe de fort grand, puiſque c'eſt toute l'Eloquence.

Comme le Pere Bouhours a traité la même matiere qu'Ariſtote, il ne faut pas être ſurpris qu'il en ait donné les mêmes Regles. Elles ſont les mêmes, quoi qu'exprimées un peu diverſement. Ce Pere veut en effet qu'une penſée, pour être bonne & ingénieuſe, *ſoit fondée ſur la verité*, particulierement *dans un ſujet ſérieux & moral, dans une Hiſtoire ou dans une Prédication*, & lorſqu'il faut rendre raiſon de quelque choſe. Il demande même qu'elle ait *de la juſteſſe*, qui eſt une verité plus exacte ; & par conſéquent, qu'on puiſſe dire qu'*elle n'a rien de faux*. Il exige qu'outre la verité qui contente l'eſprit, *elle ait quelque choſe qui le frappe & le ſurprenne*, ce qui ne manque pas d'arriver, *quand il y a du nouveau* dans la penſée en elle-même, ou dans le tour. Il y établit qu'il y faut de l'*Elevation*, de la *Grandeur*, de la *Force* ; il y veut de l'*Agrément*, & même de la *Délicateſſe*, c'eſt-à-dire, que *la penſée ait quelque choſe de myſtérieux* que l'eſprit ſe plaiſe à développer, ou qu'il faille quelque fineſſe d'eſprit pour la produire. Il y veut de la *Netteté*, cela ſuppoſe qu'elle ſoit *Naturelle*, qu'elle n'ait rien d'*outré*, rien d'*exceſſif* ou d'*enflé*, qu'elle ſoit *éloignée de toute affectation, de toute ſorte de raffinement, de tout ce qui ſent l'Art, de tous ces Brillans qui n'ont rien que de pueril ; enfin du Phœbus & du galimathias*. Il donne des exemples de tout ce qu'il avance, dans des Métaphores, dans des Energies, dans des Oppoſitions, & dans toutes les autres choſes dont nous venons de parler.

Non-ſeulement donc Ariſtote & le Pere Bouhours conviennent dans la matiere, mais encore dans les Préceptes qu'ils en donnent. Cela ſoit dit, non pour diminuer le mérite du P. Bouhours, mais pour aſſurer la bonté de ſon Ouvrage.

Il y a un autre genre de penſées ingénieuſes, qui dépendent plûtôt de la maniere de penſer ou de concevoir une choſe, que des termes & de l'expreſſion; on peut donner pour exemple, ce Mot d'un Orateur, à qui on faiſoit un crime d'être l'Auteur d'un Decret qu'il avoit fait, y étant forcé par les neceſſitez de la Guerre. *Ce n'eſt pas moi*, dit-il, *qui le fis, ce fut la Guerre.*

On peut placer au même rang celle-ci: *Pour bien ſervir le Public, il faut avoir quelquefois le courage de lui déplaire.* Ou bien celle-ci, qui n'eſt pas univerſelle comme la précedente, mais ſinguliere: *Il ne fut jamais Juge de profeſſion, mais ſa vertu le rendit Arbitre de toutes les grandes Affaires.*

ARTICLE II.

Du tour Périodique, de l'Elégance, & de l'Harmonie du Diſcours.

On ne peut douter que ce qui rend le Diſcours facile à retenir, auſſi-bien qu'à prononcer, ne contribuë en même temps à lui donner de la douceur, & à le rendre agréable. Il faut penſer & dire la même choſe de ce qui le rend harmonieux, & y jette une eſpece de ſymmetrie, qui fait que les Phraſes ſe répondent les unes aux autres, de telle maniere qu'il en réſulte quelque ſorte de compartiment, à peu près comme celui que l'on remarque dans les Parterres ou dans les Ouvrages de Marqueterie.

Or ce qui rend l'Elocution aiſée, & auſſi facile à retenir par cœur, qu'à prononcer, c'eſt la *Période*, & la Période dépend de la *Circonduction*, puiſque c'eſt un tour ou un circuit qu'on donne à ſes penſées ou à ſes paroles, ce qui ſe fait, lorſqu'au lieu de dire ſa penſée toute ſimple, comme elle ſe préſente, on ne l'énonce qu'après avoir parlé ou du *Genre*, ou du *Tout*, ou du *Contraire* ou du *Semblable* de ce que nous voulons énoncer; ou lorſque nous le diviſons en ſes parties, ou quand nous en marquons les divers degrez, ou lorſque nous faiſons obſerver non-ſeulement les qualitez bonnes ou mauvaiſes qu'il a, mais encore celles qu'il n'a pas; ou lorſque l'on touche la raiſon de ce que l'on avance, ou les effets, ou d'autres circonſtances; enfin lorſque nous uſons de Phraſes ſynonymes, pour dire mieux ce que nous croyons n'avoir pas aſſez bien exprimé du premier coup, & que nous lions & uniſſons enſemble, par des particules & liaiſons convenables, diverſes Phraſes qui pourroient abſolument être ſéparées, & qui en effet doivent l'être en certains endroits, parce qu'il n'eſt point à propos de parler toûjours par Périodes.

Pour nous faire mieux entendre, diſons avec Ariſtote, que la *Période eſt un ſens complet, qui a un commencement & une fin, qui font enſemble une juſte étenduë.*

On appelle *Commencement*, une ou pluſieurs Penſées, qui en font attendre une ou pluſieurs autres; la *Fin* eſt cette penſée, ou ces penſées que l'on attend, & qui étant prononcées, donnent lieu de reſpirer, à celui qui parle & à celui qui l'écoute.

Prenons, par exemple, cette penſée: *Dieu comble de ſes miſéricordes l'homme de bien*, afin de lui donner du tour ou un circuit; je prends ſon contraire, & je dis: *Dieu punit l'impie en bien des manieres, & il comble de ſes miſericordes l'homme de bien.* On voit en cela un *Circuit*, on voit un *Commencement*, on voit une *Fin*, on voit par conſéquent une *Période*, où il eſt bon de diſtinguer les deux parties dont elle eſt compoſée, & d'obſerver qu'étant de la longueur dont elles ſont, on les appelle *Membres*, au lieu que quand elles ſont plus courtes, on les appelle *inciſes*, tels ſont ces mots, *Dieu dit, & tout fut fait.*

Lorſque le commencement d'une Période ne contient qu'une Penſée, non plus que ſa fin; on l'appelle *Période ſimple*; celle qu'on vient de voir peut ſervir de modele. Mais ſi le commencement ou la fin, ou l'un & l'autre, diſent pluſieurs choſes, alors on l'appelle *Période composée*; par où on conçoit qu'elle peut avoir trois ou quatre membres, elle peut même aller juſques à huit.

Celle que nous venons de voir, peut aiſément en recevoir quatre, ſi à chacune des deux penſées qu'elle a déja, on ajoûte quelque raiſon pour l'appuyer en diſant: *Comme la Juſtice de Dieu pourſuit l'impie, parce qu'il s'obſtine à l'irriter par ſes crimes; de même il comble de ſes miſericordes l'homme pénitent, parce que ſa Bonté eſt infinie.*

Ce ſont ces Périodes de quatre membres, que l'on nomme *Périodes quarrées*, lorſque ces membres ſont à peu près égaux. On les appelle auſſi *Périodes rondes*, à cauſe de leur perfection, parce qu'elles roulent, pour ainſi dire, & marchent bien. Rien n'eſt plus propre, ſelon nous, à fournir des exemples de Périodes quarrées que la Poëſie, puiſque contenant des Périodes de quatre Vers, on ne peut conteſter que les membres n'en ſoient égaux. Telle eſt celle-ci de Corneille,

> *Pour grands que ſoient les Rois, ils ſont ce que nous ſommes:*
> *Ils peuvent ſe tromper comme les autres hommes;*
> *Et ce choix ſert de preuve à tous les Courtiſans,*
> *Qu'ils ſavent mal payer les ſervices preſens.*

Les Stances composées de Vers inégaux, ſont des exemples de Périodes dont les membres ſont inégaux. Il n'y a qu'à rompre la meſure du Vers, ce ſera de la Proſe.

Les regles des Périodes ſont, 1°. Qu'elles ne ſoient point trop courtes par la briéveté de leurs membres, qui, étant au nombre de deux au moins, ne paſſeroient pourtant que pour un ſeul, composé de deux Inciſes, s'ils étoient ſi courts, & ne ſeroient plus regardez comme une Période, mais comme un membre unique. 2°. Il faut qu'elles ne ſoient point trop longues, & par conſéquent qu'elles ne paſſent pas la longueur de huit grands Vers. 3°. Il faut que le cours de la Période ne ſoit point interrompu par quelque choſe qui n'appartienne ni à ſon commencement,

mencement, ni à ſa fin, comme ſont quelquefois des *Parenthéſes* trop longues. 4°. Les Périodes doivent être fort variées, ſoit par le nombre différent de leurs membres, ſoit par la diverſe longueur des membres mêmes. 5°. Obſervons que le Latin & le Grec aiment aſſez le ſtyle Périodique, c'eſt une des ſources de la dignité qui regne ſi fort dans Démoſthéne & dans Tite Live, ainſi que nous l'avons déja obſervé. Le François paroit moins s'en accommoder. En quelque Langue que ce ſoit, on ne peut point toujours employer la Période. Les Paſſions, la vivacité, le feu du Diſcours répugnent à ces liaiſons qui uniſſent les parties des Périodes. Leur place naturelle eſt dans les Exordes & dans les endroits les plus tranquilles du Diſcours, dans les loüanges ou dans les invectives qui font partie de la Péroraiſon; & en tous ces endroits même il faut prendre garde à l'affectation.

Nous croyons, ſans blâmer ceux qui ſuivent une autre méthode, que c'eſt par la compoſition des Périodes, qu'on peut utilement faire commencer les jeunes Rhétoriciens. On leur fournit deux ou trois fois une penſée détachée qu'on leur fait mettre en Période, par exemple celle-ci: *L'orgüeil d'un Orateur qui ſe vante,* *eſt fort odieux*; on leur montre à prendre leur circuit, *parce qu'en general toute vanité eſt odieuſe*, à plus forte raiſon *la vanité de l'Orateur*. On leur fait chercher la cauſe de l'une & de l'autre partie : c'eſt que *les hommes ne ſouffrent pas volontiers qu'on s'éléve en rien au-deſſus d'eux*, & ſur-tout *en fait d'eſprit & d'éloquence*.

Ainſi peut-on leur faire dire, que *la France ne le céde à aucun autre Etat*, en donnant à trouver que ce ſont trois choſes qui font ſur-tout la gloire d'un Royaume ; *la Religion*, *les Lettres* & *l'Art Militaire*. On leur fera dire de même que *l'éclat de la Naiſſance* ou *la Nobleſſe* eſt un grand avantage, & on leur fera dire que *cela ne laiſſe pas d'être, quoique le Peuple penſe autrement*. Ou bien par ſimilitude, *parce que la Nobleſſe eſt comme une lumiere qui met la Vertu & le Merite dans tout ſon jour*; ou bien on leur apprend à établir la même choſe *par l'eſtime qu'en font toutes les Nations*; ou par le fondement de cette eſtime, puiſque ce ſont les belles actions des Ancêtres. On peut leur faire dire enſuite, quelles ſont les prérogatives que la Nobleſſe donne ordinairement, & quels ſont les inconvenients dont elle garentit les perſonnes de Qualité.

La raiſon que nous avons d'approuver

cette méthode, eſt que des jeunes gens l'ont à peine pratiquée deux ou trois fois, qu'ils ſe trouvent en état de faire des compoſitions où l'on fait entrer pluſieurs penſées qui ſont une ſuite les unes des autres, & qu'ils prennent ainſi l'idée du Diſcours. C'eſt alors que viennent les petits Diſcours où il s'agit d'amplifier quelque choſe ou d'exciter les Paſſions. C'eſt-là que ſe font de petits Exordes, de petites Confirmations, de petites Péroraiſons; après quoi on donne de grands Sujets, qui demandent dans chacune de leurs parties une juſte étenduë. Dans toutes ces occaſions on a lieu de s'exercer à l'abondance, à la pompe, à la richeſſe & à la force de l'Elocution.

En parlant de la Période, il eſt naturel de parler du *Trait Oratoire* qui y a beaucoup de rapport. On appelle ainſi *une penſée compriſe avec art en autant de membres, ou en autant d'inciſes, qu'un homme en peut commodément prononcer tout d'une haleine*: ou bien, c'eſt un amas de pluſieurs membres ou de pluſieurs inciſes, dont chacun contient un fait différent, ou une penſée différente, & qui ſont liez enſemble par une même figure, quelle qu'elle ſoit, étant tous énoncez, par exemple, avec interrogation, ou avec affirmation, ou avec négation, ou d'une autre maniere.

Il y a donc deux ſortes *de Traits Oratoires*; l'un, qui ne contient qu'une penſée déduite en pluſieurs membres; l'autre, qui dans chaque membre contient une penſée ou un fait particulier. On a un exemple du premier dans ces paroles : » Si la République étoit dans un » temps de Paix, ſi elle n'étoit point dans » l'agitation, ſi nous n'avions point d'af- » faires ſur les bras, s'il n'y avoit rien » à craindre, ſi nous étions loin du dan- » ger, ſi l'ennemi n'étoit point ſur nos » Frontiéres, nous pourrions alors ſoutenir » qu'il ne faut toucher ni à nos Loix, ni à » nos Uſages, ni à nos Coutumes, & qu'il » faut demeurer comme nous ſommes. On voit que toutes ces différentes phraſes ne ſignifient rien, ſinon *qu'en temps de Paix il ne faut rien innover.* Et l'on pourroit faire un Trait Oratoire de la penſée oppoſée, qui dit que *la Guerre donne lieu à des nouveautez.*

On a un exemple de l'autre Trait Oratoire dans ces paroles de Ciceron, » Pom- » pée ſe prépare à la Guerre à la fin de » l'Hyver, entre en Campagne au com- » mencement du Printemps, & ſans que » rien ſoit capable de le détourner, ni l'avarice pour amaſſer des richeſſes, ni « la paſſion pour ſatisfaire à ſes plaiſirs, « ni la beauté & l'agrément des lieux « pour s'y amuſer, ni la célébrité des Villes « pour attirer ſa curioſité, ni les travaux « & les fatigues pour lui faire prendre du « repos, il bat les ennemis & vient à bout « d'achever la Guerre au milieu de l'Eté? «

Un Trait Oratoire eſt quelquefois ſuivi d'un ſecond, & le ſecond d'un troiſiéme; mais pour bien faire, il faut que la figure y ſoit différente, enſorte que l'un ſe faſſe par interrogation, l'autre par affirmation; ou l'un par un nom, l'autre par un pronom, ou enfin qu'il y ait quelqu'autre changement.

Ainſi, après avoir dit: » Vous avancez que Philippe n'en veut point à la liberté « de la Grece! Que fait-il donc, lorſqu'il « prétend que l'Eubée eſt à lui? Que fait- « il, lorſqu'il éleve des Citadelles pour « moleſter nos frontieres? Que fait-il, « lorſqu'il s'empare de la ville d'Orée? « Que fait-il, lorſqu'il raſe la ville de « Porthme? Que fait-il, lorſqu'il établit « à Orée Philiſtide? Que fait-il, lorſqu'il « met Erétrie ſous la domination de Clitarque? « Après avoir dit tout cela, on « pourroit continuer. » Oüi, Meſſieurs, quand Philippe ſe rend maître des Illy- «

» riens & des Triballes, quand il renverſe
» les Républiques de la Grece; lorſqu'il
» ſe pourvoit de tant de Troupes; lorſqu'il
» corrompt les Ambaſſadeurs des Villes
» libres, alors, alors il fait la guerre,
» non-ſeulement à ceux qu'il attaque, il
» la déclare, il la fait même à leurs voiſins.
Voilà un ſecond Trait Oratoire, qui pourroit être ſuivi d'un troiſiéme, & qui ſeroit tourné d'une autre façon.

La beauté de ces Traits continuez eſt ſenſible. Ils brillent, ils ſont pleins de force, & capables d'enlever les Auditeurs. Les Sermons d'un fameux Prédicateur* en ſont remplis. Tel eſt celui-ci dès le commencement de ſon Sermon pour le Mercredy des Cendres. » Que pourrois-je
» donc annoncer de plus conſolant, que
» la Loi du Jeûne, à des Pécheurs qui
» vont y trouver des moyens de Péniten-
» ce, à des Juſtes, qui vont y découvrir
» de nouvelles voyes de perfection, à des
» Ames foibles, &c.

Joignons à ces Exemples, ceux qui nous ſont préſentez dans le Chapitre onziéme de l'Epître aux Hebreux. On peut dire que ce Chapitre contient au moins quatre grands Traits Périodiques, qui roulent tous ſur les merveilleux effets de la Foi,

---

* M. l'Evêque de Cl.

& qui occupent depuis le ſecond Verſet juſqu'au trente-deuxiéme. Ils commencent tous, & ils ſont tous continuez de la même maniere; c'eſt-à-dire, par ces termes: *C'eſt par la Foy, &c. C'eſt par la Foy, &c.* Mais de temps en temps ils ſont ſéparez les uns des autres par des Réflexions proportionnées à la grandeur du ſujet. Il n'y a rien en ce genre de plus digne d'être lû.

Mais après avoir ainſi expliqué ce qui regarde la Période & le Trait Périodique, l'ordre veut que nous parlions de cette eſpéce d'Elégance, que les Latins nomment la *Concinnité* du Diſcours, & en même temps de l'harmonie, qui a certainement une force merveilleuſe, comme il paroît par les Concerts d'Inſtrumens, qui font de ſi fortes impreſſions ſur ceux qui les entendent. Car ſi des ſons, qui ne diſent rien à l'eſprit, & ne préſentent aucune idée, peuvent faire de ſi grands effets; que ne fera point un Diſcours qui joindra l'harmonie à la beauté des expreſſions & des penſées? C'eſt une Réflexion que nous devons à Longin.

Les Latins, auſſi-bien que les Grecs, ont diverſes choſes qui contribuent à l'harmonie de leur Elocution; quelques-unes de ces choſes ne conviennent point au François, & quelques-unes lui conviennent.

Ils ont premiérement des Pieds compoſez de Syllabes longues & de Syllabes bréves, qu'ils arrangent dans la Proſe, comme les Poëtes les arrangent dans les Vers, mais il les arrangent diverſement, & ils varient cet arrangement pour le cacher, au lieu que, à quelque choſe près, il eſt toujours uniforme dans les Vers, & il y eſt toujours ſenſible, ſi les Vers ſont bons. Voilà ce que n'a pas la Langue Françoiſe; elle ne l'a pas même dans les Vers, puiſque, ſans prendre garde ſi les Syllabes ſont longues ou bréves, c'eſt ſeulement leur nombre, la céſure & la rime qui font nos grands Vers, en prenant garde pourtant de ne pas aſſembler pour la rime feminine, une pénultiéme longue avec une pénultiéme bréve, lorſque la différence eſt trop ſenſible. Ce qui peut auſſi s'entendre de la finale dans la rime maſculine.

Les Grecs & les Latins ont encore dans leur Proſe les Conſonances ou les Rimes à la fin des membres d'une même Période, ce que nous ne pouvons mettre en uſage dans la Proſe Françoiſe, parce que c'eſt le caractére le plus ſenſible de tous nos Vers.

Mais après cela les Latins & les Grecs ont le choix des termes les plus beaux & les

les plus ſonores ; ce que nous pouvons avoir auſſi-bien qu'eux ; ils ont l'arrangement qu'ils donnent aux Mots pour éviter le concours trop rude des Conſonnes ou des Voyelles, ou pour ſe le donner au beſoin ; c'eſt en quoi nous pouvons pareillement imiter leur ſoin & leur attention. Ils ont l'égalité ou l'inégalité des Phraſes qui ſe répondent les unes aux autres, & le mélange qu'on peut faire des plus longues avec les plus courtes, de telle ſorte que ce mêlange faſſe une eſpéce de ſymmétrie ; c'eſt un avantage que le François peut avoir comme le Latin. Ils ont des Phraſes différentes entre elles, où l'on voit divers Noms qui ſe répondent aux mêmes Cas, ou des Verbes différents, qui ſe répondent aux mêmes Temps.

On peut prendre une idée de tout cela dans cette Phraſe de Ciceron : » Comparez, Meſſieurs, la paix dont Syracuſe « a joüi ſous Verrés, avec la guerre que « Marcellus fut obligé de faire à cette « Ville ; comparez la Cour déréglée du « Gouverneur, avec l'Armée invincible « du Conquerant ; le ravage que le pre- « mier y a fait à ſon arrivée & pendant « ſon ſéjour, avec l'entrée triomphante, « mais pourtant pacifique du ſecond lorſ- «

» qu'il s'en fut rendu maître ; & vous pro-
» noncerez ſans héſiter, que le Vainqueur
» de Syracuſe en a été comme le Fonda-
» teur, & que le Gouverneur qui la de-
» voit entretenir dans ſon état floriſſant,
» en a été l'Ennemi & le Deſtructeur.
On pourra joindre à cet exemple, celui que nous avons rapporté de Démoſthéne, & où cet Orateur ſe compare à Eſchine dans ſa Harangue pour Ctéſiphon.

Ces mêmes agrémens ſe trouvent dans les Sermons & dans l'Ecriture-Sainte. On les remarque ſenſiblement dans ces paroles d'un fameux Prédicateur qui exprime la ferveur d'une perſonne à faire pénitence, lorſqu'elle eſt bien pénétrée de l'énormité de ſes fautes. » Ah ! dit-il, ce
» n'eſt point ſon temperament qu'elle
» conſulte, ce ſont ſes beſoins ; ce n'eſt
» pas la Nature qui agit, c'eſt la Grace ;
» ce n'eſt pas la foibleſſe humaine qui
» opére, c'eſt le doigt de Dieu qui la
» ſoutient, &c.

La même choſe paroît ſenſible dans cet endroit de Saint Paul, où chaque penſée qu'énonce l'Apôtre, en a une autre qui lui répond avec un parfait rapport, comme l'obſerve Saint Auguſtin, ce qui fait une longue ſuite & une grande variété, accompagnée d'une admirable bienſéance. » C'eſt pourquoi, dit Saint « Paul, comme nous avons des dons différens, « ſelon la grace qui nous a été « donnée; Que celui qui a reçû le don de « Prophétie, en uſe ſelon l'analogie & « la regle de la Foi. Que celui qui eſt « appellé au miniſtére de l'Egliſe, s'attache « à ſon Miniſtére. Que celui qui a « reçû le don d'enſeigner, s'applique à « enſeigner. « Il en eſt ainſi du reſte qu'on peut voir au Chapitre 12 de l'Epitre aux Romains. Tout cet endroit commence au 6ᵉ verſet, & finit au 17ᵉ, où Saint Auguſtin admire même la chûte de ce Trait Oratoire. Nous l'appellons ainſi, parce qu'en effet on peut dire que c'en eſt un. Cette chûte ſont ces mots-ci, très-nombreux en Latin: *Non alta ſapientes, ſed humilibus conſentientes*, c'eſt-à-dire, *N'aſpirant pas à ce qui eſt élevé; mais vous accommodant à ce qu'il y a de plus humble.* S. Auguſtin joint à cet endroit un autre du Ch. 13. au 7ᵉ verſet, dont il a remarqué auſſi cette chûte, *Nemini cuiquam debeatis, niſi ut invicem diligatis*, c'eſt-à-dire, *Ne demeurez redevables à qui que ce ſoit, que de l'amour que l'on ſe doit ſans ceſſe les uns aux autres.* On peut ici juger combien eſt grande la ſimplicité de ceux qui diſent, *qu'ils prêchent ſimplement comme Saint Paul!*

C'eſt là tout ce que nous croyons pouvoir contribuer à l'harmonie & à la *Concinnité*, c'eſt-à-dire, à l'Elegance du Diſcours dans la Langue Françoiſe; avantage très-eſtimable lorſqu'il eſt bien placé & exempt d'affectation. Mais il arrive quelquefois que, faute de le bien entendre, on tombe dans le défaut de faire des Vers en Proſe : ce qui a toujours paſſé pour vicieux dans les Langues.

ARTICLE III.

De ce qu'on appelle ſpecialement Grand ou Sublime dans le Diſcours.

Ce qu'on appelle particulierement *Grand* ou *Sublime* dans le Diſcours, eſt une eſpéce de traits qui frappent, & qui quelquefois ſont compris en un ſeul mot, ou du moins en très-peu de mots. On le diſtingue de ce qu'on nomme *Style Sublime & Magnifique*, à cauſe que ce dernier eſt quelque choſe de plus étendu, & que ſes forces ne ſont point ainſi ramaſſées. Nous avons attendu, pour en parler, que nous fuſſions preſque à la fin de cette Rhetorique, par cette conſidération, que ce qui porte par excellence le nom de *Grand*, ne peut être bien connu que de ceux qui ſe ſont un peu familiariſez avec les myſteres de l'Art, quoique tous ſoient également capables d'en reſſentir les effets.

Pour commencer par en donner l'idée, nous diſons qu'on appelle Grand ou Sublime ſpécialement, ces endroits, comme nous l'avons déja marqué, qui nous élévent l'ame & nous inſpirent de grands, ou ſi l'on veut, de nobles ſentimens. C'eſt en cela que ſon eſſence paroît conſiſter. Pour ce qui eſt de l'admiration qu'il nous donne, de l'étonnement qu'il nous cauſe, des raviſſemens & des tranſports où il nous jette, de la joye qu'il produit dans les ames, de la haute opinion qu'il leur fait concevoir d'elles-mêmes, ſans néanmoins les porter à un ſot orgüeil, ce ſont les ſuites, & pour ainſi dire, l'appanage du Sublime.

Il y a cinq ſources de ce Sublime, qui ſont l'élévation de la Penſée, le Pathétique, la nobleſſe de la Diction, l'extraordinaire dans les Figures, & l'arrangement des Paroles, qui y produit le nombre & l'harmonie.

De ces cinq ſources, les deux premieres tiennent plus de la Nature que de l'Art, parce qu'elles viennent ſur-tout de la grandeur d'ame, qui eſt plûtôt un preſent du Ciel, qu'une qualité que l'on puiſſe acquerir. Cependant on peut nourrir ſon eſprit au Grand, ſi on s'accoutume, & ſi, pour ainſi dire, on ſe roidit de bonne heure à n'eſtimer que ce qui eſt eſtimable, c'eſt-à-dire, la Vertu; & à ne craindre que ce qu'une ame noble doit apprehender, c'eſt-à-dire, le Vice.

Il n'eſt pas néceſſaire que ces ſources du Sublime concourent toutes enſemble pour jetter cette Grandeur dont nous parlons dans le Diſcours. Elles font leur effet chacune ſéparément. Leur concours eſt ſeulement néceſſaire pour le Sublime parfait.

Ainſi on ne peut nier que, malgré la ſimplicité qui eſt preſque par-tout dans l'expreſſion de quelques Vers que nous allons rapporter, toute la Penſée n'en ſoit Grande & Sublime. Ils ſont de Racine, les voici,

O Sageſſe, ta Parole
Fit éclorre l'Univers;
Poſa ſur un double Pole
La Terre au milieu des airs.
Tu dis, & les Cieux parurent,
Et tous les Aſtres coururent
Dans leur ordre ſe placer.
Avant les ſiécles Tu regnes;
Et qui ſuis-je, que Tu daignes
Juſqu'à moi Te rabbaiſſer?

Il n'y a dans ces Vers, que le terme *éclorre*, qui ſoit Métaphorique. On peut dire néanmoins que le troiſiéme Vers fait une image à l'eſprit ; on peut ajoûter que le cinquiéme a la même magnificence que ces paroles de la Geneſe, *Dieu dit que la Lumiere ſe faſſe, & la Lumiere ſe fit.* Ce même Vers & le ſixiéme qui le ſuit, ont auſſi une énergie, en ce qu'ils donnent de la vie en quelque façon au Ciel & aux Aſtres.

Ces ornemens rendent l'expreſſion noble & grande. On la rend telle encore, lorſqu'au lieu du terme Simple, s'il eſt trop commun, on employe la Périphraſe ; ou lorſqu'au lieu de la Périphraſe, ſi elle eſt trop populaire, on ſe ſert du terme Simple, qui ne l'eſt pas. C'eſt ainſi qu'on dit, *le Lieu Saint*, ou *la Maiſon de Prieres*, pour dire *l'Egliſe*, ou bien *la Cité Sainte* pour dire *Sion* ou *Jeruſalem.* On dit de même, *cet homme eſt la honte* ou *l'opprobre de ſa maiſon*, pour dire qu'il la déshonore par ſa mauvaiſe conduite. C'eſt enfin par une expreſſion de cette eſpéce, que quelques Hiſtoriens ont appellé la Reine Frédegonde, *la Furie de la Maiſon Royale*, pour les meurtres qu'elle commit. Juſqu'ici il y a lieu de connoître que le Sublime peut ſe trouver dans l'Expreſſion, auſſibien que dans la Penſée.

Mais une Paſſion noble peut avoir auſſi beaucoup de Grandeur. Telle eſt l'Intrépidité ; tel eſt le courage dans la défenſe d'une bonne cauſe. On peut s'en convaincre par des Vers de Racine, que nous avons déja rapportez, autres pourtant que ceux que l'on vient de voir ; & qui ſont d'une ſublimité parfaite. Ce ſont ces quatre-ci,

Le Dieu qui met un frein à la fureur des flots,
Sait auſſi des méchans arrêter les complots :
Soumis avec reſpect à ſa Volonté ſainte,
Je crains Dieu, cher Abner, & n'ai point d'autre crainte.

Nous obſervons dans ces Vers l'élévation de la Penſée, par l'idée de Dieu qui met un frein à la fureur des flots, & qui arrête auſſi aiſément les entrepriſes des méchans. Nous y obſervons le Pathétique dans la ſoumiſſion à la volonté de l'Etre Souverain, comme auſſi dans la crainte filiale qu'on a pour lui, & qui affermit le cœur contre la crainte de tout ce que les hommes ſeroient capables de faire. On y voit la nobleſſe de l'expreſſion, le tour de la Phraſe, la Diction, les Images ! *Mettre un frein à la fureur des flots* ; *Les complots des méchans* ; L'article *Le* mis contre l'ordinaire au nom de Dieu ; ces deux mots, *Sa volonté*, qui devancent le Subſtantif *Dieu* du quatriéme Vers, d'où ces deux termes dépendent ; *La crainte de Dieu*, qui exclut *toute autre crainte*. Il n'y a rien là, qui ne ſoit grand. Et comme ce ſont de très-beaux Vers & très-nombreux, on ne peut douter *de leur harmonie*. On y voit donc les cinq ſources du Grand toutes réünies enſemble.

En traitant des Argumens, nous avons cité le fameux ſerment de Démoſthéne, comme un Argument tourné d'une maniére toute nouvelle & ſinguliére. C'eſt lorſqu'il jure par les Manes de ces grands Hommes qui combattirent généreuſement à la Bataille de Marathon, ou à celle de Salamine, pour prouver que les Athéniens n'avoient rien fait qui fût indigne d'eux, en livrant celle de Cheronée où ils avoient perdu tant de monde; parce qu'après les deux premieres on avoit honoré, non-ſeulement ceux des Athéniens qui y avoient remporté la victoire, mais même & ſpécialement ceux, qui y étoient morts en combattant avec courage. Voilà ce que nous avons donné pour exemple d'une maniere admirable de raiſonner. Mais il nous convient ici d'en faire reſſouvenir le Lecteur, & de le lui propoſer comme l'exemple d'une figure fort extraordinaire & très-capable de jetter du Grand & du Sublime dans le Diſcours.

Il y a plus: car les réflexions de Longin

ſur cet exemple, ne ſont pas moins Sublimes, que l'exemple même, & ne les ayant pas rapportées encore dans cet Ouvrage, nous croyons qu'on ſera bien-aiſe de les voir ici. Elles conſiſtent à dire,
» Que par cette ſeule forme de ſerment,
» l'Orateur déifie ces anciens Citoyens
» dont il parle, & qu'il montre en effet
» qu'il faut regarder tous ceux qui meu-
» rent de la ſorte, comme autant de
» Dieux par le nom deſquels on doit ju-
» rer; qu'il inſpire à ſes Juges l'eſprit &
» les ſentimens de ces illuſtres Morts, &
» que changeant l'air naturel de la preuve
» en cette grande & pathétique maniére
» d'affirmer par des ſermens ſi extraordi-
» naires, ſi nouveaux, ſi dignes de foi,
» il fait entrer dans l'ame de ſes Audi-
» teurs, comme une eſpéce de contre-
» poiſon, qui en chaſſe toutes les mau-
» vaiſes impreſſions; qu'il leur éléve le
» courage par les loüanges qu'il leur
» donne; enfin, qu'il leur fait concevoir
» qu'ils ne doivent pas moins s'eſtimer
» de la Bataille qu'ils ont perduë contre
» Philippe, que des Victoires qu'ils ont
» remportées à Marathon & à Salamine;
» parce qu'ils y ont également combatu
» pour le ſalut & pour la liberté de toute
» la Grece.

Quelque grandes que ſoient ces reflexions de Longin, Démoſthéne dans ſa Harangue, va encore plus loin; & il ſoutient qu'il falloit livrer cette Bataille, quand même on auroit pû en prévoir le mauvais ſuccès. Sa raiſon eſt, que s'agiſſant de faire ſon devoir, & de combattre pour la Patrie, l'honneur les mettoit dans la néceſſité de ne point ſe rendre ſans coup férir; puiſqu'il valloit mieux ſe faire tuer, que de commettre une lâcheté. C'eſt le ſentiment d'Hector dans Homere; ſentiment que Racine a exprimé ſi bien en un Vers, qu'il met dans la bouche d'Achille,

L'honneur parle, il ſuffit; ce ſont là nos Oracles.

Ces exemples & ces réflexions expliquent ſuffiſamment la nature & les proprietez de ce qu'on appelle ſpécialement Grand & Sublime, qui ne conſiſte quelquefois qu'en un ſeul mot & qui ſe concilie très-ſouvent avec l'expreſſion la plus ſimple, ainſi que nous avons eu ſoin de l'expliquer, en parlant des trois genres d'Eloquence, où nous pouvons dire avoir donné d'autres exemples du Sublime, qu'on y diſtinguera ſans peine, après avoir lû un peu attentivement toute la doctrine de cet Article.

C'eſt une queſtion s'il y a du Sublime dans ces paroles : *Dieu dit, Que la lumiere ſoit faite, & la lumiere fut faite ?* Il nous paroît qu'il y en a, par ce principe : Que le Commandement, dans le Diſcours, a de la Dignité, & par conſéquent, du Grand ; ſur-tout, ſi c'eſt un Commandement qui par lui-même produiſe les plus grandes choſes.

Nous ajoûtons que le Nom de Dieu eſt Grand, que celui de la lumiere eſt Grand, que le Commandement eſt Grand, que l'execution eſt Grande, que la maniere de l'executer l'eſt auſſi, & qu'il en eſt de même de la maniere de le dire, qui eſt pleine d'autorité, & la plus propre pour marquer une Puiſſance abſoluë.

Tels ſont tous les Commandemens, où Dieu, ſelon l'idée de Saint Paul, *appelle les choſes qui ne ſont pas, ainſi que celles qui ſont, de telle ſorte que toutes lui obéïſſent* ! Auſſi voyons-nous que Dieu dit à Job, » Eſt-ce vous qui avez donné » des ordres au Crépuſcule, & qui avez » marqué ſa place à l'Aurore ? . . . . * Où » étiez-vous, lorſque je fis les Aſtres du » matin, & que mes Anges me célébré- » rent par des Cantiques de loüanges ?

Si ſur tout ce que nous avons dit du

---

* Verſ. des Sept.

Sublime on deſire quelque choſe de plus, il faut lire le Traité de Longin traduit par M. Deſpreaux. Nous allons dans un quatriéme Article nous acquitter d'une promeſſe que nous avons faite.

ARTICLE IV.

De la Memoire & de l'Action.

Nous avons promis de dire quelque choſe de la Memoire & de l'Action. Pour nous acquitter de cette promeſſe, nous dirons que ſelon nous, la Memoire eſt un talent qui dépend de la Nature. L'Action ou la Déclamation en dépend auſſi beaucoup. Quintilien, après avoir donné un grand nombre de Préceptes ſur la premiere, dans leſquels il y a bien de l'eſprit & bien de l'élegance, ſe retranche enfin à dire, *Que le grand Art de la Memoire eſt de la beaucoup exercer en apprenant bien des choſes par cœur & en les récitant.* Nous trouvons que les plus habiles Maîtres nous renvoyent auſſi à l'exercice, pour nous perfectionner dans la Déclamation.

En effet tout ce qu'on en peut dire ſur le papier, eſt illuſoire ; parce que le papier ne prononce point, pour nous donner le ton ; & que d'un autre côté, il ne figure point le geſte qu'il nous preſcrit. Il ſemble qu'il en eſt de l'Action, comme de la Danſe : on ne peut l'apprendre que par l'exercice & par l'imitation. Il faut être attentif aux geſtes & aux tons de ceux qui paroiſſent bien déclamer. Il faut s'exercer à faire les geſtes qui nous plaiſent. Nous y étant exercez, nous les ferons enſuite naturellement & ſans y penſer.

Rien n'eſt plus utile auſſi, ſoit pour donner de la hardieſſe, ſoit pour former la voix, ſoit pour regler le geſte, que les exercices que l'on fait faire à la Jeuneſſe dans les Colléges, conformément aux Statuts de l'Univerſité, qui veulent (Art. 28.) que les Ecoliers s'exercent ſouvent à la Déclamation. C'eſt auſſi notre ſentiment, pourvû que celui qui y préſide, s'y entende un peu, & qu'il ſoit attentif à ce que tout ſe faſſe avec la modeſtie & la bienſéance requiſe.

Ce fut d'un Comédien, que Démoſthéne apprit à déclamer ; ce fut par les avis d'un Comédien que Ciceron ſe perfectionna auſſi. Nous ne prétendons pas pour cela renvoyer les jeunes gens à des Comédiens. Notre avis eſt que ce ſoient des Maîtres qui les exercent & qui les inſtruiſent. C'eſt par cette conſidération, ſelon nous, que les Perſonnes conſidérables qui ont condamné la Comédie, n'ont point blâmé ces Exercices dans les Académies Littéraires.

Peut-être nous oppoſera-t-on que la Déclamation dans la Tragédie n'eſt pas la Déclamation ordinaire. Mais il eſt aiſé de répondre, que dans une Tragédie la Prononciation doit être naturelle : & quand même elle ne le ſeroit pas, (de quoi pourtant on ne convient point) un jeune homme apprendroit encore à parler dans ces Exercices, comme il apprend d'un Maître de Danſe la maniére de bien marcher, quoiqu'il ne faille pas danſer en marchant. Et il convient d'autant moins de négliger ces Déclamations, que dans les autres Exercices des baſſes Claſſes ou de Philoſophie, un Maître occupé avec raiſon de ce que les jeunes gens doivent entendre & débiter, n'a guéres le loiſir de les former au Geſte & à l'Action. Et nous pouvons encore dire, que la Prononciation d'un jeune homme, qui ſoutient une Théſe, n'eſt pas celle qu'il faut prendre pour débiter une Harangue ; & qu'on n'auroit pas raiſon, pour cela, de blâmer l'exercice des Théſes, parce qu'il eſt en effet très-utile. Il en ſeroit de même de la Déclamation dans une Tragédie, s'il étoit vrai, ce qui n'eſt point, qu'elle ne fût pas naturelle.

Mais, dira-t-on peut-être, pourquoi faire apprendre aux jeunes gens des Vers qu'ils oublient enſuite ? Sur cette queſtion nous répondrons par une autre, & nous dirons : » Pourquoi les Maîtres eux-mêmes apprennent-ils les Harangues qu'ils » ont faites, pour les oublier auſſi quand » ils les ont dites ? Mais il ne faut pas croire que les Piéces d'un Maître de Rhétorique ſoient ſi mauvaiſes, qu'il n'y ait rien qui merite qu'on le retienne.

On nous fera peut-être une autre Objection, qui eſt, que ces Vers de nos Tragédies ne valent pas ceux de Racine ou ceux de Corneille. Mais combien de réponſes n'y a-t-il pas à faire ſur cette objection ? Car on peut demander d'abord ſi les Harangues des Maîtres valent bien celles de Ciceron ou celles de Démoſthéne? Et on peut aſſurer qu'il s'en faut beaucoup. On ne laiſſe pourtant pas d'en faire, & d'exhorter les jeunes Maîtres à ſe produire par ce moyen. De plus tous les Vers Latins qu'ils font & qu'on les pouſſe à faire, quelquefois avant qu'ils ayent eu le temps de ſe former ſuffiſamment, valent-ils ceux d'Horace ou ceux de Virgile ? Et pour revenir à Racine & à Corneille, ne donne-t-on ſur le Théatre que des Piéces qui égalent celles de ces illuſtres

ſtres Auteurs ? Nous concluons de-là, que, pour ne pouvoir égaler la beauté des Vers de Racine ou de Corneille, c'eſt pourtant une choſe utile pour les Maîtres & pour les Ecoliers, que l'on faſſe des Tragédies & des Déclamations dans les Colleges : Nous diſons *pour les Maîtres*, parce qu'une Tragédie leur donne lieu de s'exercer à ce qu'il y a de plus fort dans l'Eloquence, qui eſt l'art des Paſſions, qu'ils n'ont point occaſion de mettre en uſage dans les Harangues publiques qu'ils font ordinairement. Mais nous diſons que cet Exercice eſt auſſi très-utile *pour les Ecoliers*, & qu'ils ne s'y dérangent point, ſi un Maître a ſoin de les contenir. Au contraire, la vuë d'y paroître les fait appliquer davantage, afin d'y être couronnez. D'ailleurs c'eſt la moindre choſe qu'on puiſſe employer pour ſe former à prononcer, qu'un eſpace de ſix ſemaines : ſi on néglige cette occaſion dans le temps, on a de la peine à la retrouver. On oppoſe encore quelques autres conſidérations qui ſont ſi frivoles & ſi petites, qu'elles ne valent pas la peine d'être relevées.

Mais une derniere conſidération, qu'on ne doit pas négliger, c'eſt qu'il faut du Mouvement & de l'Action à l'Eloquence, our la faire croître & la porter à ſa perfection ; il lui faut de l'Eclat & de la Pompe. Elle perd toute ſa vigueur dans des Exercices trop tranquilles qui ne peuvent la réveiller. C'eſt une flamme qui s'éteint, faute d'une matiére qui l'entretienne ; & on l'étouffe, en la privant du grand air qui ſeul eſt propre à l'animer.

Nous finirions là cet Ouvrage, ſi nous n'avions à dire quelque choſe ſur l'Eloquence de la Chaire, dont nous croyons qu'on nous ſaura gré. C'eſt la matiére du Chapitre neuviéme.

CHAPITRE IX.

De l'Eloquence de la Chaire.

ARTICLE PREMIER.

Qu'il ne faut aux Prédicateurs que les Regles des Anciens.

NOUS donnons ce Chapitre particulier à l'Eloquence de la Chaire, pour deux raiſons : La premiere, eſt que nous eſtimons convenable de déſabuſer ceux qui croyent que la Prédication demande d'autres Regles, que celles que nous tenons des Anciens ſur l'Eloquence en general. La ſeconde, eſt que nous jugeons à propos de montrer par quelque détail, comment ces Regles generales s'appliquent à la Prédication, afin d'aider à conduire ceux qui n'y ont encore aucun uſage.

Obſervons donc premierement, qu'il y a des Gens en effet, qui penſent qu'il faut d'autres Regles pour l'Eloquence Sacrée, que pour l'Eloquence Profane. C'eſt ainſi que l'Auteur très-eſtimable de la Préface ſur les Ouvrages de Balzac, dit » qu'il a fallu pour les Prédicateurs, un nouveau « genre de Rhétorique, comme il a fallu « de nouvelles Cartes Geographiques pour « les Païs nouvellement découverts ; ce « qu'il fonde ſur ce que les Auteurs Payens « n'ont point connu la Prédication ».

Le Pere Rapin ne s'explique point autrement. » On ne trouve, ſelon lui, le caractere de l'Eloquence de la Chaire, « ni dans les Anciens, parce qu'ils n'en « avoient aucune idée ; ni dans les Modernes ; « qui n'ont copié que les Anciens. « Il établit ſa Propoſition ſur la grandeur « des matieres que traite le Prédicateur, « & qu'il faut toujours traiter avec bien de « la dignité. Il ajoûte que c'eſt en vain « qu'on cherchera cette Eloquence dans la « Rhétorique d'Ariſtote, dans les Idées « d'Hermogéne, ou dans les Inſtitutions « de Quintilien ; que même ce genre ſu- «

» blime, que Longin s'eſt formé de toutes
» les grandes expreſſions des Anciens qu'il
» a ramaſſées, eſt foible & rempant, en
» comparaiſon de celui que le Prédicateur
» doit ſe faire pour ſoutenir ſon caractere.
Voilà comme parle le P. Rapin.

On ne ſait point ſi le Pere Lamy de l'Oratoire n'avoit pas en vûë ces Paroles du Pere Jeſuite, lorſqu'il a écrit ſon *Art de Parler*, mais ce qu'il dit y a bien du rapport. » Les Maîtres de Rhétorique, dit-
» il, ne ſe ſont appliquez qu'à donner
» quelques Préceptes pour perſuader des
» Juges en plaidant dans un Barreau. Ils
» ne ſe ſont attachez qu'à ſuivre ce que
» les Anciens Payens ont écrit, qui n'ayant
» point d'autres Orateurs que des Avo-
» cats, leur Rhétorique n'eſt occupée qu'à
» leur donner des Préceptes. Quoique je
» ne juge pas ce qu'ils diſent là-deſſus fort
» utile aux Avocats mêmes, je le rapporte
» ſommairement ». On voit là qu'il ne ménageoit point trop les Maîtres celebres qui fleuriſſoient dans le temps qu'il donna ſon Livre au Public, ou qui avoient fleuri avant lui. Mais il faut voir comment il s'explique ailleurs ſur le même article.

» On ne doit pas s'étonner, dit-il, que
» je n'aye rien dit de la Prédication. Ce
» n'eſt pas la coutume de le faire dans des

Livres de Rhétorique. Tout ce qui ſe «
dit de cet Art dans les Ecoles, eſt tiré «
des anciens Rhéteurs. Ni les Grecs, ni «
les Romains, ne faiſoient point d'Aſſem- «
blée pour l'inſtruction du Peuple, com- «
me on le fait parmi les Chrétiens. Leurs «
Diſcours publics ne regardoient que les «
Affaires du Barreau ou de l'Etat. Quel- «
quefois ils donnoient des loüanges à ceux «
qui avoient bien ſervi la République. La «
Rhétorique, comme ils l'enſeignoient, «
& comme on l'enſeigne aujourd'hui, «
n'avoit point d'autre fin. Les Préceptes «
qu'elle donne, ne ſont que pour ces ſor- «
tes de Pieces. La coutume n'excuſe pas: «
ainſi, ſi c'étoit pour moi une obligation «
de donner des Préceptes pour les Diſ- «
cours qui ſe font pour l'inſtruction des «
Peuples, je ſerois coupable, à moins «
que ce que j'ai dit en general, touchant «
l'Art de Parler & de Perſuader, ne pût «
ſuffire; & c'eſt ce que je prétends ». Ainſi parle cet Auteur, d'une maniere aſſez énergique.

Mais pour commencer par lui, ce que nous avons à dire ſur le Point dont il s'agit: ce Pere n'a pas dû douter que ce ne fût une obligation pour lui, de donner des Préceptes pour les Diſcours où l'on inſtruit le Peuple, dès qu'il s'étoit engagé à faire une Rhétorique. Et il n'a pas dû dire qu'il ſe fût acquitté de cette obligation, en donnant les Préceptes generaux de l'Art, ſans ſonger que les autres Maîtres, ayant auſſi donné les Préceptes generaux, avoient pareillement rempli les mêmes devoirs. Il eſt évident que cet Auteur ne montre ni aſſez de juſteſſe, ni aſſez d'équité.

Le Pere Rapin n'eſt pas aſſez d'accord avec lui-même, pour compter ſur ſon autorité, comme ſur un bon Principe, puiſque s'il dit d'un côté ce que nous venons de voir, *Que les anciens Maîtres ne peuvent nous conduire à l'Eloquence de la Chaire*, il dit d'un autre côté, qu'*il eſt à croire que nous aurions plus d'excellens Orateurs pour la Chaire & pour le Barreau, ſi on étudioit davantage Démoſthéne & Ciceron?* Et quand il dit que tous les Styles ou Genres d'Eloquence ſe trouvent dans l'Ecriture Sainte, n'eſt-ce pas reconnoître que malgré la différence des matieres Saintes & des matieres Profanes, c'eſt pourtant la même Eloquence qui les traite?

Ce que nous venons de dire ſur le Pere Rapin, ſert de Réponſe à l'Auteur de la Préface ſur les Ouvrages de Balzac. Car les matieres de la Prédication étant différentes, il faut d'autres Diſcours pour les expliquer, comme il faut différens Diſcours pour différentes Matieres profanes ; mais c'eſt le même Art, qui par les mêmes Regles conduit l'Orateur également dans toutes les Matieres Profanes & dans les Matieres Saintes. Ces divers Diſcours ſont comme diverſes Cartes ; & la Rhétorique qui dirige dans tous ces Diſcours, eſt comme l'Art du Graveur, qui étant le même, grave pourtant toutes les Cartes Geographiques.

Ainſi nous rendons juſtice à l'Editeur des Sermons attribuez à un illuſtre & fameux Prédicateur *, & nous reconnoiſſons avec plaiſir, qu'il montre de l'Eſprit, du Savoir, des Sentimens, des Mœurs enfin, & de l'Eloquence dans la Préface qu'il a miſe à la tête de ces Sermons. Mais nous croyons lui faire juſtice auſſi, en n'approuvant pas la différence qu'il veut mettre entre un Orateur Sacré & un Orateur Profane. Voici comment il s'explique. » Quand on dit d'un Prédicateur, qu'il a de la facilité dans l'invention, « du diſcernement dans le choix, du goût « dans l'arrangement, du tour dans la « compoſition, de la ſolidité dans le raiſonnement, on croit avoir tout dit, & « le Portrait paroît fini ; ce n'eſt encore «

---

* M. l'Evêque de Clerm.

» là qu'une ébauche du nôtre, & ces » qualitez ne ſont que celles qui lui ſont » communes avec les bons Orateurs. On voit dans ces paroles, ce que cet Auteur propoſe comme l'idée de l'Orateur. Examinons ce qu'il donne de propre au Prédicateur dont il parle. » Ce Prédicateur, » dit-il, a un nombre de traits ſinguliers ; » il a un tour d'eſprit délicat ; une » imagination brillante ; d'heureuſes ſaillies, » pleines de force & de grandeur. Il a une » expreſſion noble & pompeuſe, quoi» qu'on voye dans ſes Diſcours en » plusieurs endroits, cette belle ſimplicité, » cette négligence aimable, qui va au » cœur. Il a une riche abondance de » penſées & de paroles. Enfin il trouve des » fleurs, où d'autres ne trouveroient que » des épines, & ce qui ailleurs paroîtroit » petit & peu indigne de nos attentions, » prend, en paſſant par ſa plume, une » teinture d'Eloquence & un air de beauté.

Sur cela nous n'avons qu'un mot à dire. Nous convenons que le Prédicateur, dont il parle, a tous ces admirables caracteres : mais nous diſons que ces caracteres ne ſont autres, que ceux qui entrent dans le portrait de tous les bons Orateurs. Les Régles les leur demandent, & ils doivent tous tâcher d'en avoir le plus qu'ils peuvent.

vent. Ceux qui ont connoiſſance de l'Art, verront ſans peine que nous diſons vrai, & avouëront que l'Editeur n'a point d'abord dit aſſez dans la peinture qu'il en a faite, que le portrait n'étoit point fini, & qu'enfin il n'y a point de différence entre l'excellent Orateur & l'excellent Prédicateur, ſi ce n'eſt du côté des matieres qu'ils ont à traiter.

On peut nous oppoſer l'autorité du Prédicateur même à qui on attribuë les Sermons dont il s'agit ici, à cauſe que dans celui du premier Dimanche de Carême, il paroît condamner l'uſage de l'Eloquence humaine dans la Prédication. Mais, quelque conſidération que l'on doive avoir pour ſon ſentiment, il n'eſt pas difficile de répondre à l'Argument qu'on peut en tirer. Car premierement nous pouvons faire obſerver par-tout cette Eloquence dans ſes Diſcours. Après cela le témoignage que lui rend ſon Editeur, eſt une reconnoiſſance & un aveu formel, qu'il employe l'Eloquence en queſtion, puiſque tous les caractéres, ſoit communs, ſoit particuliers, qu'il lui donne, ſont des traits de cette Eloquence. En troiſiéme lieu, ces ornemens que nous avons fait remarquer dans un aſſez grand nombre de ſes Phraſes, ſe trouvent dans les Phraſes mêmes qu'il fait pour les condamner. On peut en juger par celle-ci : » Dieu, dit-il, » ne vous prive pas des Apôtres & des » Prophétes deſtinez à prêcher ſa ſainte » Loi, mais il ôte à ſes Miniſtres la force » de ſa Parole, en permettant qu'ils l'é» nervent par des ornemens étrangers ; » qu'ils la défigurent par des tours ingé» nieux de l'Eloquence humaine ; qu'ils » la rendent plus belle, mais inutile ; » plus agréable, mais infructueuſe ; que » renonçant à ſon aimable ſimplicité, ils » renoncent auſſi aux ſuccès de ces grands » Saints, qui autrefois, dès qu'ils ou» vroient la bouche, attiroient les Grands » & les Petits, les Souverains & les Peu» ples ; enfin qu'ils n'ayent plus rien de » ce beau zéle qui faiſoit les Bernards » dans les Gaules, les Pierres en Eſpagne, » les Dominiques dans toute l'Europe. » Quel étrange déſordre, que nous ſuccé» dions à ces Grands Hommes, ſans par» ticiper à leurs ſuccès !

Nous avons là une invective véhémente contre l'Eloquence humaine ; mais cette invective même, comme nous avons dit, eſt un morceau d'Eloquence. Qu'eſt-ce en effet que ces noms propres au Plurier, les *Bernards*, les *Pierres*, les *Dominiques* ? Qu'eſt-ce que ces membres de Périodes égaux entre eux, où ces noms propres ſont placez ? Qu'eſt-ce que ces autres membres ou ces *inciſes* pareillement égaux dont toute la Période eſt compoſée ? Qu'eſt-ce que ces Antithéſes fréquentes qu'on y voit, *il ne vous prive pas* ; *mais il vous ôte* ; *plus belle*, *mais inutile* ; *plus agreable*, *mais infructueuſe* ; *les Grands & les Petits*, *les Souverains & les Peuples* ? Il eſt évident que ce ſont là des tours & des manieres de l'Eloquence dont nous parlons.

Si l'Orateur Sacré prétend que ces ornemens ſont blâmables, s'il les croit étrangers à la verité qu'il prêche, s'il lui paroît qu'ils l'énervent, ou qu'ils la défigurent, s'il lui ſemble que lorſqu'il s'en ſert, il renonce à une aimable ſimplicité, & aux ſuccès que cette ſimplicité pouvoit avoir, mais que ces ornemens n'ont pas ; pourquoi s'en ſert-il ? Et pourquoi le voit-on les mettre ſi fréquemment en uſage ?

Allons plus loin, & demandons-lui encore pourquoi ces ornemens ſe rencontrent ſi ſouvent dans Saint Paul & d'une maniere ſi ſenſible ? Pourquoi, par exemple, au Chap. 6. de la ſeconde aux Corinthiens verſet 10. l'Apôtre reléve-t-il l'excellence de ſon Miniſtére en ces termes :

„ Pour combattre à droite & à gauche ; „ parmi l'honneur & l'ignominie, parmi „ la mauvaiſe & la bonne réputation ; „ comme des ſéducteurs, quoique ſincéres „ & véritables ; comme inconnus, quoique connus ; comme toujours mourans, „ & vivans néanmoins toûjours ; comme „ châtiez, mais non juſques à être tuez ; „ comme triſtes, & néanmoins toujours „ dans la joye ; comme pauvres, & enrichiſſant pluſieurs ; comme n'ayant rien, „ & poſſédant tout. On découvre du premier coup d'œil dans ces paroles de S. Paul les mêmes ornemens que nous montrons dans le Prédicateur. *Un ſtupide, un homme endormi*, dit Saint Auguſtin, *les y apperçoit*, pourquoi donc les décrier? Pourquoi nous dire que les grands Saints autrefois ſe renfermoient dans une aimable ſimplicité ? Saint Paul, Saint Cyprien, Saint Ambroiſe, Saint Auguſtin étoient du nombre de ces grands Saints, & néanmoins ils ne rejettoient point l'Eloquence, comme on l'avance. Loin de cela, ce dernier fait obſerver dans les précédens ce que nous y remarquons. Il nous aſſure, qu'éloquens en tous genres, ils emploïoient la ſimplicité, les Ornemens, le Grand, ou le Sublime ; & il répete ſouvent que cette Eloquence, ainſi variée à propos, eſt plus utile & fait plus de fruit, que n'en font ordinairement les Diſcours d'un homme qui ſe contente de dire ſimplement de bonnes choſes. Ces grands ſuccès que Saint Auguſtin attribuë à l'Eloquence des Peres, pourquoi les attribuer à leur aimable ſimplicité comme à leur unique cauſe, pourquoi dire que cette ſimplicité attiroit les Grands & les Petits, les Souverains & les Peuples? C'étoit l'Eloquence dont nous parlons qui leur attiroit cette affluence!

Pour nous en convaincre, il n'y a qu'à entendre comment le Prédicateur lui-même parle de Saint Ambroiſe & de Saint Auguſtin. » Vous n'aſſiſtez à nos Diſcours, « dit-il, que comme Auguſtin à ceux d'Am- « broiſe : ce n'étoit pas, dit ce ſaint « Pénitent, pour guérir les playes de mon « ame, ô mon Dieu! que j'allois enten- « dre ce grand Homme; c'étoit pour voir « ſi ſon Eloquence & ſes beaux tours ré- « pondoient à ſa réputation. Ces paroles du Prédicateur ſont ſans contredit un aveu & un témoignage authentique, que les Ambroiſes avoient les tours de l'Eloquence, que telle étoit leur réputation, que c'étoit cette Eloquence & non pas une prétenduë ſimplicité, qui attiroit les Auditeurs; & que ce fut ce qui attira

Saint Auguſtin. Voyons-en le ſuccès.

Sur le ſuccès, le Prédicateur fait dire à Saint Auguſtin que les veritez que Saint Ambroiſe annonçoit, lui récréoient l'eſprit, & qu'elles ne lui touchoient point le cœur. Eſt-ce à l'Eloquence de Saint Ambroiſe qu'on doit s'en prendre ? C'eſt ce qu'il s'agit d'examiner. Nous ſuppoſons ici pour cela, que Saint Auguſtin ait dit effectivement ce qu'on lui fait dire, afin de ne pas prendre la peine de le vérifier. Mais nous ajoûtons ce que dit St Auguſtin lui-même des premieres Prédications de Saint Ambroiſe, auxquelles il aſſiſta, ſavoir, » *Que n'allant les entendre* » *que par un eſprit de curioſité, la verité* » *qu'il ne cherchoit pas, entroit peu à peu* » *dans ſon ame avec cette Eloquence qui* » *l'attiroit.* En faut-il davantage pour établir ce que nous penſons, que le Prédicateur doit être éloquent & polir ſes Diſcours avec ſoin pour attirer les Auditeurs ! Ne diſons donc point, comme fait l'Orateur dont nous parlons, » Qu'on imite » les Iſraëlites, qui alloient aiguiſer leurs » glaives & leurs fléches chez les Phi- » liſtins, quand on cherche, dans l'Art, » des tours d'Eloquence & des maniéres » polies, qui ne furent jamais connuës » aux ſiécles de nos Peres. » Car premierement ces tours & ces maniéres ont été connus de nos Peres dans tous les temps. Nous les avons montrés dans les Peres & dans les Apôtres ; nous pouvons les montrer dans les Prophetes. En ſecond lieu, ces tours & ces maniéres n'ont rien de contraire à la verité qu'il faut enſeigner. Et ce ne ſont point des inventions du Paganiſme ou de l'Idolatrie, mais de la Raiſon qui s'eſt conſervée au milieu de l'un ou de l'autre. De la Raiſon, dis-je, qui vient de Dieu, & qu'il faut faire ſervir à ſa gloire. Et comme l'on dit que les Iſraëlites par l'ordre de Dieu ſe rendirent riches des dépoüilles de l'Egypte ; comme on ajoûte que c'eſt ainſi que les Chrétiens peuvent & doivent s'enrichir des dépoüilles des Auteurs Payens ; pourquoi ne diroit-on pas, s'il le falloit, qu'il n'y auroit point de mal, que les Orateurs Chrétiens allaſſent chez les Maîtres Payens comme les Iſraëlites chez les Philiſtins, pour aiguiſer leurs glaives & leurs fléches ? Si cette comparaiſon eſt juſte, il n'y a pas plus de mal à la tourner contre celui qui la fournit, qu'à dire avec Saint Auguſtin, *que l'Eloquence donne des armes dont il faut d'autant plus ſe ſervir pour la verité contre le menſonge, que le menſonge s'en ſert contre la verité.*

Pour achever cet Article, nous remarquons ce que le Prédicateur lui-même dit qu'il faiſoit pour remplir ſon Miniſtére. Il cherchoit l'Eloquence comme les autres, & nous l'en loüons. » S'il étoit » permis, dit-il, de nous loüer ici nous-» mêmes, nous vous dirions que nos ſoins, » nos fatigues, nos travaux, l'aſſiduité » de nos fonctions, le poids de notre Mi-» niſtére, nos peines, nos veilles, nos » prieres, nos Diſcours, nos Sacrifices-» mêmes, nous ne les rapportons qu'à » votre ſalut. Ce n'eſt que pour vous, que » nous nous épuiſons en étude & en veilles; » nous n'avons en vuë & ne demandons » à Dieu d'autre recompenſe de nos tra-» vaux, que la converſion de vos ames; » c'eſt pour vous aſſurer un bonheur éter-» nel, que nous ſacrifions *notre ſanté à* » *compoſer* des Diſcours & à vous les dé-» biter. Voilà ce que le Prédicateur dit de lui-même; & nous oſons dire que cela ſignifie entre autres choſes, qu'il ſe donnoit, pour être éloquent, toutes les peines qu'il convient à un homme ſage de ſe donner. Cela étant ainſi, voyons maintenant, en quelque choſe, l'application des Régles generales de l'Eloquence à la Prédication de l'Evangile.

ARTICLE II.

Maniere d'appliquer à la Prédication, les Regles Generales.

Trois choſes ſe préſentent à conſidérer dans le Prédicateur; ſes mœurs premierement, ou ſa vie; en ſecond lieu, les matieres qu'il doit traiter, & enfin la maniere dont il lui convient de les traiter. De ces trois choſes, il n'y a que la derniere qui appartienne proprement à la Rhétorique.

Il faut dire néanmoins ſur la premiere, que les Mœurs Oratoires étant eſſentielles à l'Orateur, & ces Mœurs, comme nous l'avons expliqué, conſiſtant dans l'addreſſe qu'il a de ſe montrer d'un caractere propre à faire impreſſion ſur ceux qui l'écoutent, & à les gagner, il importe particulierement au Prédicateur qui doit prêcher la Vertu, d'être homme de bien & vertueux, parce que le grand art & le chemin le plus facile de ſe montrer homme de bien par ſes Diſcours, c'eſt de l'être. Comment en effet un Prédicateur peut-il prêcher avec force & avec courage, une Morale qu'il ne pratique pas lui-même? On ſait les reproches que Dieu adreſſe à l'Homme pecheur, qui s'ingere

d'inſtruire les autres. » Comment, lui dit-
» il, avez-vous la hardieſſe d'annoncer ma
» Loi Sainte & mes Préceptes, vous qui
» ne ceſſez de les violer ? Comment oſez-
» vous en parler, puiſqu'ils ſont votre
» condamnation ?

On ne peut donc trop recommander à un homme qui ſe deſtine à la Prédication, de travailler avant toutes choſes, à ſe perſuader lui-même des Veritez de la Religion, & à les mettre en pratique. S'il ſatisfait à cette obligation, on peut compter qu'il ſera en état de les enſeigner avec zele, & que tous ſes Diſcours, prenant dans ſa conduite une teinture des Vertus qu'il aura cultivées, auront infiniment plus de force pour y porter ſes Auditeurs.

Mais après ce premier fondement, qui conſiſte dans une vertu ſolide ; le Prédicateur, pour ne manquer en rien, ſe munira encore de ce moyen de Perſuader, qui conſiſte dans les Mœurs Oratoires, & pour y réüſſir, il aura ſoin de deux choſes ; l'une, eſt de bien prendre ſur cet article les Préceptes qu'en donnent les bonnes Rhétoriques ; l'autre, eſt de lire avec beaucoup d'attention, les Sermons imprimez des Prédicateurs qui ont une onction particuliere dans leurs Diſcours. Tel eſt celui dont nous avons déja parlé. C'eſt avec raiſon que ſon Editeur remarque en même temps une vivacité ſurprenante dans ſes Peintures, & une onction ſecrette qui ſe répand dans tout ce qu'il dit, & qui eſt un effet ou une expreſſion de ſa vie. On doit dire la même choſe du fameux Pere Bourdalouë, auſſi-bien que de M. l'Evêque de Nîmes, & de beaucoup d'autres.

Cet avis eſt d'autant plus important pour l'Orateur Sacré, que ce moyen de Perſuader a lieu, ſur-tout dans le genre Déliberatif, & que la Prédication tient plus de ce genre que des autres, puiſqu'elle paroît beaucoup conſiſter en inſtructions, en conſeils & en exhortations.

Tout ce que nous venons de dire, eſt une application ſenſible d'un grand Précepte de la Rhétorique en general, à l'Eloquence de la Chaire. Et pour aider encore davantage à la pratique de ce Précepte, nous faiſons obſerver que dans un Sermon, cette expreſſion de Vie & de Mœurs ſe fait, particulierement, par de fréquens Retours, ou par de fréquentes Apoſtrophes, que le Prédicateur y fait à Dieu, par des Prieres, par des Deſirs, par des Reproches qui s'adreſſent aux Pécheurs; enfin par des Traits vifs & animez, de zele pour la Religion, de Pieté, de Ferveur, de Charité, de Déſintereſſement. On n'a point de peine à trouver ces Traits, & à les répandre dans le Diſcours, lorſqu'on eſt veritablement penétré de ces Vertus. Les Epithétes qu'on donne à propos aux Vices & aux Vertus, contribuent auſſi à cette expreſſion de Mœurs; & l'on peut y rappeller encore ce que nous avons dit ſur une maniere de fortifier le Diſcours, que l'on appelle *Sincerité*, & qui conſiſte dans l'habileté à laiſſer voir les ſentimens de ſon ame ou les mouvemens de ſon cœur.

Voilà ce que nous croyons devoir dire ſur les Mœurs de l'Orateur Sacré, parce que, en tant qu'elles regardent ſa vie & ſa conduite, il doit en prendre les principes dans l'Epître de Saint Paul à Tite, & dans celle qui eſt adreſſée à Timothée, ou dans tous les Livres qui ſont faits pour l'en inſtruire; & entant qu'elles doivent paroître dans ſes Diſcours, nous lui indiquons où cette matiere eſt traitée dans la Rhétorique en general; cela lui eſt commun avec tous les Orateurs.

Pour ce qui concerne les Matieres qu'il doit traiter, l'Auteur de la Préface ſur les Ouvrages de Balzac, croit être bien-fondé à dire, » qu'excepté la loüange des Saints, » l'Oraiſon Eccleſiaſtique n'eſt ni un Plai» doyé, ni un Panégyrique, ni une Délibération ; mais un nouveau genre de « cauſe, inconnu aux Anciens, & qui « demanderoit un nouveau genre de Rhé- « torique, comme nous l'avons déja re- « marqué ».

De notre côté, nous obſervons, qu'excepté les Panégyriques, ſoit des Saints, ſoit de quelqu'Homme illuſtre, après ſa mort, la matiere ordinaire du Prédicateur eſt une *Theſe generale*, & par conſéquent, qu'il n'eſt pas poſſible d'en faire *un nouveau Genre de Cauſe*, puiſqu'un Genre de Cauſe eſt un Cas ou un Fait particulier. Ainſi, Ciceron même, s'il revenoit au monde, comme le ſuppoſe l'Auteur de la Préface, ne diroit point autrement que nous.

Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à voir ce que c'eſt que la Prédication, & la comparer avec ce que Ciceron dit de l'Orateur. En effet, dans la Prédication, il s'agit d'inſtruire le Peuple, d'exhorter, de détourner, de faire des reproches, d'intimider, de ſoutenir le courage ou l'eſpérance, de donner de la honte, d'affliger les Pécheurs, de blâmer le vice, de loüer la vertu. Voilà l'idée de la Prédication. Et que fait l'Orateur, ſelon Ciceron ? De point en point la même choſe. C'eſt à » l'Orateur, dit-il, qu'il appartient de «

» dire avec dignité ſes ſentimens ſur les » Matieres les plus importantes. C'eſt à lui » à faire ſortir tout un Peuple de ſon indo» lence, en l'animant ; ou à le retenir, » quand il s'emporte. Y a-t-il quelqu'un » qui ait ou plus de feu pour porter les » hommes à la vertu, ou plus de force » pour les détourner du vice ? Qui peut » répandre plus d'amertume ou plus d'ai» greur dans un Diſcours, lorſqu'il faut » décrier les méchans ; ou y ſemer plus » d'ornemens & plus d'éclat, quand il » s'agit de loüer les gens de bien ? Qui eſt » en état de mieux déconcerter la méchan» ceté des hommes par l'invective, ou de » conſoler avec plus de douceur & de » bonté, ceux qui ſont accablez par l'in» fortune ? »

Telle eſt la doctrine de Ciceron. Elle convient avec l'idée de la Prédication, même à la prendre dans ſaint Paul, ſi celle que nous avons donnée n'eſt pas ſuffiſante. Ce Saint Apôtre veut en effet que les Prédicateurs ſoient capables d'exhorter, ſelon la ſaine Doctrine, & de convaincre ceux qui s'y oppoſent ; de reprendre fortement, d'exhorter avec une pleine autorité, ou avec douceur. Il dit que c'eſt à quoi ſervent les Saintes Ecritures, & qu'elles ſont utiles pour inſtruire, pour reprendre, &

pour corriger. Enfin, ce que l'Orateur Sacré doit prêcher, c'eſt la Doctrine de Jeſus-Chriſt, ce ſont ſes Myſteres, ce ſont ſes Préceptes, ce ſont ſes Conſeils, ce ſont les Déciſions de l'Egliſe; les Explications des Peres & des Interpretes, les Sentimens des Saints Docteurs, les Maximes des Saints, les Exemples des Apôtres, des Martyrs, des Confeſſeurs, des Vierges, des autres Serviteurs de Dieu; qu'y a-t-il en tout cela qui ne revienne à l'idée commune de l'Orateur?

Ici ſe préſentent aux yeux les grandes veritez que ces matiéres fourniſſent, l'amour Divin, l'amour du Prochain, les devoirs de la Charité, le Pardon des ennemis, l'eſprit de Pénitence, la Loi du Jeûne, la neceſſité de faire l'Aumône; le ſoin de s'inſtruire de la Parole de Dieu, la Confeſſion, la Communion, le choix d'un état de vie, l'humilité Chrétienne, la crainte de l'abandon de Dieu ou de la la fin de l'homme, les dangers de la vie molle ou des proſperitez du monde, la grandeur des bienfaits de Dieu dans les Myſtéres, la reconnoiſſance qu'on lui doit, la neceſſité de pratiquer certaines vertus, la réfutation des prétextes de ceux qui s'en diſpenſent, la crainte de Dieu, la confiance en ſa Miſéricorde, les conditions ou qualitez de la Priere, la perſéverance dans le bien, la Patience dans les maux, & une infinité d'autres ſemblables, qui ſont toutes, comme nous avons dit, des Théſes générales, & tiennent fort du genre Délibératif, puiſqu'il s'agit de porter les hommes à la vertu & de les détourner du vice. Cela demande un Style vif & véhément, ainſi que nous l'expliquerons davantage ci-après.

Dans le détail aſſez long qu'on vient de voir, un homme qui ſe deſtine à la Prédication, apprend les Etudesqu'il doit faire, qui ſont longues & pénibles, s'il a effectivement envie d'être profond & habile. Il a à méditer ſans ceſſe les Auteurs Sacrez non ſeulement du Nouveau Teſtament, mais encore de l'Ancien, quoique le Nouveau doive ſur-tout faire ſes délices. Il doit lire auſſi aſſidûment les Peres de l'Egliſe qui ſont remplis de grands traits de Morale & d'Eloquence, encore que la maniere de prêcher ait aujourd'huy quelque choſe de différent. Il doit lire les Auteurs Payens à l'exemple des Peres de l'Egliſe, de Saint Baſile, de Saint Chryſoſtome & d'autres, qui ont cru pouvoir profiter, & ont profité en effet de la Morale & de l'Eloquence de Démoſthéne, de Ciceron, de Plutarque, de Seneque. Il entendra

avec

avec ſoin les Prédicateurs & les Avocats fameux, & il étudiera leurs Ouvrages s'ils ſont imprimez. Il composera des Diſcours entiers, ou des morceaux de Diſcours; il en apprendra par cœur. Il s'exercera à les prononcer.

Car enfin le Prédicateur doit faire ſur les matiéres qui lui ſont propres, ce que l'Avocat fait ou doit faire auſſi ſur celles qui lui conviennent. Il faut que l'un & l'autre s'inſtruiſe de ce qu'il veut dire, ou de ce qu'il peut être dans l'obligation de dire un jour. Il doit s'inſtruire en particulier, dans l'occaſion, des ſujets qui ſe préſentent à traiter; & c'eſt de toutes ces connoiſſances que procédera avec ſageſſe & diſcernement, cette Eloquence qui doit faire ſon caractére. S'il a ſoin d'acquerir ces connoiſſances, il ſaura par ce moyen les devoirs de tous les états & des diverſes conditions des hommes; & il ne manquera pas de s'inſtruire encore avec prudence, des vices ou des defauts particuliers qui regnent parmi ceux devant qui il doit parler, afin de les attaquer en général, avec zéle & avec force, en gardant toujours néanmoins les meſures que la ſageſſe veut que l'on garde, en évitant de déſigner les perſonnes, afin de n'attaquer que le vice.

N'y a-t-il pas lieu d'admirer ici la richeſſe, la grandeur, la varieté des matieres du Prédicateur ? Et comme un Auteur Payen félicite les Laboureurs ſur les avantages de leur état, pourvû qu'ils les connoiſſent ; ne peut-on pas feliciter à plus forte raiſon les Ouvriers qui travaillent à la Vigne du Seigneur, s'ils connoiſſent leurs avantages, & qu'ils ſachent en profiter ? ſur-tout ayant d'ailleurs tant de ſecours différens, tant de préceptes, tant de modéles pour la maniére de traiter les ſujets dont ils ſont obligez de parler ? C'eſt ſur quoi il nous faut continuer à montrer l'application qu'ils peuvent faire des Préceptes généraux que l'on donne ſur l'Eloquence.

Que pouvons-nous dire de mieux ſur cela, que ce que nous tenons de Saint Auguſtin, ſavoir, que l'Orateur Sacré, comme tout autre Orateur, eſt dans l'obligation *d'inſtruire* les Auditeurs, de leur *parler d'une maniere agreable*, propre à les attirer & à les retenir ; enfin de les *porter efficacement* à aimer ce qu'il leur propoſe comme ſalutaire, & à leur faire haïr ce qu'il leur montre être mauvais ; ce qui s'exprime en trois mots qui ſont *inſtruire*, *plaire* & *toucher*, ainſi que Ciceron l'a preſcrit dans ſes Livres de Rhétorique, d'où Saint Auguſtin lui-même declare l'avoir tiré.

Le Prédicateur doit inſtruire, parce qu'on ne peut ni aimer, ni fuir, ce que l'on ne connoit pas. Il doit plaire par ſa maniere d'inſtruire & de parler. Il doit toucher & émouvoir en excitant les Paſſions dont le ſujet eſt ſuſceptible.

C'eſt à remplir ces trois Devoirs, que lui ſervent les trois genres d'Eloquence que l'on explique en Rhétorique; le Style Simple, le Style Orné, & le Sublime.

Le Style Simple eſt pour inſtruire, ſoit que cette inſtruction ne conſiſte que dans quelque expoſition ou explication d'un Texte ou d'un Point de Doctrine, ſoit qu'elle conſiſte dans quelques Narrations, comme cela peut arriver, ſoit enfin qu'elle conſiſte dans la preuve ou la confirmation d'une Propoſition que l'on a avancée. Car en toutes ces occaſions le Diſcours doit être clair, aiſé, naturel, intelligible pour tout le monde. Mais quoique cette maniére d'inſtruire ait ſon agrément, il y a pourtant des endroits ſuſceptibles de tous les ornemens du Style Orné, Métaphores, Antithéſes, Energies, Penſées & Expreſſions nouvelles, Phraſes cadencées & harmonieuſes, Traits d'eſprit auſſi ſolides que brillans, Alluſions aux

Faits ou aux Paroles qui ſont dans les Livres Saints. Les Preuves ont auſſi leurs agrémens ſelon la maniére de les tourner, qui doit être vive & animée ; & il en faut dire autant des endroits où l'on réfute des Erreurs ou des Prétextes. Le Prédicateur touche & émeut le cœur par les reſſorts que l'on explique en Rhétorique, & qui excitent la crainte ou l'eſperance, la haine ou l'amour, la douleur ou la joye, la compaſſion, le repentir. C'eſt ce qu'il fait par les exhortations, les reproches, les invectives contre le vice en général, ſe ſouvenant d'exprimer en lui-même par ſes Diſcours, les Paſſions qu'il veut exciter dans les autres.

Comme c'eſt une verité qu'il veut établir, elle ſera ſans doute du nombre de celles que nous avons rapportées, ou quelque autre ſemblable qui ait rapport à la Religion. Quelle qu'elle ſoit, il lui faut un Texte de l'Ecriture qu'il puiſſe y adapter, ou il faut qu'il prenne la verité que le Texte lui préſente.

Ce Texte ſe tire ordinairement de l'Evangile ou de l'Epitre du jour, mais cela n'eſt pas abſolument néceſſaire, & on peut le prendre d'ailleurs, pourvû qu'il paroiſſe convenir au temps, au lieu, aux perſonnes. La grande régle qu'il y faut garder, eſt qu'il ſoit pris dans le ſens propre, plûtôt que dans le figuré, qu'il renferme le ſujet, & même ſes parties, s'il eſt poſſible ; que la traduction en ſoit fidéle & ſuccincte. Ainſi un Prédicateur ayant à prêcher que les Chrétiens doivent recevoir avec joye le temps ſalutaire de la Pénitence, nous croyons qu'il devroit prendre le Texte de S. Paul, où cet Apôtre dit : *Voici maintenant le temps favorable ; voici maintenant le jour du ſalut* : & nous ne voudrions point prendre en cette occaſion celui de l'Evangile qui dit : *Lorſque vous jeûnez, ne ſoyez point triſtes comme les hypocrites* ; ce Texte n'ayant une parfaite juſteſſe dans ſon vrai ſens, que lorſqu'on veut recommander aux Fidéles de ne point affecter au-dehors un viſage abbattu & défiguré, afin qu'on ſache qu'ils jeûnent. Mais ſi on vouloit l'alléguer ſans y mettre d'abord ces termes, *comme les hypocrites*, on pourroit le prendre dans le même ſens que le précédent, & expliquer en même temps dans quel ſens Jeſus-Chriſt l'a dit, & en quel ſens on a deſſein de s'en ſervir.

Ayant une verité à propoſer à des Auditeurs, il faut les y préparer, c'eſt ce qui s'appelle *Exorde*. On veut aujourd'huy que l'Exorde ſoit court, & qu'il ſoit ſimple, car il a été un temps qu'on en faiſoit deux, un avant, & l'autre après la Salutation Angelique. On veut qu'il conduiſe au but où l'Orateur a intention d'aller. On veut que l'Exorde montre le ſujet par les endroits les plus intereſſans; qu'il explique le texte, ou qu'il en faſſe l'application. On croit qu'une ſeule vérité ou une ſeule penſée y doit ſuffire. Il faut qu'il ſoit travaillé ſans être trop brillant. On y modére par conſéquent les ornemens du Style temperé qu'on y employe. Enfin il doit faire eſtimer le ſujet ſans le trop vanter; parce que, pour répondre à la ſainteté du lieu & de la matiére, tout le Diſcours ne doit reſpirer que la ſageſſe & la modeſtie Chrétienne.

C'eſt ici le lieu d'obſerver une ſeconde fois ce que nous avons déja dit, que l'Auditeur étant prévenu des matiéres qu'on lui prêche, ſoit qu'il le ſoit par lui-même, ſoit qu'il ne le ſoit que par le Texte, l'Exorde peut avoir quelque véhémence & quelque vivacité. Par exemple, lorſque le Prédicateur dans ſon Texte a fait dire par le mauvais Riche, *Je ſouffre d'extrêmes tourmens dans cette flamme*, il peut commencer ſon Exorde avec bienſéance par une ſuite d'interrogations; *Quels ſont donc les crimes de cet homme qui ſe plaint?...*

Eſt-ce un adorateur de Bâal ? Eſt-ce un contempteur de la Loi de Dieu ? . . . A-t-il fait du bien de la veuve la proye de ſes injuſtices ? . . . Ces interrogations conduiſent à avancer que la cauſe de ſa condamnation, n'eſt autre que la vie molle, ce qui ſe confirme par la conſidération des paroles de Jeſus-Chriſt & de celles d'Abraham. C'eſt l'idée d'un bel Exorde qui fournit cette Diviſion ; 1°. *La vie du monde expoſée dans la vie du mauvais Riche.* 2°. *La vie du monde condamnée par conſéquent dans celle de cet infortuné.*

On peut en paſſant obſerver dans cet Exorde le mot de *Contempteur*, que le Prédicateur a hazardé ſur le mot Latin *Contemptor* : mais on peut remarquer auſſi la beauté de cette Périphraſe, *Faire du bien de la veuve la proye de ſes injuſtices*, & autres ſemblables. Qu'on examine ainſi les autres Exordes des fameux Prédicateurs, on s'en formera une idée pour en faire de pareils.

La Diviſion que nous venons de rapporter, nous paroît juſte. Car ayant deſſein, ſur l'exemple du mauvais Riche, de prêcher contre la vie molle, il faut dans cet Exemple même, nous montrer ce que c'eſt que la Moleſſe de la vie, & il faut, ſans ſortir de cet Exemple, nous faire voir cette moleſſe condamnée.

Pour le Panegyrique de Saint Auguſtin, nous avons fort goûté le Texte, *Veritas & miſericordia mea cum ipſo*, qui fournit cette Diviſion ſi convenable au ſujet, *Le Miracle de la Grace, & le Défenſeur de la Verité*, c'eſt-à-dire, *ce qu'il a reçû & ce qu'il a fait*. Le Texte qui dit, *Qui fecerit & docuerit, hic magnus vocabitur in regno Cœlorum*, eſt très-propre au même ſujet, *Celui qui obſerve la Loi & qui l'enſeigne, ſera grand dans le Royaume de Dieu*. Sur ce Texte nous aimerions fort la Diviſion qu'il préſente : 1°. *Il a éclairé l'Egliſe par ſa Doctrine*. 2°. *Il l'a édifiée par ſes exemples*.

Une Diviſion du Pere Maſſillon nous a toûjours paru parfaitement belle ; c'eſt le jour du Vendredi-Saint, lorſque ſur le Texte, *Tout eſt conſommé*, il trouve trois Points ; 1°. *Conſommation de juſtice* de la part du Pere Eternel. 2°. *Conſommation de malice* de la part des hommes. 3°. *Conſommation d'amour* ou de miſericorde de la part du Fils de Dieu. Et ſur le Texte *Pax vobis, La Paix ſoit avec vous*. Nous rendons la même juſtice à la Diviſion du P. Bourdalouë, qui propoſe. 1°. *La Paix de l'eſprit par la ſoumiſſion à la Foi*. 2°. *La Paix du cœur, par la ſoumiſſion à la Loi*.

Notre

Notre ſentiment ſeroit qu'un jeune homme, pour devenir habile à faire des Diviſions, lût & examinât avec ſoin celles des Sermons qui ont été imprimez; & qu'en liſant les Evangiles & les Epîtres, il ſe rendît attentif à l'idée qu'on peut ſe faire ſur chaque Epître, ou bien ſur chaque Evangile, & aux parties qu'on peut diſtinguer dans cette idée. Car il n'eſt pas poſſible, que par ce moyen, il ne parvienne à trouver tout enſemble des propoſitions & des Diviſions qui lui ſoient propres.

Des Auteurs habiles ont obſervé qu'on peut donner différens tours à la Diviſion, mais que de la rebattre par des Synonymes, c'eſt une vraye puerilité. Ils remarquent auſſi que dans les Diſcours de Morale, la neceſſité d'acquerir certaines vertus, ou de fuir certains vices; les moyens de réüſſir, ſoit dans l'un, ſoit dans l'autre; les marques du progrès; les prétextes qu'on croit avoir de ſe diſpenſer du Précepte, font les Diviſions ordinaires. Dans les Panégyriques, Elles ſe tirent des différentes Vertus, ou des divers états du Saint, qu'il s'agit de loüer. Dans les myſteres, l'Eſprit & la Lettre, les deſſeins de Dieu, & la correſpondance des Hommes, les Vertus qui éclatent dans tel myſtere, & les Vices qui ſont oppoſez à ces Vertus; les divers fruits qu'on peut recueillir du Myſtere, entrent dans les Diviſions. Il eſt à ſouhaiter que le premier membre ſerve comme de fondement ou comme de degré au ſecond ; & il ne faut point qu'un membre de la Diviſion renferme l'autre. Ils doivent être diſtinguez.

Le Prédicateur ne peut gueres avoir des Narrations à faire ; ſi néanmoins le cas arrivoit, comme dans un Panégyrique, ou dans une Parabole, il ne peut y avoir, pour lui, d'autres Régles ſur la Narration, que celles que l'on donne à tous les autres Orateurs.

Il ne peut non plus attendre qu'on lui donne des Préceptes particuliers pour la Confirmation, puiſque ce qu'il avance, ne peut s'établir que par des raiſonnemens fondez ſur des principes, déduits par Enthymémes, par Syllogiſmes grands ou petits, par Dilemmes, ou par autre forme d'Argument.

Il peut auſſi avoir des Exemples pour confirmer ce qu'il dit, ou quelques Similitudes pour l'expliquer. Or nous avons parlé de l'art de traiter toutes ces choſes, & même de la maniere de les conclure.

Enfin le Prédicateur peut avoir des Textes & des Autoritez, ſoit de l'Ecriture, ſoit des Peres, ſoit d'autres Auteurs. C'eſt comme l'Orateur qui a les Loix, les dépoſitions des Témoins, les termes d'une Obligation ou d'un Teſtament à traiter. Il lui ſuffit quelquefois de les alleguer ſimplement ; quelquefois il inſiſte deſſus, il les orne, il les paraphraſe, il les amplifie, en un mot, il les fait valoir.

Il faut ici des Modéles ; il en faut qui conſiſtent en Raiſonnemens, il en faut qui conſiſtent en Exemples. Dans les uns & dans les autres, nous avertiſſons d'obſerver deux choſes : la premiere eſt la vivacité ou rapidité du Style, très-propre à la Prédication pour empêcher que l'Auditeur ne languiſſe ; la ſeconde eſt que comme dans la Prédication, il n'y a gueres que des Theſes generales à traiter, on a trouvé l'art de donner plus d'ame & plus de feu à des Diſcours de cette ſorte, & par conſéquent, de les rendre plus utiles. Cet Art conſiſte en ce que l'Orateur Sacré deſcend de ſa Theſe generale au particulier, & ſe fait pour cela, un Adverſaire à combattre, en la perſonne de ſon Auditeur, ou en quelqu'autre eſpéce d'homme, de certain état ou de certaine condition, à qui pour cet effet il adreſſe la parole, ainſi qu'on va le voir dans quelques Extraits de Sermons que nous propoſons pour modéle. Les voici.

Le premier tend à établir cette grande verité, *Que dans le temps deſtiné à jeûner, l'homme doit particulierement s'abſtenir de mal faire.* C'eſt ſur cela que le Prédicateur dit en ſubſtance » Souvenez-vous que le » repentir de vos fautes doit animer vo-» tre Pénitence, & que le fruit de votre » repentir, c'eſt le changement de votre » vie. Comment ſatisferiez-vous à la ju-» ſtice de Dieu pour vos crimes paſſez, » ſi vous en commettiez de nouveaux ! » Quelle ſeroit votre conduite, ſi vous » vous abſteniez des viandes dont l'uſage » vous eſt permis dans un autre temps, » ſans vous abſtenir de l'uſage du crime » qui vous eſt défendu pour toujours ? » Eh, que vous ſerviroient vos jeûnes ? » Dieu, mes Freres, les rejetteroit. Le » Jeûne conſiſte principalement à vous » abſtenir du peché, à être plus humbles, » plus fidéles, plus chaſtes, plus patiens; » ſinon, vous jeûnez en vain, & votre » Pénitence eſt inutile ! La Priere, la » Retraite, le Silence, l'aſſiſtance au Saint » Sacrifice; la méditation des ſaints My-» ſtéres, la lecture des Livres Saints, » l'aſſiduité à entendre la divine Parole; » voilà ce que vous devez faire pendant le » cours de la Pénitence.... Jeux, Specta-» cles, Divertiſſemens, Aſſemblées mon-

daines, ... Tout vous eſt interdit pen- «
dant ce ſaint temps, &c. « C'eſt ainſi, à peu près, que le Prédicateur s'explique, & l'on voit dans cet Extrait ce que nous avons dit, une grande vivacité de Style, cette Apoſtrophe, adreſſée aux Auditeurs pour la ſoutenir, & pour donner aux Diſcours la force d'une Déliberation qui ſe tient avec eux; enfin une Morale, ſoutenuë par une ſuite de grands Principes & de Raiſonnemens ſolides. En voici un qui ſe ſoutient par la force des Exemples.

La Propoſition du Prédicateur eſt que tous ceux qui veulent venir écouter la Parole de Dieu avec de juſtes diſpoſitions, doivent y venir comme à des Diſcours qui ne ſont faits que pour tirer des larmes de leurs yeux. Voici comme il la prouve:
» Ainſi, dit-il, aſſiſtoient les premiers «
enfans de l'Egliſe à la Prédication de la «
ſainte Parole .... Couverts de cendre «
& de cilices ... Triſtes & pleins de com- «
ponction ... Et vous, pleins d'une té- «
meraire confiance, vous venez nous «
écouter avec tranquillité! ... Ah certes, «
ſi autrefois les Iſraëlites, avant que d'ap- «
procher de la Montagne .... furent «
obligez ..., de laver leurs vêtemens, «
n'avons nous pas plus de raiſon de vous «

» dire qu'il faut vous purifier, lorſque » vous venez entendre les Préceptes de » Jeſus-Chriſt? . . . . Les promeſſes de la » vie éternelle demandent-elles moins de » préparation, que les promeſſes d'une Loi » figurative! . . . Dira-t-on que ce n'eſt » point un Ange qui vous l'annonce! Et » ne ſommes-nous pas les Envoyez du » Seigneur! &c.

Voilà comme nous montrons dans les Prédications, d'un côté les Raiſonnemens, d'un autre côté les Exemples, mis en œuvre de la même maniere que tout Orateur les y met dans une Confirmation.

On voit encore dans ces Extraits, comment l'Orateur Sacré rend particuliere, la matiere generale qu'il a à débiter, en la traitant par forme d'avis, de reproches ou d'exhortations, addreſſées à ſes Auditeurs. C'eſt ce qui paroît de plus en plus lorſqu'il ajoûte: » Sans parler des » diſpoſitions de votre cœur, qui nous ſont » inconnuës, que devons-nous juger par ces » dehors qui nous frappent les yeux? A voir » cette pompe, cet air diſſipé, ces affec- » tations mondaines, ne diroit-on pas que » vous vous préparez pour un Spectacle » profane, plûtôt que pour un Acte de » Religion . . . Eh! vous ſied-il bien de » chercher à vous faire diſtinguer, à vous

attirer des regards, & les applaudiſſe- «
ments des hommes ? Vous ſied-il d'af- «
fecter les joyes du monde aux yeux d'un «
Prédicateur qui ne vous annonce que «
mortification ? Vous ſied-il de venir «
chargez de parure & de luxe, pour nous «
entendre prêcher la Simplicité, la Pu- «
deur, la Modeſtie, la Temperance & «
la Charité Chrétienne ? «

Il faut obſerver ici que ce qui plaît plus particulierement dans les Sermons, ce ſont les applications des Paſſages de l'Ecriture, ou les Alluſions qu'on y fait, ou le Sens figuré qu'on leur donne ; & l'on doit avertir ſur cela, premierement qu'il y faut beaucoup de ſageſſe & de prudence ; & en ſecond lieu, que ces Ornemens, ces Alluſions, ces Sens figurez, ſont comme des Métaphores propres à la Prédication, & qu'on y doit garder les mêmes Regles.

Il faut encore obſerver que le Prédicateur doit autant qu'il ſe peut, uſer de Tranſitions courtes, vives & legeres ; & ne pas inſiſter auſſi fort ſur les Preuves que ſur les Sentimens ; ni faire des Amplifications après la Preuve qui ſoient ſi longues ; ni donner beaucoup d'étenduë à une Péroraiſon ; puiſque ſon Diſcours tient ſi fort du genre Délibératif. Enfin nous croyons voir dans les mêmes Exemples, que le *Trait Oratoire* ou *Périodique* y vient parfaitement bien, comme très-propre à ſoutenir l'attention, par cette ſuite & cet enchaînement des Phraſes qui le compoſent, ainſi que nous l'avons expliqué au Chapitre précédent, Article ſecond.

Tous les avis qu'on a vûs juſqu'ici, ſe réduiſent à dire que le Prédicateur doit bien étudier la partie de l'Ecriture ſur laquelle il doit prêcher, c'eſt-à-dire, l'Evangile ou l'Epître; qu'il doit tâcher de tout rapporter, s'il ſe peut, à une même & ſeule idée, & de diſtinguer les points différens que cette idée peut renfermer. En ſuivant cette méthode, il ſe borne à un Texte qu'il met à la tête de ſon Diſcours; les Points qu'il y diſtingue, en ſont les Parties ou la Diviſion, & ce ſont des Propoſitions qu'il établit, comme nous avons dit, par des Raiſonnemens & par des Exemples, ornant les uns & les autres, comme font les autres Orateurs dans les matieres qu'ils traitent, & ajoûtant à ces Ornemens ceux encore qui lui ſont propres & que l'Ecriture lui fournit.

A l'égard de ces derniers, il y a une maniere de les employer, que nous ne pouvons omettre, à cauſe qu'elle paroît belle. On ſe munit de trois ou quatre

Maximes, ou d'autant de Textes inſtructifs de l'Ecriture ; on appuye l'un, de quelque ſimilitude, pour rendre l'inſtruction ſenſible ; on appuye l'autre, de quelque fait hiſtorique dans la même vûë ; le troiſiéme eſt ſuivi de quelqu'exhortation qui porte à la pratique de la vertu, ou de quelques reproches à ceux qui ne la pratiquent pas ; & on couronne le tout par de nouvelles Maximes très inſtructives. C'eſt la méthode ordinaire de Saint Chryſoſtome, & ſaint Paul ſemble en fournir l'idée dans ſa premiere Epître aux Corinthiens, depuis le ℣. 23 du Ch. 9. juſques au ℣. 14 du Ch. ſuivant. Quand il dit : » Je fais toutes ces choſes pour l'Evangile, afin d'y participer. Ne ſavez « vous pas que tous courent dans la car- « riere, mais qu'un ſeul remporte le prix ? « Courez donc de telle ſorte, que vous « remportiez le prix. Or tous les Athlé- « tes gardent en toutes choſes une exacte « tempérance, & cependant ce n'eſt que « pour gagner une couronne corruptible ; « au lieu que nous en attendons une in- « corruptible. Pour moi, je cours, & je « ne cours pas au hazard. Je combats, & « je ne donne pas des coups en l'air. Or « vous devez ſavoir, mes Freres, que nos « Peres ont tous été ſous la nuée, qu'ils «

» ont tous paſſé la Mer Rouge, qu'ils ont
» tous été baptiſez ſous la conduite de
» Moïſe, dans la Nuée & dans la Mer;
» Qu'ils ont tous mangé de la même viande
» ſpirituelle, & tous bû d'un même
» breuvage ſpirituel. Car ils beuvoient de
» l'Eau de la Pierre ſpirituelle qui les ſuivoit,
» & Jeſus-Chriſt étoit cette Pierre.
» Mais cependant il y en eut fort peu d'un
» ſi grand nombre, qui furent agréables
» à Dieu, étant preſque tous peris dans
» le Deſert. Toutes ces choſes ont été des
» Figures, pour nous apprendre à ne pas
» nous abandonner aux mauvais deſirs,
» comme ils s'y abandonnerent. Ne devenez
» point auſſi idolâtres, comme quelques-uns
» d'eux, dont il eſt écrit: Le
» Peuple s'aſſit pour manger & pour boire,
» & ils ſe leverent pour ſe joüer. Ne commettons
» point de fornication, comme
» quelques-un d'eux commirent ce crime,
» pour lequel il y en eut vingt-trois mille
» qui furent frappez de mort en un ſeul
» jour. Ne tentons point Jeſus-Chriſt,
» comme le tentérent quelques-uns d'eux,
» qui furent tuez par les Serpens. Ne murmurez
» point comme murmurerent quelques-uns
» d'eux, qui furent frappez de
» mort par l'Ange Exterminateur. Or
» toutes ces choſes qui leur arrivoient,

étoient des Figures, & elles ont été écri- «
tes pour nous ſervir d'inſtruction, à «
nous autres qui nous ſommes rencontrez «
dans la fin des temps. Que celui donc «
qui croit être ferme, prenne garde à ne «
pas tomber. Vous n'avez eu encore que «
des tentations humaines & ordinaires. «
Dieu eſt fidele, & il ne permettra pas «
que vous ſoyiez tenté au-delà de vos for- «
ces. Mais en permettant la tentation, «
il vous en fera ſortir avec avantage, «
enſorte que vous pourrez la ſupporter. »

Telles ſont nos vûës ſur la Prédication. L'Etude & la Pratique en apprendront davantage. Nous allons donner l'Abregé de toutes nos Regles. Si quelqu'un le trouve trop court, il peut aiſément l'étendre, ſelon ſon goût, au moyen des chiffres que nous y avons mis, pour renvoyer aux endroits de l'Ouvrage où les Matieres ſont traitées plus à fond. Il eſt très-aiſé réciproquement d'abreger l'Ouvrage, ſi par hazard il paroiſſoit trop long, puiſqu'il n'y a qu'à ne point prendre tous les Exemples, mais ſeulement quelques-uns dans chaque Article.

Fin des Regles de l'Eloquence.

ABREGÉ DE RHETORIQUE.

§. I.

LA Rhétorique eſt l'Art de faire un Diſcours qui puiſſe perſuader ; c'eſt-à-dire, non-ſeulement éclairer l'eſprit, comme font les autres Arts & les Sciences ; mais déterminer, ou attacher la volonté aux devoirs de la vie. Voilà ſa nature & ſa fin. (*Page* 21, 27, *&c.*)

Elle ne s'occupe que de choſes communes ; de ce qui eſt juſte ou injuſte, utile ou nuiſible, honnête ou honteux dans les Faits ; (28, 29, &c.) Ce qui conſtituë l'Hypothéſe Judiciaire, la Délibérative & la Théorique, (31, &c.) Il n'y a point de Diſcours Oratoire, qui ne rentre dans ces trois Genres. On y fait entrer, quand il le faut, ce qui eſt juſte ou injuſte, utile ou nuiſible, honnête ou honteux en general ; c'eſt ce qui s'appelle Théſe ou Lieu commun, (*Ibid.*)

Pour réüſſir, on employe les Argumens, les Paſſions, & les Mœurs; ce ſont trois Moyens de Perſuader, (47, 48, &c.)

Il faut les trouver, les ranger, les énoncer, c'eſt ce qui fait les trois Parties de la Rhétorique, l'Invention, la Diſpoſition, & l'Elocution, (30, 33, 333, 427.)

Les devoirs de l'Orateur, ſont d'inſtruire, de plaire & de toucher. A quoi il employe le Style ſimple, le Style orné, & le ſublime, quoique chacun de ces Styles ait ſa maniere de plaire, (57, 277, &c.)

Il n'y a point d'Art de la Mémoire, c'eſt la Nature qui la donne, & l'exercice qui la perfectionne. Pour ce qui eſt de l'Action, il faut déclamer devant des gens qui s'y entendent, & les voir déclamer, pour s'y former, (34, 35, 589, &c.)

§. II.

Pour prouver des choſes communes, il ne faut que des Argumens de ſens commun, (60.) Ce ſont ou des Raiſonnemens ou des Exemples. Les Exemples ſont des faits ſemblables: les Raiſonnemens ſe tirent ou des Notions ordinaires & reçûës, ou de ce qui regarde l'Adverſaire, en le prenant par lui-même, ſi on le peut. (145. &c.)

Il y a des Argumens où l'on propoſe

le Principe & la Concluſion ſeparément ; il y en a d'autres où l'on met l'un & l'autre ſous un même point de vuë. Les premiers ſont pour les Preuves ; & ce ſont plûtôt des Enthymêmes , que des Syllogiſmes. Les ſeconds ſont pour les Paſſions, & pour les Mœurs. (61. 62. &c.)

Ils ſervent à prouver le Fait , à le qualifier, à lui donner ſon nom , ou à montrer ſa grandeur. Voilà les Queſtions de Fait, de Droit & de Nom, avec l'Amplification. (108. 358. &c.)

Il faut les trouver , les choiſir , les traiter. Quelquefois il y a moins de façon. (87. 138. 151. &c.)

Les Argumens étant tous de ſens commun, c'eſt l'eſprit ſeul qui les trouve, aidé de l'uſage, de la lecture & de la réflexion. (92.)

Il y en a que l'on fournit à l'Orateur, mais il les traite. Ce ſont les Loix , les Conventions, les Témoins, les Sermens, les Réponſes des Accuſez quand on les interroge. (376.)

Pour en donner une idée : la volonté & le pouvoir établiſſent le Fait, le defaut de l'un ou de l'autre le détruit ; les Loix , l'Uſage , la Raiſon en montrent la juſtice ou l'injuſtice , & au beſoin établiſſent ſon Nom , en y joignant la Définition. Le temps, le lieu, la perſonne, la cauſe, les actions fourniſſent des Preuves. *Quis, quid, ubi &c.* C'eſt ainſi qu'on découvre les avantages qu'une choſe peut nous procurer, comme auſſi les facilitez, ou les difficultez qui peuvent ſe rencontrer à la faire. La nature du Fait, ſon origine, le nombre, l'uſage, ce qu'on en juge, ce qu'on en dit, enfin les circonſtances en montrent la grandeur & font l'Amplification. (108. 113. &c.)

§. III.

Il faut choiſir les Argumens les plus aiſez & les plus intelligibles, les plus courts, les plus nouveaux, les plus convenables & les plus propres au ſujet & aux perſonnes; ceux, entre autres, qui ſe tirent de ce qui regarde l'Adverſaire. (138, &c.)

Le Judiciaire préfére les Argumens & les Paſſions; le Déliberatif, les Exemples & les Mœurs; le Théorique, l'Amplification & les Ornemens. (144. &c.) Les gens éclairez veulent auſſi des Argumens; les autres veulent des Exemples. Il eſt bon de les mêler. *Ibid.*

L'Art d'exciter les Paſſions conſiſte à propoſer, amplifier ou diminuer les biens ou les maux, que l'on peut, ou que l'on doit craindre ou déſirer dans la vie. (240.&c.)

Les Paſſions ſont la Colere, l'Indignation, la Honte, l'Amour, la Confiance, la Reconnoiſſance, la Compaſſion, l'Emulation, l'Envie & leurs contraires. Ajoûtez-y l'Admiration. *Ibid.*

On peut les exprimer par-tout: on ne travaille à les exciter, que quand l'Auditeur eſt inſtruit. (265.)

On inſtruit par les Argumens; on remuë par les Paſſions; on s'inſinuë par les Mœurs. (207.)

Les Mœurs ſont les inclinations qui procédent de la Nature, de l'habitude, c'eſt-à-dire, des vices ou des vertus; de l'âge, du ſexe, de la fortune, de l'éducation, & enfin des Paſſions. *Ibid.*

§. IV.

Il faut que l'Orateur ſe montre vrai, ſage & bien intentionné pour ſes Auditeurs; ſévére ou facile, grave ou enjoüé, ou de tel autre caractére qui puiſſe plaire, & qu'il donne à l'Adverſaire des caractéres oppoſez. (207.&c.)

Ce qui montre les Mœurs, ce ſont des paroles ou des actions qui procédent de l'inclination, ou qui ſemblent en procéder parce qu'on en cache les motifs; ou enfin tout

tout ce qui a coutume d'accompagner les Mœurs. Elles contribuënt fort à la perſuaſion. (53. 207. &c.)

Trois genres entre autres d'Amplification, aprés la Preuve, ſont remarquables (191. &c.), l'une eſt de montrer une grandeur qui n'eſt pas dans le ſujet, mais qui pouvoit s'y trouver, & peu s'en eſt fallu qu'elle ne s'y ſoit trouvée. L'autre montre une grandeur qui s'y trouve, mais à laquelle l'Auditeur ne doit point avoir d'égard, ou s'il le doit, ce n'eſt pas pour accorder à l'Orateur ce qu'il demande; la troiſiéme, ne conſiſte qu'à répéter d'une maniere plus forte & plus pompeuſe ce qu'on a dit d'une maniere plus ſimple. Tout cela ſert à la Cauſe, lorſqu'il eſt bien traité.

Dans le genre Simple & devant peu de perſonnes, on ne cherche preſque que les Argumens & les termes les plus communs. (277. 282.)

Dans le genre Magnifique & devant une grande Aſſemblée, on joint les Preuves, les Exemples, les Paſſions, les Mœurs, les Amplifications, les Digreſſions, les Deſcriptions, tous les ornemens de l'Elocution. (277. 295.)

Dans le genre Orné, on écarte tout ce qui peut déplaire dans les Penſées & dans les Paroles. On employe les Penſées & les Expreſſions ingénieuſes, nouvelles, hyperboliques ou autrement figurées, mais vrayes & non recherchées. On n'y fait point entrer les Lieux Communs, ni la force des grandes Paſſions; elles ſont pour le genre Magnifique; on confond quelquefois ce genre avec le Sublime; & alors on admet un Sublime ſans paſſion. (277. 313. &c.)

§. V.

Ce que l'on dit avant que d'expliquer ce qui eſt à juger, fait l'Exorde; ce que l'on dit pour bien expliquer ce qui eſt à décider, fait la Propoſition; ce que l'on dit pour prouver & établir ce que l'on a avancé, fait la Confirmation; ce que l'on dit après que cela eſt établi, fait la Péroraiſon. (333. 341. &c.)

On regarde quelquefois la Propoſition comme partie de l'Exorde, & même l'un & l'autre comme partie de la Confirmation, à cauſe de leur brieveté. La même choſe peut arriver à la Péroraiſon. (344.)

Ainſi l'Exorde Judiciaire donne une idée generale de la cauſe & de la fin de l'Orateur, prévient le Juge & le prépare par les choſes les plus communes. Un

Exorde dans le Délibératif n'eſt guéres que pour la pompe, pour exprimer les Mœurs de l'Orateur, ou pour mettre l'Auditeur au Fait, s'il n'y eſt pas par lui-même; le Théorique doit être auſſi pour l'éclat & donner l'eſperance d'un beau Diſcours. (388. 398. &c.)

La Propoſition Judiciare explique la Queſtion, ce qui quelquefois a beſoin de Préparation, de Narration, de Diviſion. (357, &c.) La Propoſition dans le Delibératif eſt rarement néceſſaire, en tout cas elle dit ce qu'on veut prouver. La Théorique n'étoit guéres d'uſage autrefois : aujourd'hui elle demande quelque choſe de remarquable, ſur-tout dans la Diviſion. (402. &c.)

La Confirmation (375.) établit la Propoſition par la Preuve & par la Réfutation. Quand on parle le premier, on commence par la Preuve : le ſecond commence par la Réfutation. On a marqué en parlant du choix des Moyens, ceux qui conviennent à chaque Hypothéſe. (144.)

La Péroraiſon Judiciaire comprend, 1°. Le Blâme ou la Loüange. 2°. L'Amplification. 3°. Les Paſſions. 4°. La Récapitulation. (379.) La Déliberative & la Théorique ne ſont qu'une courte Concluſion, ſi l'on n'y met quelque Récapitulation ingenieuſe. (394. 415.)

Il faut commencer en tout par les choſes les plus intelligibles. (417.)

Dans la Preuve on commence & on finit par ce qu'il y a de plus fort. (424.)

Dans l'Amplification on va en croiſſant. (191. 198. 201.)

Les Paſſions qu'on excite ne viennent qu'après la Preuve. On y commence par ce qu'il y a de plus préſent ; & elles ſervent à ſéparer les Preuves. (265. 424.)

La Preuve précéde l'Exemple, à moins que celui-ci ne fut plus capable de faire impreſſion. (425.)

Les Mœurs ſe répandent par-tout. (210.)

§. VI.

L'Elocution conſiſte en paroles ou en penſées non eſſentielles au ſujet. (429.) Elle doit être claire, pure, & avoir de la dignité.

Les Termes ſéparez ſont ou dans le ſens propre, ou dans le ſens figuré ; ils ſont de la Langue que l'on parle, ou ils ſont étrangers ; ils ſont ſimples ou compoſez, ils ſont génériques ou particuliers. (438.)

La clarté dépend des Termes dans le ſens propre, le ſens figuré n'y nuit point, s'il eſt à la portée de tous ; les mots étrangers & composéz doivent être autoriſez ou employez avec circonſpection ; il faut une juſte conſtruction, une juſte longueur de Phraſes, un juſte arrangement ; il faut enfin des mots propres & particuliers, ſi la bienſéance le permet. (461.)

La pureté du Diſcours exclut les termes étrangers & tous autres qui ne ſont point autoriſez ; comme auſſi les conſtructions vicieuſes, les defauts dans les Déclinaiſons ou dans les Conjugaiſons ; enfin toutes Improprietez, tous Barbariſmes, ou Soleciſmes. (445.)

La dignité du Diſcours dépend de ſa richeſſe, de ſa force, de ſa douceur, & de ſes graces. Joignez-y l'Elevation qui eſt le comble de la Dignité. (467.)

Le tout doit être reglé par les Bienſéances. C'eſt pourquoi dans les petits Sujets on eſt clair, pur & ſolide ; dans les grands, on fait entrer tout ce qui contribuë à la Dignité ; dans les mediocres, on ne met point tant d'ornemens, ni tant de brillant ; & on en met plus ou moins ſelon les circonſtances. (277. 295. 313. 489.)

§. VII.

On met la richeſſe dans les Penſées & dans les Mots, par *Addition*, par *Extenſion*, par *Réünion* & par *Inverſion.* (467.)

Par Addition : dans les Penſées, quand à la Penſée eſſentielle, on en ajoûte d'autres, tirées des circonſtances ; dans les Mots, par les Epithétes, par les Synonymes, les Métaphores, les Energies, les Antithéſes, les Pluriers pour les Singuliers. (469.)

Par Extenſion : dans les Penſées, lorſqu'on déduit une choſe en ſes eſpéces, ou en ſes parties, pour les admettre ou les rejetter toutes ou en partie ; dans les Mots, par les Périphraſes, au lieu du terme Simple, ou par les Disjonctions au lieu de Conjonctions, laiſſant les parties des Périodes, ſéparées les unes des autres. (476.)

Par Réunion ; dans les Penſées, lorſqu'on les lie enſemble par Périodes ; dans les Mots, par des Termes Simples au lieu de Périphraſes ; par les Conjonctions au lieu de Disjonctions ; par des Singuliers au lieu de Pluriers. (476. 482.)

Par Inverſion : dans les Penſées & dans les Mots, changeant leur ordre naturel, ſans rien gâter. (486.)

La force ſe trouve, 1°. Dans les Narrations, par l'expreſſion des Mœurs & l'explication des Cauſes à chaque Fait. (505.)

2°. Dans les Deſcriptions, par de juſtes Peintures. (508.)

3°. Dans les Argumens, par les Paſſions, Amplifications, Récapitulations, & autres Réflexions qui les ſéparent. (510.)

4°. Dans tout le Diſcours: dans la Diction, par les Termes forts, énergiques, ſonores; par les Répétitions. Dans les Penſées. (518.) 1°. Par les Oppoſitions des Faits, des Argumens, des Paſſions, ou des Caractéres. 2°. Par la Modération. (527) A laiſſer quelque choſe à entendre à l'Auditeur. 3°. Par la Diſſimulation quelquefois de ſon deſſein, (519.) juſqu'à ce que les fondemens en ſoient poſez. 4°. Par les Images ſenſibles. 5°. Par la Pompe ou l'Emphaſe, laiſſant ou faiſant ſemblant de laiſſer ou d'accorder bien des choſes, d'où viennent les Prétéritions, les Conglobations, les Ironies, la Confiance. (545. &c.) 6°. Par une ouverture de cœur qui laiſſe voir les Paſſions convenables, ce qui produit les Interrogations, les Réponſes, les Prieres, les Souhaits, les Menaces, les Imprécations, les Promeſſes, les Reticences, les Hardieſſes & Libertez de tout dire, les Liaiſons, leurs Retranchemens, Répétitions de Mots. (547. &c.) 7°. Par un air de Simplicité qui ne dit les choſes que pour répondre à l'Adverſaire. (549.) 8°. Par les changemens de Perſonnes ou les Proſopopées. (550.) Enfin 9°. Par les Apoſtrophes. (551.) Ces neuf choſes entraînent avec elles toutes les Figures.

§. VIII.

Pour donner de la douceur & de la grace au Diſcours, on évite le Style bas, froid, enflé; les Théſes & Lieux communs, s'ils ne ſont très-courts & bien liez; on rejette les Improprietez, les Barbariſmes, Epithétes, Synonymes, Periphraſes, Metaphores, Energies, & Antithéſes affectées, (554.)

Ce qui contribuë encore à la douceur dans le Diſcours, ce ſont les Traits ingénieux, courts, juſtes, nouveaux, convenables, (559.)

1°. Dans les Penſées, lorſqu'on dit des choſes neuves, paradoxes, hyperboliques, rares, imprévuës, mais vrayes, bien-fondées, & qui ſautent aux yeux, (*Ibid.*)

2°. Dans les mots pris ſéparément, ce ſont les juſtes Métaphores, les Energies, les Antithéſes & autres Figures qui ont de la beauté; prenant garde que de la même ſource que vient le bien, peut auſſi venir le mal, (*Ibid.*)

3°. Dans les mots joints enſemble, ce ſont, 1°. Les Périodes, leurs grandes & moindres parties; c'eſt-à-dire, les Membres & les Inciſes, lorſqu'ils ſont bien proportionnez. En obſervant qu'on parle quelquefois par Périodes, quelquefois par Membres, quelquefois par Inciſes, ou qu'on mêle les Inciſes & les Membres, (560.)

2. La grace de l'arrangement, différente de celle de l'expreſſion, & qui vient de l'égalité, ou de l'inégalité, de l'oppoſition, ou de la chûte de ces parties, (560, 575.)

3°. Le nombre & l'harmonie, ſoit par les pieds de ces Phraſes, ou par leurs divers rapports, (575.)

4°. Le ſoin d'éviter le rude concours des Conſonnes ou des Voyelles, à moins qu'il ne ſoit neceſſaire. La Bienſéance veut que l'Elocution convienne au Sujet, à la Perſonne, aux Mœurs, aux Paſſions, au Genre de Cauſe : Que le Judiciaire ſoit moins orné que le Délibératif, & celui-ci que le Théorique. Un Diſcours tient-il des trois Genres dans diverſes parties ? il y faut varier le ſtyle. Qu'on n'amplifie point trop les petites choſes, qu'on ne diminuë point trop les grandes. Qu'un Diſcours fait pour être lû ſoit plus orné; autrement qu'il ſoit accommodé à l'action & au geſte, (489.)

Le Sublime eſt ce qui nous éleve l'ame. Il procede ou de la penſée, ou de l'expreſſion, ou de la figure, ou de la paſſion, ou de l'harmonie, ou de toutes ces choſes enſemble, ce qui eſt la ſouveraine perfection, (580.)

Il eſt neceſſaire d'obſerver qu'il n'y a point d'autres Principes pour l'Eloquence Sacrée, que pour l'Eloquence ordinaire. La raiſon eſt, que l'une & l'autre tendent à perſuader, & qu'elles n'y réüſſiſſent que par le ſoin que l'Orateur prend d'inſtruire, plaire & émouvoir; ce qu'elles ſont par le Style ſimple, le Style orné, & le ſublime. L'Eloquence Sacrée peut être plus ornée, que celle du Barreau, parce qu'on ne s'en défie point, & qu'elle tient ſouvent du Délibératif & du Théorique, outre que l'éclat de la matiere y ſurmonte l'éclat de la diction, (594.)

On peut voir la maniere d'exercer d'abord les jeunes Gens, (569.)

On a imprimé un autre Abregé en Latin, plus long que celui-ci, & plus court au moins des trois quarts que cette Rhétorique Françoiſe, pour l'uſage des Claſſes.

FIN.

BIBLIOTHEQUE

APPROBATION.

J'AY lû par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit intitulé, *La Rhétorique, ou les Regles de l'Eloquence.* Cet Ouvrage que le Public attendoit de M. Gibert, ſoutient parfaitement la réputation de l'Auteur, & me paroît très-digne de l'impreſſion. Fait à Paris, le vingt-huit de Septembre mil ſept cent vingt-neuf. *Signé*, SAURIN.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la Grace de Dieu Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien-amé Baltazard Gibert, Profeſſeur de Rhétorique à notre College de Mazarin, ancien Recteur de l'Univerſité ; Nous ayant fait remontrer, qu'il auroit donné à ſes Diſciples depuis plus de quarante ans, de concert avec feu Nicolas Morain, ſon Collegue dans la Profeſſion, une Rhétorique en langue Latine, qu'il auroit enſuite, avec nos Lettres de Privilege, fait imprimer ſeulement pour l'uſage des Ecoliers ; mais que la bonté des Préceptes y contenus auroit tellement été reconnuë, qu'il s'eſt vû ſollicité de pluſieurs endroits de donner dans les mêmes Principes une Rhétorique Françoiſe qui facilitât aux jeunes gens les Regles qu'ils reçoivent en Latin, & qui fut en même temps à l'uſage de toutes ſortes de perſonnes, à quoi il s'eſt appliqué avec ſoin depuis pluſieurs années, en ſorte qu'ayant composé cet Ouvrage en François ſous ce titre, *La Rhétorique, ou les Regles de l'Eloquence* ; & ayant perfectionné de nouveau l'Ouvrage en Latin, ſous ce titre : *Rhetorica juxta doctrinam Ariſtotelis dialogis explanata* ; il deſireroit les faire imprimer, s'il Nous plaiſoit luy accorder nos Lettres de Privilege ſur ce neceſſaires, offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, ſuivant la feüille imprimée & attachée pour modele ſous le Contreſcel des Préſentes. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit ſieur Expoſant, & reconnoître en ſa perſonne la diſtinction que merite ſon travail, ſes talens & les peines qu'il s'eſt données depuis pluſieurs années, à procurer au Public des Ouvrages qui y ont toûjours été reçûs avec applaudiſſement ; Nous luy avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer leſdits Ouvrages ſous le titre : *Ars Rhetorica, juxta doctrinam Ariſtotelis, Dialogis explanata, Lat. & Fran.* en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſeparément, & autant de fois que bon luy ſemblera, & de les vendre, faire vendre & debiter par tout nôtre Royaume, pendant le temps de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date deſdites Préſentes ; faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de nôtre obéïſſance ; comme auſſi à tous Libraires-Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre & débiter, ni contrefaire leſdits Ouvrages cy-deſſus expoſés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentations, corrections, changement de Titre ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit ſieur Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui ; à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hoſtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit ſieur Expoſant, & de tous dépens, dommages & intereſts ; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion de ces Ouvrages ſera faite dans nôtre Royaume & non ailleurs ; & que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celuy du dix Avril 1725, & qu'avant que de les expoſer en vente, ſes Manuſcrits ou Imprimés qui auront ſervi de copie à l'impreſſion deſdits Ouvrages, ſeront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, és mains de nôtre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le ſieur Chauvelin ; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans nôtre Bibliotheque Publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un dans celle de nôtredit très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France, le ſieur Chauvelin, le tout à peine de nullité des Préſentes : Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit Expoſant ou ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie deſdites Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin deſdits Ouvrages, ſoit tenuë pour dûëment ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers-Secretaires, foy ſoit ajoûtée comme à l'Original : Commandons au Premier nôtre Huiſſier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel eſt nôtre plaiſir. DONNE' à Verſaillles le neuviéme jour de Decembre, l'An de Grace mil ſept cent vingt-neuf, & de nôtre Regne le quinziéme. Par le ROY en ſon Conſeil.

DE SAINT-HILAIRE.

Regiſtré ſur le Regiſtre VII. de la Chambre Royale & Syndicale de la Librairie & Imprimerie de Paris, N°. 481. fol. 486. conformément au Reglement de 1723, qui fait défenſes à toutes Perſonnes, de quelque qualité qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, & faire afficher aucuns Livres, pour *les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir les Exemplaires preſcrits par l'Article VIII. du même Reglement. A Paris le vingt Decembre mil ſept cent vingt-neuf.*

Signé, P. A. LE MERCIER, Syndic.

FAUTES A CORRIGER.

PAge 23. ligne 21, les mieux autoriſées, *corrigez* les plus

Page 24. ligne 21, bien nées, *corrigez*, heureuſement nées.

Page 164. ligne derniere, ſupprortable, *liſez*, ſupportable.

Page 600. ligne 20, indigne, *liſez*, digne.

BIBLIOTHEQUE ROYALE
I